

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE
LORRAINE.

Tome I. — N° I.

NANCY ,
A. LE PAGE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ,
Grande-Rue (Ville-Vieille), 14.

—
1849.

SOCIÉTÉ

D'ARCHÉOLOGIE

LORRAINE.

Depuis quelques années, le goût des études sérieuses s'est beaucoup propagé parmi nous ; l'histoire, surtout, a été l'objet de nombreuses investigations. On ne s'est plus borné, comme autrefois, à apprendre les annales des temps passés dans les ouvrages des écrivains plus ou moins modernes, on a voulu remonter aux sources primitives, c'est-à-dire aux chartes et aux monumens. L'Archéologie, compagne inséparable de l'Histoire, a marché de front avec elle dans cette voie de progrès, et comme elle, a compté de fervens disciples.

Envisagée au double point de vue de la science et de l'art, l'Archéologie ouvre une carrière immense à parcourir : « C'est sur elle, en effet, ainsi que l'a dit M. Champollion-Figeac, que l'Histoire fonde ses plus positives certitudes ; c'est elle qui lui explique les monumens des hommes, qui lui retrouve les princes et les peuples dont elle a à parler, l'époque, la place et les actions de chacun

d'eux. Le plus obscur monument se rapporte à un fait de l'ancienne civilisation, et le philosophe qui travaille pour l'humanité n'a pas tout fait pour accomplir sa mission, tant qu'il ne combine pas avec les temps présents les notions positives qui sont empreintes sur les débris des temps passés. »

C'est dans l'intention de répandre une science aussi utile, que quelques hommes dévoués au culte des souvenirs nationaux, ont conçu le projet de fonder à Nancy, centre des départemens de l'ancienne Lorraine et jadis capitale de cette province, une Société d'Archéologie au sein de laquelle seront admis tous ceux qui voudront prendre une part active à leurs travaux ou simplement les encourager ; tous seront les bien-venus dans cette association artistique dont les efforts auront pour but principal l'illustration de notre chère et belle patrie.

La Société d'Archéologie se propose :

1^o De fonder un Musée Lorrain où seront réunis tous les objets d'antiquité découverts dans notre pays (débris de monuments, sculptures, médailles, manuscrits, etc., etc.), et les œuvres des hommes célèbres dont il s'enorgueillit.

2^o De veiller à la conservation des monumens qui sont encore debout et qui font notre orgueil.

Elle se propose, en outre, de publier, avec un Bulletin de ses séances, les Mémoires qui, par leur importance, lui paraîtront mériter les honneurs de l'impression, et de réunir les éléments d'une Statistique monumentale de la Lorraine.

Cette dernière partie de son programme a reçu une sorte de réalisation, mais inexacte, incomplète. Il y a quelques années, le ministre de l'instruction publique envoya dans le département de la Meurthe un artiste chargé de recueillir les dessins des monumens les plus curieux qu'il renferme. Mais, étranger au pays, pressé par le temps, le délégué du ministère n'accomplit qu'à demi la mission

dont on l'avait chargé, et sa Statistique monumentale des arrondissemens de Nancy et de Toul n'est qu'une œuvre inachevée et remplie d'erreurs.

La Société d'Archéologie, par les relations qu'il lui sera facile de se créer sur tous les points de la province, sera plus en position d'obtenir de favorables résultats et de doter nos départemens d'un Album authentique, reproduction fidèle des monumens de toute espèce qu'on y rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas.

Les premières tentatives de la Société pour la création d'un Musée Lorrain ont été assez heureuses pour qu'elle puisse compter sur un succès ; déjà, plusieurs personnes lui sont venues généreusement en aide, et elle a pu placer, dans le local provisoire qu'on lui a offert, des débris d'antiquités et du moyen-âge, parmi lesquels plusieurs morceaux de sculpture échappés, comme par miracle, à la destruction de l'antique abbaye de Clairlieu.

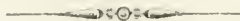
La Société se propose, du reste, de faire connaître prochainement les objets qui forment le noyau de sa collection ; elle en rédigera un catalogue raisonné dans lequel le nom des donataires sera soigneusement inscrit, comme témoignage de sa reconnaissance.

La Société vient d'être autorisée par M. le Préfet ; lors de sa constitution définitive, elle a nommé pour son Président M. Chatelain, architecte, membre du conseil municipal ; pour Vice-Président, M. Justin Bonnaire, avocat à la cour d'appel, et pour Secrétaire, M. l'abbé Guillaume, aumônier de la Chapelle Ducale.

Les autres membres fondateurs sont MM. Vivenot, architecte ; Marchal, curé de Saint-Pierre ; Châtelain fils, architecte ; Digot, avocat ; Godefroy, professeur au séminaire ; Thiéry de Saint-Beaussant, Guerrier de Dumast, Corrad des Essarts, architecte ; Henri Lepage, archiviste du département ; Klein, vicaire de Saint-Sébastien ; Thorrelle et Feyen, peintres ; Delalle, vicaire-général ; Beaupré

filz , Gény (Alexandre) , Miller filz , sculpteur ; Michel et Mélin , architectes ; Pironx , directeur de l'institut des sourds-muets ; de Saint-Florent , de Vandœuvre ; Benoist, Nollet , etc.

La Société d'Archéologie Lorraine est donc tout-à-fait organisée : ses fondateurs ne se sont pas dissimulé les difficultés de leur entreprise, mais ils ont compté sur les sympathies de tous les hommes qui ont à cœur l'illustration de notre pays ; elle les convie à prendre place dans son sein et à travailler, de concert avec elle, à sauver de la destruction et de l'oubli les monumens que nous ont légués nos pères, et que le temps a respectés.



NOTA. — Les personnes qui désireront faire partie de la Société, assister à ses séances, ou offrir quelque objet pour le Musée, s'adresseront, *franco*, à M. l'abbé GUILAUME, secrétaire, rue du HAUT-BOURGEOIS, 9, à Nancy.

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE

LORRAINE ,

*Fondée à Nancy et autorisée par M. le Préfet de la
Meurthe , le 28 octobre 1848.*

TITRE I^{er}

But de la Société.

ART. 1^{er} La Société d'Archéologie Lorraine a pour but principal : 1^o de fonder un **MUSÉE LORRAIN** où seront réunies les antiquités découvertes en Lorraine et les œuvres des hommes célèbres qui l'ont illustrée. (*Monumens , sculptures , tableaux , médailles , manuscrits , etc., etc.*) ; 2^o de veiller à la conservation des monumens existans, en usant de son influence pour procurer, s'il y a moyen, les fonds nécessaires à la réparation des édifices endommagés.

TITRE II

Organisation de la Société.

ART. 2. La Société admet dans son sein tous les amateurs d'Archéologie, nationaux ou étrangers.

ART. 3. Elle se compose de membres titulaires et de membres correspondans. Le nombre des uns et des autres est illimité. Les membres titulaires sont ceux qui habitent l'un des départemens de l'ancienne Lorraine (MEURTHE, MEUSE, VOSGES, MOSELLE et partie de HAUTE-MARNE). Tous les autres membres sont correspondans.

Tous les membres de la Société, sans distinction, paieront, chaque année, une cotisation dont le *minimum* est fixé à cinq francs.

TITRE III

Administration de la Société.

ART. 4. Le Bureau de la Société se compose d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire-Archiviste-Trésorier et, lorsque les circonstances l'exigeront, de deux membres adjoints.

Le Bureau est renouvelé tous les ans, au scrutin secret, dans la dernière séance de l'année. Les membres sortans peuvent être réélus. L'élection se fait à la majorité absolue des membres présens.

ART. 5. Le Président veille à l'exécution du Règlement, convoque et préside les assemblées, dirige les discussions, recueille les suffrages, proclame le résultat des votes, porte la parole dans les députations, après avoir préalablement soumis son discours à la Société.

ART. 6. Le Secrétaire est chargé de la correspondance, de la rédaction des procès-verbaux. Il veille à la conservation des objets appartenant à la Société, reçoit les dons

faits, soit en objets d'art, soit en numéraire, et en rend compte, en séance, aux membres réunis.

TITRE IV^e

Séances.

ART. 7. La Société se réunit, régulièrement, une fois par mois, au jour et à l'heure qu'elle a fixés.

ART. 8. Les séances extraordinaires sont indiquées par le Président.

ART. 9. Les séances sont consacrées à la lecture du procès-verbal de la séance précédente, de la correspondance et des rapports ; à la discussion des objets mis en délibération, à la lecture des Mémoires et à la fixation de l'ordre du jour pour la réunion suivante.

TITRE V^e

Admission des membres.

ART. 10. On peut être admis dans la Société soit comme titulaire, soit comme correspondant, sur la présentation, verbale ou écrite, de trois de ses membres.

TITRE VI^e

Travaux et publications.

ART. 11. La Société se propose :

1^o De réunir les Elémens d'une Statistique monumentale de la Lorraine ;

2^o De publier, lorsque ses ressources le permettront, avec un bulletin des procès-verbaux des séances, les Mémoires dont l'impression lui semblera utile.

ART. 12. Les membres titulaires ou correspondans qui publieront quelque ouvrage rentrant dans le but des travaux de la Société, sont priés d'en déposer un exemplaire dans sa bibliothèque.

TITRE VII^e

Rapports extérieurs.

ART. 13. La Société se mettra en rapport avec toutes les Sociétés archéologiques de France , notamment avec la Société française pour la conservation des monumens historiques.

TITRE VIII^e

Budget de la Société.

ART. 14. Le budget de la Société sera discuté en séance sur le rapport d'une commission de deux membres nommés par le Président.

A la dernière séance annuelle, le trésorier rendra compte des recettes et des dépenses faites pendant le cours de l'année.

— () —

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire des Statuts de la Société de l'Union des Arts.

J'ose espérer qu'une lecture attentive de ce Règlement vous engagera à participer à nos travaux et à m'envoyer votre adhésion.

La Société atteindra bien plus facilement le but qu'elle se propose, quand tous les amis des arts se joindront à elle et lui prêteront un concours dévoué.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Secrétaire,

JULES NOLLET-FABERT.





SOCIÉTÉ

DE

L'UNION DES ARTS.

TITRE I^{er}. — BUT.

ARTICLE I^{er}. La Société a pour but de répandre, autant que possible, le goût des arts en Lorraine.

ART. 2. Pour atteindre ce but, les Membres de la Société doivent s'appliquer à recueillir les faits et observations propres à améliorer l'état des arts, et se prêter à toutes sortes d'œuvres artistiques auxquelles pourraient suffire les ressources de la Société.

TITRE II. — ORGANISATION.

ART. 3. Le nombre des Membres de la Société est illimité. Ils sont ou Membres ordinaires, ou Membres honoraires, ou Membres correspondants, ou Membres associés.

ART. 4. Les Membres ordinaires doivent être âgés d'au moins 18 ans et n'avoir pas plus de 50 ans, le jour de leur admission.

ART. 5. Les Membres ordinaires ont voix délibérative; les Membres honoraires et correspondants, voix consultative. Ces derniers n'ont à verser aucune cotisation.

ART. 6. Toute femme, artiste ou amateur, d'après sa demande *verbale*, sur la présentation du Bureau seulement et *sans être soumise à l'épreuve du scrutin*, fera partie de la Société, au titre de Membre associé.

TITRE III. — ADMINISTRATION.

ART. 7. L'administration de la Société est confiée à un Bureau composé : d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire-Archiviste, d'un Trésorier et d'un Secrétaire-Adjoint.

ART. 8. Les Membres du Bureau nommés par la Société à la majorité relative et au scrutin secret, sont élus pour six mois. Ils sont rééligibles.

ART. 9. La réélection des Membres du Bureau est fixée à la séance qui suit celle de l'Assemblée générale.

ART. 10. Le Président ouvre la séance ; propose les matières à discuter ; maintient l'ordre dans les discussions ; recueille les suffrages ; en proclame les résultats ; signe, de concert avec le Secrétaire, les procès-verbaux des séances ; rédige les ordres du jour.

En cas d'absence du Président, le Vice-Président le remplace ; à son défaut, le doyen d'âge.

ART. 11. Le Secrétaire rédige et inscrit sur le registre, les procès-verbaux des séances ; envoie les lettres de convocation ; signe, avec le Président, tous actes quelconques de la Société ; et présente tous les six mois un rapport sommaire des travaux. Il veille à la conservation des archives et en demeure responsable pendant toute sa gestion.

Il tient, en outre, un registre des nom, prénoms, profession, âge et demeure des Membres, de la date de leur réception et des noms des Membres qui les ont présentés.

ART. 12. Le Secrétaire-Adjoint vient en aide au Secrétaire, dans tous ses travaux. Il ne prend place au bureau que quand ce dernier est absent.

ART. 13. Le Trésorier perçoit les cotisations ; tient le registre des recettes et des dépenses ; et doit tous les mois donner en séance le détail de sa gestion et de la situation de la caisse.

TITRE IV. — RÉUNIONS.

ART. 14. Une salle est affectée aux réunions de la Société. L'entrée en est permise à toute personne amenée ou présentée par un Membre.

ART. 15. Chaque semaine, à un jour et à une heure déterminés, la Société se réunit en séance ordinaire. On s'occupe des questions mises à l'ordre du jour.

ART. 16. L'ordre du jour doit toujours être fait à l'avance par le Président et lu par lui avant la fin de la séance.

ART. 17. Toute question grave ne peut être discutée qu'en présence de dix Membres au moins.

ART. 18. A l'ouverture de la séance, un Membre délégué fait une lecture d'un quart d'heure dans un livre qui a rapport aux arts. — Le Secrétaire lit ensuite le procès-verbal, qui est soumis à l'adoption de la Société, et l'on passe à la lecture ou à la discussion des articles mis à l'ordre du jour.

ART. 19. A chaque séance, le Bureau propose deux questions qui intéressent les arts : trois Membres au plus peuvent se faire inscrire pour résoudre chaque question. — Quinze jours sont accordés pour les traiter, et, au bout de ce temps, les Membres inscrits doivent lire en séance leurs travaux, qui seront déposés aux archives.

TITRE V. — ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

ART. 20. Tous les six mois, au jour fixé par la Société, il est tenu une Assemblée générale et publique, où le Secrétaire rend compte des travaux du semestre, des pertes ou admissions de Membres, des recettes et des dépenses. Tous les Membres, à quelque titre qu'ils appartiennent à la Société, sont convoqués à cette réunion, par lettre envoyée à domicile 15 jours avant la séance.

Le rapport de la Commission sera lu à la séance suivante et devra seulement dire si elle juge la révision nécessaire.

En cas d'affirmative on procédera, séance tenante, à la discussion des articles à réviser.

Dans le cas contraire, la proposition n'aura pas d'autre suite.

TITRE X. — ORDRE.

ART. 54 ET DERNIER. Un tableau contenant les nom, prénoms, profession, âge et demeure des Sociétaires sera affiché dans la salle des séances. — Un règlement intérieur règle l'ordre des séances et les affaires qui n'ont rapport qu'aux Membres ordinaires.

DISPOSITIONS PARTICULIÈRES.

Il est formellement interdit de parler politique pendant les séances.

La Société est constituée pour un temps indéterminé. En cas de dissolution, les fonds restant en caisse seront versés au bureau de bienfaisance.

Tout ce qui a rapport à la Société de l'Union des Arts doit être adressé *franco* à l'un des Membres du Bureau dont les noms suivent :

AUGUSTE FEYEN, *Président*, rue Notre-Dame, 16.
P. CHATELAIN, *Vice-Président*, rue de la Pépinière, 7.
E. MILLER, *Trésorier*, faubourg Stanislas, 29.
J. NOLLET-FABERT, *Secrétaire*, rue des Carmes, 20.
E. SOMMIER, *Secrétaire-Adjoint*, rue St-Dizier, 9.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE
LORRAINE.

Tome I. — N° I.

NANCY ,
A. LEPAGE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ,
Grande-Rue (Ville-Vieille), 14.

—
1849.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE.

INTRODUCTION.

Depuis que la terre de Raoul , de René , d'Antoine et de Léopold est devenue française , les enfants de la vieille Lorraine ont fait à leur nouvelle patrie franc hommage d'amour et de fidélité. Toutefois ils peuvent encore , ils doivent même conserver avec un religieux respect le culte des anciens souvenirs et mériter, par cet acte pieux , plus de confiance et d'estime de la part de leurs frères de France ; car, la constance en de patriotiques affections, est une vertu de bon et loyal citoyen. Pourquoi d'ailleurs, tout en pratiquant l'égalité, mépriserions-nous au point de le fouler aux pieds, ce droit d'ai-

nesse que nous ont acquis nos ancêtres dans l'héritage des lumières et de la civilisation ? La Lorraine libre, ne fut-elle pas constamment, en Europe, le porte-drapeau du Progrès ? Ne prit-elle pas, ne garda-t-elle pas l'AVANCE sur les nations rivales ? N'est-ce pas de Nancy que rayonna, sur les pays voisins, le soleil du libéralisme, et Paris ne s'efforça-t-il pas très-longtemps d'en emprunter aux Lorrains la chaleur et la lumière (1) ?

Travailler donc à recueillir les débris de nos anciennes gloires que le temps ou les passions humaines n'ont point encore dévorés, à réunir, en un corps d'histoire, tout ce qui se rattache à l'ancien duché de Lorraine, à concentrer, dans un MUSÉE spécial, toutes les œuvres des hommes distingués dans les diverses branches des sciences, des arts, et dont notre province fut le berceau, c'est faire acte, non seulement de tact, d'intelligence et de bon goût, non seulement de piété filiale, mais encore d'un patriotisme deux fois national.

Aussi, à peine la Société d'Archéologie a-t-elle donné signe d'existence ; à peine a-t-elle fait connaître, par la publication de son règlement, sa pensée fondamentale, son but, le genre de ses travaux, que bon nombre de citoyens honorables se sont fait inscrire sur ses listes et ont immédiatement commencé, par des dons généreux, la création du Musée Lorrain depuis si longtemps demandé.

Ainsi, M. l'abbé Klein, vicaire de la paroisse Saint-Sébastien et numismate distingué, a donné deux *Mercur* antiques, les mieux conservés que l'on connaisse, et sur lesquels il a fait une dissertation que renfermera ce premier *Bulletin*.

(1) M. Guerrier de Dumast. *Nancy, histoire et tableau*.

Ainsi M. Noël, notaire honoraire, dont les riches collections sont si appréciées des savants, a fait présent de deux bas-reliefs de l'école de Richier, lesquels représentent deux génies tenant des couronnes. Ainsi, MM. Kœpff et Gomien-Cabocel ont offert plusieurs fragments d'architecture, notamment le buste du duc Mathieu, provenant du tombeau de ce prince dans l'ancienne abbaye de Clairlieu.

En même temps, MM. Digot, Guillaume, Bonnaire, Balthazar, Jules Beaupré déposaient entre les mains du Conservateur, leurs travaux archéologiques imprimés et de curieux dessins (1).

M. Miller, marbrier au faubourg Stanislas, a prêté un vaste local pour y recevoir ces divers objets et ceux qui dorénavant seront envoyés, en attendant qu'ils aillent trouver place dans l'enceinte généralement et si convenablement désignée pour leur habitation définitive : la *Galerie des Cerfs* de l'ancien Palais Ducal (2).

La Société d'Archéologie Lorraine publiera les bulletins de ses séances et les plus remarquables d'entre les travaux que ses membres lui auront communiqués. Mais, pour atteindre son but principal, la formation d'un Musée, la bonne volonté et ses seuls efforts ne lui suffisent pas ; elle a besoin du concours désintéressé des amis de l'art et des vieilles traditions ; du concours, surtout, des personnes qui ont entre les mains

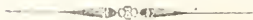
(1) Nous ne mentionnons ici que quelques-uns des objets offerts à la Société d'Archéologie. Plus tard nous en donnerons le catalogue complet et raisonné avec les noms des donateurs.

(2) Une double commission, nommée par M. le maire de Nancy et par M. le préfet de la Meurthe, s'occupe, en ce moment, des moyens propres à assurer la restauration de la Galerie des Cerfs. (Mars 1849).

des documents historiques manuscrits, de curieux morceaux sortis des ateliers d'artistes que la Lorraine a produits. Elle fait donc appel à tous les possesseurs de sculptures, statues, tableaux, monuments quelconques auxquels s'attache un nom, un souvenir lorrain, et les prie de s'associer, d'une manière active, à l'œuvre à la fois artistique et nationale qu'elle entreprend. En inscrivant avec exactitude, sur ses catalogues, les noms des donateurs, elle acquittera la dette de la reconnaissance. Il est temps enfin que Nancy puisse offrir aux étrangers ce qu'ils y ont, en vain jusqu'ici, cherché, ce que des villes bien moins importantes possèdent, un Musée provincial, d'autant plus intéressant qu'il sera l'œuvre de la générosité des citoyens et de leur amour pour la mémoire des ancêtres et la gloire du pays.

L'abbé GUILLAUME,

Secrétaire-Archiviste de la Société.



NOTICE

SUR DES DÉCOUVERTES FAITES

A

FRAQUELFING ET LORQUIN,

PAR M. HENRI LEPAGE.

(Communications de M. le docteur Marchal, de Lorquin.)



A 4 kilomètres sud de Lorquin , et sur la rive gauche de la Sarre-Blanche , s'élève le petit village de Fraquelfing , qui faisait autrefois partie du domaine temporel et spirituel des évêques de Metz. Son histoire n'offre rien de remarquable , soit que cette localité n'ait jamais joui d'une grande importance , soit que les anciennes traditions qui la concernent ne soient pas arrivées jusqu'à nous ; tout ce qu'on sait , tout ce qui est attesté par des titres déposés dans nos Archives , c'est qu'an XIII^e siècle, l'abbaye de Haute-Seille y possédait quelques biens : en 1258, elle acquit d'un nommé Rudolphe, chevalier de *Fraquelfin* , moyennant la somme de 25 livres , un pré vulgairement appelé Stigelnate , situé sur le ban de

Frachelvingen ; car tel est le nom sous lequel ce village est désigné dans l'acte passé entre Rudolphe et l'abbaye. D'autres titres, d'une date beaucoup plus récente (XVI^e siècle), font encore mention de *Fraquelsing* ; mais ils sont dépourvus d'intérêt et ne se rapportent qu'à la perception des dîmes de la cure. Il en est un cependant qui mérite d'être rappelé, c'est un certificat du capitaine de Turquestein, du 20 avril 1611, dressé au sujet des contagions arrivées à *Fraquelsing* et à *Lorquin*. Il paraît que la peste, qui dévasta la Lorraine de 1650 à 1657, avait éclaté prématurément dans ces contrées et y avait exercé de grands ravages ; ce qui expliquerait peut-être la décadence de la localité dont je parle et le peu d'importance dans lequel elle est restée jusqu'à ce jour.

Quoiqu'il en soit, ce village, à peu près inconnu aujourd'hui, mérite cependant de fixer l'attention, car, à défaut des souvenirs du moyen-âge, il peut évoquer ceux de l'antiquité et faire remonter son existence jusqu'à la période gallo-romaine, qui a laissé tant de traces dans notre pays.

Un habitant de cette commune, en creusant dans son jardin, y a découvert, il y a sept ou huit ans, un massif très-étendu de ciment rouge romain, composé de chaux et de briques concassées ; ce massif recouvrait un pavé formé de larges briques reposant, par chacun de leurs angles, sur de petits piliers carrés faits de briques superposées. Les larges briques formaient une voûte plate soutenue par ces piliers et élevée d'un pied au-dessus de leur base. On a aussi trouvé, dans le même endroit, des tuyaux quadrangulaires en terre cuite et percés d'ouvertures sur leurs côtés, des parements de murailles dont l'une était ouverte par une porte cintrée. Était-ce un four de verrerie ou un séchoir à blé ? c'est ce qu'on ne peut déterminer d'une manière pré-

eise ; néanmoins on a trouvé, sous cette voûte , des cendres , du charbon et des morceaux de calice en verre blanchâtre , peu transparent et ressemblant à de l'opale. Au reste , toute cette construction n'a pas été mise à découvert.

Tels sont les renseignements que m'adressait M. le docteur Marchal , en 1845 ; les fouilles , commencées à cette époque , ont été continuées depuis et ont amené les découvertes suivantes , dont je dois la connaissance à notre laborieux confrère ; voici de quelle manière il m'en rend compte : « On a trouvé, dans le lieu précédemment indiqué, deux pavés en mosaïque , chose très-rare dans notre pays. J'ai vu le premier de ces pavés ; il avait quatre mètres de longueur sur deux et demi de largeur environ ; il était formé de carreaux blancs et noirs disposés comme les cases d'un échiquier ou d'un damier ; chaque carreau avait quinze centimètres carrés de surface, et était formé par l'assemblage de petits morceaux cubiques de marbre , de quinze millimètres carrés à leur surface supérieure, et de vingt millimètres de hauteur. Aux angles et sur le milieu des côtés de ce pavé , se trouvaient des carreaux de trente centimètres carrés, c'est-à-dire quatre fois plus grands que les autres, formés de morceaux de marbre blanc , noir et rouge , disposés de manière à représenter des rosaces dont les dessins sont assez curieux. Ce pavé était déjà en partie détruit lorsque je l'ai vu ; j'ai pu néanmoins dessiner deux des rosaces. Je n'ai pas vu le second pavé, qui est, m'a-t-on dit , parfaitement semblable au premier ; mais, d'après mes conseils , le propriétaire du terrain l'a laissé enfoui sous le sol, en sorte que ce rare et précieux monument romain n'est pas perdu pour l'archéologie... On a trouvé aussi à Fraquelung un lion en bronze , long de 80 millimètres , recouvert d'un vernis vert ; il est dans ma collection. »

Entre la cense de Bonlieu et la commune de Hattigny, voisine de Fraquelling, on rencontre les ruines de bâtiments très-étendus, dont les traces les plus sensibles se voient au milieu d'un champ cultivé, et que la tradition du pays attribue, faussement sans doute, à une ancienne maison de Templiers ; car il reste sur le sol beaucoup de morceaux de tuiles de fabrication romaine, et l'on y a trouvé un fragment de marbre taillé en forme de corniche et des pièces de monnaie à l'effigie de Constantin et de Constance.

A Hermelange, au nord-est de Lorquin, on se rappelle avoir vu les ruines d'anciennes tours et d'un temple, ainsi que des restes de redoutes, et l'on y a trouvé des débris d'armes.

En rapprochant ces découvertes de celles qui ont été faites aux environs de Lorquin, où l'on a trouvé, notamment dans le canton dit la Haute-Ville, beaucoup de tuiles et de briques romaines (1), on est conduit à regarder comme fondée l'opinion émise par M. Bégin, dans un Mémoire qu'il a adressé, en 1856, à la Société des Antiquaires de France (2). « Toutes les collines, dit M. Bégin, qui s'étendent depuis Hattigny jusqu'à Sarrebourg, dans la direction de Fraquelling, Hermelange, Immeling, étaient habitées du temps des Romains, qui y avaient probablement élevé une seconde ligne de retranchements dont la grande muraille vosgienne formait la première. Dans le canton de Lorquin, dit la Haute-Ville, on a trouvé beaucoup de tuiles et de briques romaines ; il en a été de même entre Lorquin et Hermelange. Ce sont des témoignages irrécusables d'une origine de quinze

(1) On assure même qu'il existe dans le sol des restes de murailles et des voûtes de caves au-dessous des champs cultivés.

(2) *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, année 1856, T. 2, nouvelle série.

a dix-huit siècles. Mais alors Lorquin n'était point placé comme il l'est aujourd'hui. Bâti sur la rive de la Sarre, il avait sans doute des rapports commerciaux et militaires fort directs avec l'Alsace par Voyer (*Via romana*), et le pays de Trèves par Sarrebruck (*Château sur la Sarre*), et servait peut-être, en raison de sa proximité d'un pays fertile (les rives de la Seille), de lieu de passage, d'entrepôt pour les vivres et les munitions de guerre que les Romains, campés dans les montagnes, tiraient de l'intérieur des terres.

« La Haute-Ville, ajoute plus loin M. Bégin, n'est pas la seule partie du finage de Lorquin présentant des débris antiques. Au-delà de Zuffall, près de la Sarre, dans le terrain qu'occupe une tannerie, on a vu des ruines assez considérables qu'on présume avoir été celles d'une verrerie. Au-dessus du canton des Vignes ou des Grandes-Haies, on a remarqué des traces de bastions et des parapets qui, partant des hauteurs de Fraquelling, suivaient le bord occidental du bois de la *Minière*, allaient aboutir à plus d'une lieue de distance, vis-à-vis Immeling, et communiquaient par un souterrain avec un château fort situé dans la vallée de Xouaxange. Enfin, à Lorquin même, on a découvert, à différentes époques, soit dans les caves, soit dans les jardins, des cadavres ayant ordinairement un sabre à leur côté. Il y a une quarantaine d'années que feu M. Barrabino, en creusant dans sa cave, a retiré d'un tombeau de pierre un guerrier, apparemment de distinction, car il portait une croix enrichie de diamants, qui était de la dimension d'un écu de trois livres. Plusieurs pièces d'or ont été trouvées dans la même fouille. Vers 1826, M. Gillot, curé de Lorquin, faisant réparer un conduit ou aqueduc, on retira un petit vase rempli de monnaies lorraines et épiscopales, parmi lesquelles un Ferri II (fils de Ferri de Butche), un Jacques, évêque de

Metz (de 1259 à 1269), un Giles de Sorey, évêque de Toul, etc. (1). »

Depuis l'époque où M. Bégin écrivait ce Mémoire, on a continué à découvrir, aux environs de Lorquin, des fragments de briques et de tuiles striées de lignes serpentantes, pareilles à celles que l'on retrouve toujours dans la maçonnerie romaine ; de plus, il existe, dans la forêt qui est entre Lorquin et Hattigny, une voie antique qui traverse obliquement, dans la direction du nord au sud, le chemin qui conduit de l'une à l'autre de ces localités ; elle est pavée en pierres du pays et a quatre mètres et demi de largeur ; au nord, elle est recouverte par la forêt ; au sud, elle a été détruite par l'exploitation d'une carrière et par les travaux des champs.

Plus récemment encore, en fouillant, près de Lorquin, un terrain à la surface duquel on a souvent rencontré des fragments de tuiles romaines, on a découvert, à peu de profondeur, un massif épais de ciment composé de chaux et de briques concassées, et, à côté, un escalier formé de plusieurs marches en pierres de grès vosgien, aboutissant à une enceinte comprise entre quatre murs et encadrant un espace carré d'un mètre cinquante centimètres de profondeur. En déblayant cette enceinte, on y a retrouvé, enfoui en terre, un pilier en pierre blanche des Vosges, à quatre faces, haut d'un mètre dix centimètres, terminé, d'une part, par un petit piédestal, et, d'autre part, par un chapiteau portant,

(1) D'autres découvertes numismatiques ont encore été faites près de Lorquin ; on y a trouvé quelques pièces d'argent ou de cuivre à l'effigie de plusieurs empereurs du Bas-Empire ; de grandes et belles pièces de Philippe III d'Espagne ; un archiduc Léopold bien conservé ; un Henry, comte de Settin et duc de Poméranie. On a découvert, à Laneuveville-les-Lorquin, quelques pièces du Bas-Empire et de l'évêché de Metz.

sur une de ses faces, un bas-relief qui, selon M. Marchal, représente Cérès. Cette statuette, mal sculptée, a la tête découverte et ornée de cheveux courts; elle est vêtue d'une robe à longs plis; les mains sont rapprochées et tiennent une corne d'abondance allongée, dont la partie évasée est appuyée sur l'épaule droite. Ce monument curieux, que notre confrère croit remonter à l'époque gallo-romaine, fait partie de sa collection.

Ces découvertes nombreuses ne permettent pas de douter qu'il n'y ait eu, soit sur l'emplacement actuel de Lorquin, soit aux environs de cette ville, des établissements romains considérables.

Je dois encore à M. le docteur Marchal la connaissance de plusieurs autres découvertes faites sur différents points de notre département : ainsi, à Saint-Maurice, près de Blâmont, en faisant des fouilles dans un jardin, on a trouvé, dans une enceinte à peu près circulaire et comblée de terre mêlée de fragments de tuiles romaines et de débris de ciment, un cylindre creux en plomb, qui paraît être une portion de tuyau; de grosses aiguilles en bronze, affilées à chaque extrémité, recouvertes d'un vernis vert, longues de 29 centimètres, que M. Marchal croit être des aiguilles à tricoter, et des fragments de poterie rouge et d'urnes cinéraires. L'un de ces fragments, qui paraît avoir appartenu à une urne, porte des bas-reliefs dont l'un représente un Jupiter Olympien assis sur un siège, le torse nud, les épaules et les jambes recouvertes d'une sorte de draperie, le bras droit élevé et le gauche appuyé sur le siège; l'autre bas-relief représente des feuilles de chêne, l'arbre consacré à Jupiter.

A Barchain, canton de Sarrebourg, en arrachant un tronc d'arbre dans une forêt récemment défrichée, on a trouvé

un coutelas dont la lame, rongée par la rouille, a 55 centimètres de longueur ; la garde et le pommeau qui la surmonte, richement ciselés et recouverts d'un vernis vert, conservent encore quelques restes de dorures ; les ciselures représentent surtout des gueules terminées latéralement en volutes dans le goût des décorations de la renaissance.

Enfin, à Sarrebourg même, en réparant les pavés de la ville, on a trouvé, à peu de profondeur, une fort belle agraffe de ceinturon ; sa surface est ciselée avec soin et de manière à figurer des écailles de poissons ; elle est recouverte d'un beau vernis vert.

Les objets trouvés à Saint-Maurice et à Sarrebourg font partie de la collection de M. Marchal.



MÉMOIRE

SUR DEUX

BAS-RELIEFS DE MERCURE

APPARTENANT A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE,

PAR M. L'ABBÉ KLEIN,

VICAIRE DE LA PAROISSE SAINT-SÉBASTIEN, DE NANCY.

Il y a quelques années, un ouvrier faisant un défrichement, à un kilomètre de Giriviller, canton de Gerbéviller (Meurthe), trouva, à environ 1 mètre de profondeur, des murs en pierres de taille, appareillées avec beaucoup de soin. Après avoir enlevé les décombres dont ils étaient recouverts, il put reconnaître qu'ils avaient servi à former une chambre de 5 mètres 50 centimètres en carré sur 2 mètres de hauteur; l'aire était en ciment bien poli. Parmi les débris qui en furent extraits, on recueillit de nombreux fragments de poterie romaine, et une douzaine de monnaies en grand bronze, que l'oxidation avait rendues presque entièrement frustes. Sur quelques-unes on pouvait encore apercevoir

l'effigie de Faustine la jeune et de Septime Sévère. Deux bas-reliefs représentant le dieu Mercure étaient encastrés dans l'une des parois des murailles de cette pièce. Ils sont en grès rouge, provenant des montagnes des Vosges. Nous consacrons ce Mémoire à les expliquer.

Rien n'est plus commun parmi les nombreuses découvertes archéologiques faites sur le sol de la France, que les monuments consacrés à Mercure. Il existe peu de collections et d'ouvrages sur les antiquités qui ne renferment ou ne décrivent quelques curiosités en ce genre, telles que statues, figurines, pierres gravées, inscriptions, médailles, etc. Qu'elle divinité, en effet, pouvait aspirer à plus d'autels chez les Gaulois, nation intrépide, remuante, également disposée aux joûtes de la parole et aux hasards des combats; peuple pillard par excellence, s'enrichissant des trésors qu'il rapportait de ses fréquentes incursions chez les nations opulentes du Midi, que le dieu de l'éloquence, du vol, du négoce et de l'industrie? « Les Gaulois, dit César, sont un peuple très-superstitieux.... Ils honorent, par dessus tous les autres Dieux, Mercure dont ils ont un grand nombre de statues. Ils le regardent comme l'inventeur des lettres, le guide des voyageurs et comme le meilleur auxiliaire dans l'art d'amasser des richesses et de faire heureusement le négoce. » On est généralement persuadé que le Mercure, dont parle César, est le même que celui dont il est question au premier livre de la Pharsale de Lucain, quand ce poëte dit que les Gaulois s'efforcent, par l'effusion du sang, de se rendre propices Esus et Tentatès. Ce Tentatès des Celto-Gaulois et des Ibères paraît être le même que le Thouth ou Thoth, Mercure des Egyptiens et des Phéniciens.

Mais nulle part cet inventeur des arts, ce guide des voyageurs, ce protecteur des marchands ne rencontra de

serviteurs plus dévots que les Médiomatriciens, les Tribouques et les Leuks, nos ancêtres. Les vestiges du culte que ces peuples rendaient à Mercure abondent dans la partie des Gaules qu'ils habitaient et qui depuis a formé la Lorraine. Le célèbre bénédictin Monfaucon, dans son *Antiquité dévoilée*, donne les dessins et la description d'au moins quatorze statues ou bas-reliefs de Mercure, recueillis, dans les Vosges, aux environs de Framont. Les fouilles opérées à Solimariaca, à Scarpone, à Nasium, dans le voisinage de Decompagi et dans une foule d'autres localités de la Lorraine, en ont ajouté de nouveaux à ceux qui étaient déjà connus. « Les cimes des montagnes du comté de Dabo, dit M. Beaulieu, dans son *Archéologie lorraine*, étaient en quelque sorte recouvertes d'autels, de bas-reliefs et d'inscriptions à l'honneur de Mercure. » A Besançon, c'était Mercure Cissonius, comme le porte une inscription citée dans Monfaucon; à Metz, c'était Mercure, le négociateur, ainsi que le constate une autre inscription citée par Meunisse (préface de son *Histoire des évêques de Metz*) (1);

(1) Les bénédictins, auteurs de l'*Histoire de Metz* (tome 1^{er}), signalent aussi une foule de monuments dédiés à Mercure et découverts à Metz ou dans ses environs. Ils donnent le dessin de cinq bas-reliefs qu'ils ont choisis parmi les plus importants et les mieux conservés. Dans le nombre, il en est un qui porte une inscription ainsi conçue : *Deo Mercurio numini sanctissimo Amulius magister vici Bodatii*. Ils la traduisent de la manière suivante : Amulius, intendant de la rue de Marsal, au Dieu Mercure divinité très-sainte. Mais ils commettent deux erreurs : d'abord, *magister* signifie non pas un intendant ou préposé d'une rue, mais un magistrat chargé de rendre la justice ou d'administrer une ville, une bourgade. Ensuite *magister vici Bodatii* doit se traduire : le magistrat du bourg de Bodatius, mot à mot, du bourg boneux (aujourd'hui Vic-sur-Seille), ainsi appelé à cause des marécages qui l'entourent, et qui, depuis les Romains, n'ont pas encore été complètement desséchés. Sur les monnaies mérovingiennes frappées dans cette ville, on lit aussi : *Vico Bodesio*, synonyme de Bodatius, et d'où a été tiré notre mot français *boneux*. C'est aujourd'hui un fait hors de doute, que Marsal, *mare salis*, ainsi appelé à cause des sources salées

à Sion, l'ancienne *Semita* (2), il prenait le surnom de Vodan ou Mercure des Bois, en sa qualité de protecteur des forêts, et le souvenir en est resté dans la désignation de Vaudémont, *Vudanimons*, donnée à cette montagne ; à Langres et à Sion, il se trouvait associé à Rosmerta, divinité topique des Leuks, déesse qui était regardée comme sa compagne et qui présidait comme lui aux transactions commerciales, principalement aux foires et aux marchés de blé, céréale que l'on récolte en abondance sur les riches territoires de Sion et de Soulosse ; à Solimariaca, nom ancien de cette dernière bourgade, il était invoqué avec le génie tutélaire du lieu ; au sein de l'antique Scarpone, on lui prêtait les attributions d'Hercule ; ailleurs on lui demandait la guérison des malades, parce qu'on le regardait comme l'inventeur de la médecine ; enfin, dans les Vosges, on le vé-

qui jaillissent dans les prairies voisines, n'a jamais eu d'autre dénomination. Dans l'inscription de la colonne trouvée, en 1842, en creusant pour établir les fondations de la nouvelle caserne, colonne que les habitants de Marsal érigèrent à l'empereur Claude à son retour de la Grande-Bretagne, l'an 44 de J.-C., ceux-ci sont déjà désignés sous le nom de *Marosallenses*. Les différents auteurs de numismatique du moyen-âge citent plusieurs monétaires mérovingiens et quelques monnaies carlovingiennes frappées à Marsal, *Marsallo*. J'ai possédé une obole d'argent de l'époque carlovingienne, trouvée à Scarpone en 1848, qui porte au revers *Marsallo*. Voyez Leblanc et Lelewel. La désignation de Bodatius doit donc être enlevée à Marsal pour être reportée à Vic.

(2) Les restes d'antiquités abondent encore aujourd'hui dans cette localité. En construisant, l'année dernière (1848), un chemin qui conduit du village de Saxon à celui de Praye, à travers la côte de Sion, on a recueilli beaucoup de monnaies gauloises et romaines qui sont presque toutes passées dans ma collection. La série commence à Auguste et ne s'arrête qu'à Constantin. Les plus rares sont une consulaire, argent, de la famille *Volteia*, ayant au revers le sanglier d'Erymanthe, un grand bronze de Manlia Scantilla, et un *Julius Verus Maximus*, argent, de la plus belle conservation. Cette dernière porte au revers les instruments du sacrifice avec la légende *pictas Augusti*. Il y avait aussi quantité de fibules, de pendants d'oreilles et autres objets en usage chez les anciens.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

Tome I^{er} N^o 1.

N^o 1.

N^o 2.



Lith. L. Christophe Nancy



Lith. L. Christophe Nancy

Mercurès trouvés à Giriviller

nérait comme le protecteur des troupeaux et des habitations rurales. Le fils de Jupiter et de Maïa avait donc aussi, près de Giriviller, un temple, ou plutôt une de ces *cancellæ*, sorte d'oratoires que les colons établissaient dans l'enceinte de leurs métairies particulières. C'est de ce lieu, comme nous l'avons déjà dit, qu'ont été extraits les deux bas-reliefs que nous allons décrire.

Le premier a de hauteur 1 mètre 20 centimètres, de largeur 50 centimètres, et sur les rebords 20 centimètres d'épaisseur. Il représente Mercure sans le pétase, sorte de bonnet ailé qu'il porte le plus souvent. Sa tête est surmontée de deux ailerons qui ressemblent aux oreilles d'un animal. La figure a été brisée, mais le reste du corps est d'une parfaite conservation. Une espèce de manteau, plus petit que la chlamyde, le *palliolum*, est jeté sur ses épaules et le laisse à demi-nu. Les reins sont entourés d'une ceinture plate et mince que les savants bénédictins, auteurs de l'Antiquité expliquée et de la Religion des Gaulois, croient avoir été destinée à voiler ou plutôt à remplacer les organes sexuels. Un archéologue qui parle quelque part de ce bas-relief et qui l'a observé d'une manière fort imparfaite, prétend que le sexe y est apparent. On serait plutôt porté à y voir les deux extrémités de la ceinture mystique qui viennent retomber devant le corps. Cette circonstance nous montre comme n'étant pas si dénué de fondement le système établi par D. Monfaucon, D. Martin, D. Calmet, Schoepflin et beaucoup d'autres anciens archéologues, à savoir, que Mercure sans sexe était honoré dans cette partie des Gaules que nous habitons et dans quelques contrées voisines. On a bien pu prouver depuis que les anneaux adaptés aux ceintures de quelques-uns des Mercures trouvés dans les Vosges était une pieuse invention des moines de Marmoutier, dans les

dessins au crayon rouge qu'ils ont envoyés à leurs confrères D. Montfaucon et D. Martin ; mais comment expliquer l'usage de ces ceintures d'une manière plus satisfaisante que ne l'ont fait ces illustres savants (1) ? Quand on sait découvrir un sens allégorique sous les détails les plus insignifiants , croit-on avoir suffisamment répondu en disant qu'ils avaient sans doute rapport à quelque mythe local dont le sens nous est resté inconnu ?..... De la main droite, le Dieu tient une bourse pleine ; cette bourse se voit sur la plupart des simulacres de Mercure, trouvés dans les Gaules, et de l'extrémité de la gauche, pend un long caducée, symbole de la paix qu'en sa qualité de messenger des Dieux et des hommes il était chargé d'entretenir parmi eux. Ses pieds ne sont point garnis de talonnières comme cela se voit souvent. Entre les jambes on remarque un lièvre dont les oreilles sont dressées, et qui, malgré son apparence, n'a mérité aucune mention de la part de l'archéologue que nous venons de citer. Le sculpteur a voulu sans doute symboliser ici la rapidité avec laquelle le dieu remplit ses fonctions sur la terre et dans le ciel. Ce fait n'est pas sans antécédent. Déjà un lièvre, dont les oreilles sont baissées, repose aux pieds du personnage dans un bas-relief attribué à Esus, dieu de la guerre et des défrichements. Il a été découvert, il y a plus d'un siècle, près de Saint-Quirin, sur le Grosmann, montagne très-élevée du comté de Dabo. Le musée de Strashourg le possède aujourd'hui. Cet attribut, que nous n'avons vu accompagner Mercure nulle part que dans notre monument, lui donne d'autant plus de prix.

(1) Montfaucon ne base pas seulement son système sur les Mercures vosgiens, mais encore sur trois autres qui lui furent envoyés par un gentilhomme de Liège, et qui tous trois étaient sans sexe.

Le second bas-relief a 1 mètre 55 centimètres de hauteur ; les autres dimensions sont les mêmes que celles du précédent. Il a été brisé en plusieurs morceaux, mais rien d'essentiel n'ayant été perdu, ces morceaux rapprochés le rétablissent dans son état complet et primitif. Ses formes mieux accusées, la régularité de l'ensemble le rendent, sous le rapport de l'art, supérieur au premier. Le corps est entièrement nu, à l'exception du bras gauche qui soutient un petit manteau, sans doute encore le *palliolum*. Le rebord supérieur ayant été quelque peu brisé, on n'aperçoit plus qu'un aileron sur un des côtés de la tête. Le personnage tient aussi de la main droite une bourse destinée, selon toute probabilité, à renfermer le produit de son industrie et de ses larcins. On sait que son habileté en ce genre était proverbiale dans l'antiquité ; témoin le bon mot du satyrique Lucien : « Mercure, dit-il, vola le trident à Neptune, l'épée à Mars, les tenailles à Vulcain, le sceptre à Jupiter, et il lui aurait encore volé la foudre, s'il n'eût craint de se brûler. » Cette bourse repose sur une tête de bouc, animal consacré à Mercure et qu'on retrouve très-souvent dans les contrées qui avoisinent le Rhin. Le bouc est employé comme symbole de fécondité ; selon quelques savants, il représente la force créatrice et la vie animale et intellectuelle à laquelle présidait Mercure d'après les traditions orientales. Les autres attributs qui accompagnent ordinairement ce dieu sont le bélier, qui lui était aussi consacré en sa qualité de protecteur des bergers ; le coq, emblème de la vigilance, et la tortue à cause de l'espèce de lyre qu'il inventa et qui ressemblait à la carapace de cet animal. On lui donne quelquefois une massue, symbole de la force avec laquelle il devait protéger les relations nécessaires au commerce. Les ailes qui décorent son pétase, ses pieds et son caducée marquent la légèreté de sa

course. Faisons observer que Mercure est représenté debout, pose qu'il a presque généralement, parce qu'il semble qu'à raison de ses nombreuses fonctions dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, il doive toujours être disposé à les remplir.

Quelques archéologues se livrent à des hypothèses ingénieuses sur les différentes positions que le caducée occupe sur les bas-reliefs de Mercure. Ils croient y voir symbolisées ses occupations diverses. S'il le tient élevé, comme dans le second des deux nôtres, c'est le Mercure céleste dans toute son activité divine, présidant à la naissance de l'homme ou au réveil de la nature. Si, au contraire, comme dans le premier, il l'incline vers la terre, c'est le Mercure infernal, laissant échapper la baguette, emblème du rayon solaire qui est l'âme de la vie, et tenant par le cou, entrelacés irrégulièrement, les deux serpents, engourdis par le froid, image du sommeil et de la mort. Ce serait bien si le caducée était seulement disposé de cette double façon, mais il l'est d'une foule d'autres. Tantôt le dieu le porte sur sa poitrine, sur son bras, ou il le laisse reposer à ses pieds, tantôt il le tient droit, oblique ou sortant d'une corne d'abondance, tantôt les deux serpents s'entrelacent autour d'une baguette, ou, sans baguette, s'appuient sur une espèce de socle orné de deux ailes. Enfin la baguette est souvent seule, ou bien les deux reptiles symboliques sont remplacés par d'autres ornements, etc. Au lieu de ce travail d'imagination qui voit partout des mythes, ne serait-il pas plus facile de reconnaître ici un caprice, une fantaisie des artistes qui ont voulu répandre la variété dans leurs ouvrages ?

Quant aux deux serpents, qui servent presque toujours d'ornement au caducée, ils nous rappellent le souvenir de l'Égypte. Chez les Égyptiens le serpent était l'emblème de la

vic. Ils lui avaient voué un culte spécial ; ils le plaçaient partout, et souvent leurs dieux étaient en partie représentés sous cette forme mystérieuse. Il ne devient plus alors difficile d'établir, par induction, l'origine du Mercure Gaulois, qui, ainsi que le Mercure Romain et l'Hermès Grec, est venu de l'Orient aux peuples de l'Europe ancienne. Le caducée, employé seul sur les monuments, signifie la paix, l'ordre et l'abondance ; aussi le trouve-t-on fréquemment sur le revers d'un grand nombre de médailles romaines, à ces époques où les empereurs s'efforçaient d'établir une tranquillité passagère pendant les courts intervalles que leur laissaient les guerres perpétuelles qu'ils avaient à soutenir contre les Barbares. Il sert de principal attribut à la déesse de l'abondance, surtout dans les monnaies de Julie Mammée, d'Alexandre Sévère, de Gordien, de Trébonien-Galle, de Salonine, de Claude le Gothique, de Tacite et de Constance Chlore où se lisent au revers les légendes, *felicitas temporum*, *felicitas publica*, *felicitas sæculi*, etc.

Deux questions se présentent encore à résoudre : 1° A quelle époque peut-on faire remonter ces bas-reliefs ? 2° A quel usage ont-ils servi ?

1° Il est certain qu'ils ne remontent pas à la période gauloise, proprement dite. Les ouvrages qu'on attribue aux Gaulois sont trop suspects et, dans tous les cas, d'une difformité qui accuse l'enfance de l'art, ou, tout au plus, une certaine capacité d'imitation grossière. Tels sont leurs monuments antérieurs à la conquête des Gaules par les Romains. Postérieurement, l'art chez eux ne possède aucun caractère national, parce qu'il est tout entier entre les mains des artistes venus de Rome et de la Grèce, à la suite des conquérants. Ils appartiennent donc à l'époque qu'on est convenu d'appeler époque *gallo-romaine*. En effet on y reconnaît le

genre romain à ses figures moins sveltes, plus ramassées et moins idéales que les figures grecques. Encore, fixe-t-on, pour ce genre, trois époques principales ; l'époque *des premiers empereurs*, où le style est une imitation de l'art grec ; elle est caractérisée par une touche ferme et sans affectation ; point de recherche dans les détails, mais beaucoup de fierté dans les masses ; l'époque d'*Antonin* où le style est plus fini, les cheveux plus travaillés, plus unis, plus détachés, les cils plus relevés et les pupilles indiquées par un trou plus profond ; enfin l'époque de *Sévère-Alexandre*, où il n'existe plus qu'une imitation grossière ; les contours sont dessinés avec plus de force que de vérité, les physionomies incertaines, les cheveux et les barbes à longues lignes, et des sillons sont profondément tracés sur le front. Les médailles du temps décèlent tous ces traits d'une décadence de plus en plus profonde. Le premier de nos bas-reliefs, par la sécheresse et la grossièreté de la composition, pourrait appartenir à l'époque des derniers empereurs ; le second, par la plus grande régularité des formes, se rattacherait à la deuxième période. Nous rapporterions à la première une jolie petite tête en bronze de *Mercure*, trouvée à Pont-Saint-Vincent et encore inédite. Elle a été acquise par M. Garo, curé de Sexey-aux-Forges, et fait partie de sa collection. Nous regrettons de ne pouvoir en fournir le dessin. Elle est décorée d'un seul aileron ; mais ce qui lui donne un mérite rare, unique peut-être, parmi les statues antiques découvertes dans la Gaule, ce sont ses yeux d'argent, particularité qui n'a encore été observée, nous a assuré cet antiquaire, que dans celles qui ont été retirées des ruines d'*Herculanum*. C'est une tête d'un excellent travail, et la chevelure surtout est refouillée avec un soin exquis. Elle se fait remarquer par cette pureté de style et cette gracieuse élégance qui

caractérisent les produits de l'art grec, et qu'il est si peu ordinaire de trouver dans nos contrées.

2^e Question. — A quel usage ces bas-reliefs ont-ils servi ?

Quelques personnes ont prétendu qu'ils n'étaient que des pierres tumulaires, ou plutôt des couvercles de tombeaux. C'est une erreur. Les tombeaux gallo-romains déterrés en grand nombre à Scarpone, à Solimariaca et dans les Vosges, ont un caractère spécial qui empêche toute confusion à cet égard. Ils présentent ordinairement l'effigie des personnages de l'un et de l'autre sexe, à la mémoire desquels ils ont été érigés. Ces personnages portent le *sagum*, espèce de vêtement à longues manches, serré autour du cou et descendant jusqu'à mi-jambes. On y remarque des sigles et même des noms entiers en caractères romains. Ces tombes sont superposées à des auges en pierre, destinées à contenir les cendres du défunt, et dans lesquelles, au jour anniversaire des funérailles, on versait des libations d'huile, de vin et de miel, au moyen d'un canal formé à la base du monument. Nos bas-reliefs n'offrant rien de semblable, n'ont pu par conséquent servir de pierres sépulcrales. Rappelons-nous qu'à l'époque de la décadence des arts, les bas-reliefs étaient devenus très-nombreux chez les Romains ; ils remplaçaient les statues. Du reste, ils retraçaient toujours les mêmes attributs, l'influence des mêmes idées, les mêmes traditions à l'égard des dieux et des hommes. On les plaçait dans les lieux publics ou dans les écoles pour l'instruction des enfants, et dans les temples comme objet de religion. Comme nous l'avons dit plus haut, les nôtres étaient encastrés dans les parois des murs de la chambre souterraine découverte à Giviller. Dès lors leur destination paraît évidente. Ils étaient exposés à la vénération du peuple dans le temple ou édicule dont ils étaient l'ornement.

En résumé, les bas-reliefs de Mercure, qui font aujourd'hui

partie de la collection commencée par les soins de la Société d'Archéologie Lorraine, méritent de fixer l'attention des Antiquaires parce qu'ils sont les plus intacts de tous ceux qui nous restent de l'époque gallo-romaine, et qu'ils nous offrent un attribut que la science jusqu'ici n'avait pas encore reconnu à cette divinité du paganisme.

LES RUINES DE CLAIRLIEU,

PAR M. J. BONNAIRE,

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

A six kilomètres de Nancy, dans la direction de l'ouest, entre Villers et Maron, s'ouvre, près de la forêt de Heys, une gorge profonde, sillonnée par un faible ruisseau dont les eaux alimentaient jadis un étang : là existait encore, à la fin du dernier siècle, une antique abbaye, fondée en 1159, sous le vocable de l'Annonciation, par le duc de Lorraine Mathieu I^{er}, qui y avait établi des Bernardins auparavant fixés à Ferrières. Depuis lors, le vallon, originairement appelé AMÉ-LEU ou AMER-LIEU (*Amarus locus*), prit le nom de CLAIRLIEU ; « sans doute, dit avec raison l'historien Lionnois, » parce que l'essartement des bois qu'y firent les religieux » pour les bâtiments, les jardins et les terres arables,

» rendit moins obscurs et plus rians ces lieux jusque-là
» inhabités. »

Le monastère et le cloître ont entièrement disparu ; et de la vieille basilique abbatiale, réputée « la plus vaste, la plus » magnifique de tout le pays, » il ne reste aujourd'hui que des amas de décombres, l'hémicycle du chœur, adossé au bois et caché sous les broussailles, et des assises de murs de moyen appareil qui, grâce à des fouilles récentes, en indiquent à l'œil attristé les primitives dimensions. Elle s'étendait du sud-est au nord-ouest en forme de croix latine, sur une longueur totale de 27 mètres environ : sa nef principale, haute de 14 mètres sous clé de voûte, avait une élévation double de celle des collatéraux dont la séparaient d'énormes piliers quadrangulaires. Comme l'attestent l'époque de sa construction et les débris épars confusément sur le sol défoncé, ce regrettable édifice, bâti en pierres de taille fort dures, devait offrir un des plus beaux types du *style roman* dans nos contrées. En effet, les fragments qu'il nous a été permis de recueillir pour notre Musée d'archéologie, tels que bases rectangulaires à moulures simples, tronçons de colonnes, membres de voussures et d'archivoltes, éclats de corniches et de chapiteaux, arcs de roses, tores arrondis ou lenticulaires, révèlent l'austérité de cette mâle architecture d'autrefois, reconnaissable encore dans la physionomie plus ou moins altérée de quelques-uns de nos vieux temples chrétiens.

Le portail, cet élément caractéristique du genre, se rapprochait apparemment de celui du prieuré Notre-Dame de Nancy, transporté dans le parc de Remicourt, et de celui de Laitre-sous-Amance, dont le tympan montre en demi-relief un Christ bénissant, entouré d'anges qui l'adorent.

Des nombreux mausolées qu'abritaient les sombres voûtes de Clairlieu, le plus ancien et le plus intéressant, sinon le plus remarquable au point de vue de l'art, était sans contredit celui du fondateur. Atteint en l'année 1176 d'une maladie de langueur, le pieux duc Mathieu s'était fait transporter de Nancy dans son cher couvent et y avait exhalé le dernier soupir entre les bras de l'abbé et des religieux, le 14 mai 1179, jour de la fête de l'Ascension. On l'inhumait près des degrés conduisant de la nef au chœur, dans le transept du côté de l'Épître, où fut ensuite érigé son tombeau, ainsi que le démontre péremptoirement *de visu* Lionnois, officiellement chargé, vers 1780, d'en constater l'emplacement et l'identité. Quoiqu'en dise Dom Calmet, mal édifié sur ce point, les peintures murales d'assez fraîche date ou en tout cas peu anciennes qui retraçaient, sous l'arcade opposée, entre autres sujets, un convoi funèbre, un prince et une princesse agenouillés avec des enfants aux pieds d'un Crucifix, une Annonciation, et, comme motifs de la fondation ducale, différentes apparitions qu'avaient eues Mathieu et Berthe, son épouse, indiqueraient tout au plus une réunion *après coup*, une translation des cendres des divers personnages énumérés dans l'inscription suivante, rajournée par un moderne pinceau : *Icy sont réunis MATHIEU, duc de Lorraine, et BERTHE sa femme, et les enfans que de il elle a eue, le duc SIMON, le duc MAHEU, Edeline et Berthe leurs filles* (1).

(1) Dans une *Notice historique des monuments funèbres des ducs héréditaires de Lorraine*, lue en 1791 à l'Académie de Nancy, et dont M. l'abbé Marchal m'a communiqué un exemplaire manuscrit autographe, Mory d'Elvange, qui avait visité l'église de Clairlieu, donne une description détaillée de ces fresques, qu'on voyait « à gauche en entrant dans le sanctuaire, » et paraît croire qu'elles ornaient le tombeau de MATHIEU et de BERTHE, lequel, ajoute-t-il, « n'est

Donc dans le collatéral de droite s'élevait, à un mètre du pavé, un vaste sarcophage en *Pierre* blanche, ayant environ trois mètres de longueur. Douze petites niches romanes sculptées à l'entour, étalaient en relief autant de moines de Cîteaux, assistant aux funérailles des illustres défunts, dans l'attitude, énergiquement exprimée, de la douleur et du regret. Sur l'entablement supérieur était couché, les mains jointes, revêtu de son armure et muni de son écu sans armoiries apparentes, un chevalier dont la tête nue, aux cheveux bouclés, reposait sur un coussin : à sa droite gisait son épouse, modestement habillée, et le front couvert d'une guimpe ou léger voile qui lui descendait en plis naturels et sans art jusqu'aux épaules.

Ces deux statues tombales représentaient MATHEU I^{er} de Lorraine et sa femme la duchesse BERTHE de Souabe, sœur de l'empereur Frédéric Barbe-Rousse, morte à Châtenois, d'où son corps avait été rapporté à Clairlieu pour y être inhumé auprès des restes du duc son mari. Leurs bustes mutilés ont survécu seuls à la dévastation du célèbre monastère qu'ils avaient richement doté : celui de Mathieu, longtemps encastré dans le mur d'enceinte du bois adjacent, a été donné à notre Société par M. Kœpff, sous-chef de bureau à la préfecture ; près de la gorge qu'elle enveloppe, la cotte de

qu'un carré long en *maçonnerie*, occupant le bas de l'arcade *gothique*."

A cette opinion, trop faiblement motivée, nous préférons celle de l'abbé Lionnois, et avec lui nous pensons que la partie la plus ancienne de ces peintures, curieuses à plus d'un titre, ne pouvait guère se rattacher qu'à une *translation*, de beaucoup postérieure à l'inhumation du Duc et de sa femme. Ces *après coup* n'étaient pas rares dans les monastères.

" La partie supérieure de cet encadrement, dit plus loin Mory d'Elvange, est chargée de la *représentation de l'église* devant la porte de laquelle on voit un religieux. Il paraît que le reste de la maison y est aussi dessiné ; on ne peut en assembler les traits. "

maille s'y détache de la cuirasse : celui de Berthe , retrouvé naguère sous les déblais, est maintenant scellé au-dessus de la grange d'une habitation située à peu près en face du jardin conventuel ; une toile unie lui enveloppe le col et le menton. Empreints d'un cachet sentimental, tous deux annoncent, malgré leur état de dégradation, un ciseau déjà exercé. C'est un jalon dans l'histoire de la sculpture locale.

La matière même de ce mausolée, le caractère particulier de ses ornements, sa position apparente et son élévation plus qu'ordinaire sont allégués, par l'auteur de *l'Histoire des Villes Vieille et Neuve de Nancy*, comme preuve irrécusable de son identité. Les autres monuments funèbres de Clairlieu, à la structure desquels il servit de modèle et dont pas un d'ailleurs ne remontait au-delà du 15^e siècle, avaient, en effet, moins de hauteur ; presque tous étaient en gypse, sorte de marbre qui ne fut découverte et exploitée en Lorraine que deux cents ans après la mort du duc Mathieu. Enfin leurs niches étaient vides ; or d'après un usage immémorial, consacré depuis dans les superbes mausolées de Philippe-le-Hardi et de Jean-sans-Peur à la chartreuse d'Avignon, les tombeaux des fondateurs d'Ordre offraient seuls aux regards la touchante image du deuil de tout un monastère, personnifiée dans les statuettes des cénobites en pleurs. Ici on en comptait douze , conformément à la fondation primitive (1).

Hélas ! si le marteau destructeur eût épargné quelques-

(1) Mathieu 1^{er}, qui déjà en l'année 1148 avait établi un monastère de femmes dans la *Vallée du Duc* près Neufchâteau , érigea l'abbaye de *Clairlieu* par lettres du 10 mars 1159. Voici l'extrait principal de cette chartre de fondation, publiée intégralement dans les *Preuves de Baleyecourt*, page lxxviii.

« Ego MATHEUS Dei gratia Dux et Marchio Lotharingie, cum uxore
" mea DUCISSA BERTHA, et filiis meis Mathæo atque Friderico, cum
" ceteris, et fratre meo Roberto, dedi Deo, et beatæ Virgini Mariæ, et

unes de ces naïves figurines par lesquelles les Bernardins de Clairlieu se plurent jadis à payer à la mémoire de leur premier bienfaiteur un juste tribut de douleur et de gratitude, avec quel respect, avec quel bonheur nous étudierions le caractère, si peu connu, de la statuaire catholique chez nos pères aux curieuses époques des XII^e et XIII^e siècles ! et qu'il nous serait agréable de suivre graduellement sa marche, en comparant ces rudes images de pierre, premiers essais d'un art au berceau, à maints autres mausolées plus délicats, où les chevaleresques familles des Luxembourg (1), des Flé-

« Domno Vidrico Abbati *Clariloci*, et Fratribus ibidem Deo famulantibus, locum illum qui quondam vocabatur *Amelu*, nunc autem nuncupatur *Claruslocus*, me autem hoc nomen illi imponente, ad « *Abbatiam duodecim Monachorum Clericorum, cum Abbate*, et « de Laïcis quantum necesse fuerit, *construendam* in honore et autoritate Domini nostri Jesu Christi, et beatissimæ Dei genitricis « Mariæ, et sancti Joannis-Baptiste, nec non beatorum apostolorum « Petri et Andrea. Dedi etiam eis pascua ibidem etc....

« Factum est autem hoc donum quarto nonas Martii, anno ab Incarnatione Domini MCLIX. »

(1) Parmi les innombrables tombeaux à personnages, agencés dans les nefs collatérales, on distinguait surtout celui d'un membre de cette antique et puissante famille de Luxembourg qui donna quatre empereurs et six reines à l'Allemagne. Le preu chevalier gisait, armé de toutes pièces, à côté de sa femme, vêtue du modeste habit et de la chape monastiques : au chevet, entre ces deux figures, un casque panaché couronnait un piédestal ; le tout d'un albâtre aussi blanc que le marbre de Paros. Au-dessus, dans un vaste encadrement d'ordre ionique, était inscrite, sans aucune date, l'épithaphe suivante, copiée vraisemblablement sur une autre plus ancienne en partie effacée, et reproduite par l'abbé Lionnois, à la fin du 1^{er} volume de son *Histoire de Nancy*.

« Le chevalier qui gist soubz cette lame,
« Fut Nicolas de Luxembourg nommé,
« Qui de prudence excellent don de l'âme
« Vesquit jadis haultement renommé :
« En sens, en grâce, en vertu consommé :
« Mais dure mort qui de sa vne oblique
« Ung tel support veit à la République,
« A une l'heur (le bonheur), la vie à l'autre prit.
« Or immortel naultgré la mort inique,
« Son lot en terre, au ciel vit son esprit. »

Les Membres de la Société espèrent être encouragés dans cette œuvre de patriotisme et de régénération artistique.

*Le Président et le Vice-Président de la Société, gérants
délégués du Comité de rédaction,*

AUGUSTE FEYEN, PAUL CHATELAIN.

CONDITIONS ET MODE DE L'ABONNEMENT.

La LOIRRAINE ARTISTIQUE paraîtra le 1^{er} de chaque mois.

Chaque numéro se composera de 46 pages de texte, à deux colonnes, format in-4°, et sera toujours accompagné d'un morceau de musique ou d'une lithographie (1).

L'administration du Journal est confiée à un Comité de cinq Membres, pris dans la Société.

LORRAINE ARTISTIQUE,

JOURNAL FONDÉ A NANCY

PAR

la Société de l'Union des Arts.

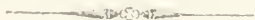
Cette Société a pour but principal de faire aimer et de propager les Arts en répandant, autant que possible, les idées artistiques, et en faisant connaître leurs progrès.

Elle voudrait qu'on s'occupât davantage des Beaux-Arts, afin de les relever de leur décadence; mais elle ne s'est pas caché les difficultés qui pourraient entraver sa marche, elle a résolu d'employer tous ses efforts pour vaincre les obstacles.

Les Membres fondateurs et ordinaires pensent que la création d'un Journal littéraire est nécessaire à Nancy; depuis quelques années, c'est l'objet de tous les vœux. La SOCIÉTÉ DE L'UNION DES ARTS vient donc fonder un Journal, ou plutôt un Bulletin artistique qui s'occupera spécialement de : *Littérature, Notices biographiques, Comptes rendus de Concerts, d'Expositions de Peinture, de Concours archéologique ou d'Architecture, Revues de Théâtre, Descriptions des beautés de la Lorraine*; en un mot, ce Bulletin comprendra toutes les nouvelles intéressant les Arts, et principalement pour les départements de la *Meurthe, des Vosges, de la Meuse* et de la *Moselle*.

ville, des Haussonville, des Lenoncourt et des Duchâtelet semblaient revivre dans la mort sous le poli transparent de l'albâtre indigène ! Mais vain espoir, inutiles regrets, tout est détruit, anéanti, réduit en poudre ! Le manœuvre, à l'aide de la pioche et du pic, a rempiétré des murailles sèches et consolidé la chaussée avec les débris confondus du pieux labeur de l'architecte et de l'*imagier*, à tout jamais oubliés des hommes ! Au lieu d'une splendide abbaye, riche de souvenirs et de monuments, l'archéologue déconcerté ne trouve plus à Clairlieu qu'une ferme escarpée, un groupe de chétives maisons et des monceaux de ruines !

Puissent, en compensation, de nouvelles fouilles amener au moins quelque précieuse découverte dans les entrailles de cette terre cénobitique où rien ne fut respecté, pas même la cendre des morts !



NOTICE HISTORIQUE

SUR LES FORTERESSES

DE MAIZIÈRES-LES-TOUL

(MEURTHE) ,

ET DE BRIXEY-AUX-CHANOINES

(MEUSE),

PAR M. L'ABBÉ GUILLAUME.

Dans une monographie qu'il a publiée en 1842, M. Henri Lepage a donné l'histoire de la forteresse de Liverdun, antique possession des Evêques de Toul.

La Notice que nous avons imprimée en 1845, sur Blénod-lès-Toul, fait connaître ce qu'il y a d'intéressant sur le vieux château de ce bourg, donné par Dagobert I^{er}, au quinzième Evêque des Leucks et passé à ses successeurs dont il a été constamment le refuge le plus assuré. Nous allons essayer ici d'esquisser les ruines de deux autres forteresses, qui ont eu leur célébrité et leur importance politique, les forteresses épiscopales de Maizières-lès-Toul et de Bixey.

MAIZIÈRES-LES-TOUL.

Maizières, à dix-huit kilomètres de Nancy, simple village à la population de six cents individus, fut jadis chef-lieu d'une châtellenie de l'évêché de Toul et posséda un château remarquable par ses fortifications.

Il serait difficile de préciser avec exactitude l'époque de la première fondation de ce manoir dont les restes défigurés se cachent aujourd'hui derrière les maisons qui bordent la route et les rustiques agrès d'un moulin. Dom Calmet dit, à la vérité, et probablement d'après les notes à lui communiquées par M. de l'Aigle, vicaire-général du diocèse de Toul, que Thomas de Bourlémont, sacré évêque de Toul le 22 juillet 1550, *bâtit* le château de Maizières ; mais il dit la même chose de Henri de Ville, qui fit son entrée à Toul, au mois de Mai de l'an 1409 ; ce qui donne à conclure que, par le mot *bâtir*, l'abbé de Senones n'entend pas toujours parler de constructions nouvelles ; mais, parfois, de réparations, d'augmentations et de fortifications.

En effet, le père Benoît, page 480 de son Histoire ecclésiastique et politique du diocèse de Toul, dit que Thomas de Bourlémont entra en Lorraine avec un corps de troupes pour y châtier Erard de Thelot et Ponce d'Acraines, ses vassaux qui, dans une révolte, avaient brûlé son château de Maizières, dès les premières années de son épiscopat. Il fallait donc que cette forteresse existât alors et que Thomas de Bourlémont l'eût reçue comme un héritage de ses prédécesseurs.

Son successeur immédiat, Bertrand de la Tour-d'Auvergne, y mit des troupes aussi bien qu'à Liverdun, pour se

défendre contre les aventuriers qui désolèrent la province en l'année 1554.

Henri de Ville, dont l'épiscopat fut si fécond en graves événements, fortifia le château de Maizières, que ses prédécesseurs lui avaient légué dans un état de déplorable dégradation ; mais, assurément, il ne le *bâtit* point. L'épithaphe de ce pontife, que rapportent le moine de Senones et le capucin de Toul, épithaphe qui a dû servir de principal document aux écrivains de l'histoire de Lorraine, ne parle, en effet, que de fortifications inexpugnables : *Fortialia de Brixio nec non de Blenodio et Mazeriis vetustate ferè delapsa propugnaculis inexpugnabilibus* FORTIFICAVIT. Le château de Maizières est donc antérieur à l'épiscopat de Henri de Ville, à celui de Thomas de Bourlémont ; par conséquent il remonte au-delà du quatorzième siècle.

Environ soixante ans après la mort de Henri de Ville, Antoine de Neufchâtel, sourd aux remontrances de ses chanoines qui le conjuraient de se tenir à l'écart et dans une entière neutralité, s'engagea dans la guerre que se firent le maréchal de Bourgogne, son père, et le duc de Lorraine, au sujet de la ville d'Épinal. Il reçut les troupes bourguignonnes et les logea dans les forteresses de Liverdun, de Maizières et de Brixey. Ces troupes, dit dom Calmet, firent des courses en Lorraine et y commirent de grands ravages. D'un autre côté, les garnisons de Châtel et de Chaligny, qui appartenaient au maréchal de Bourgogne, désolaient tout le pays. Le prince Nicolas, fils de Jean, duc de Lorraine, se mit en campagne pour arrêter leurs progrès..... Il marcha contre Toul qu'il épargna sur les remontrances des bourgeois ; mais il alla droit à Void dont il prit le château, puis vint assiéger Maizières qui se rendit après six jours d'attaque.

A voir l'espèce de juchoir qui surmonte aujourd'hui sa porte principale ; à voir tous les attirails d'un train de culture dans sa cour d'honneur, les obscurs logemens des laboureurs qu'elle abrite, les tristes potagers qui la ceignent en guise de fossés profonds, les montagnes voisines qui semblent se retirer pour laisser mieux à découvert sa mutilation et ses ruines, qui s'imaginerait qu'il fut une époque où, pendant six jours, la forteresse de Maizières lutta vaillamment contre des troupes acharnées, que ses flancs recélèrent d'intrépides guerriers qui ne se rendirent qu'à bonne composition, que le maréchal de Bourgogne se glorifia de l'avoir reprise et de l'avoir conservée jusqu'à ce que Jean de Fénétrange vint la frapper d'un coup qui en prépara la ruine.

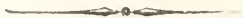
Ce n'était cependant pas à la fureur guerrière qu'il était réservé d'anéantir les monuments de la puissance et de la grandeur temporelle de nos vieux prélats. Le château de Maizières aurait pu offrir encore, malgré de larges blessures, malgré de profondes amputations, quelques traits de majesté qui le rendissent respectable : c'est la prétendue réforme qui devait lui porter le coup de grâce et déchirer cette page intéressante de l'histoire des temps anciens. Le duc de Bouillon, marchant, en 1587, à la tête des Huguenots, y vint mettre le feu et termina, par un acte de fanatisme, l'œuvre commencée par l'ambition.

Toutefois, en glanant avec quelque attention dans ce champ de débris, on retrouve encore, éparses, quelques indications d'autant plus précieuses qu'elles sont excessivement rares et qu'elles doivent répandre une dernière lueur sur l'histoire du pays. Ici est une petite fenêtre antique ornée d'un double trèfle ; là, une porte basse surmontée d'un fronton ogival. Le tympan de ce fronton est orné d'un écusson bien conservé, portant, perpendiculaire, une crosse épiscopale. Ce sont les ar-

mes d'Antoine de Neufchâtel. C'est que cet évêque avait augmenté de quelques constructions, ou bien restauré, le château qu'il avait si imprudemment compromis.

Dom Calmet avance qu'après l'incendie allumé, en 1587, par le duc de Bouillon, Henri de Bourlémont, évêque de Toul, fit de nouveau réparer la forteresse de Maizières ; mais le catalogue des pontifes toulous ne mentionne, comme évêque, aucun prélat de ce nom, ni avant ni après la destruction de Maizières par les hérétiques.

Indubitablement, il y a eu encore des réparations postérieures ; mais il est difficile de nommer l'évêque qui les a ordonnées. Au-dessus d'une petite porte qui s'ouvre, au fond du château, vis-à-vis la grande entrée, on voit bien des armoiries épiscopales d'époque moderne ; l'écu est orné de la crosse et de la mitre, surmonté de la couronne de comte, puis du chapeau, duquel s'échappent, de chaque côté, des glands symétriques ; mais les signes héraldiques sont totalement effacés, en sorte qu'il n'est pas même possible de former de raisonnables conjectures sur les dernières améliorations faites au castel que tant d'importants personnages ont possédé.



En partant de Nancy pour aller vers Neufchâteau, on rencontre sur la route, immédiatement avant Maizières-lès-Toul, le petit village de Bainville-sur-Madon où l'on montre une maison qui fut la propriété des ayeux de notre illustre graveur Callot. Plusieurs parents de cet artiste célèbre ont reçu la sépulture à Bainville. On voit, dans l'église, en avant du

sanctuaire, une pierre sépulcrale, sur laquelle est gravée l'épithaphe suivante que nous avons pensé convenable de placer dans ce Bulletin, pour en assurer la conservation archéologique :

Cy gisent Nicolas et Catherine les Callot, fils et fille de nobles conjointz Jean Callot, hérault d'armes à S. A., et de Renée Brunchault, sa fême, lesquels moïrent l'un aagé de sept mois et l'autre de six ans, 1611. Dieu leur face merci.

BRIXEY-AUX-CHANOINES.

Pierre, quarante-troisième évêque de Toul, fit présent à son église de la part qui lui revenait dans la terre de Brixey dont sa famille portait le nom. Ses successeurs ayant acquis les autres parties de ce domaine, firent de Brixey le chef-lieu d'une châtellenie dont il est question déjà, d'une manière très-remarquable, vers le milieu du treizième siècle.

En effet, Gilles de Sorey, cinquante et unième évêque de Toul (1), appela à son secours, l'an 1257, le duc Ferry III, contre des aventuriers qui ravageaient ses terres, et auxquels il n'avait pas de forces à opposer. Ferry alla les attaquer à Brixey dont ils assiégeaient le château, les défit, leur tua deux cents hommes et poursuivit les fuyards qui se retiraient vers la Bourgogne.

(1) Cet évêque, mort en 1271 selon le Père Benoît, en 1261, selon M. de l'Aigle, fut enterré dans le tombeau de son oncle Odo de Sorey, en l'église cathédrale de Toul. Nous donnons ici l'épithaphe de ces deux évêques, conservée par M. de l'Aigle, en son histoire manuscrite. On ne la trouve ni dans Benoît Picard, ni dans dom Calmet.

*Binos pontifices conclusos hic fore dices
Sorceio nati, concordés nobilitati
Quos genuit Mosa de stirpe sat generosa
Est odo primus, Gilo dictusque supremus.*

Plusieurs soldats anglais, qui s'étaient joints à des troupes de voleurs, ruinèrent le temporel de l'évêché de Toul sous l'épiscopat de Jean de Heu (1). L'un de leurs chefs, nommé Vautrin d'Aquilan ou de Laveline, s'empara du château de Brixey où il mit une garnison qui fit des courses fréquentes dans le voisinage. Jean, duc de Lorraine, et Robert, duc de Bar, assiégèrent inutilement la forteresse. Il fallut, pour en faire évacuer les occupants et la recouvrer, que l'évêque composât avec Vautrin d'Aquilan et lui donnât une somme de douze cents florins.

L'építaphe de Henry de Ville, décédé à Liverdun, le 12 Mars 1456, porte que cet évêque fit réparer la forteresse de Brixey, jusqu'à la rendre imprenable (*fortialia de Brixcio, vetustate fere delapsa, propugnaculis inexpugnabilibus fortificavit*). Mais cette assertion est plus louangeuse que véridique, puisqu'il est rapporté que Louis d'Haraucourt, successeur immédiat de Henri de Ville, fit à Brixey de nouvelles réparations.

Guillaume Filâtre, qui vint après, en 1449, dépensa quatre mille florins à restaurer le château de Brixey. Au bout de quinze années, Antoine de Neufchâtel le fit réparer de nouveau, sans doute pour effacer les traces qu'y avaient laissées les Bourguignons. Nous avons dit précédemment qu'il avait reçu, dans ses châteaux, les troupes de son père, Thiébaud de Neufchâtel, dont il favorisait les entreprises contre le duc Jean.

Que de travaux en pure perte ! Pendant la guerre de Charles-le-Téméraire contre le duc René II, les troupes lorraines « abattirent le Château, aussi la tour de Brixey,

(1) Jean de Heu mourut à Metz le 19 août 1372. Il fut inhumé dans la cathédrale de cette ville.

» pareillement toutes les places qu'estoient de l'Eveschié de
» Toul. » Ce fut le coup de grâce porté à cet imposant
castel , désormais il ne dut offrir qu'un monceau de ruines.
Non pas, peut-être, que les Evêques eussent renoncé à le
relever, mais parce que les princes du voisinage, ombrageux
et jaloux, s'opposaient à ce qu'il ressuscitât. Hugues des
Hazards, 72^e Evêque, donne cette principale raison. Dans
l'acte de concession aux habitants de Blénod, d'une forte
partie des cours intérieures du château de ce bourg, pour y
construire « loges et maisonnettes », ce prélat s'exprime
comme il suit : « Par l'impétuosité des guerres qui ont trou-
» blé le pays en part de ça les places des villes et châteaux
» de Liverdun et de Brixey appartenans à notre Evêché ont
» été abattus, ruinés et démolis, lesquels pour le présent ne
» pourrions commodément réparer et remettre sus sans dé-
» bats et questions des princes voisins. »

En visitant donc aujourd'hui l'emplacement du château de
Brixey, l'archéologue attristé, après avoir gravi, par le flanc
occidental sur lequel est construit le village, la montagne
jadis si fièrement couronnée, l'archéologue ne rencontre plus
que des décombres, d'énormes moëllons entassés, recouverts
de mousse grisâtre, d'arbustes sauvages et de plantes para-
sites. La charrue achève l'œuvre de destruction commencée
par les armes, elle essaie de couvrir de sillons une terre de
féodalité ; mais elle ne retourne , en son labeur , que des
éclats de briques, de tuiles, de pierres, entre lesquels végète
un blé maigre et rabougri. Un vieux poirier, à l'aspect triste,
à la feuille étiolée, s'efforce inutilement de cacher, en les con-
vrant de ses branches longues et décharnées, ces témoins hu-
milés d'une puissance qui n'existe plus. C'est un spectre qui
veut déguiser un tombeau.

A cent mètres, à peu près, de la pointe septentrionale du

mont, est resté debout, à une hauteur de quatre mètres, un mur circulaire, d'épaisse maçonnerie. C'est le tronc de la vieille tour renversée par les soldats de René. Elle fut placée au côté méridional de la forteresse pour en défendre l'approche de ce côté, seul accessible, les trois autres se trouvant suffisamment protégés par la disposition des lieux dont la pente, presque verticale, ne peut être que très-difficilement abordée.

A mi-côte, un peu au-dessus de l'église, et seulement à quelques décimètres de profondeur, gisent de nombreux ossements humains dont les proportions sont frappantes. Peut-être sont-ce les restes mortels des aventuriers qu'allâ combattre Ferry III à Brixey ou bien ceux des guerriers que Jean de Lorraine et Robert de Bar menèrent à la délivrance du château lorsqu'il fut occupé par Vautrin de Laveline.

Il n'y a que peu de temps, au pied de la côte de Brixey, un soc de charrue heurta contre un cercueil en pierre. Ce cercueil ne renfermait que des ossements sans aucun objet indicateur. Du reste, il n'a pas été conservé.

Outre son importance comme château fortifié, Brixey eut encore, pendant cinq siècles, un chapitre de chanoines qui le fit remarquer. Ce chapitre, sous le titre de Saint-Nicolas, composé d'un prévôt, d'un doyen, d'un chantre, de treize chanoines et de quatorze vicaires prêtres, avait été fondé en 1261, par l'Evêque Gilles de Sorey, en reconnaissance de la suppression des comtes de Toul, établis environ cent trente ans auparavant, par Saint Gauzelin, mais qui, dans la suite, abusèrent considérablement de leur autorité aux dépens de la puissance épiscopale.

Un aussi nombreux clergé ferait supposer une église collégiale suffisamment spacieuse. Celle de Brixey cependant est petite et basse ; sa première construction a dû être modifiée

avec parcimonie. Elle est inégalement divisée en deux parties dans toute sa longueur, par un rang de quatre piliers maigres et de fantaisie. Chacun d'eux se compose d'un dé sans moulures, d'un fût, octogone dans la partie inférieure, puis cylindrique, sans chapiteau, et ne formant en totalité, depuis le sol jusqu'à l'origine des arcs doubleaux, qu'une hauteur d'un peu plus de deux mètres. La partie la plus étroite de la nef, de même que le sanctuaire, est voûtée à ogives ; le reste de la nef n'est fermé que par un plafond sous poutres. La plus minutieuse enquête ne nous a laissé découvrir qu'un petit écusson aux armes de Lorraine ; il se trouve au-dessous de la clé de voûte, dans le sanctuaire ; du reste aucune date, aucune indication qui puisse aider à fixer l'époque de l'élévation originelle de ce monument.

En 1850, un incendie, qui dévora soixante maisons du village de Brixey, anéantit pour toujours ce qui subsistait encore des habitations canoniales. Une seule a échappé aux flammes ; mais elle tombe de vétusté. Un lierre dont le tronc et les rameaux nombreux sont de grosseur fabuleuse, semble faire effort pour la soutenir encore et pour cacher, sous une magnifique tenture, toujours fraîche, les cicatrices que le temps lui a profondément imprimées ; comme si, par un merveilleux instinct, la nature voulait conserver, en ce lieu, pour l'instruction des âges futurs, quelques restes des pages que la main des hommes et celle des fléaux du monde ont pris à tâche de déchirer.

TOUR ANTIQUE

ET

PORTAIL DE L'ÉGLISE DE HATTIGNY

(Meurthe),

PAR M. L'ABBÉ GUILLAUME.



L'Eglise paroissiale de Hattigny, autrefois dépendant de l'évêché de Metz, fut renversée en totalité et reconstruite, en 1700, dans un plus bel ordre, par les soins et aux frais de M. Didier Leclerc, alors curé du lieu. Cette église n'a rien de remarquable dans son étendue ni dans sa forme, qui est celle d'une croix latine. Mais la nef est immédiatement précédée d'une tour antique dans laquelle on pénètre par un portail de date plus récente, et l'une et l'autre méritent de fixer l'attention de l'archéologue.

La tour quadrangulaire, dont les murs ont d'épaisseur un mètre trente-cinq centimètres, mesure, dans œuvre, quatre mètres seize centimètres de côté. Elle est fermée, à

cinq ou six mètres du sol, par une voûte, à plein cintre, de la plus grande simplicité. Les nervures, à vive-arrête, reposent sur quatre colonnes, mi-partie engagées dans la maçonnerie, à chaque angle intérieur de la tour. Ces colonnes reposent elles-mêmes sur une base sans dé, de très-minime dimension ; les chapiteaux n'ont aucun ornement.

L'étage supérieur de la tour, d'une maçonnerie un peu moins épaisse que celle du rez-de-chaussée, est éclairé par des ouvertures étroites, mais ayant plus d'un mètre de hauteur. En les examinant avec quelque attention et en tenant compte de leur évasement intérieur, on serait porté à croire que ces ouvertures ont été ménagées dans un but autre que celui de laisser passage à la lumière. L'ensemble de la tour, qui accuse la date du douzième au treizième siècle, permet de penser qu'elle n'a pas exclusivement servi d'entrée et de clocher à une église.

En effet, et comme l'indique M. Henri Lepage dans sa *Statistique de la Meurthe*, la tradition du pays apprend qu'autrefois il existait une maison de Templiers entre Hattigny et la cense de Bonlieu ; mais cette tradition ne détermine pas positivement la place qu'occupait la retraite des religieux-militaires. Ce qu'elle a conservé de certain, c'est qu'un château fortifié s'élevait jadis à l'endroit même où se trouve l'église actuelle ; que ce château, de forme carrée, était armé d'une tour à chaque angle et ceint d'un fossé large et profond. Les vieillards de la commune se rappellent encore avoir vu, en leur jeunesse, les fossés qui ont été comblés depuis, et avoir joué dans les deux ou trois tours qui ont successivement disparu.

Tout porte à croire que la tour de l'église est une de celles de l'ancien château des Templiers, à laquelle la maison de prières a été reliée par la maçonnerie. L'ouverture cin-

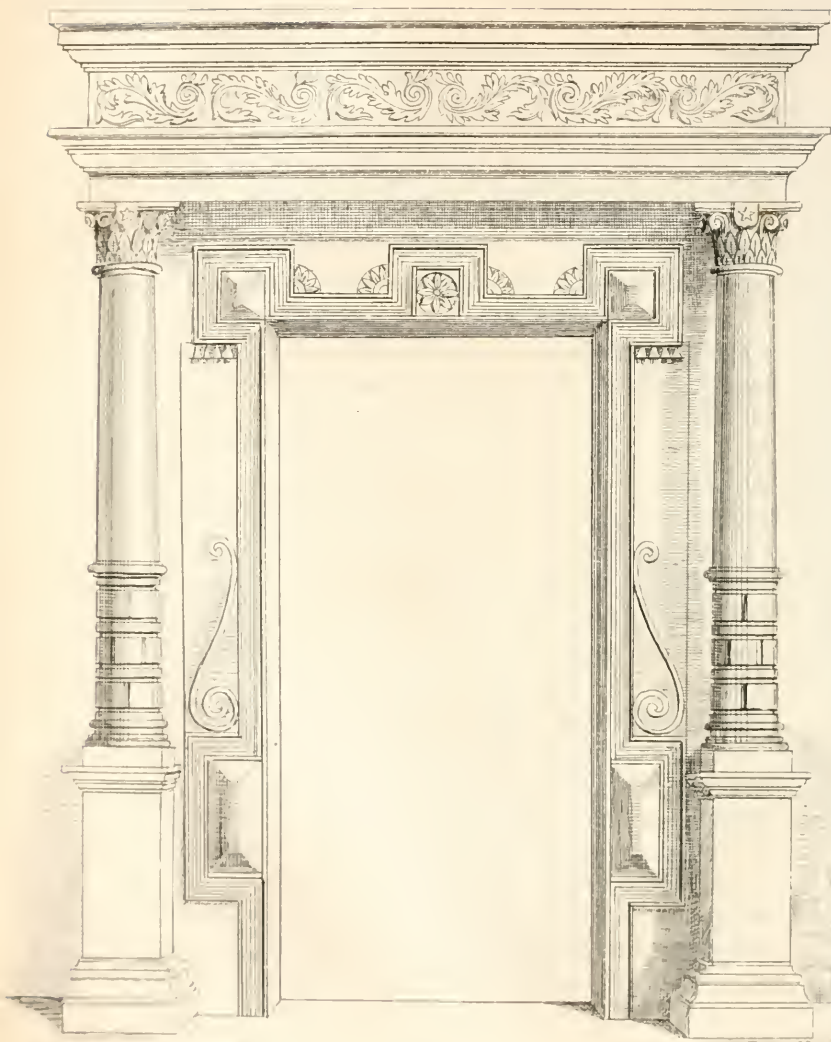
trée par laquelle on pénètre dans la nef a été pratiquée postérieurement et par voie de démolition ainsi qu'il est facile de le constater.

Après le renversement de l'ancienne église et pendant la construction de la nouvelle, on célébrait les saints mystères, par permission du vicaire général de Metz, dans une tour assez proche. Cette circonstance est relatée dans le procès-verbal du représentant de l'évêque faisant la tournée diocésaine en 1700. Or cette tour devait être l'une des quatre de l'habitation des Templiers et autre que celle aujourd'hui debout. Cette dernière, en effet, ne pouvait être occupée en raison de l'encombrement des matériaux, occasionné par le bâtiment en construction. Tous ces motifs réunis autorisent à faire de l'emplacement de l'église actuelle de Hattigny celui de l'ancienne retraite des Templiers en ce lieu, et du clocher d'aujourd'hui une tour de fortification.

Le portail, ajusté à la face occidentale de la tour, est un remarquable morceau d'architecture en style de transition. C'est une sorte de miniature, en raison de l'exiguité des proportions ; mais l'ensemble du travail a de la grâce et de l'élégance. Il a de hauteur totale trois mètres quarante centimètres depuis le niveau du sol ; l'entablement, qui a deux mètres soixante-douze centimètres dans sa plus grande largeur, est supporté par deux colonnes qui ne sont d'aucun ordre déterminé, mais qui offrent un aspect noble et régulier.

Les montants de la porte sont symétriquement sculptés ; la plate-bande est ornée, dans toute sa largeur, de frêtes, de petites rosaces et de facettes prismatiques inerustées.

Les chapiteaux des colonnes se rapprochent de l'ordre corinthien ; ils portent, dans leur partie antérieure, au milieu de plusieurs volutes et de feuilles, qui ne sont point d'acanthé, un écusson avec une étoile en relief.



Les fûts sont ornés, à plus d'un tiers de hauteur, de baquettes et de tores symétriquement espacés et d'un triple rang de carreaux séparés par des gorges proportionnées. La frise de l'entablement est embellie d'une série de feuilles artistement disposées et formant six groupes distincts, mais liés l'un à l'autre de manière à présenter à l'œil une seule guirlande ondulée.

On a postérieurement surchargé l'entablement d'un lourd massif en pierre de taille, et disposé en manière de fronton. Ce supplément maussade écrase et dégrade l'architecture du portail. Il est à présumer que ce fronton, au tympan quadrilatère, a été placé au-dessus de l'entrée principale de l'église à l'époque de la dernière construction, c'est-à-dire en 1700.

Le portail que nous venons de décrire, et dont nous donnons ici le dessin, n'est, évidemment, pas d'aussi vieille date que la tour qu'il embellit. Il date de la fin du XV^e siècle, époque à laquelle on a dû travailler à l'ancienne église, soit pour la construire, soit pour la restaurer. On voit, en effet, dans le mur méridional du transept actuel, un tabernacle en pierres de taille passablement sculptées, où l'on conservait le *Corpus Domini*. Ce tabernacle, qui, comme beaucoup d'autres de l'époque, recevait l'air extérieur par une petite rosace à jour, porte, avec une inscription allemande presque illisible, le millésime de 1472.

Toute l'architecture du portail de Hattigny est de bonne conservation. Seulement la plate-bande de la porte, fendue, dans toute son épaisseur, à peu près au quart de sa longueur et du côté gauche quand on la regarde en face, s'est affaïssée et présente une fissure de plusieurs centimètres d'entrebaillement. Il suffirait, pour réparer cette dégradation et rendre au portail, avec sa netteté primitive, toute sa solidité, de faire d'abord disparaître l'inutile et lourd fronton qui écrase

l'entablement ; de soutenir ensuite la plate-bande suffisamment relevée, par une forte barre de fer scellée dans les montants de la porte et reliée à la pierre au moyen de quelques crampons.

L'ancienne église de Hattigny a donné la sépulture à une famille anglaise, dont un membre est décédé curé de la paroisse. Cette famille, de haut lignage, paraît être une de celles qui furent contraintes d'abandonner la terre de la patrie pour se soustraire aux persécutions de la réforme luthérienne. C'est, du moins, ce que permet de supposer une épitaphe latine que l'on a conservée en la plaçant, lors de la reconstruction du temple, dans le mur du sanctuaire, du côté de l'Évangile. Il y a quelque intérêt historique à transcrire cette épitaphe :

*Hic jacet Arthurus Lotrelli ex stemmate natus
Istà qui quondam Pastor in æde fuit.
Adjacet à dextris Mater, Paterque sinistris
O Eternam Xtus (Christus) det tribus his requiem.
Oriundi ex Angliâ hic requiescunt
Quorum ossa nequidem ingrata patria habuit.
Obiit Arthurus 25^a Januarii 1651
Requiescat in pace.*

ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSE.

RÉPONSES

AUX QUESTIONS ADRESSÉES, LE 14 AOUT 1847,

PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

AUX CORRESPONDANTS DE SON MINISTÈRE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES,

PAR M. HENRI LEPAGE,

ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE.

1^{re} QUESTION. — *Quels sont les Saints représentés dans le pays avec des attributs caractéristiques ?*

Saint Antoine, saint Vincent, saint Nicolas, saint Elophe, saint Euchaire, saint Pian et saint Livier.

2^e QUESTION. — *Quels sont ces attributs ?*

Saint Antoine est représenté avec un porc ; mais cela n'est pas particulier à la Lorraine, où il est le patron des charcutiers. Il était anciennement le patron des arquebusiers de Nancy. On voit, dans l'église des Cordeliers de cette ville, un tableau de saint Antoine, peint par Legrand, en 1669, et réparé, en 1711, par D. Coglet. Le Saint y est représenté tenant de la main droite une croix, et de la gauche un livre

et une clochette ; il a devant lui, et à ses pieds, le feu sacré, derrière lui un porc. On peut considérer cet animal soumis à saint Antoine comme l'emblème du démon vaincu par le Saint dans les assauts qu'il lui livra pour triompher de sa vertu et le soumettre à l'empire des passions. C'est en raison de cet emblème que les charcutiers auront choisi saint Antoine pour leur patron.

Quant au feu sacré, il est la personnification d'une maladie contagieuse qui, sous le nom de *feu sacré*, et depuis sous celui de *feu Saint-Antoine*, causa de grands ravages dans plusieurs provinces de France vers la fin du XI^e siècle. Afin d'écarter ce fléau, on ordonna des prières publiques et des processions. Un grand nombre de personnes s'étant trouvées miraculeusement guéries après avoir prié devant les reliques de saint Antoine, il se fit un prodigieux concours à l'église de l'abbaye de Montmajour-les-Arles, où elles reposaient, et qui les posséda jusqu'en 1491, qu'elles furent transférées dans l'église de Saint-Julien de la ville d'Arles, où elles sont encore aujourd'hui (1). C'est sans doute la puissance attribuée à saint Antoine contre le feu sacré, qui avait déterminé les arquebusiers à le choisir pour leur patron.

Saint Vincent, martyr, porte une grappe de raisin ; il est le patron des vigneron. Les moines de l'abbaye de Clairlieu, ordre de Saint-Bernard, avaient, à un de leurs repas, double pitance de vin, lorsque, le jour de Saint-Vin-

(1) Godescard, d'après les Bollandistes. Suivant D. Calmet, la ville de Pont-à-Mousson dut le grand nombre de ses hôpitaux ou *Maisons-Dieu*, et l'accroissement de sa population au concours des pèlerins « qui accouraient à une église dédiée sous l'invocation de saint Antoine, où l'on venait de toutes parts, ou par dévotion, ou pour être guéri du mal que le peuple nommait le *feu de Saint-Antoine*, autrement le *feu sacré* ou *feu infernal*, qui fit de si grands ravages en France dans le XI^e et le XII^e siècle. »

cent, le soleil apparaissait sur l'horison. — Saint Nicolas a pour attribut particulier trois enfants ou jeunes gens sortant nus d'une cuve ou saloir dans lequel la légende raconte qu'ils avaient été découpés par morceaux, et d'où le Saint les fit sortir vivants (1). — Saint Elophe, saint Euchaire, saint Pian et saint Livier sont ordinairement représentés, à la façon de saint Denys, portant leur tête entre leurs mains.

5^e QUESTION. — *Quels sont les Saints invoqués actuellement dans le pays ou qui l'étaient autrefois pour un objet spécial, tel que les maladies et les nécessités des fidèles ?*

On honore d'une manière particulière et on invoque pour la guérison de l'épilepsie et des affections scrofuleuses, saint

(1) Parmi les papiers provenant des Bénédictins de Saint-Nicolas, et qui sont aux Archives du département, se trouve une pièce intitulée : *Extrait d'un viel manuscrit de la vie des ducs de Lorraine*, où on lit : « En la bataille devant Nancy, le 5 janvier, contre le duc de Bourgoigne, les guidons du duc René estoient de damas blan, frangés de mesme et parés d'une bordure d'or où estoit peinte l'image de S. Nicolas, la camisole duquel estoit d'argent, la tunique et dalmatique de bleu azuré et la chappe d'or frisé ; sur sa teste avoit une mitre faite de riche brodure, tenant une crosse d'or d'une main et de l'autre donnant la bénédiction à trois petits enfants yssants d'une cuve d'or, le tout environné d'une nuée au naturel de laquelle sortoient de grands rayons d'or. »

Le nombre d'enfants placés dans la cuve n'est pas fixe : quelquefois il n'y en a que deux ; d'autres fois, leur nombre s'élève jusqu'à huit.

Ajoutons que les enfants ont l'habitude de placer, la veille de la Saint-Nicolas, leurs souliers à la cheminée d'un appartement, et de les y laisser passer la nuit. C'est dans ces souliers que les parents ou amis déposent leurs cadeaux ; ce sont des friandises ou des jouets pour les enfants qui ont été sages, une verge pour ceux dont la conduite n'a pas été convenable. La légende rapporte que saint Nicolas, ayant su que trois jeunes filles étaient sur le point de vendre leur honneur pour se soustraire à la misère, leur fit arriver secrètement, à chacune, une bourse remplie d'argent. Cette aumône leur forma une dot qui leur procura le moyen de s'établir honorablement et de conserver leur vertu. C'est ce fait que l'on peut donner comme origine de la coutume de mettre les souliers à la cheminée pour recevoir quelque don de saint Nicolas.

Quirin, martyr et évêque de Sissey en Croatie, dans deux localités du département de la Meurthe : à Saint-Quirin, village de l'arrondissement de Sarrebourg, et à Ville-en-Vermois, commune des environs de Nancy, où l'on prétend conserver quelques-unes de ses reliques. — Saint Sigisbert est invoqué dans les temps de sécheresse et de calamités publiques. — Saint Nicolas, saint Christophe et saint Livier sont invoqués pour la guérison de toutes sortes de maladies. — Saint Hubert est invoqué contre la rage (1).

4^e QUESTION. — 1^{re} PARTIE. — *Quelle est la forme du culte qu'on rend aux Saints ? Quel est le jour de leur fête ? Quels sont les lieux et les monuments où ce culte leur est rendu ? Quels en sont le rite et les pratiques ? Quelle est la forme des pèlerinages ? Quelles sont les traditions populaires qui s'y rattachent ? Quels sont les Saints particuliers du pays ? En sont-ils originaires ? Quels sont leurs noms en latin, en français et dans la langue ou le patois du pays ?*

17 Janvier. — Saint Antoine, abbé.

22 Janvier. — Saint Vincent, martyr.

(1) A Altroff, le jour de Saint-Hubert, fête de la paroisse, les habitants font bénir de l'avoine dont ils donnent à manger à leurs bestiaux pour les préserver de la rage. Des personnes de villages voisins viennent même y faire bénir du pain qu'elles ont soin de distribuer à tous les membres de leur famille.

Autrefois les ducs de Lorraine envoyaient leurs meutes et leurs piqueurs à l'abbaye de Saint-Hubert en Ardennes, afin de les mettre à l'abri des atteintes de la rage.

A Toul, les membres de la confrérie de Saint-Hubert portent, aux offices de la confrérie, suspendu à la boutonnière avec un ruban vert, couleur des pontifes, un cor de chasse en cuivre doré ou argenté, dans le cercle duquel est une petite plaque où est représenté saint Hubert, un genou en terre et les mains jointes ; il adore l'image du Christ qui, selon la légende populaire, lui apparut entre les bois d'un cerf, lorsqu'encore laïque, il chassait dans les forêts des Ardennes, son pays.

1^{er} Février. — Saint Sigisbert (*Sigebertus*), par abréviation *Sigis*, roi d'Austrasie, fils naturel de Dagobert I^{er}, honoré à la cathédrale de Nancy et dans le diocèse d'un culte particulier et solennel, depuis l'érection du diocèse en 1777.

5 Février. — Saint Blaise. C'est la coutume, dans beaucoup de paroisses de campagne, du diocèse de Nancy, de faire bénir par le prêtre, à la messe de saint Blaise, de l'avoine que l'on distribue aux animaux. Cette bénédiction n'est pas indiquée dans le Missel du diocèse comme celles de la Saint-Jacques et de la Transfiguration.

4 Février. — Saint Vaast (*Vedastus*), évêque d'Arras, originaire de la ville de Toul, où il exerçait le saint ministère lorsque Clovis, revenant de Tolbiac, s'en fit accompagner pour recevoir de ce prêtre l'instruction préparatoire au baptême qu'il reçut à Reims des mains de saint Remy. Saint Vaast a donné son nom à une rue de la ville de Toul, et à une paroisse dont l'église a été détruite à la révolution.

21 Février. — Saint Gundelbert (*Gundelbertus*) qui, d'évêque de Sens (*Senonum*), devint fondateur et abbé de l'abbaye de Senones dans les Vosges, abbaye illustrée, comme on sait, par le célèbre Dom Calmet.

19 avril. — Saint Léon IX, pape, auparavant évêque de Toul sous le nom de Brunon. Il était de la famille des ducs d'Alsace (XI^e siècle).

25 avril. — Saint Gérard (*Gerardus*), évêque de Toul, né à Cologne (X^e siècle).

10 Mai. — Translation de la ville de Barry, dans la Pouille, de la relique (articles de deux doigts) de saint Nicolas, évêque de Myre (1087), dans un terrain appartenant au prieuré de Varangéville, et où l'on construisit, pour recevoir cette relique, une petite chapelle autour de laquelle s'est

formé, dans la suite, le bourg de Saint-Nicolas-de-Port (1). La fête générale de saint Nicolas, évêque de Myre, se célèbre dans toute l'Eglise le 6 décembre ; mais il est honoré ce jour-là comme patron de la Lorraine. Peut-être est-ce pour avoir un jour fixe, et pour profiter des solennités de la Pentecôte, généralement fériées, que l'on a placé au lundi de cette fête le pèlerinage à Saint-Nicolas, en mémoire de la translation des reliques de ce Saint.

11 Mai. — Saint Gengoult (*Gengulphus*), en patois *Gigout*, né en Bourgogne, mais honoré dans le diocèse de Toul d'un culte particulier, et plus spécialement encore dans cette ville, où saint Gérard fonda un chapitre de chanoines, dit de Saint-Gengoult, et fit construire une église qui subsiste encore, et qui est la seconde paroisse de Toul.

Saint Gengoult ayant été mis à mort par l'amant de son épouse infidèle, la veille de sa fête, le 10 mai, le peuple avait coutume autrefois de placer aux volets ou à la porte de la maison du mari réputé trahi par sa femme, deux cornes de bœuf ou un gros bouquet de fleurs jaunes ; quelquefois le mari lui-même, sans plus de façon, portait, en ce jour de fête, une fleur jaune à sa boutonnière, affichant ainsi aux yeux du public ses infortunes conjugales.

24 Mai. — Saint Vincent de Lérins, né à Toul dans le Ve siècle.

6 Juin. — Saint Norbert (*Norbertus*), évêque de Magde-

(1) On lit, à ce sujet, dans la Chronique de Richer, moine de Senones : « En ce même temps, quelque homme d'armes (il se nommait Albert) de ces parties, ayant seen nouvelles de la translation de St. Nicolas, s'achemine en la cité de Bar, où il avoit été transporté, où ayant rendu son vœu, fit tant qu'il apporta la joincture de son doigt en ces parties. Et le mit au lieu de *Port*, car de premier c'étoit un petit village, qui maintenant, par les mérites de St. Nicolas, s'est amplifié en la forme d'un grand bourg, où le glorieux saint reluit de tant de miracles, que le lieu est fréquenté des captifs, fiebreux et autres gens vexés de maladies et infirmités... »

bourg, était honoré en Lorraine par les religieux de Prémontré, dont il fut le fondateur au XII^e siècle, aidé dans cette entreprise par le duc de Lorraine Mathieu I^{er}, mort en 1176. Ce prince, d'accord avec saint Norbert, avait fondé l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, qui fut transférée, au XVIII^e siècle, dans la ville de Pont-à-Mousson.

25 Juin. — Saint Quirin, martyr, dont les reliques furent rapportées de Rome, au milieu du XI^e siècle, par Geppa, nièce de saint Léon, et déposées dans une chapelle qui fut unie, sous le titre de prieuré, à l'abbaye de Marmoutier. Par suite des guerres, on dut transférer cette chapelle au bas de la montagne sur laquelle elle avait été primitivement construite ; mais néanmoins ce premier édifice subsista, et, cinq fois chaque année, on y porte encore processionnellement les reliques du Saint. On attribue des vertus merveilleuses à l'eau d'une fontaine située dans le voisinage, et l'on prétend qu'une feuille de chêne, trempée dans cette eau et appliquée sur le mal, guérit les affections scrofuleuses les plus invétérées.

25 Juin. — Saint Jacob, évêque de Toul, né dans cette ville au VIII^e siècle.

24 Juin. — Saint Jean-Baptiste, honoré dans toute l'Eglise. Il y a ceci de particulier, à l'occasion de la fête de ce Saint, c'est qu'autrefois en Lorraine, et de nos jours encore, dans le département de la Meurthe, les jeunes gens ont coutume, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, d'allumer, le soir, un grand feu, appelé *Bûre de Saint-Jean*, ordinairement alimenté par les feuillages desséchés qui ont servi aux reposoirs de la Fête-Dieu ; et quand ces feuillages manquent, on a recours à une quête de fagots, que chacun s'empresse de fournir selon ses moyens. La bûre allumée, les jeunes gens, filles et garçons, dansent, ou, suivant le terme usité, *rondillent* à

l'entour ; quelques-uns sautent par-dessus , d'autres font passer des bestiaux au travers des tourbillons de fumée, ce qui doit les préserver de maladies.

Quelquefois, par suite d'un usage barbare, on attache au bout d'une perche plantée au milieu du bois enflammé, un chat vivant que l'on fait griller et mourir sans pitié.

Anciennement, les Capucins qui desservaient la Commanderie de Saint-Jean du Vieil-Aître, près Nancy, venaient processionnellement bénir et allumer la *bure*, puis les spectateurs en prenaient des charbons éteints qu'ils rapportaient religieusement dans leurs maisons, comme préservatifs contre la foudre. La même chose, du reste, se pratique partout où l'on allume la *bure de Saint-Jean* (1).

(1) M. Beaulieu regarde la fête de la Saint-Jean comme celle qui est la plus empreinte des souvenirs du druidisme : « Ces cérémonies, dit-il, nous rappellent en même temps le culte solsticial de Bélén, dieu Soleil des Celto-Gaulois, et la destruction du paganisme... »

Plus loin, M. Beaulieu explique ainsi la coutume barbare de faire périr des chats dans la bure de la Saint-Jean : « On croit généralement que les chats deviennent sorciers en vieillissant, et j'ai vu mettre à mort plusieurs de ces animaux pour ce seul motif. Dans l'anté-dé de la Saint-Jean, on a donc voulu consacrer le souvenir de la destruction du pouvoir des démons et des sorciers, successeurs des druides.

» A la messe du jour, si l'on ne chantait pas l'évangile Saint-Jean, les fées reviendraient.

» C'est à la Saint-Jean que les sorciers et les magiciens se rendent dans les bois pour y chercher les herbes propres à leurs maléfices, comme la sélage, la verveine, etc (*) ; ils devaient les arracher de la main droite et les jeter dans un panier sans les regarder ; mais elles n'ont de vertu qu'autant qu'elles ont été cueillies pendant que la cloche sonne midi. Aussi, dans plusieurs paroisses de l'arrondissement de Lunéville, il est encore d'usage, ce jour-là, de ne sonner que deux ou trois coups, afin de laisser le moins de temps possible aux sorciers pour faire leur récolte. On reprend ensuite après un certain intervalle de temps. »

(*) C'est là sans doute, ajoute M. Beaulieu, l'origine du dicton populaire : *employer toutes les herbes de la Saint-Jean*, c'est-à-dire mettre en œuvre tous les moyens de réussir. (*Archéologie de la Lorraine*, T. 1.)

Dans la plupart des communes de l'arrondissement de Remiremont, il est d'usage encore de célébrer la fête de ce Saint en ornant de fleurs et de rubans le plus beau mouton ou la plus belle vache d'un troupeau. A Saint-Dié, on tend par les fenêtres du second étage une corde ornée d'une guirlande, et au milieu de laquelle est suspendue une couronne formée de coques d'œufs et de bouquets de fleurs, dans laquelle on assujettit une statuette qui représente saint Jean. Il y a quarante ans, les jeunes gens des deux sexes venaient danser des rondeaux sous cette couronne et quelquefois fort avant dans la nuit. Cette coutume subsiste toujours, mais elle est moins suivie qu'autrefois (1).

7 Juillet. — Le Bienheureux Pierre Fourrier, curé de Mattaincourt, arrondissement de Mirecourt (Vosges), né dans cette dernière ville à la fin du XVI^e siècle, honoré comme fondateur des chanoines réguliers en Lorraine et des religieuses de la Congrégation pour l'instruction des jeunes filles pauvres. Le B. Pierre Fourrier est le saint Vincent de Paul de l'ancien diocèse de Toul, et sa chapelle, à Mattaincourt, est encore aujourd'hui le but d'un pieux pèlerinage.

8 Juillet. — Saint Auspice (*Auspicius*), évêque de Toul au IV^e siècle, est le premier des évêques de cette ville dont l'histoire fasse mention. Le célèbre Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont en Auvergne, parle d'Auspicius dans sa 17^e lettre, livre IV.

24 Juillet. — Saint Loup, évêque de Troyes au V^e siècle, né à Toul. Cet évêque arrêta, dans ses courses, Attila, roi des Huns, surnommé le *fléau de Dieu*.

16 Juillet. — Saint Livier, chevalier romain et originaire

(1) *Traditions populaires, croyances superstitieuses, usages et coutumes de l'ancienne Lorraine*, recueillis par M. Richard, bibliothécaire de Remiremont.

de Metz, fut martyrisé, au IV^e siècle, par les Huns, non loin de la ville de Marsal.

50 Août. — Saint Fiacre, solitaire, est honoré dans la ville de Nancy comme patron des jardiniers.

51 Août. — Saint Gauzelin (*Gauzlinus*), évêque de Toul, au X^e siècle, est le premier qui fut seigneur temporel de cette ville. Il fonda l'abbaye de Bouxières-aux-Dames, près Nancy.

5 Septembre. — Saint Mansuy (*Mausuetus*), premier évêque de Toul (IV^e siècle), a donné son nom à un faubourg de cette ville, où il y avait une célèbre abbaye de Bénédictins.

11 Septembre. — Saint Bodon (*Bodo*), évêque de Toul au VII^e siècle, était né à Gondrecourt dans la Meuse. C'est de ce Saint que le faubourg de Boudonville, de Nancy, a tiré son nom.

Il avait pour sœur sainte Salaberge, dont la fête se célèbre à Nancy le 24 septembre, et cette dernière eut pour fille sainte Austrade (17 octobre) dont on ne fait plus la fête à Nancy.

15 Septembre. — Saint Epvre (*Aper*), évêque de Toul, a également donné son nom à un faubourg de cette ville, où il y avait une abbaye de Bénédictins (1). Il eut pour sœur sainte Aprône (*Apronia*), fêtée à Nancy le 15 juillet (2).

8 Octobre. — Sainte Libaire (*Libaria*), vierge et martyre, née à Toul dans le IV^e siècle. Elle était sœur de deux saints

(1) La fête de Saint-Epvre se célébrait autrefois à Nancy avec une certaine pompe : ce jour-là, les jeunes gens qui *menaient* la fête présentaient au due « une livrée d'un chardon, » et recevaient, en échange, une certaine somme d'argent. Ce même jour, le prince faisait également don aux arquebusiers de Nancy d'une somme « pour un prix à tirer en leur butte. »

(2) On montre encore à Toul, rue Sonnaire, une chambre voûtée, que l'on prétend avoir été habitée par sainte Aprône. Cette tradition a fait respecter la chambre jusqu'aujourd'hui.

honorés dans le diocèse de Nancy : Elophe (*Eliphius*), 16 octobre, et Euchaïre (*Eucharius*), tous deux martyrisés sous l'empire de Julien, le premier à Soulosse (*Solimariaca*), dans les Vosges, le second à Pompey, non loin de Nancy ; et de deux saintes, Suzanne et Menne.

25 Octobre. — Saint Amon (*Amo*), né dans le IV^e siècle ; il est, suivant la tradition, le second évêque de Toul ; il a donné son nom à une montagne et à un hameau qui dépend de la commune de Favières. S'il faut en croire la légende, saint Amon s'étant retiré dans la forêt où ce hameau est construit, afin d'y vivre dans la solitude, y éleva d'abord un oratoire sous l'invocation de la Vierge, et y ajouta, dans la suite, des cellules pour loger les pieux disciples qui voulaient partager sa retraite. L'ermitage de Saint-Amon subsistait encore dans le siècle dernier ; près de la chapelle était un puits que le Saint avait fait creuser, et dont l'eau avait, dit-on, la vertu de guérir de la fièvre.

50 Octobre. — Les saints Pian, Agent et Colombe, patrons du bourg de Moyenvic. Ces saints furent martyrisés par les Huns ou les Visigoths près de la voie romaine qui traversait Marsal. Il en est fait mention dans les bréviaires de Metz et de Strasbourg. Les statues de saint Pian le représentent, comme saint Denis, portant sa tête entre ses mains. Selon une ancienne légende, ce Saint serait venu de la Grèce habiter les Gaules (1).

Voici maintenant quelques-unes des pratiques particulières usitées dans notre département à l'occasion de différentes fêtes.

Le jour de Saint-Jacques (Zébedée), c'est-à-dire le 25 juil-

(1) La tradition du pays veut aussi qu'un saint Julien ait été martyrisé près de Marsal ; mais cette croyance n'est appuyée sur aucun document historique.

let, le prêtre, placé du côté de l'Épître, bénit les fruits nouveaux et les distribue ensuite aux assistants : cette bénédiction se fait par la récitation d'une prière, par l'aspersion de l'eau bénite et trois encensements successifs. Cette cérémonie est aujourd'hui peu usitée.

Le 6 août, fête de la Transfiguration de N. S., le prêtre célébrant bénit, pendant la récitation du canon de la messe, les raisins nouveaux par une formule particulière qui fait partie du canon, les asperge d'eau bénite et les encense par trois fois ; il les distribue ensuite aux assistants.

Il existe une pratique plutôt superstitieuse que conforme à la religion, dans la paroisse de Cirey, arrondissement de Sarrebourg ; cette pratique, introduite de l'abbaye de Haute-Seille, ordre de Cîteaux, à Cirey, consiste à porter, en marchant à rebours, aux pieds de la statue de saint Bernard, un balai neuf dont on frotte la tête du Saint, et des pommes de terre dont on lui fait présent. Cette superstition devient tous les jours de plus en plus rare, grâce aux curés instruits qui, depuis quelques années, se sont élevés contre une pareille pratique, sans avoir pu parvenir encore à la déraciner tout-à-fait.

Il y avait autrefois un grand nombre d'ermitages et de chapelles qui servaient de but à des pèlerinages plus ou moins pieux, et dont un assez grand nombre étaient des rendez-vous plutôt de plaisir que de dévotion. Aussi ne doit-on pas, je le crois du moins, regretter que ces coutumes aient en partie disparu.

Les principaux pèlerinages du département de la Meurthe étaient la chapelle de *Saint-Amon*, dont j'ai précédemment parlé, et où les anciens prétendent avoir vu jusqu'à vingt mille

personnes. — La chapelle de *Saint-Blaise*, à peu de distance de Réchicourt, où l'on vient encore aujourd'hui des environs acquitter différents vœux. Saint Blaise est surtout invoqué dans ce lieu pour obtenir la guérison des animaux malades. — La chapelle de *Sainte-Marguerite*, près du village de Tomblaine ; c'était un pèlerinage très-fréquenté avant qu'on eût transporté à la Primatiale de Nancy les reliques qui y étaient déposées. — La fontaine de *Sainte-Valburge*, près Chaudeney, à l'eau de laquelle on a longtemps attribué une vertu merveilleuse. — La fontaine de *Saint-Flin* (autrefois Saint-Félix), près de la ferme de ce nom, ban d'Art-sur-Meurthe, élevée sur les ruines d'un ancien prieuré ; les eaux de cette fontaine possèdent, dit-on, des propriétés médicinales qui y attirent encore des pèlerins. — La chapelle de *Saint-Gibrien*, commune d'Essey-et-Maizerais, qui appartenait aux religieuses Claristes de Pont-à-Mousson, était autrefois un pèlerinage célèbre où, suivant la tradition, s'opérèrent, par les mérites du Saint, un très-grand nombre de miracles, principalement sur des boiteux, dont les béquilles se voyaient, il y a peu d'années, suspendues aux murs de la chapelle. Aujourd'hui encore, le 7 mai, jour de la fête de saint Gibrien, on y fait bénir des linges et des pains pour les enfants malades.

Je citerai enfin comme ayant été ou étant encore des buts de pèlerinages plus ou moins fréquentés :

La fontaine de *Saint-Pian*, qui coule au pied d'un très-vieux chêne, au sud de Moyenvic. Selon la tradition populaire, saint Pian, s'étant retiré dans une forêt, planta en terre son bâton, qui, ayant poussé miraculeusement des feuilles, donna naissance à ce chêne vénéré. On voit encore, dans ce lieu, un débris de croix en pierre, sur lequel on lit le millésime de 1515.

La chapelle *Sainte-Anne*, près d'Albestroff, restaurée récemment par les soins de M. Thiébaut, d'Insming.

La chapelle d'Arlange, située sur le ban de la commune de Vuisse ; elle est fréquentée par un grand nombre de pèlerins, surtout le samedi de chaque semaine, parce qu'une messe y est dite en l'honneur de la Sainte-Vierge.

L'ancienne chapelle d'Angomont, bâtie près d'une fontaine ; elle est visitée le jour de la Saint-Clément, et on y fait des offrandes pour obtenir la guérison des maladies des hommes et des animaux.

L'ermitage de *Saint-Jean de Molzey* ou *Malzey*, commune d'Aingeray, où venaient autrefois des pèlerins, mais qui est depuis longtemps détruit, ainsi que le hameau du même nom.

La chapelle dite la chapelle de la *Vierge de Grandrupt*, à Gerbéviller ; il y a une fontaine où viennent boire les fiévreux.

L'ermitage de *Saint-Barthelémy*, qui n'existe plus depuis des siècles, était situé au-dessus du village de Champigneulles, dans un vallon entouré des bois de Heys. C'était là, suivant la tradition, qu'avait été mis à mort par des impies, saint Arnou, fils de la comtesse Eve, fondatrice du prieuré de Lay.

Une fontaine sur le ban d'Azoudange, arrondissement de Sarrebourg, où des pèlerins viennent puiser de l'eau, à laquelle on attribue la vertu de guérir de la fièvre.

La fontaine de *Saint-Germain*, à Battigny, dont l'eau guérit les maladies des enfants.

L'ermitage du *Reclus* et la chapelle du *Montet*, près de

Vandœuvre ; cette dernière existe encore , mais n'est plus aujourd'hui le but d'aucun pèlerinage.

L'ermitage de *Saint-Euchaire-lez-Pompey* , construit à l'endroit où, suivant la tradition , saint Euchaire avait souffert le martyre ; il était encore debout au milieu du XVII^e siècle.

La *Croix-Gagnée*, au haut du faubourg de Boudonville, où l'on allait et où quelques personnes vont encore le jour du Vendredi-Saint.

L'ermitage de *Sainte-Valdrée*, sur le ban de Laneuveville-les-Nancy ; il appartenait à l'abbaye de Clairlieu , et l'on y voit encore une chapelle où vont quelques pèlerins.

La chapelle de *Saint-Oury* ou Ulrich , territoire de Dolving ; on y allait anciennement en pèlerinage. Il y a une chapelle, autrefois ermitage, du même nom, près de Haut-Clocher.

La chapelle de *Sainte-Barbe*, près de Pont-Saint-Vincent. Les princesses de la maison de Lorraine y faisaient un pèlerinage annuel.

La fontaine de *Betbron* (fontaine de la prière), située à l'est du village de Bettborn, dont l'eau possède, dit-on, quelques vertus médicinales.

La chapelle d'*Albecheau*, territoire de Fribourg, placée sous l'invocation de sainte Anne, était autrefois, le 26 juillet, un but de pèlerinage assez fréquenté.

L'ermitage de *Bonne-Fontaine*, commune de Danne-et-Quatre-Vents, situé près d'une source d'eau minérale. Il s'y fait encore aujourd'hui un grand concours de pèlerins ; deux

prêtres allemands du diocèse de Nancy y ont fixé leur résidence et desservent la chapelle.

La fontaine dite de *Saint-Gengoult*, territoire de Bréhain, où l'on allait puiser de l'eau pour obtenir la guérison de plusieurs maladies.

La chapelle de *Brioune*, commune de Manoncourt-les-Nomeny, pèlerinage maintenant oublié.

Dans la paroisse de Clémery, il y a un pèlerinage à saint Loup, que l'on vient prier pour les enfants malades.

La fontaine de *Saint-Jean*, non loin de Craincourt, où vont boire les fiévreux.

L'ancien ermitage dit de la *Garenne*, sur le ban de Crévéchamps, placé sous l'invocation de Notre-Dame-de-Grâce. On buvait, comme spécifique miraculeux pour la fièvre, l'eau qui coule au bas de la chapelle. La statue grossière qui était consacrée à Notre-Dame, et son autel, ayant été placés dans l'église de Crévéchamps, le pèlerinage y a été transféré, mais il est peu fréquenté.

Une sorte de pèlerinage avait lieu autrefois, le jour du Mardi-Gras, à l'église du monastère de Renting, où était une statue de la Vierge, qui, suivant la tradition, avait été trouvée dans les bois par des pâtres de Xouaxange. Ce jour-là, les jeunes gens de ce dernier village venaient chanter des litanies et dire des prières devant l'image de la mère du Sauveur, puis recevaient, de l'abbesse du couvent, une réfection honnête, en reconnaissance de la découverte miraculeuse faite par leurs prédécesseurs, et dont ils avaient gratifié le monastère.

La statue de saint Léger, dans l'église de Custines, où l'on vient prier pour les personnes en danger de mort.

Une fontaine, territoire de Hoff, non loin de laquelle s'élevait une chapelle maintenant détruite ; le lundi de la Pentecôte, il y vient encore un assez grand nombre de pèlerins.

La chapelle de *Sainte-Catherine*, à Moncheux, annexe de Juville ; dans son voisinage est un puits dont l'eau avait, dit-on, la vertu de faire revivre les enfants morts sans baptême (1).

On va à Lay-Saint-Christophe invoquer ce Saint pour les épileptiques.

La fontaine de *Saint-Léger*, à peu de distance de l'église de Lay-Saint-Remy ; elle a servi et sert encore, mais beaucoup moins qu'autrefois, à des pratiques superstitieuses : ainsi, lorsqu'une personne est malade, on prend un linge à son usage et on en touche les reliques du Saint, puis on se rend à la fontaine et on étend ce linge sur l'eau ; s'il surnage, le malade est sauvé ; dans le cas contraire, il doit mourir (2).

(1) Une superstition semblable se rattachait à l'ermitage de Notre-Dame-de-la-Mer, situé sur une montagne des Vosges. Il existe aussi, dans ce département, plusieurs fontaines à l'eau desquelles on attribue des vertus merveilleuses ; telles sont celle de Sainte-Claire, sur le revers méridional de la montagne du Saint-Mont, à l'orient de Remiremont, où on allait en pèlerinage pour les maux d'yeux ; celle de Sainte-Sabine dans la forêt de Fossard, qui a la double vertu de guérir les abcès et les ulcères et d'annoncer aux jeunes filles si elles seront bientôt mariées ; la fontaine de Saint-Thiébaud, commune d'Ambacourt, et celle de Saint-Médard, qui guérissent de la fièvre ; celle de Sainte-Colombe, près de Provenchères, canton de Darney, où l'on porte les enfants malades et où l'on va en procession chaque année ; la fontaine des Rameaux, non loin de Domremy, où les personnes malades venaient boire dans l'espérance de recouvrer la santé, etc. etc. (*Traditions populaires...* par M. Richard.)

(2) Des croyances analogues existaient dans les Vosges : « Afin d'obtenir une prompt guérison des coliques, on allait autrefois en pèlerinage à une chapelle sous le vocable de saint Florent, située sur la

Le *Chêne-à-la-Vierge*, à l'extrémité des bois du ban de Mailly ; il est ainsi appelé à cause d'une image de la Vierge, placée dans une niche creusée dans le tronc de l'arbre. Ce chêne, couvert de petites croix qu'y déposent les passants, est en grande vénération dans la contrée, et visité par un assez grand nombre de pèlerins.

La chapelle de *Saint-Menne*, près de Blénod-les-Toul, appartenant à M. Guerrier de Dumast, est aussi le but d'un pèlerinage annuel, le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Vierge ; mais ce pèlerinage a presque entièrement perdu son caractère religieux. Suivant la tradition, les reliques de sainte Menne, que l'on prétend avoir été sœur des saints Euchaïre, Elopie et Libaire, auraient été trouvées à l'endroit où est construite la chapelle. Elles y furent déposées avec honneur, et les miracles qui s'opérèrent par les mérites de la Sainte, y attirèrent un grand concours de pèlerins (1).

La chapelle de *Saint-Quirin*, à peu de distance du village de ce nom ; on attribue, ainsi que je l'ai dit, des vertus merveilleuses à l'eau d'une fontaine voisine.

rive occidentale du lac de Longemer. Un merveilleux devidoire, placé sur l'autel du Saint, et dont on devait faire tourner les bras de droite à gauche, ne manquait jamais, un peu de foi aidant, de faire disparaître les douleurs qu'on éprouvait.

» On avait un autre moyen d'enlever les coliques aux petits enfants, c'était de les apporter dans leurs berceaux devant les reliques de *monsieur saint Brice*, un des patrons de la paroisse de Ramonchamp. On plaçait sur leur tête le corporal dont le prêtre s'était servi pour célébrer la messe, et on lisait sur eux un évangile. Cette pratique est signalée dans un acte de visite qui fut faite, au XV^e siècle, dans l'église de cette commune. » (*Traditions populaires....* par M. Richard).

(1) M. l'abbé Guillaume a donné, dans sa *Notice sur Blénod-les-Toul*, quelques détails fort intéressants sur la chapelle de *Menne*, à l'existence de laquelle la tradition rattache le souvenir de Charlemagne.

L'ancien ermitage de *Sainte-Genève*, situé sur une des montagnes qui dominent Nancy ; on y allait autrefois en pèlerinage le mardi de Pâques.

La chapelle de *Saint-Livier*, près de Salival. Ce Saint, dit la légende, était d'une naissance distinguée, guerrier de profession et natif du territoire de Metz. Les Huns, auxquels il reprochait leur cruauté envers les chrétiens, lui tranchèrent la tête au pied d'une montagne située vers la ville de Marsal ; aussitôt une source sortit de terre à l'endroit où le Saint venait d'être décapité, et celui-ci, prenant sa tête entre ses mains, la porta jusqu'à un endroit près de Salival, où on lui bâtit une église qui prit son nom. Ses reliques y furent déposées, puis transportées à Metz au X^e siècle ; il en resta cependant quelques parcelles assez considérables dans une chapelle dédiée à saint Livier en l'église de Salival, et à la chapelle bâtie sur le lieu même où il souffrit le martyre. Les nombreux miracles qui s'y opérèrent ne cessèrent d'y attirer un grand concours de peuple. Aujourd'hui encore, ce pèlerinage est plus fréquenté que dans les dernières années. La chapelle vient d'être parfaitement restaurée par la munificence de M. Blahay, receveur des finances à Château-Salins, et il s'y célèbre une messe tous les vendredis depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. L'évêché de Metz, à la prière de M^{sr} l'évêque de Nancy, vient d'envoyer une nouvelle relique de saint Livier à la chapelle qui porte son nom.

La vie de saint Livier et le récit des miracles opérés à la fontaine merveilleuse de Vireval, près de laquelle s'élevait son église, ont fait le sujet de plusieurs ouvrages mentionnés par M. Beaupré dans ses *Recherches sur l'imprimerie en Lorraine* (1).

(1) Callot, d'après l'invitation de Henry de Bourbon, évêque de

Le pèlerinage de *Saint-Christophe*, à Vic, est un des plus fréquentés du département ; on y a compté, dans ces dernières années, jusqu'à cinq mille pèlerins, la plupart de la Lorraine allemande. Autrefois, sur le flanc de la côte qui domine la ville de Vic, était bâti un ermitage ou prieuré qui remontait à une époque assez reculée. Au XIV^e siècle, lors des guerres qui désolèrent la contrée, la crainte de le voir détruit, fit transporter dans l'intérieur de la ville, alors entourée de murs, le pèlerinage et la relique de saint Christophe, qu'on y conservait. On bâtit un prieuré qui subsista jusqu'à la révolution ; c'est aujourd'hui une auberge, et la chapelle a été convertie en écurie ; on voit seulement, dans la cour, une statue colossale de saint Christophe, devant laquelle viennent s'agenouiller les pèlerins.

Beaucoup de fidèles du pays messin et de la Lorraine allemande viennent honorer, dans l'église paroissiale de Vic, le bienheureux, ou, comme ils le nomment, le bon ou béat Bernard, margrave de Bade, mort au XV^e siècle : sa statue, qui le représente sous les traits d'un chevalier, y a été transportée de l'église collégiale Saint-Etienne de la même ville, détruite pendant la révolution. Son culte a été établi à Vic par son frère, Georges de Bade, évêque de Metz.

La chapelle de *Saint-Fiacre*, à deux kilomètres environ de Blénod-les-Toul, était autrefois le but très-fréquenté d'un pieux pèlerinage ; on y venait de fort loin, non seulement à la fête du Saint, mais encore dans le courant de

Metz, a gravé le martyre de saint Livier. On remarque trois plans dans la gravure : dans le premier, le saint est représenté seul en costume de chevalier ; sur le second, on aperçoit, dans la plaine, les Huns qui le mettent à mort ; et dans le troisième, on le voit, portant sa tête dans ses mains, monter une espèce de colline qui est bien loin de ressembler à la montagne de Saint-Jean, sur laquelle il a expiré.

l'année , afin d'obtenir la guérison des personnes malades. La chapelle se trouvant au milieu de forêts, les pèlerins, pour ne point s'égarer au retour, avaient soin de marquer leur chemin en courbant, en forme de couronnes, les branches des arbres qui le bordaient.

Par une idée toute superstitieuse, et qu'il n'a pas été possible de détruire , certains pèlerins apportaient, du malade pour lequel ils venaient prier, une chemise ou un vêtement de toile , et le plongeaient dans l'auge d'une fontaine qui coule près de la chapelle : si le linge surnageait, le malade devait guérir ; il ne se devait pas relever, au contraire, si le linge descendait au fond du réservoir.

Il était rare que les pèlerins, après avoir fait leurs prières à Saint-Fiacre, n'allassent pas à Blénod pour y prier devant le tombeau de l'évêque Hugues des Hazards. Sans avoir été canoniquement béatifié, ce pontife, illustre entre les évêques de Toul, a reçu, de la voix du peuple, l'épithète de *Bon père*, et il est devenu l'objet de la vénération des habitants du pays.

La Sainte Vierge est invoquée, dans le département de la Meurthe, sous diverses qualifications. Tout le monde connaît, à Nancy, le culte de *Notre-Dame-de-Bonsecours* ; à la Cathédrale, à la paroisse Saint-Epvre de cette ville, et à l'église de Saint-Gengoult de Toul, la Vierge est invoquée à un autel particulier sous le nom de *Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle* (1) et de *Notre-Dame-de-Pitié*.

(1) Il y avait, dans l'ancienne église princière de Saint-Georges, à Nancy, un autel particulier consacré à *Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle*, et richement décoré par la pieuse munificence de nos ducs. D. Jullet, écclâtre de cette église, a écrit une *Histoire de Nostre Dame de Bonne Nouvelle, Révérée en l'insigne Eglise Ducule de Saint Georges à Nancy*, imprimée, en 1620, par Jacob Garnich.

A Fricourt, hameau dépendant de la paroisse de Xousse, il y a une chapelle, restaurée depuis peu par les soins de son propriétaire, M. Guerrier de Dumast, et dédiée à la Vierge sous le vocable de *Notre-Dame-de-Bon-Succès* ; c'est le but d'un pèlerinage, le 8 septembre de chaque année, jour de la Nativité. Les habitants des villages voisins y viennent en grand nombre, et la plupart y font leurs dévotions.

A Faulx, se trouvait autrefois une croix fort en vénération dans le pays. En 1725, on fit ériger à sa place une chapelle qu'a fait restaurer son propriétaire actuel, M. de Myon, et où la sainte Vierge est invoquée sous le nom de *Notre-Dame-de-Belle-Croix*.

Dans l'église de Sion, non loin de Vézelize, où viennent beaucoup de pèlerins, est une statue de la Vierge, allaitant son fils. Le culte à *Notre-Dame-de-Sion* est fort ancien dans nos contrées ; les comtes de Vaudémont, dont le château était dans le voisinage, l'honoraient d'une manière toute particulière : l'un d'eux, Ferry, avait créé un ordre de chevalerie pour les seigneurs et les dames qui se dévoueraient au culte de la Sainte Vierge. Il en fit l'institution le 26 décembre 1695 : il fallait être gentilhomme juré pour entrer dans cet ordre ; d'après les statuts, tous les chevaliers étaient tenus de porter une image de la Vierge, en argent ou en broderie, sur le modèle de celle de Sion, huit jours avant et huit jours après la fête de l'Assomption ; de se trouver, ce jour-là, en l'église consacrée à leur patronne pour lui présenter en commun leurs hommages et vaquer aux exercices de piété qui leur étaient prescrits.

J'ajouterai, en passant, que, chaque année, le jour de la Conception de Notre-Dame, les duchesses de Lorraine faisaient célébrer à Saint-Georges le mariage de deux jeunes filles qu'elles avaient dotées.

A la cathédrale de Toul, est un autel consacré à *Notre Dame-au-Pied-d'Argent*, et près de cette ville un pèlerinage appelé *Notre-Dame-de-Gare-le-Con*, plus anciennement *Notre-Dame-des-Misères*. Cet autel et ce pèlerinage se rattachent à des événements miraculeux que la tradition du pays a pieusement conservés.

Voici ce que contiennent, au sujet de Notre-Dame-au-pied-d'argent, les anciennes archives de la Cathédrale de Toul, d'où M. Pallas, chanoine de cette église, a fait l'extrait suivant :

« Sachent tous les fidèles, et qu'ils en gardent à jamais le souvenir, que la statue de pierre de la bienheureuse Vierge Marie, dite au pied d'argent, était déjà, du temps de l'évêque Roger, à l'entrée de cette église, posée au-dessus d'un petit bénitier; qu'aux fêtes solennelles on faisait brûler une lampe devant elle; que presque tous les jours les fidèles lui offraient de petites bougies allumées, qu'ils posaient sur un chandelier de fer, en mémoire de ce que cette image était apparue à plusieurs personnes atteintes de diverses maladies, dont elles disaient avoir été guéries.

» Mais la dévotion du peuple à l'égard de cette image, s'accrut bien plus encore, au temps de l'évêque Conrad, à cause du miracle qu'elle opéra en l'an 1284, de la manière suivante :

« Tandis que Thomas, princier de l'Eglise de Verdun, venait surprendre la ville de Toul, une femme pieuse, nommée Elwide, assistant aux matines que les chanoines chantaient à minuit, et priant à genoux devant la statue, pour son mari et sa fille qu'elle venait de perdre, fut avertie, d'une manière qui lui sembla surnaturelle, que les ennemis allaient entrer dans la ville. D'un autre côté, un avertissement semblable avait été donné à un nommé Rambert, avec l'assurance qu'en

preuve de la vérité , la statue avancerait son pied droit. La chronique raconte que la statue exécuta en effet ce mouvement en présence de plusieurs bourgeois faisant la patrouille, qui avaient été avertis , et s'étaient empressés de se rendre à l'église. Après ce témoignage qui leur parut sans réplique , lesdits bourgeois convoquèrent bien vite les ouvriers de tous les métiers, et surtout les bouchers, qui étaient les plus proches du lieu désigné. Ainsi l'ennemi, qui croyait surprendre, fut surpris lui-même ; le nombre des tués dans l'intérieur fut de 59 ; près des fossés et hors des murs, on trouva 52 cadavres, à savoir 45 blessés et 7 noyés. Nous devons ajouter que ni le Père Benoit, ni Dom Calmet ne mentionnent cette légende merveilleuse, tout en rapportant le fait historique.

» Ce fut depuis lors que cette Vierge eut un pied chaussé d'un sabot d'argent, et qu'elle fut appelée , pour cette raison, Notre-Dame-du-pied-d'argent ou Notre-Dame-au-pied-d'argent. La statue fut brisée, au commencement de la Révolution, par deux individus qui périrent misérablement. Tous les samedis, le Chapitre allait chanter en musique les litanies de la Sainte Vierge devant cet autel. La statue était descendue avec un grand cérémonial , tous les ans , pour la procession de l'Assomption, et dans les calamités publiques. Quatre prêtres la descendaient de la niche , pour la procession de l'Assomption, et deux chanoines la portaient jusqu'à la porte de l'église ; hors de là elle était portée successivement, 1^o par le gouverneur et par le maire de ville ; 2^o par le lieutenant de roi et par le premier échevin de l'hôtel-de-ville ; 3^o par le major de place et le second échevin ; puis par le président du bailliage et le troisième échevin (1).

(1) Il reste dans la cathédrale un monument assez curieux de cette ancienne chronique ; c'est un petit tableau , qui représente d'un côté la Vierge assise et avançant le pied, et de l'autre le massacre des ennemis près des remparts. Au bas de ce tableau on lit l'inscription suivante :

Voici maintenant la légende abrégée de Notre-Dame de Gare-le-Cou : « En l'an 1251 , après la première croisade du saint roi Louis , Ralbert-Constant , revenant de Terre-Sainte , rentrait en France à la suite de cent guerriers ; il était arrivé dans le pays Toullois, et avait vu de loin, sur l'ancienne route romaine , les hautes tours qui dominaient les anciens remparts de Toul ; mais la nuit le surprit et il ne put arriver à temps aux portes de la ville. Il s'arrêta dans le vallon de Valcour , arrosé par la Moselle et entouré d'une épaisse forêt.

» Au pied du coteau qui domine aujourd'hui la chapelle , à quelques pas de la voie romaine, se trouvait un autel grossièrement travaillé , sur lequel était placée une statue de la Vierge , tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. Cette Vierge était en grand renom.... On était alors au mois du juillet , il était minuit.... Une bande de voleurs avait aperçu Ralbert-Constant se détacher du gros de ses gens et s'éloigner avec quelques compagnons. Persuadés qu'il y avait du butin à faire, les brigands avaient suivi les Croisés sans en être aperçus, et s'étaient tenus silencieusement cachés à quelque distance de l'autel et de la statue de *Notre-Dame-des-Misères*. C'était sous ce titre qu'on invoquait la Vierge dans le vallon de Valcour.

» Quand ils crurent le moment propice , les voleurs s'avancèrent, et déjà l'un d'eux allait écraser de sa massue la

« A l'honneur de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie , et commémoration d'un miracle fait en son image, jadis ici parlé, de laquelle un de ses pieds fut fait d'argent en l'an mil deux cent quatre-vingt quatre, duquelle en la vigille saint Mathieu fut la cité de Toul délivrée de la surprince et entrée des ennemis et iceux repoussés par l'avertissement d'une femme priant devant icelle image Vierge sur l'heure de minuit et admonestée divinement de ce faire et pour thesmoignage et en signe de créance la dite image avança le pied dont luy est donné le nom de la Notre dame du pied d'argent. »

tête de Ralbert , lorsqu'un bruit effroyable tira tout-à-coup les Croisés de leur profond sommeil ; ils entendirent distinctement ces paroles prononcées par la statue : *Gare-le-Col !* Bientôt Ralbert-Constant et ses fidèles compagnons se sont mis en état de défense ; ils se précipitèrent sur les brigands qui croyaient rencontrer une proie facile et qui ne trouvèrent que la mort.

» Ralbert-Constant, délivré du danger, promet de revenir, dans l'année , en pèlerinage avec sa femme et ses neuf enfants, pour ériger une chapelle en l'honneur de Marie, sous l'invocation de Notre-Dame de Gare-le-Col ; ce qu'il exécuta fidèlement. »

On voit encore, dans une chambre basse qui sert de cuisine, la place qu'occupaient l'autel et la statue de *Notre-Dame-des-Misères* (1).

Un des plus anciens pèlerinages de nos contrées , le plus célèbre et celui qui s'est le mieux conservé jusqu'à nos jours, est le pèlerinage à Saint-Nicolas-de-Port. Il a lieu le lundi de la Pentecôte et y attire un grand concours de fidèles, souvent d'endroits fort éloignés (2). La légende rapporte beaucoup de miracles opérés par les reliques du saint évêque de Myre, mais le plus connu est celui fait en faveur de Conon de Réchicourt, qui, étant prisonnier des infidèles, fut

(1) Les ducs de Lorraine avaient une vénération particulière pour la Vierge et portaient son image sur leurs bannières. A la bataille de Nancy, la bannière royale était « de damas blanc , parée de grandes frises d'or , franchée et houpée de mesme , où estoit paincte l'image de l'Annonciade , avec un rouleau contenant ces mots : *Ave gratia plena.* (*Discours des choses advenues en Lorraine.*)

(2) On estime que, dans l'espace des quinze jours qui précèdent ou suivent la solennité de la Pentecôte , il va encore aujourd'hui , chaque année, à Saint-Nicolas, *vingt mille* pèlerins.

transporté jusque devant le portail de l'église de Saint-Nicolas. Cette délivrance merveilleuse a fait le sujet d'une tragédie (*Richecourt*) qui fut représentée, en 1628, par les pensionnaires des Bénédictins de cette ville, et elle était célébrée annuellement par une procession solennelle, qui se faisait aux flambeaux dans les rues de Saint-Nicolas, la veille de la fête de ce Saint. On y portait, en grande pompe, les chaînes dont le sieur de Réhicourt avait été miraculeusement déchargé, et qui se voyaient encore, avant la révolution, appendues à un des piliers de l'église. Dans le courant de l'année 1602, durant laquelle le duc Charles III avait obtenu que le Jubilé se continuât en Lorraine, on vit venir à Saint-Nicolas plus de deux cent mille pèlerins ; six mille prêtres y dirent la messe, vingt-un mille hérétiques y abjurèrent leurs erreurs, et deux malheureux, qui s'étaient donnés au démon par signature de leur sang, firent leur conversion publique. On cite, parmi les pèlerins qui, à différentes époques, vinrent à Saint-Nicolas, plusieurs grands personnages, parmi lesquels le roi Louis XI, l'empereur Charles IV, les rois Henri II et Charles IX, Catherine de Médicis, Henri III, Henri IV et Marie de Médicis, enfin Louis XIII et le cardinal Richelieu.

Nos anciennes chroniques nous ont conservé le souvenir d'autres pèlerinages accomplis à Saint-Nicolas. On lit dans l'Extrait d'un vieil manuscrit de la vie des ducs de Lorraine, que j'ai précédemment cité : « Le duc Ferry ou Federic IV estant revenu du voyage d'outre mer qu'il avoit fait avec St Louys, roy de France, trouva son pays troublé de courses et de pilleries qu'y avoit fait le comte de Bar, et touché des vexations faictes à son peuple, comme pareillement pressé de plusieurs du Barrois à la vengeance, y alla avec forces et prit Bar. Le comte craignant pour le reste de son comté,

vint à Nancy demander la paix , laquelle fut faite par le moyen de Philippe III, roy de France, qui estoit venu à Port accomplir le vœu qu'il avoit faict à S. Nicolas, estant agité de tempestes sur mer audit voyage.

» Le susdit duc Ferry estant délivré de la prison de Maxéville où il avoit esté serré par aucuns des siens l'espace de cinq ans, voulant rendre graces à Dieu, s'en alla à Port visiter et reverer S. Nicolas, puis aux autres monasteres et SS. lieux de son pays pour la mesme chose, pendant lequel temps la duchesse assembla les états pour avoir avis de ce qui seroit à faire des traîtres qui avoient faict un si grand outrage au duc.

» Le Roy Jean de France estant venu de sa prison d'Angleterre, Philippe, duc de Bourgoigne, mourut, et par sa mort le Roy luy succéda, et pour se mettre en possession de cette duché, il partit de Paris avec Jean I^{er}, duc de Lorraine, vint à Nancy et puis à Port pour visiter et reverer S. Nicolas.

» Le duc René I^{er} ayant esté fait prisonnier en la bataille de Bulgnéville, et estant de retour de sa prison, avant que d'entrer à Nancy, s'en alla à Port rendre graces à Dieu et reverer S. Nicolas, puis à Bouxières aux Dames pour visiter et reverer la Sainte Vierge. »

On lit encore dans les Annales du doyen de Saint-Thiébaud de Metz :

« L'an 1455, on mois d'avril, Monseigneur Rhené, duc de Bar, et Anthoine, comte de Vaudemont, accompagnés de lor bons amis, furent à S. Nicolas de Potz par trois jours, à celle fois fut bonne paix entre eux....

» L'an 1444, entre la Nostre Dame mey aoust et la Nostre Dame en septembre, fut grant nouvelle que le roy Charles France, le roy de Sicile, son serourge et le Daulphin vo-

loient venir à S. Nicolas de Potz en pèlerinage, sy comme ils firent (1). »

Le duc Antoine, au retour de son expédition contre les Rustaids, alla aussi en pèlerinage à Saint-Nicolas.

Une croyance quelque peu profane se rattache au pèlerinage de Saint-Nicolas : les jeunes filles pensent qu'elles seront mariées dans le courant de l'année si elles ont le bonheur de marcher sur une des dalles de l'église, qui possède une vertu merveilleuse (2).

4^e QUESTION. — 2^e PARTIE. — *Quels sont les patrons des églises, des diocèses, des villes, des confréries, des corporations d'art, des corps de métiers ou d'états ?*

Les principaux patrons des églises du diocèse, ceux du moins sous l'invocation desquels est placé le plus grand nombre de paroisses ou de chapelles, sont : saint Martin, saint Remy, saint Pierre, sainte Vierge (Nativité), sainte Vierge (Assomption), saint Nicolas, saint Denis, saint Epvre, saint Etienne, saint Gengoult, saint Georges, saint Etienne (Invention), sainte Croix (Exaltation), saint Jean-Baptiste, saint Laurent, saint Léger, sainte Madeleine, saint Mansuy, saint Maurice, saint Michel, etc.

Quant aux patrons des corporations d'arts, de métiers ou

(1) Suivant la tradition du pays, contraire, du reste, à la vérité historique, c'est à un miracle opéré par l'intercession de saint Nicolas, qu'est due la fondation de l'église de Munster, village du canton d'Albestroff. J'ajouterai enfin qu'il existe, aux Archives du département, une liasse entière d'attestations de miracles opérés par les mérites de saint Nicolas, et plusieurs cahiers renfermant le récit de ces miracles, parmi lesquels s'en trouvent quelques uns ayant de l'analogie avec celui fait en faveur de Conon de Réchicourt.

(2) On pourrait, à la rigueur, ranger parmi les pèlerinages, le lieu où le curé de Ludres fut brûlé en 1757, et où les habitants des environs ont conservé l'habitude de venir planter de petites croix.

d'états, ils sont, à peu d'exceptions près, les mêmes que dans le reste de la France ; j'en ai déjà cité précédemment quelques-uns : saint Antoine pour les charcutiers ; saint Vincent pour les vignerons ; saint Fiacre, pour les jardiniers de Nancy. Dans le pays de Toul, saint Urbain et saint Vincent sont invoqués par les vignerons (1). On voit, dans l'église de Gondreville, une statue de ce Saint, représentation la plus laide, pour ne pas dire la plus horrible qu'il soit possible de rencontrer ; et pourtant cette statue, qui n'a rien de bien ancien et n'offre aucun intérêt historique, est tellement précieuse pour les habitants de Gondreville, qu'on leur offrirait vainement en échange une œuvre représentant le même objet et façonnée par le ciseau d'un Praxitèle ou d'un Canova !

Les corporations de métiers, bien qu'ayant presque toutes des patrons particuliers , n'en célèbrent , en général, la fête que d'une manière tout-à-fait profane ; il faut en excepter celles que j'ai précédemment citées, ainsi que quelques autres, mais en très-petit nombre : tels sont les marchands de Nancy, qui fêtent solennellement la Saint-Michel ; les musiciens, la Sainte-Cécile ; les menuisiers de Toul, la Sainte-Anne ; les forgerons, la Saint-Eloy ; les jardiniers, la Saint-Fiacre. Dans le repas de corps qui a lieu à la suite de la messe entre les jardiniers de Toul, une amende est infligée à ceux qui s'enivrent ou qui tiennent des discours contre la décence. Il n'y a pas longtemps encore qu'à Nancy, les gens de loi solennisaient la fête de Saint-Yves, leur patron, par une messe qu'ils faisaient chanter dans une des paroisses de la ville ; mais cette pratique n'a plus lieu aujourd'hui.

(1) Ces deux saints sont représentés dans un tableau appartenant à la confrérie des vignerons, dans l'église Saint-Gengoult, de Toul. Auhas de la côte de Barine, près de cette ville, est une ancienne chapelle de Saint-Urbain, aujourd'hui abandonnée, qui a donné son nom à un canton de vignes.

Autrefois, les membres des différentes corporations de métiers étaient tenus, sous peine d'amende, à l'accomplissement de certains devoirs religieux, consignés dans leurs chartes et règlements. Je ne me propose pas d'entrer dans des détails à cet égard, mais je crois cependant devoir faire connaître les principaux patrons de ces associations.

La plus ancienne corporation de métier dont le patron nous soit connu, est celle des ouvriers maniant la hache et le marteau : le duc Raoul leur avait permis, en 1541, d'établir une confrérie dans l'église de Saint-Georges, sous l'invocation de ce Saint. Voici, du reste, d'après un certain nombre de chartes que j'ai recueillies, les noms des patrons de différents corps d'état :

Couturiers et tailleurs d'habits de Nancy.	S. Michel.
Arquebusiers de Nancy.....	S. Antoine.
Vitriers de Nancy	S. Luc.
Cordonniers de Dieuze, Rosières, Nancy, Saint-Nicolas, Marsal, etc	S. Crépin.
Bouchers de Vézelize	S. Barthelémy.
Boulangers de Vézelize, boulangers et pâtis- siers de Château-Salins, boulangers de St.- Nicolas, pâtisseries de Nancy, boulangers de Lunéville, Dieuze	S. Honoré.
Tonnelliers de Pont-à-Mousson, de Nancy et de Lunéville.....	S. Urbain.
Tisserands de la châtellenie d'Amance...	S ^{te} Lucie.
Orfèvres de Lunéville.....	S. Eloy.
Traiteurs et rôtisseurs de Nancy.....	S. Laurent.
Selliers et bahutiers de Nancy.....	S. Eloy.
Chapeliers de Nancy et de Lunéville	S. Jacques et S. Christophe.
Tailleurs d'habits de Lunéville.....	S. Homobon. 6.

Ménisiers et ébénistes de Nancy.....	S ^{te} . Anne.
Teinturiers de Nancy	S. Christophe.
Paveurs de Nancy.....	S. Roch.
Recouvreurs de Nancy	l'Ascension de N.-S.
Cloutiers et ferblantiers de Nancy.....	S. Eloy.
Plâtriers de Nancy.....	S. Louis.
Charpentiers de Nancy	S. Joseph.
Charrons de Nancy.....	S ^{te} Catherine.
Tanneurs et corroyeurs de Lunéville....	S. Simon et S. Jude.
Chandeliers de Nancy	Translation de S. Nicolas.
Tisserands de Lunéville.....	S. Sévère, év. de Ravenne.
Bonnetiers de Nancy et de Lunéville	Nativité Notre- Dame.
Maçons de Nancy.....	S. Marc.
Corroyeurs et tanneurs de Saint-Nicolas..	S. Blaise.

Les musiciens de Nancy célébraient la Saint-Goëric; ce jour-là, le prince donnait aux artistes attachés au palais une certaine somme d'argent, pour les aider à solenniser la fête de leur patron. A la Saint-Nicolas, les clercs du palais et de la Chambre des Comptes présentaient au duc une plume d'or, et recevaient, en échange, une somme qui était ordinairement de 57 francs (1). Enfin, le jour de la Dédicace, « fête de Nancy, » pareille somme était distribuée aux compagnons arquebusiers de cette ville.

Autrefois, comme aujourd'hui, les médecins et chirurgiens

(1) Le moyen sceau de l'Université de Pont-à-Mousson portait l'image de saint Nicolas, accompagné de la cuve dans laquelle sont trois enfants.

reconnaissaient pour patrons saint Côme et saint Damien. Il y avait, avant la révolution, à la paroisse Saint-Epvre de Nancy, une chapelle en l'honneur de ces Saints. Un nommé Jean Waltier, vulgairement appelé Picard, barbier-chirurgien en cette ville, y fit placer « une image en honneur et révérence du très-saint nom de Jésus-Christ, Notre Seigneur et Sauveur crucifié, » et pria Hugues des Hazards, alors évêque de Toul, de lui donner « quelques bienfaits d'indulgences. » Le prélat fit droit à cette demande, et, par un rescrit du 19 septembre 1517, accorda à perpétuité une indulgence de quarante jours aux fidèles qui accompliraient certaines œuvres de piété à des jours déterminés.

Une milice bourgeoise, dite la *Compagnie des Cadets-Dauphins*, existant autrefois à Toul, reconnaissait pour patron saint Sébastien. On voit, dans la Cathédrale de cette ville, un tableau représentant le Saint attaché à un arbre et percé de flèches. Autour de lui, sont des soldats rangés en bataille, que l'on pourrait supposer être des soldats romains ; ce sont tout simplement les Cadets-Dauphins qui se sont fait peindre autour de leur patron.

4^e QUESTION. — 5^e PARTIE. — *Existe-t-il, dans le pays, des objets entourés d'une vénération particulière et donnant lieu à des pratiques religieuses ou superstitieuses ?*

La cathédrale de Toul possède une parcelle de l'un des clous qui ont servi au crucifiement de Notre Seigneur. Cette relique, présent de l'évêque Henri de Ville, est honorée le vendredi de la deuxième semaine de Pâques. Les habitants des campagnes viennent en foule pour vénérer la précieuse relique, qui reste exposée jusqu'au dimanche suivant. Cette fête religieuse a donné lieu à une foire, que l'on appelle la *Foire du Saint Clou*.

J'ai déjà cité, en parlant des pèlerinages, plusieurs fontaines où ont lieu des pratiques religieuses ou superstitieuses ; il me reste peu de chose à dire pour compléter cet article. La veille du jour des Brandons, à la nuit tombante, les habitants de la commune de Goviller, munis de flambeaux et de torches, font processionnellement le tour d'une montagne voisine de leur village, qu'on appelle le Mont d'Amon.

La plupart de ces pratiques, dont les unes ont pris naissance dans les traditions du paganisme, les autres dans les légendes merveilleuses de la vie des saints, d'autres enfin dans une piété sincère, vont s'affaiblissant, se dénaturant ou s'effaçant chaque jour, et peut-être nos descendants ne les connaîtront-ils que par les souvenirs que nous leur en aurons transmis. Aussi n'est-il pas inutile de conserver la mémoire de ces usages qui attestent la foi naïve, ou ce que, nous autres, nous appelons la crédulité de nos pères.

Les dessins qui ornent ce premier numéro des Annales d'Archéologie Lorraine, sont dus au crayon de M. Thorelle, et sortent des ateliers de lithographie de M. Christophe, membres titulaires de la Société. Ces deux artistes lui ont offert leur concours désintéressé avec un empressement qu'il serait beau d'imiter.

TABLEAU DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

AU 1^{er} AVRIL 1849.

MEMBRES HONORAIRES.

M. BRUN, Préfet de la Meurthe.

M^{sr} MENJAUD, Evêque de Nancy et de Toul.

M. MONET, Maire de la ville de Nancy.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

CHATELAIN, architecte.

BONNAIRE, Avocat à la Cour d'Appel.

GUILLAUME (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de
la Chapelle Ducale de Nancy.

DIGOT, Avocat à la Cour d'Appel.

VIVENOT, Architecte.

MARCHAL (l'abbé), Curé de la Paroisse Saint-Pierre.

CHATELAIN fils.

GODEFROY (l'abbé), Professeur de physique au Séminaire.

THIÉRY DE SAINT-BEAUSSANT.

GUERRIER DE DUMAST, ancien Sous-Intendant militaire.

DASSY (l'abbé).

LEPAGE (HENRI), Archiviste du département.

BEAUPRÉ, fils.

GÉNY (Alexandre).

DELALLE (l'abbé), Vicaire-Général du diocèse de Nancy.

KLEIN (l'abbé), Vicaire de la Paroisse Saint-Sébastien.

FEYEN jeune, Peintre.

CORRARD DES ESSARTS, Architecte.

MILLER fils, Artiste.

THIÉRY fils.

THORELLE, Peintre.

PIROUX, Directeur de l'institut des Sourds-Muets.

NOLLET, Clerc de notaire.

BENOIST, Étudiant en droit.

FEYEN (Eugène), Peintre.

DAVID (Ernest), Artiste musicien.

DE MAHUET (Charles).

BRUNET, Architecte.

MATHIEU (l'abbé), Curé de Frolois.

VAGNER, ancien Professeur.

NOEL, Notaire honoraire.

JACQUINÉ, Inspecteur honoraire des ponts et chaussées.

DE MONT, propriétaire.

VOIRIN, propriétaire.

DOLARD DE MYON, propriétaire.

DE SAINT-GERMAIN, propriétaire.

DE RIOCOURT père, Membre du Conseil Général.

BOISSELLE, Vérificateur des poids et mesures.

CHRISTOPHE, Imprimeur-Lithographe.

GADEL (l'abbé), Curé de Maron.

BÉGEL (l'abbé), Curé de Laitre-sous-Amance.

LEBRUN, Architecte à Lunéville.

ROLLE (l'abbé), Curé de Mont-le-Vignoble.

ROLLE (l'abbé), Professeur au collège de Blâmont.

PIÉROT (Ferdinand), Directeur du pensionnat Saint-Pierre,
à Gerbéviller.

BALTHAZAR, de la Société Française pour la Conservation
des Monuments, à Maisoncelles-Tuileries (Oise).

GEORGES (l'abbé), Archiprêtre, Curé de la Cathédrale de
Toul.

DE SAINT-FLORENT, propriétaire à Vandœuvre.

DE GERMIGNEY, propriétaire à Paris.

MARCHAL, Docteur en médecine, à Lorquin.

MASSON, Vicaire de Dieuze.

CHARPENTIER (l'abbé), Curé de Malzéville.

CHRISTOPHE, Agent-Voyer, à Toul.

BALBATRE aîné, propriétaire à Nancy.

DE MONTARBY, à Dampierre (Haute-Marne).

MARCHAL (l'abbé), Curé de Ceintrey.

LE BUREAU ,

POUR L'ANNÉE 1848-49, EST COMPOSÉ DE :

MM.

CHATELAIN, Président.

BONNAIRE, Vice-Président.

GUILLAUME (l'abbé), Secrétaire-Archiviste-Trésorier.

LEPAGE, } Membres adjoints.
DIGOT, }

TABLE

Des Matières du premier Bulletin.

Introduction, par M. l'abbé GUILLAUME.....	page 4
Notice sur des découvertes faites à Fraquelfing et Lorquin, par M. HENRI LEPAGE (communications de M. le docteur Marchal, de Lorquin).....	9
Mémoire sur deux bas-reliefs de Mercure, appartenant à l'époque gallo-romaine, par M. l'abbé KLEIN.....	17
Les ruines de Clairlieu, par M. J. BONNAIRE.....	29
Notice historique sur les forteresses de Maizières- les-Toul et Brixey-aux-Chanoines, par M. l'abbé GUILLAUME.....	56
Tour antique et portail de l'église de Hattigny , par LE MÊME.....	46
Archéologie religieuse, par M. HENRI LEPAGE.....	51
Liste des membres de la Société.....	85

Planches.

Bas-reliefs de Mercure, par M. THORELLE.....	21
Portail de Hattigny, par LE MÊME.....	49

LE
PALAIS DUCAL DE NANCY.

I.

GALERIE DES CERFS,
PAR M. HENRI LEPAGE,

ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT.

Au dire de nos historiens, les premiers ducs héréditaires de Lorraine, Gérard d'Alsace et Thierry, son fils, faisaient leur résidence ordinaire à Châtenoy. Néanmoins, ce dernier demeura, dit-on, quelquefois hors de Nancy, de même que Simon, son successeur. Du temps du duc Thiébaud (1215-

(*) Ce travail n'est que la première partie d'une Monographie complète du Palais Ducal, qui sera publiée successivement dans les Bulletins de la Société d'Archéologie Lorraine. La question de restauration de la Galerie des Cerfs et sa transformation en Musée historique Lorrain, ayant été récemment soulevée de nouveau, j'ai cru devoir donner d'abord les documents qui se rattachent à cette intéressante portion de l'ancien Palais de nos ducs.

1220), il y avait , suivant M. Noël (1) , deux châteaux de Nancy, l'un, bâti sur l'emplacement actuel de l'hôtel de la Monnaie ; l'autre, vers l'extrémité du faubourg Saint-Nicolas, à peu près derrière l'hospice des Enfants-Trouvés. Cette assertion n'est, du reste, appuyée sur aucun document précis, et, en l'absence de preuves du contraire, je serais tenté de supposer que ce second château, celui, sans doute, qu'habita le duc Thierry, était situé au lieu dit encore aujourd'hui le Saurupt, et que, dans plusieurs anciens titres, on trouve désigné sous le nom de *la Vieille Nancy*.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le duc Ferry III avait, à Nancy, un château ou palais, qu'on appelait l'*Antiquum Palatium* ou la *Grand' Maison*, dont ce prince céda, en 1298, une portion aux Dames Prêcheresses. L'église et le monastère de ces religieuses occupaient encore, à l'époque de la première révolution, une partie de la rue des Dames et l'extrémité inférieure de la rue de la Monnaie.

Le duc Raoul (1522-1545) , abandonnant ce que Ferry s'était réservé du Vieux Palais, s'en fit construire un nouveau sur le terrain des jardins actuels de la Préfecture, et fonda en même temps l'église princière de Saint-Georges, qui atteignait et communiquait au château.

On lit, à ce sujet, dans un Mémoire écrit, en 1619 , par un Chanoine de la Primatiale de Nancy, et imprimé dans la *Notice de la Lorraine* : « Le principal bâtiment de Nancy, c'est le Palais où demeurent les Ducs souverains de Lorraine, autant accompli que palais qui fût en Europe, pour ce qu'il contient. Le premier qui l'a commencé et rendu commode pour y loger, fut le duc Raoul ; quant à ses prédécesseurs, ou ils demeuroient à Neufchâteau, ou à Amance, ou à Cha-

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine, N° 6.

tenois, et plusieurs en France pour l'ordinaire. Néanmoins quelquefois ils résidoient à Nancy, comme Theodoric (Thierry)... qui demouroit au vieux Château. Mais le duc Raoul fit sa résidence en ce palais.... où Jean, son fils, et Charles II ont aussi résidé, mais principalement René II, qui.... y a établi du tout sa demeure et disposé le Palais pour lui et ses successeurs. De fait, il ruina ce qui étoit fait auparavant, pour le bâtir superbement et avec beaucoup plus grande commodité que n'avoient fait ses prédécesseurs. Le duc Antoine y fit faire la Galerie des Cerfs avec la Porterie, et y ajouta quelques pièces nécessaires... »

Il paraît, cependant, que Charles II n'habitait pas continuellement le palais bâti par Raoul, car D. Calmet, dans son Supplément au Mémoire que je viens de citer, dit que ce prince demourait à la Grande-Rue, dans une maison bourgeoise, peut-être celle du clerc juré de la ville, où la Chronique de Lorraine raconte qu'il « prit sa demourance » après avoir enfermé dans la Grand' Maison les prisonniers qu'il ramenait de sa campagne contre les Messins.

« Le palais bâti par Raoul, ajoute Lionnois, a subsisté jusque sous le règne de René II ; il était placé à peu près dans l'endroit où était le bastion de la Cour ou des Dames. Lorsqu'on a démoli ce bastion, on a trouvé les restes des cuisines dans les tours qui flanquaient ce palais. Il est probable qu'elles étaient environnées de fossés pleins d'eau, et que c'est là la cause et l'origine de la mare où les filles et les femmes de Laxou étaient obligées de venir battre l'eau la première nuit des noces des anciens souverains. C'est dans ce palais antique que fut mené en triomphe le duc de Bourgogne après le premier siège de Nancy et la reddition de la ville. »

« Tous les gens de bien du duc Bourgogne, dit la *Chro-*

nique de Lorraine, dedans Nancey furent logiez ; sa personne en la Cour print son logis... » Le lendemain ce prince fit son entrée solennelle et alla prêter serment à Saint-Georges. « Après toutes ces choses accomplies , la Court pour ses gens estoit moult noblement préparée, toutes les chambres bien aornées, et la cuisine bien apprestée. Le Duc et tous les Grands dedans ladicte Court fust mesné à grand triomphe, trompettes et clairons, fort se réjouissoient, trouvèrent les tables mises ; le Duc à table se mist, et tous les autres princes aussy. »

Pendant le second siège de Nancy, le Palais Ducal, ou plutôt la Cour, comme on l'appelait alors, avait été dégradé, soit par l'artillerie du duc de Bourgogne, soit par la garnison de la ville elle-même, qui en enlevait le bois pour se chauffer. Aussi , lorsqu'après la défaite de Charles-le-Téméraire, René rentra dans sa capitale, il fut contraint d'aller loger dans la maison du prévôt de Nancy, « car le Chasteau estoit lors tellement desroqué (tout le bois d'iceluy ayant esté employé aux nécessitez de ce siège) qu'il n'y avoit moyen de si loger (1). »

Enfin, l'an 1502, au mois de mars, « fut commencée, dit la Chronique, la noble mason au lieu de Nancey par l'ordonnance du bon et vaillant roy René. »

Ce fut, dit-on, pour soulager son peuple, pendant la famine qui s'était déjà fait sentir l'année précédente, que René, au retour de son expédition contre les Messins, fit commencer les travaux du nouveau Palais Ducal. « De retour que fut le duc René en ses pays, son principal deduict fut... d'agrandir et embellir ses villes de quelques signalez bastimens et edifices. Et commença par celle de Nancey, laquelle il fit

(1) Chronique de Lorraine.

premierement paver tout à neuf, puis l'accrut de ce beau Palais, où ses successeurs Ducs se sont touzours logez depuis luy. Edifice à la vérité, qui ne cède en rien à aucun de ce temps là, voir mesme de celuy cy, en solidité de structure, commodité de logement, salubrité d'air, et embellissement de tout ce que la main de l'homme y a peu apporter. Et pour un comble de sa perfection lui avoisina d'un costé ceste belle eglise et convent des Religieux de l'Ordre de S. François, en laquelle il esleut sa sépulture telle qu'on la void encore pour le iourd'huy : suivie de celle de ses successeurs Ducs, et des princes de sa maison. Estant ja ledict Palais contigu de l'autre costé à l'eglise de Sainet George, chapelle ancienne de ses prédécesseurs Ducs, fondée et douée par Raoul, l'un d'iceux... venant aussi à remarquer entre les choses que dessus la commodité qu'il y a d'aller à convert dudict Palais, à l'une et à l'autre desdictes Eglises (1).

Le duc Antoine, ainsi que je l'ai dit précédemment, embellit le Palais de la riche Porterie qu'on appelle encore aujourd'hui la Porterie du duc Antoine, et y fit construire l'immense galerie qui règne depuis la Petite Carrière jusqu'au Pavillon, et qu'on nomma la Galerie des Cerfs parce qu'on suspendait à l'entour, en guise de trophées pacifiques, les bois des cerfs que les princes avaient tués à la chasse.

Tels furent l'origine et les premiers développements de ce magnifique Palais Ducal où Louis XIV et Anne d'Autriche disaient se trouver plus commodément qu'au Louvre ; tels sont, à peu près, du moins jusqu'au règne du duc Antoine, tous les documents connus sur cette antique résidence prin-

(1) Nicolas Remy. *Discours des choses advenues en Lorraine, de puis le decez du duc Nicolas, iusques à celui du duc René*. Au Pont à Mousson, par Melchior Bernard... 1605.

cière, le seul monument historique de ces temps reculés que possède l'ancienne capitale de la Lorraine (1).

On peut, heureusement, puiser encore à d'autres sources, et les comptes des Trésoriers et Receveurs généraux de Lorraine, ceux du Domaine et du Célurier de Nancy, fournissent abondamment des matériaux, à l'aide desquels il me sera peut-être possible de faire sortir de ces ruines cet édifice, type curieux de l'époque de transition de la troisième période ogivale au style dit de la Renaissance.

Je me bornerai, dans ce premier travail, à parler de la Porterie du duc Antoine et de la Galerie des Cerfs, qui fut, sinon construite, du moins décorée par les soins de ce prince. Ces deux parties sont, en effet, à peu près les seules qui aient eu le bonheur d'échapper, non sans de nombreuses mutilations, au vandalisme des hommes et aux ravages du temps ; et elles sont, en ce moment, l'une et l'autre, l'objet d'une sollicitude qui donnera sans doute à cette notice l'intérêt que je ne saurais lui prêter moi-même (2).

Cette sollicitude des administrations départementale et municipale, du Gouvernement lui-même (3), est partagée par

(1) Il faut excepter cependant les tours de la porte Notre-Dame, construites en 1463, et qui ne manquent pas d'un certain intérêt historique.

(2) Les restaurations de la Porterie, commencées en 1848, ont été terminées en 1849. Ce travail a été exécuté par M. Réber, artiste alsacien. M. Giorné Viard, de Saint-Clément, pensionnaire du département de la Meurthe et de la ville de Nancy, a été chargé de sculpter la statue du duc Antoine, qui doit être placée dans la niche principale de la Porterie.

(3) Au mois de janvier 1849, M. Monet, maire de Nancy, créa, dans le sein du conseil municipal, une commission chargée de s'occuper de la recherche des moyens propres à assurer la restauration de la Galerie des Cerfs, et nomma, à cet effet, MM. Beaupré, vice-président du tribunal civil ; Gillet, juge au même tribunal, et Chatelain, architecte, président de la Société d'Archéologie Lorraine. Sur la demande de M. Monet, M. le Préfet désigna, pour être adjoints

la Société d'Archéologie, et si cette dernière n'est pas appelée directement à s'occuper de la restauration de la Galerie des Cerfs, il lui sera permis du moins de coopérer indirectement à cette œuvre : plusieurs de ses membres font partie de la

à cette commission, MM. Henriot, architecte du département ; Vivenot, architecte, et Henri Lepage, archiviste du département.

La commission tint sa première réunion le 28 février, sous la présidence de M. Monet, et émit l'avis, dans cette séance, que la destination la plus convenable à donner à la Galerie des Cerfs était l'établissement d'un Musée, dans lequel seraient réunis les objets d'art et d'antiquité se rattachant à notre histoire nationale.

Cette idée recevait, quelque temps après, une sorte de consécration de la part du Gouvernement lui-même, par l'organe de M. le Ministre de l'Instruction publique. Voici la lettre que M. de Falloux adressait, à ce sujet, à M. le Préfet du département de la Meurthe :

« Paris, le 5 avril 1849.

« Monsieur le préfet,

« La Société générale de Conservation des monuments français, en signalant comme d'une importance majeure la restauration à faire de la seule aile restante du Palais Ducal de Nancy, avait, dès l'année 1842, prié le Gouvernement de prendre l'initiative à cet égard. Elle lui demandait, en outre, de provoquer, dans l'édifice dont il s'agit, la formation d'un Musée historique spécial, qui rassemblât, avec toutes les œuvres de pensée et d'art, le plus de monuments possible de l'ancienne nation lorraine, aujourd'hui fondue dans la France.

« Sa double requête concordait avec un vœu précédemment émis, dans le même sens, par la commission départementale des Antiquités de la Meurthe.

« Plus tard, le jour jeté sur ce projet par le développement des études historiques, et la gravité croissante des adhésions qui arrivaient de tous côtés, ayant donné lieu de reconnaître que la question était tout-à-fait grande et d'un intérêt plus que simplement archéologique, le Président même du conseil des ministres attira, sur ce point, l'attention de l'un de mes prédécesseurs. On avait jugé, dès ce temps-là, qu'il appartenait à l'Administration centrale de ne point rester étrangère au succès d'une telle conception, et que l'encouragement à donner par elle concernait surtout le ministère de l'instruction publique, comme représentant du savoir national.

« Toutefois, cette idée féconde fut perdue de vue, et l'autorité d'alors n'y donna aucune suite. Le moment est venu, Monsieur le Préfet, de la réveiller, car elle est du nombre de celles que doit tirer de l'oubli le Gouvernement actuel, gardien soigneux de toutes les gloires qui sont venues se fondre dans la gloire française.

« Je suis informé qu'une Société dite d'*Archéologie Lorraine* vient de

commission chargée de rechercher les moyens les plus propres à amener la restauration de la Galerie, et la Société s'occupe à recueillir les objets destinés à décorer un jour le Musée Lorrain.

Ce qui reste aujourd'hui du Palais Ducal (1), ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce vaste édifice ; il faut

se constituer dans votre chef-lieu, et qu'en première ligne de ses travaux, elle se propose pour but la réalisation du plan dont il s'agit. On m'annonce que, sous l'influence de ses efforts, une première enquête se fait avec votre participation, et que l'examen est commencé, du moins en ce qui concerne la Salle des Cerfs, galerie dont la remise en état serait le début de la restauration demandée du bâtiment Ducal, et préluderait à la formation du Musée Lorrain.

« Je m'estimerais heureux, Monsieur le Préfet, si vous jugiez que vous dussiez favoriser hautement la pensée que je vous signale, et préparer la meilleure solution possible des difficultés qu'elle présente, en instituant, sur de fortes et larges bases, une commission permanente, des propositions de laquelle vous auriez soin que mon ministère fût toujours tenu au courant. Dans ce cas, vous pourriez la qualifier de Comité du *Musée historique Lorrain*, ces deux noms étant la plus claire expression d'une pensée bonne à autoriser et à répandre ; pensée généreuse, élevée, qui n'intéresse pas seulement une ville, ou même trois départements, mais qui, par sa grandeur, est digne de la majesté de la République, et dont l'exécution, désormais, ne paraît plus guère devoir être qu'une question de temps....

» *Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,*

» A. DE FALLLOUX. »

Par suite du désir exprimé par M. le Ministre dans cette lettre, la commission décida qu'elle s'adjoindrait deux nouveaux membres : M. A. Brun, Préfet de la Meurthe, à qui serait décernée la présidence, et M. P. Guerrier de Dumast.

(1) Les fragments conservés du Palais Ducal sont :

- 1^o La façade extérieure sur la rue avec la porterie et les balcons ;
- 2^o La façade intérieure de l'aile renfermant la Galerie des Cerfs, au premier étage, et, au rez-de-chaussée, la galerie ou portique de la cour d'entrée, avec le vestibule adjacent à la Porterie ;
- 3^o Le grand escalier conduisant à la Galerie des Cerfs.

Voici dans quel état sont ces fragments :

La grande façade sur la rue existe en totalité, moins cependant une tourelle saillante et les gargouilles ou jetoirs de la grande corniche.

La façade sur la première cour existe aussi entière, mais elle est

recourir aux gravures du temps pour bien apprécier sa grandeur et sa magnificence. Non seulement les divers corps de logis qui le composaient, occupaient un espace considérable, mais ces bâtiments étaient décorés, à l'intérieur et à l'extérieur, de peintures et de sculptures sans nombre : aussi, je crois pouvoir dire que l'histoire de ce Palais est en même temps l'histoire des arts dans notre ancienne province, car tous les artistes célèbres des différentes époques furent appelés à l'embellir.

L'origine du Palais Ducal remonte, ainsi que je l'ai dit précédemment, au règne du duc Raoul, c'est-à-dire à la première moitié du XIV^e siècle. Il est probable que les successeurs de ce prince y firent ajouter des constructions assez importantes, puisque, du temps de René II, il s'étendait déjà de la chapelle Saint-Georges au terrain sur l'emplacement duquel le vainqueur de Charles-le-Téméraire fit élever l'église et le couvent des Cordeliers. Au dire de Nicolas Remy, on

masquée, au rez-de-chaussée, par des constructions modernes établies pour faire des écuries et selleries à la Gendarmerie.

Cette façade a été légèrement mutilée en quelques endroits et défigurée par des revêtements au pourtour des contreforts extérieurs, à une époque où la voûte de la Galerie des Cerfs menaçait ruine.

À l'intérieur de cette aile, tout le rez-de-chaussée ancien est conservé, c'est-à-dire la galerie voûtée avec arcades et colonnes ornées de beaux chapiteaux sculptés, et le vestibule d'entrée couvert de ses voûtes en briques décorées de clés historiées, de portraits et devises.

Au premier étage, la Galerie des Cerfs occupe toute la largeur de l'aile ; sa voûte primitive n'existe plus, ni celle en plâtre reconstruite postérieurement. Le comble aigu qui la surmonte a conservé son ancienne charpente, un peu modifiée dans sa partie inférieure. Les lucarnes ornées, ainsi que la crête en plomb ou fer doré ont disparu.

Le grand escalier est intact ; il n'a perdu que les vitraux qui garnissaient ses fenêtres.

M. Chatelain, à qui je dois la communication de ces renseignements, est l'auteur d'un projet et de plans qu'il a dressés pour l'établissement d'un Musée Lorrain dans la Galerie des Cerfs, sur l'invitation de l'ancienne commission départementale des Antiquités de la Meurthe.

pouvait aller à couvert, du Palais, à cette église et à la chapelle Saint-Georges. Cette communication avait-elle lieu par une simple galerie construite au niveau de la Grande-Rue, ou bien par une galerie au premier étage ? c'est ce qu'on ne saurait préciser ; mais s'il était permis de hasarder une supposition, je serais tenté de croire que le nom de Galerie des Cerfs ne date pas exclusivement du règne du duc Antoine, car je trouve, dans les comptes du Receveur général, pour l'année 1475-1476, une mention relative à une *corne de cerf* servant de chandelier en la grande salle de la Cour. Il est parlé aussi, à cette même époque, comme faisant partie du Palais, d'une salle voûtée placée dans une tour, et réservée à la Chambre des Comptes. Pendant le premier siège de Nancy, la toiture de cette tour avait été abattue par l'artillerie des Allemands, et on la refit à neuf, lorsqu'on disposa le Palais pour la réception du duc de Bourgogne et de son gouverneur, M. de Bièvre, lequel occupait la chambre de Parade ou de *Parement*, comme on disait alors.

De 1477 à 1502, des travaux assez importants furent faits au Palais, où se célébrèrent en grande pompe, dans le courant de l'année 1478, les noces du capitaine Gratien Daguerre.

Il n'existe ni vue, ni description de la Cour, à cette époque, mais, en rapprochant les mentions éparses dans les différents registres de comptes du Receveur général, on peut indiquer, jusqu'à un certain point, les diverses parties dont se composait la résidence du duc René.

C'étaient d'abord la Chambre des Comptes et la tour dans laquelle elle était construite ; la chambre de Parement et la Grande Salle, dont j'ai précédemment parlé. C'est dans cette dernière que le duc de Bourgogne tint les Etats de la Pro-

vince et reçut le serment des officiers et des quelques gentils-hommes qui n'avaient pas suivi la fortune de leur souverain légitime.

Outre ces appartements principaux, il y avait :

Le Jeu de Paume ;

La salle et la librairie de Monseigneur (1) ;

La tour où est la chambre de Monseigneur ;

La petite chapelle sur la chambre de M^{lle} de Croy ;

La chambre au-dessus de celle de Monseigneur, d'où l'on tire aux champs ;

La neuve armurerie de Monseigneur ;

La salle Saint-Nicolas, dans laquelle avaient lieu les représentations des mystères, et où furent jouées, notamment en 1496 et 1497, le jeu de Saint Nicolas et celui de Sainte Barbe.

La chapelle dessus la chambre de Monseigneur ;

La chapelle de Mesdemoiselles au bout de la galerie ;

La tour ou chambre du Trésor (des Chartes), avec ses appartenances, faite en 1488 ;

La chambre des papiers, peut-être la même que la précédente, sous une autre dénomination ;

L'escriptoire (probablement le cabinet de travail) de Monseigneur ;

L'oratoire de Madame ;

La chambre du Roi en la tour haute ;

La chambre du Roi en la tour près des galeries ;

La chambrette de la Reine auprès de sa chambre qui tend sur les galeries de bois du jardin ;

La galerie allant à la vieille chapelle, près de la tour où souloit se tenir le Roi ;

(1) J'ai conservé les désignations telles qu'elles se trouvent dans les registres auxquels j'emprunte ces détails.

La salle où le duc de Calabre jouait au billard ;
La neuve Chancellerie, faite au mois d'août 1497 ;
L'étude du Roi ;
Le viel Belfroy.

Il n'est pas parlé, dans cette énumération, des offices, des logements des officiers et des domestiques de la maison ducale, des appartements des princes et des princesses, etc., qui devaient occuper encore une place considérable.

Le Palais comprenait, en outre, dans ses dépendances, un grand et un petit jardin, qui se terminaient par un pont-levis au-dessus duquel était une loge d'où l'on tirait aux loups.

Une chambre, ou plutôt une vaste volière, renfermait les oiseaux de toute espèce qu'on élevait en grand nombre.

Enfin, probablement dans une des cours, étaient la *lionnière*, la *louière* et la chambre du maître des lions. Car, à toutes les époques, il y eut, près du palais, une véritable ménagerie où l'on voit figurer des animaux de toute sorte, à part cependant l'ours traditionnel qui, au dire de nos historiens, avait sa loge particulière dans le voisinage de la Porterie.

Ainsi qu'on peut en juger par ces détails minutieux, mais dans lesquels, à défaut de documents historiques, j'ai cru devoir entrer, le Palais Ducal n'était pas, du temps de René II, un édifice sans importance, et l'on aura peut-être une idée de son étendue, lorsque je dirai qu'en 1481, il ne fut pas posé moins de 512 « pieds de voire pour les verrières de tout le neuf ouvrage de la Cour. »

D'énormes fourneaux en terre, peints de différentes couleurs, étaient destinés à chauffer les appartements, et plusieurs mentions nous apprennent que les tuiles des toitures venaient de la tuilerie d'Amance.

Les travaux exécutés dans l'intervalle dont je viens de

parler, furent dirigés sans doute par un nommé Jehan de Forge, qui fut successivement maître des œuvres de la ville de Nancy, puis du duché de Lorraine.

Le célèbre maçon ou imagier Gérard Jacquemin, de Com-merey, dont le nom se rattache à la construction de la Cathédrale de Toul, décorait de sculptures l'oratoire du duc et la chapelle princière de Saint-Georges (1).

Maître Jehan, le verrier, garnissait de vitraux peints la bibliothèque de René, l'oratoire de la pieuse Philippe de Gueldres, et l'allée de la vis ou escalier de la tour du Trésor des Chartes.

Thouvenin, de Nancy, et son fils, ornaient aussi de vitraux peints l'oratoire du Roi.

M^e Pierre, verrier de Strasbourg, faisait la rose du portail et la grande verrière de derrière le maître-autel des Cordeliers.

Mengin Noyer et Didier, de Neufchâtel, refaisaient tout à neuf la vis de la chambre des Comptes, et décoraient la porte d'en bas de cet escalier de piliers et de moulures aux armes du duc « avec deux anges de part et d'autre. »

Jean Crock, l'imaigier, sculptait des chayères de bois pour la Reine, pendant que Laurens, le fondeur, travaillait, dans l'église Saint-Georges, à la sépulture de Ferry de Lorraine, comte de Vaudémont.

On voit, enfin, figurer sur le registre de dépenses du Re-

(1) Gérard Jacquemin travaillait, à cette époque, à la Cathédrale de Toul ; on trouve, en effet, dans le recueil des Lettres Patentes (Archives du département), sous la date du 1^{er} janvier 1486, la mention suivante : « Mandement sur le Receveur Général Antoine Varrin, portant cent cinquante escus (à raison de vingt cinq gros piece), restans de deux cens escus à quoy le Roy de Sicile avoit marchandé à M^e Jacquemin l'imaigier, M^e des œuvres du grand portail de l'église cathédrale de Toul, de faire et tailler l'image du Roy de Sicile avec ses armoyries en ouvrage eslevé et icelles asseoir audit grand portail. »

ceveur général, à cette même époque, Hugo, de Toul ; Bernard, de Lunéville ; Bertrand Maillet, Pierre Garnier, tous peintres, nés probablement dans notre pays ; Hanns Ser-ranch et Bartholomeus Vest, peintres allemands ; maître Pierre, imageur, de Toul ; Georges et Jean Grillot, enlumi-neurs ; François Elzvir, escrivain, et Pierre Jacobi, occupés à embellir d'ornements de peinture et de calligraphie les li-vres dont le duc René garnissait les rayons de sa *librairie*.

La Lorraine, comme l'on voit, n'avait pas attendu le règne glorieux de Charles III pour devenir la patrie naturelle ou adoptive d'artistes en tout genre ; mais la plupart de ceux que je viens de nommer, moins heureux que leurs successeurs, n'ont pas obtenu les honneurs de l'immortalité. Il est certain aussi qu'avant l'année 1502, le Palais Ducal, en raison de l'é-tendue de ses constructions et de ses décorations extérieures et intérieures, était digne de servir à une résidence princière.

Le passage de la *Chronique de Lorraine*, que j'ai précédemment cité, et dans lequel il est dit qu'à cette époque fut commencée la noble mason au lieu de Nancy, ne doit donc pas être pris à la lettre. René ne fit pas commencer le Palais, il y fit seulement faire des travaux d'agrandissement et de reconstruction, qui furent, du reste, assez considérables, puisqu'ils nécessitèrent, de la part du Receveur général, la tenue de registres particuliers, destinés aux dépenses faites pour le « neuf ouvrage de la Cour. »

Malheureusement, ces registres, à l'exception d'un seul, dont je parlerai tout à l'heure, n'existent plus, et l'on ne saurait trop regretter cette perte, car elle nous prive de documents précieux. On trouve seulement, dans les Comptes du Receveur général, pour 1501-1502, la mention sui-vante, qui forme un chapitre :

« *Despense pour le neuf ouvraige que len fait presentement à Nancy.*

» Le Receveur fait ici despence de iiij franz xij gros pour franc quil a prins par ses mains des deniers de sa recepte pour convertir à l'ouvrage neuf de la maison du Roy à Nancy et meismes des deniers des aydes de ceste année dont il sen fera recepte au compte desdicts ouvraiges. »

Ces travaux, dirigés par Jaco ou Jacquot de Vaucouleurs, maître des œuvres du duché de Lorraine, et « maçon de l'ouvrage de la maison », se continuèrent jusqu'à la mort de René II, puis sous le règne du duc Antoine. En 1511, la Porterie était, sinon terminée, du moins fort avancée, puisque l'on plaça, cette année, la statue d'Antoine dans la niche principale. Cette particularité est attestée par plusieurs mentions du registre spécial des travaux du Palais, le seul qui ait échappé à la destruction ; il a pour titre :

Septieme compte de l'ouvraige fait en la maison de Monseigneur le duc à Nancey depuis le premier jour de janvier mil cinq cens et unze jusques au dernier jour de decembre lan cinq cens et douze quest ung an entier.

Ce registre est divisé en chapitres relatifs aux diverses fournitures ou aux différents ouvrages faits pour le Palais ; le plus curieux est le suivant, que je crois devoir rapporter en entier :

Autre despence à Mansuy tailleur pour avoir taillié et fait le pourtrait de Monseigneur le duc qui est à cheval sur le portal de ladicte maison.

« Payé par lediet Receveur audiet Mansuy ymageur pour la marchandie faicte avec lui d'avoir esté au lieu de Savonnières en Partoy faire rayer des pierres de taille et taillié le pour-

trait de Monseigneur qui est à cheval sur le portal de ladiete maison sur la grant Rue ainsi quil se monstre du tout à ses fraiz.... pour ce..... lxxvj fr.

» Audiet Mansuy que lui ont esté ordonnez pour ses journées et despens d'aller avec les charrettons de Sainet Nicolas audiet Savonnieres en allant charger lesdictes pierres par appoinctement à lui fait..... iij fr.

» Audiet Mansuy la somme de xij frans que mondict seigneur lui a fait donner pour et en récompense des perdes quil avoit fait en faisant lediet pourtrait et ce pour une fois.... pour ce..... xij fr.

» Audiet Mansuy pour avoir fait quatre gargoilles pour mettre ez chanlettes de pieces du corps joindant à la grant Rue de ladiete maison et ce des pierres de provision à raison de trois franz la piece..... xij fr.

» Payé par lediet Receveur à Symon le charreton et Jehan Wanier demeurans à Sainet Nicolas pour avoir esté avec trois chers attellez et leurs chevaulx au lieu de Savonnieres en Partoys et amené les trois grosses pierres de taille que lediet Mansuy avoit esté rayer en la poiriere dudiet lieu pour la representation et pourtraict de mondict Seigneur cy devantdiète onquel ouvrage ilz ont vaqué tant allant seiournant que retournant par sept jours entiers, et ce pour leurs journées salaires et despens par appoinctement à eulx fait..... pour ce. xliij fr.

» A Claude Liebault charpentier pour l'appoinctement fait avec luy d'avoir fait une roulette de bois pour charrier et mener ladiete representation depuis lastelier ou les massons besongnent jusques à la porte de ladiete maison pour monter et tirer hault ladiete representation quil mis et assis dessus ladiete porte avec ses gens le tout à ses despens.... v fr.

» A Jehan le sellier esperonnier pour ung mors de bride

quil a fait et attachié les bossettes et esperons du cheval de ladiete representation..... ix gros. »

Une dernière note, placée à la suite de ces mentions, indique que la somme totale payée à Mansuy pour la statue du duc Antoine, s'éleva à la somme de sept vingt francs trois gros.

C'est à cet artiste, généralement désigné sous le prénom de Mansuy, bien qu'il s'appelât Mansuy Gauvain, que sont dues très-probablement, soit en totalité, soit en partie, les belles sculptures de la Porterie, dont une restauration récente nous permet aujourd'hui d'admirer l'ensemble (1).

Le registre auquel sont empruntées les notes que je viens de rappeler, contient un grand nombre de mentions qu'il ne m'est pas possible de reproduire ici ; il en est une cependant que je ne crois pas devoir passer sous silence, parce qu'elle me semble concerner la Galerie des Cerfs :

« Payé par le Receveur à Nicolas le verrier de Nancey pour deux croisiées de verrieres qu'il a faictes en ladiete maison en l'an de ce compte es fenestres de la chambre des assyses venant sur la Rue au loing de l'eglise Sainet George.... tenant lesdictes deux croysiées lxxj piedz de voire.... v fr. »

Si cette salle est bien la Galerie des Cerfs, ce qui paraît ressortir de la courte description renfermée dans la note qui précède, il en résulterait que cette galerie aurait servi, du temps du duc Antoine, à la tenue des assises. Je dois ajouter, cependant, qu'aucune autre mention postérieure ne me permet une affirmation à cet égard.

Ce n'est qu'à partir de l'année 1525, que cette salle est désignée d'une manière précise, et sous la dénomination qui lui est encore conservée de nos jours. A cette époque, le duc

(1) Lorsque je parlerai de l'ensemble du Palais Ducal, je ferai connaître les différents travaux exécutés par cet artiste, dont on admirait les œuvres, mais dont le nom était jusqu'à présent resté ignoré.

Antoine la fit décorer intérieurement, sur la voûte et les côtés, de peintures représentant des scènes de chasse ; peintures en rapport avec les trophées de cornes de cerfs, qui étaient appendus aux murailles.

Plusieurs mentions des comptes du Cellerier de Nancy et du Trésorier général de Lorraine, pour l'année 1525-1524, confirment pleinement ce que disent tous nos historiens au sujet de cette Galerie.

Différentes sommes sont payées « à plusieurs charpentiers pour avoir dressé des échafauds en la grant gallerie des Cerfs que Monseigneur veult faire paindre », et à plusieurs maçons « pour avoir mis bas les testes des cerfs de la grant gallerie. »

Cent francs sont, en même temps, délivrés, par le Trésorier général, « à maistre Hugues, painetre, pour acheter des couleurs pour achever la gallerie que presentement Monseigneur luy a faict paindre. »

Ce maître Hugues ou Hugues de la Faye, qui devint, dans la suite, concierge du Palais, en récompense de ses services, travailla, depuis cette époque jusqu'en 1557, aux peintures de la Galerie des Cerfs : en 1526, il y avait employé déjà « trois milliers d'or », pour lesquels il lui fut donné une somme de 50 florins d'or. En 1556, une nouvelle somme de 20 francs lui était délivrée « pour radoubier les painetures de la Gallerie des Cerfs. (1) »

(1) Payé à M^e Hugues, painetre, trente florins d'or pour trois milliers d'or qu'il a fourny pour la grant galerye de Monseigneur. (Trésorier gén. 1526-27.)

A M^e Hugues, concierge, pour couleurs et estoffes qu'il a fourny en onvraiges de son mestier de painetre par lui faiz ez lieux cy après : en la chambre de Madame, deux francs, en la traveur de son grant cabinet, deux francs. Pour dorer deux grandes planches de noyer ondit cabinet, dix francs. A paindre huit ymaiges de terre cuyte, douze francs. Plus à dorer et argenter de fines couleurs deux moyennes cheyeres

En parlant de Hugues de la Faye, je crois pouvoir consigner ici une particularité qui ne se rattache pas directement à l'histoire du Palais Ducal, mais qui intéresse à un haut degré l'histoire des arts dans la capitale de la Lorraine.

Tout le monde sait qu'il existe, dans l'ancien réfectoire du couvent des Cordeliers, une *Cène* peinte à fresque, et attribuée, de temps immémorial, au célèbre Léonard de Vinci (1). Cette attribution est inexacte ; l'auteur, ou plutôt l'un des auteurs de ce tableau, est le même artiste qui peignit la Galerie des Cerfs. On trouve, en effet, dans le compte de Humbert Pierrot de Hincourt, receveur général de Lorraine, pour l'année 1541-1542, la mention suivante qui n'a pas besoin de commentaires :

» A Medart Chuppin, painctre de Monseigneur, en vertu d'ung mandement donné à Bar le 6^e jour de novembre l'an 1542, la somme de 225 frans monnoye de Lorraine, à quoi ont esté reduictes les parties declarées en dix articles precedent ledit mandement, lesquelles se montoient à 267 frans, *sans la Cene parachevée aux Cordeliers de Nancy, que feu maistre HUGUES avoit commencée...* »

Medart Chuppin, après avoir parachevé la *Cène* des Cordeliers, fut chargé, conjointement avec Claude ou Claudin

(chaises) pour Madame, dix franz, et pour deux autres grandes cheyeres vernyes et brenyes, dix huit gros. Plus encore *pour radoubier les painctures de la gallerie des Cerfz*, vingt frans. (Cellerier de Nancy, 1556-57.)

(1) Il est fort douteux, quoiqu'on ait dit, que cet artiste soit jamais venu en Lorraine ; en effet, son nom ne figure dans aucun des registres que j'ai compulsés, et où sont inscrites cependant, presque jour par jour, les sommes dépensées par le prince. On y trouve, notamment, beaucoup de mentions relatives à des récompenses données à des artistes, à des écrivains, etc. lorrains et étrangers. Il est bien certain que si Léonard de Vinci était venu dans notre province, que si, surtout, il y avait exécuté quelque œuvre d'art, à la sollicitation du duc Antoine, il aurait reçu des marques de la libéralité de ce prince.

Crock, de restaurer les peintures de la Galerie des Cerfs. Voici, à ce sujet, les différentes mentions qui sont consignées dans les registres de l'année 1542-1545 :

« A Pierot le charpentier, pour quatre trastelz (tréteaux) de dix pieds de hauteur qu'il a faict pour faire les allœufz des paintres pour eulx en servir à repaindre et racoustrer la salle des Cerfs, iiij gros.

» Payé par le Receveur à Claude Crock et Medard Chuppin, paintres, par mandement de Monseigneur donné à Nancy le 20^e jour d'avril 1545, la somme de six vingt frans monnoie de Lorraine pour avoir refaict ce qui pour lors estoit necessaire à refaire à la peinture de la Galerie des Cerfs de la maison de Monseigneur à Nancy, et fourni toutes étoffes, réservé l'or, l'azur et l'huile.

» Payé vingt deux frans à Jehan de la Monnoye, marchand demurant à Nancy, pour or battu en feuilles pour redorer et rabiller ladiete Galerie. »

Tels sont les ouvrages qui furent faits à la Galerie des Cerfs sous le règne du duc Antoine ; si rien ne prouve que ce prince l'eût fait construire, il est bien certain, du moins, que ce fut lui qui la fit décorer de peintures, dont la richesse est attestée par la grande quantité d'or employée par les différents artistes qui y travaillèrent successivement.

Charles III fit continuer ou restaurer les peintures entreprises sous le duc Antoine ; les premiers travaux eurent lieu pendant l'année 1550-1551, ainsi que l'attestent les notes suivantes du Cellerier de Nancy :

« A Denys Dieu marchand demurant à Saint Nicolas, 29 frans 2 gros, assavoir 26 frans 8 gros pour dix livres d'azur que lediet Denys Dieu a vendu et délivré à M^{es} Mydas (Médard) et Claudin paintres pour employer à racoustrer et repaindre la peinture de la salle des Cerfs en l'hostel de Mon-

seigneur, au pris de xxxij gros la livre, et pour deux autres livres d'azur au pris de xv gros l'une, xxx gros.

» A Jehan de la Monnoye marchant demeurant à Nancy, pour deux cens d'or battu qu'il a vendu et délivré à Me Mydas painetre pour employer à racoustrer la paincture de la salle des Cerfz, au pris de iij frans le cent...

» A Didier Loilyer demeurant à Nancy pour iiij quartes huille de nois qu'il a vendu et delivré à maistres Mydas et Claudin painetres de Monseigneur pour employer à racouster et remectre à poinet les painctures de la salle des Cerfz, à raison de xvij gros la quarte, v frans vij gros. »

En 1552-55, les mêmes artistes travaillaient encore à la Galerie des Cerfs, et l'on dressa, à cet effet, des tréteaux qui ne furent ôtés qu'en 1557, ce qui semble indiquer des ouvrages assez considérables, puisqu'ils ne durèrent pas moins de quatre années (1).

(1) Il y eut encore, à cette époque, d'autres travaux faits à l'intérieur de la Galerie des Cerfs ; en voici l'indication d'après les comptes du Cellierier de Nancy :

» A Jehan pottier d'estain.., pour six livres soldures quil a vendu.. pour solder les chanlettes de pierres couvertes de plomb de la gallerie des Cerfz... xvij deniers.

» A Pierre Coyn recouvreur en l'hostel Monseigneur quatre frans douze deniers pour xij journées qu'il a ouvré.. à recouvrir et boucher toutes les gouttières de dessus la salle des Cerfz...

» A Demange Beurre fontenier, Martin Beurre et Claudin Deltrecourt charpentiers... trois frans deux gros pour neuf jours et demy qu'ilz ont ouvré en la maison mondit seigneur à faire quatre grans tresteaux pour servir aux painetres à repaindre la salle des Cerfz...

» A Jehan Jacquot dict de la Monnoye... pour ung cent d'or battu quil a délivré à maistres Medart et Claudin painetres pour employer à racoustrer la gallerie des Cerfz.... xj fr. x gros.

» A Didier Loilier demeurant audiet Nancei pour deux quartes d'huille de noix qu'il a vendu et delivré pour repaindre la salle des Cerfz... iij fr. iij gros. » (Cellierier de Nancy, 1552-55.)

» A Pierron recouvreur des haultz ouvraiges..... et plusieurs aultres quilz ont ouvré et fourny chacun de leur mestier.... à solder les chanlettes de dessus la gallerie des Cerfz.... xvij fr. j gros xiiij deniers.

Plusieurs mentions des comptes suivants nous apprennent qu'il existait, au-dessus de la salle des Cerfs, une chambre désignée sous le nom de chambre de la Tapisserie, et une tour appelée Tour de Paradis (1).

En 1572-1575, une somme de 475 francs fut délivrée à Jean Bleyer de Bariscord pour avoir peint « quatre grands chandeliers pendans en la Galerie des Cerfs. »

Lors des pompeuses cérémonies qui se célébraient aux funérailles de nos ducs, la Galerie des Cerfs, dépouillée de ses trophées de chasse, et toute tendue de noir, était transformée en salle funèbre, et l'on y exposait le corps du Souverain. Il est fâcheux qu'Edmond du Boulay, dans sa *Vie et trespas des deux princes de paix, le bon duc Anthoine et saige duc François*, ne soit pas entré dans quelques détails à cet égard, et qu'il n'existe aucun ouvrage antérieur à la *Pompe funèbre de Charles III*, dans lequel on puisse trouver une description complète des cérémonies qui avaient lieu dans la salle des Cerfs.

Edmond du Boulay se borne à dire, en parlant des funérailles du duc Antoine : « Le maistre des cerimonies du

» A Denys Dieu... pour deux cens d'or fin qu'il a vendu et délivré à Medart et Claudin, painctres de Monseigneur... pour racoustrer la gallerie des Cerfz... vj fr »

Une autre mention de cette même année 1555-1556 (Cellerier) parle de recouvertures aux chanlettes de plomb de cette galerie.

Les comptes de l'année suivante renferment encore cette mention : « Payé deux gros quatre deniers à un manouvrier pour avoir porté les tresteaux et planches qui ont servy aux painctres en rabillant la gallerie des Cerfz. »

(1) Payé trois frans sept gros douze deniers à Pierrot le recouvreur pour avoir recouvert le toit de dessus le Rond et dessus la gallerie allant à l'oratoire des Cordeliers, de la *chambre de la tapisserie* dessus la gallerie des Cerfz.

Payé dixneuf franz deux gros quatre deniers à Pierre le recouvreur pour avoir racoustré le toit de la gallerie des Cerfs au-dessus de la *Tour de Paradis*.

temporel fait assembler toute la noblesse, et tous ceulx de la maison du feu Prince en la *grande salle* de la triumpante maison ducalle de Nancy à vne heure apres mydy, et à la mesme heure le maistre des cerimonies du spirituel fait congreger au couvent de saint Francoys (les Cordeliers) tous les suffragantz, prelatz, abbez.... lesquelz il admena en la grande court, puis les fait monter par la vitz (l'escalier) du concierge et tourner par dessus les haultes galleries droict à la chambre qui est aupres de la grand' vitz.... devant laquelle chambre s'arrestèrent, et alors moy roy d'armes vestu de ma cotte d'armes, et accompagné des Heraulx, poursuivant et cloches d'armes, l'entray en la *grande salle* susdiete, ou estoient ceulx du temporel... » Ce qu'il y a d'incomplet dans la description du Roi d'armes de Lorraine, s'explique, du reste, facilement : le duc Antoine était mort à Bar l'année précédente, et l'on se bornait à lui célébrer un service funèbre dans sa capitale. Il en est à peu près de même pour le duc François, qui, comme l'on sait, mourut à Reniremont (1).

(1) Un chapitre particulier des comptes de Quiriace Fournier, trésorier général de Lorraine, pour les années 1544-45 et 1545-46, a pour titre : « *Parties en draps noirs achaptez de plusieurs marchans pour servir au deuil funeraulx et enterrement de feuz de tres heureuses recordacions messeigneurs les ducz Anthoine et François ausquels Dieu face paix.* » La somme totale « des parties tant draps de soye que de layne, » se monte à 22,855 francs pour l'année 1544-45, et à 24,560 francs 7 gros 6 deniers pour l'année suivante.

Un autre chapitre est intitulé : « *Despence en deniers pour les funeraulx obsecques et enterrement faictz pour feuz de tres heureuse memoire les ducs Anthoine et François quy Dieu absolve ensemble pour la Reyne du pont amontson* (Philippe de Gueldres).

On trouve, entr' autres, pour l'année 1545-46, la mention suivante :

« A Lorraine herault d'armes la somme de vingt cinq escus d'or soleil vallant quatre vingtz quatre gros et demy monnoie de Lorraine à luy ordonné par Madame et Monseigneur de Metz pour faire imprimer à Metz les cerimonies faictes aux enterrements et annatz de feuz de bonne memoire Messeigneurs les ducs Anthoine et François que Dieu absolve. »

Dans les registres de 1546-47, on lit encore cette autre mention :

Néanmoins, à défaut d'autres documents, les comptes du Cellerier de Nancy peuvent nous fournir quelques renseignements précieux. On trouve, en effet, dans les registres de 1575-1574, plusieurs notes relatives à la dépense faite « pour les trespas, funérailles et enterrement de feu^e ma dame » (la princesse Claude de France, épouse de Charles III).

On lit, entr' autres choses, dans le chapitre spécial consacré à cet objet :

« Payé à François Drowin pour fournitures de chevrons de chene et de sapin pour faire une barriere devant la tapisserie de drap noir en la sale des Cerfz, une barriere au devant ou estoit le corps de feu^e ma dame en ladicte sale... vij frans ij gros.

» A plusieurs menuisiers et charpentiers pour faire landres, barrieres et oster et remectre les testes des cerfz en la gallerie des cerfz pour tendre en partie de ladicte gallerie de drap noir ou a esté porté le corps de feu^e ma dame, qu'au-paravant estoit à la neuve sale... ix frans ij gros (1). »

A partir du XVII^e siècle, des artistes, dont les noms sont arrivés jusqu'à nous, commencent à travailler à la Galerie des Cerfs ; ce sont d'abord, en 1600, Claude Henriet, dit de Châlons, et Remond Constant, ainsi que l'atteste la note suivante des Comptes du Trésorier général de cette année :

« A Edmond du Boulay Roy d'armes de Monseigneur le Duc la somme de trante six escus soleil vallant six vingtz ung frans trois gros monnoie de Lorraine pour le rembourser des frais et peines par luy exposées tant pour composer que pour faire imprimer relier et dorer aussy graver et enluminer les armes des livres de la genealogie et cerimonies accomplies aux enterrements de feuz messeigneurs les Dues Anthoine et François que Dieu absolve. »

(1) Les comptes de la même année font mention d'une muraille de briques faite derrière la porte de la grand'vis (grand escalier) quarré allant en la Galerie des Cerfs ; du racoustrement des toits de la sallette entre la salle des Cerfs et la chambre neuve ; enfin d'une dépense faite pour couper les glaces de dessus les galeries de la Cour depuis la salle des Cerfs jusqu'à la grand'vis.

« A M^e Claude Henriet, painetre à S. A., 459 frans 7 gros pour plusieurs matériaux qu'il at fourny et journées qu'il a vaequé avec Remond Constant et Moyse Bougault, painetres de Nancy, et ung serviteur, travaillantz en la Gallerie des Cerfz à rabiller les peintures effacées de ladiete gallerie. »

Il parait que les dégradations fréquentes des peintures de cette Gallerie provenaient de l'humidité qui y régnait pendant l'hiver. On trouve, en effet, dans les registres du Cellerier de Nancy, pour 1601, la mention d'une somme de 6 franes payée à la concierge du palais « pour six bichetz de cendres quelle a heu achepté pour meetre sur le pavé de la Gallerie des Cerfz affin de garder qu'il ne soit pas gasté par le charbon que l'on a esté contrainct de meetre par tout pour assurer la frescheur et humidité provenant du desgel durant cest hiver (1). »

A dater de 1605, les assises, qui avaient eu lieu précédemment, ainsi que je l'ai dit, dans la Gallerie des Cerfs, commencèrent à se tenir dans une autre salle, qui est désignée sous le nom de Salle des Suisses.

En 1606, Jacques Belange, et non Thiéry Belange, comme l'appellent la plupart de ses biographes, fut chargé, par Charles III, de refaire les peintures de la Gallerie des Cerfs :

« Payé par le Reeveur (du domaine de Nancy) 1,200 franes à Jacques *Belanges*, painetre de Son Altesse, pour

(1) On y trouve encore les mentions suivantes :

« A Thomas Boulangier maître de la Corne de bœuf la somme de dixhuict frans dix gros huict deniers pour deux cordes un quart de bois pour la Chambre, six corbeilles de charbon et une douzaine de fagotz à la Court pour la salle des Cerfz.

« A Hardy, postier d'estain la somme de dix frans ung gros pour... soudure... pour solder les chanlettes de cuivre de dessus la gallerie des Cerfz... »

avoir repeint en huile vingt carreaux de la chasse du cerf, peint contre les murailles de part et d'autre de la Galerie des Cerfs de l'hostel ung grand careau de ladiete chasse au bout de ladiete galerie en entrant, ung demi careau de mesme qui est sur les deux portes de ladiete galerie, et trois figures de personnages estans de part et d'autre de la cheminée d'icelle. »

Cette mention, la plus explicite de celles que j'aie pu découvrir, prouve que la Galerie des Cerfs ne devait pas uniquement son nom aux trophées de chasse qui y étaient appendus, mais encore aux peintures qui décoraient les murailles. Elle renfermait, en outre, une magnifique table de marbre et d'agate, dont l'origine et la destination ne sont pas connues, mais que ses dimensions devaient rendre un objet précieux et rare, car il ne fallait rien moins que dix aunes et demie de futaine d'Angleterre pour l'envelopper.

Il est à présumer que les travaux faits par Belange à la Galerie des Cerfs furent considérables, et que probablement il refit en entier les peintures de Hugues de La Faye, de Medart Chuppin, de Claudin Crock, d'Henriet et de Constant, puisqu'à partir de 1626, cette Galerie avait pris son nom et qu'on l'appelait la *Galerie des Cerfs de Bellange* (ou Baillange) (1).

Plus heureuse que d'autres parties du Palais Ducal, elle échappa aux ravages de l'incendie de 1628, dont elle fut préservée sans doute par l'épaisseur de ses murailles. Mais ni la solidité de ses murs, ni les riches travaux d'art qui l'embel-

(1) On trouve, dans les comptes de la Cellerie de Nancy, pour 1629, une mention qui est à peu près la même qu'une autre des registres de 1626 ; on y lit :

« A M^e Jean Breton, la somme de 558 fr.... pour avoir.... employé plusieurs journées... à raccommorder les toitures de la *salle des Cerfs de Bellange*..... »

lissaient ne devaient la préserver des outrages et des dégradations qui l'ont réduite à un si déplorable état.

L'histoire de la Galerie des Cerfs, du moins au point de vue artistique, s'arrête à l'année 1629, époque où l'on y fit seulement quelques restaurations extérieures d'une médiocre importance. Depuis lors, il en est à peine fait mention. Le règne désastreux de Charles IV, temps de malheurs pour notre pays, et l'occupation de la capitale de la Lorraine par les troupes françaises, arrêterent l'impulsion puissante donnée aux arts par Charles III et par son successeur. Le Palais Ducal, devenu momentanément le Louvre de Louis XIV et d'Anne d'Autriche, ne fut point, sans doute, complètement respecté, et peut-être la Galerie des Cerfs eut-elle à souffrir alors ses premières mutilations.

J'ai dit, en parlant des funérailles de la princesse Claude de France, que, lors des magnifiques cérémonies qui avaient lieu à la mort de nos souverains, la Galerie des Cerfs était dépouillée de ses trophées de chasse, et que, tendue d'étoffe noire, elle était transformée en salle funèbre.

La Ruelle, dans sa *Pompe funèbre de Charles III*, a donné de cette salle, telle qu'elle était dans ces occasions solennelles, une description complète, à laquelle j'emprunterai quelques détails.

La salle funèbre, dit-il, fut préparée en la Galerie des Cerfs, dont on retrancha cinquante pieds environ, près de la cheminée, par une tenture de drap noir, qui s'étendait dans toute la hauteur et le contour de la Galerie, et sur le haut de laquelle étaient placés, à une certaine distance l'un de l'autre, de grands et moyens écussons d'argent. Un drap noir fut pareillement étendu sur le plancher, et l'on éleva, à six pieds du retranchement, une balustrade à balustres tournés de bois noirci, avec une tablette sur laquelle on plaça,

de chaque côté, douze grands cierges avec doubles armoiries environnées de l'Ordre de Saint-Michel.

« Au milieu de cette balustrade, sur des tréteaux de trois pieds et demi de hauteur, fut posé le cercueil couvert de trois draps de toile fine, de velours et de drap d'or. Sur le dernier, à l'endroit de la tête, fut mis un riche carreau de drap d'or frisé, sur lequel on posa la couronne, et à droite et à gauche le sceptre et la main de justice ; et près de ce carreau un carreau semblable pour le grand Ordre de Saint-Michel, d'or massif. Sur le cercueil s'élevait un grand dais de velours noir, avec doubles pentes à franges de soie noire. Derrière la tête, sur un escabeau couvert de velours noir, était placée une croix d'ébène avec un crucifix et personnages d'argent sur son piédestal. A l'opposite, sur un tabouret couvert de serge noire, était le bénitier avec son goupillon d'argent doré avec chandeliers d'argent et cierges ornés d'écussons d'armoiries comme les précédentes.

» Le grand autel fut dressé près du retranchement, du côté de la cour... Il était garni, dans toute sa hauteur, de parements de velours noir croisé de satin blanc, et de six chandeliers d'argent avec cierges et armoiries.

» Vis-à-vis, sur la rue, fut dressée la chapelle de feu S. A., garnie de mêmes parements et de deux chandeliers d'argent. On mit à côté un Prié-Dieu couvert de serge noire avec deux carreaux de même étoffe, et sur l'un les heures du prince défunt, couvertes aussi de serge noire.

» On fit une autre balustrade au travers de ladite salle, avec une large porte au milieu, gardée par des archers pour contenir la multitude ; et comme il n'y avait aucune clarté des fenêtres tendues de drap noir, on attacha trois grands lustres garnis de serge noire avec de gros cierges, qui, avec les

vingt-quatre qui brûlaient autour du corps et ceux des autels, donnaient la lumière exigée dans cette cérémonie.

» A droite et le long de la balustrade, furent placés dix fauteuils avec carreaux pour S. A. et les princes du sang, et vis-à-vis deux autres pour les ambassadeurs.

» Derrière la balustrade, au côté droit, un siège pour le grand chambellan, et au côté gauche un autre pour le capitaine des gardes.

» Devant le grand autel, trois fauteuils pour le prélat officiant et les prélats mitrés qui l'assistaient ; et entre l'autel et les fauteuils des princes, d'autres fauteuils de velours noir pour les évêques, et entre les sièges des ambassadeurs et la chapelle de feu S. A., un banc à dos de dix pieds de long pour quelques-uns des prélats mitrés.

» Environ à six pieds au-dessous du grand autel furent placés deux fauteuils pour M. le Primat et M. le grand-prévôt de Saint-Dié ; et à six pieds plus loin, un banc en travers, de huit pieds, couvert de serge noire, pour d'autres prélats mitrés ; puis un autre banc le long de la tendue pour d'autres prélats aussi mitrés ; enfin, après ce banc, vingt-un autres couverts de même pour les abbés non mitrés, chanoines, prêtres et religieux.

» Pendant tout le temps de ce Funèbre, les chambellans et les valets de chambre gardaient et veillaient par tour en ladite salle. Il y avait aussi toujours en grand nombre des gens d'église qui chantaient et psalmodiaient sans interruption (1). »

(1) La magnificence des funérailles de nos ducs avait fait dire que les trois plus belles cérémonies qu'on pût voir en Europe étaient l'enterrement d'un duc de Lorraine à Nancy, le couronnement d'un empereur à Francfort et le sacre d'un roi de France à Reims.

Voici, relativement à la Pompe funèbre de Charles III, quelques notes qui m'ont semblé intéressantes au point du vue artistique et bi-

Tel était l'aspect qu'offrait la Galerie des Cerfs, les jours de cérémonies funèbres ; on peut, du reste, en avoir une idée plus exacte, en jetant les yeux sur les magnifiques planches qui accompagnent le texte de La Ruelle ; il est à regretter seulement que les tentures de la voûte et des côtés masquent les peintures restaurées par Belange.

Le duc Léopold ayant trouvé l'ancien Palais, ou plutôt l'ancienne Cour trop irrégulière, chargea Boffrand, son pre-

bliographique ; elles sont empruntées aux comptes du Trésorier général de Lorraine, pour les années 1616, 1617, 1619 et 1624.

« Payé 200 frans au sieur de Ramberviller, lieutenant general en l'evêché de Metz, en consideration des frais qu'il a exposés au projet qu'il auroit faict de mettre sur la presse les pompes funebres de feue S. A. (1616). »

« Au sieur Claude de la Ruelle, conseiller d'estat et secretaire des commandemens et finances de S. A., la somme de cent frans pour douze exemplaires du livre que de l'ordonnance d'icelle il a composé en langue latine et françoise avec portraictz de son invention taillez de taille à eau forte et lequel par privilege il a mis en lumiere, contenant tant les ceremonies, honneurs et pompes funebres faict à l'enterrement de feue S. A., que l'ordre tenu à l'entrée faicte à sadicte Altesse en la ville de Nancy, lesquelz douze exemplaires il a fournis et delivrez de son commandement et ont estez envoiez à quelques seigneurs de France, d'Allemagne et d'Italie qui ont desirez les avoir (1617). »

Pareille somme est encore délivrée pour douze autres exemplaires qui ont été donnés à quelques prélats et grands seigneurs qui les ont demandés.

En 1619, une nouvelle somme de cent francs est donnée à Claude de la Ruelle « pour huit volumes reliez et exemplaires du livre qu'il a composé touchant l'enterrement et pompe funebre de feue S. A. »

La Ruelle, composa aussi, pour mettre sur le double cercueil du duc Henri, une inscription latine qui fut gravée par Callot. Cette particularité est attestée par la note suivante empruntée au registre du Trésorier général, pour 1624 :

« A Jacques Callot, tailleur de taille double en eau forte, quarante frans pour avoir fourni deux planches de cuivre et sur chacune d'icelles taillé une inscription latine faicte et dressée par le sieur La Ruelle, secretaire d'estat, contenant les an, jour et heure que le feu duc Henry 2^e du nom est decedé, ensemble les ans, mois et jours qu'il a vecu et regné, avec un éloge à sa louange, l'une des dites planches de cuivre ayant été soudée contre le cercueil de plomb et l'autre clouée contre le cercueil de bois de feue S. A. pour servir de memoire à la posterité. »

mier architecte, de construire sur son emplacement un nouveau Palais beaucoup plus magnifique, dont les travaux furent commencés en 1717, puis arrêtés à la mort de Léopold.

En 1743, ce dernier Palais, de même que tout ce qui restait de l'ancienne Cour, fut démoli, à l'exception de la Galerie des Cerfs, où fut placée, en 1750, la Bibliothèque publique fondée par Stanislas. Cette salle, dit Lionnois, avait été ornée d'armoires très-solides et de bon goût dans toute son étendue. La société Littéraire, créée également par ce prince, y tint sa première assemblée, le 5 février 1751, en présence de la cour et de tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la ville. C'est, comme on le sait, dans cette séance solennelle, que M. Thibaut, procureur général de Lorraine, décerna, pour la première fois, au Roi de Pologne, le surnom de Bienfaisant. Du reste, ni le chevalier de Solignac, ni le comte de Tressan, qui prononcèrent de fort pompeux discours, embellis de toutes les fleurs académiques, ne trouvèrent un mot pour faire allusion aux souvenirs que devaient éveiller dans tous les cœurs lorrains la vue de l'unique salle encore debout du Palais de René II, d'Antoine et de Charles III. M. Thibaut seul fut, selon ses expressions, « pénétré d'un respect timide pour la majesté du lieu. »

Le 27 juin 1765, Stanislas, voulant mettre la bibliothèque publique dans un endroit où elle fût plus à portée de tout le monde, ordonna qu'elle fût placée dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, où seraient immédiatement transportés et arrangés les armoires, tableaux, livres, manuscrits, instruments et machines qui se trouvaient dans la Galerie des Cerfs de l'ancien Château. Le Roi de Pologne ordonna aussi que les assemblées particulières de l'Académie se tiendraient à l'avenir dans une des salles de la nouvelle bibliothèque.

La Galerie des Cerfs perdit ainsi tout ce qui pouvait lui

donner l'ombre d'une physionomie historique, et lorsque la gendarmerie eût été installée dans la partie de l'ancien Palais qui avoisine les Cordeliers, cette Galerie fut transformée, comme elle l'est encore aujourd'hui, en un grenier à fourrage.

Je dois ajouter, cependant, qu'une sorte de respect traditionnel ne cessa de s'attacher à cette salle, si déplorablement mutilée, et qu'on la regarda toujours comme un sanctuaire artistique dont l'ignoble destination ne pouvait être que transitoire. Ainsi, lorsqu'en 1825, la Préfecture et ses bureaux furent transférés dans l'hôtel de l'ancien Gouvernement, cette translation n'eut lieu que « sous la réserve, pour la ville, d'établir son Musée de tableaux dans la Salle des Cerfs. »

Quand bien même cette destination ne serait pas indiquée officiellement, elle le serait par les raisons si puissantes de l'art et de la nationalité. L'Administration l'a compris, et la Société d'Archéologie Lorraine ne pouvait concevoir une idée plus patriotique que celle de travailler à recueillir, pour meubler la Galerie des Cerfs, lorsqu'elle sera devenue Musée Lorrain, les œuvres des artistes que notre pays a vus naître, et les restes des monuments que le temps n'a pas encore entièrement détruits.

NOTA. — J'ai omis de dire, en parlant des travaux de la commission de la Galerie des Cerfs, que M. Humbert, architecte à Nancy, avait soumis à cette commission un projet de restauration de la Galerie, avec des plans exécutés d'une manière très-remarquable.

ANCIEN VOYAGE

DANS UNE PARTIE

DE L'ARRONDISSEMENT DE REMIREMONT*,

PAR M. RICHARD,

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE REMIREMONT.

« ...Le lendemain (29 septembre), nous partîmes au plus grand matin (de Saint-Amarin), dit Dom Ruinart, nous dirigeant par les chemins les plus pénibles et à travers les rochers vers le mont *Bussan (sic)*, qui s'élève entre l'Alsace, le comté de Bourgogne et la Lorraine. On trouve sur sa cime

* Ce fragment curieux est emprunté à la relation d'un voyage littéraire fait, aux mois de septembre et d'octobre 1696, dans la vallée du Thillot et à Remiremont par Dom Ruinart, célèbre bénédictin, chargé de faire des recherches relatives à l'histoire de son ordre. On trouvera, dans ce morceau, dont une partie a été traduite par M. Matter, plusieurs notes archéologiques fort intéressantes sur l'église de Remiremont, les antiquités du Saint-Mont, etc.

une source d'eaux minérales d'une nature analogue à celle de Soultzbach. La pluie s'étant jointe aux désagréments de la route, et le vent, secouant les arbres, ayant répandu sur nous toute la masse d'eau qu'ils avaient reçue, nous fumes tellement inondés, qu'à la fin il n'y avait plus rien de sec sur toute notre personne.

» En descendant la montagne, nous vîmes les petits filets d'eau qui forment, en se joignant, le torrent de la Moselle, grossi en rivière à quelques lieues plus loin. En suivant les bords de cette eau, nous atteignîmes à l'Etraye, endroit où nous assistâmes d'abord à la messe de saint Michel, dont on célébrait la fête, et où nous dinâmes ensuite dans une salle qui nous laissait à peu près en plein air, tant les fentes des fenêtres donnaient de jeu au vent. Cependant, nos hôtes ayant nourri le foyer avec quelques branches humides et des feuilles mortes, nous nous séchâmes tant bien que mal au milieu des larmes que nous arrachait la fumée. *Laerymoso non sine fumo*. Ce diner achevé, nous remontâmes à cheval et, avec le coucher du soleil, nous entrâmes dans la ville de Remiremont.

» Cette ville, située sur la Moselle, doit sa célébrité à une église de chanoinesses séculières que fit construire l'empereur Louis III au pied du *Mont-Saint* (le Saint-Mont), après qu'un incendie eut réduit en cendres, au dixième siècle, le couvent qui avait occupé la cime de la montagne. L'abbesse actuelle de cette maison est l'illustre princesse Dorothee de Salm, qui, ainsi que sa noble sœur, la princesse Christine, nous a reçus avec tous les témoignages d'une haute bienveillance. Nous y passâmes quelques jours, et nous y serions demeurés plusieurs autres encore, si nos projets ultérieurs l'avaient permis.

» L'église de cette abbaye est vaste. Un tremblement de

terre l'ayant ébranlée, l'illustre abbesse y a fait placer des colonnes plus solides. Le pape Léon IX en a consacré lui-même le maître-autel (en 1050), auquel officient seuls les sept chanoines préposés à l'instruction religieuse des vierges du monastère. Derrière cet autel il s'en trouve un autre, plus élevé, où l'on garde cinq boîtes à reliques, renfermant celles de saint Romarie et d'autres bienheureux. On y remarque aussi le portrait de sainte Salitude (sainte Gebertrude) avec le voile ou la gorgerette que les Grecs appellent *Kolposegon*, et avec le manteau de chanoinesse. C'est de la même manière qu'est représentée sa statue aux portes de l'église, et que figurent les abbesses sur leurs tombes. On doit conclure que le costume des nonnes, qui a disparu entièrement, s'est longtemps conservé dans cette abbaye.

» On garde dans la sacristie un voile oblong, dont l'autel se couvre dans certaines fêtes, et que doit avoir donné le pontife de Rome.

» Le crucifix peut avoir sept ou huit siècles ; le Christ y est *habillé*.

» Le cimetière, qui est hors de l'église, renferme quelques tombes anciennes.

» Dans une église souterraine se trouvait jadis une chapelle assez grande, dédiée à saint Benoit ; elle est entièrement délabrée aujourd'hui, et l'autel en a été enlevé afin que rien ne fournit désormais l'occasion d'imposer de nouveau aux chanoinesses l'ancienne règle de Saint-Benoit.

» Le 30 septembre, il y eut réception solennelle de l'une de ces nobles femmes. Après les cérémonies qui se font en chapitre, elles se rendirent toutes au chœur, en procession. Là, l'abbesse se tenant debout à sa place, ayant devant elle la nouvelle chanoinesse, lui attacha d'abord je ne sais quelle petit chaînette à la chevelure (le texte dit *in occipite*), lui

jeta ensuite un ample manteau sur les épaules, lui présenta un peu de pain qu'offrait un officier, lui fit boire une goutte de vin et la fit conduire dans sa stalle ; après quoi commencèrent les prières et l'hymne *Te Deum*. Nous assistâmes ensuite à la procession et à la grand'messe, qui fut chantée par les seules chanoinesses, d'une manière très-solennelle, ainsi que les autres parties de l'office.

» Le chœur est fermé de grillages.

» L'enclos de l'abbaye est très-vaste ; les chanoinesses y occupent des maisons séparées. On ne tolère pas qu'un homme y passe la nuit, mesure qui est due au zèle et à la piété des illustres princesses. Ce n'est pas que la chose n'ait été défendue antérieurement à leur entrée dans la maison, mais c'est qu'elles veillent mieux qu'auparavant à ce que la défense ne soit pas enfreinte (1).

» Le 1^{er} octobre, nous gravâmes la montagne où était autrefois le monastère de *Habendum*. Avant de parvenir au sommet, nous remarquâmes le commencement d'une chaussée destinée à établir une communication avec la montagne voisine très-élevée, lieu de retraite de saint Arnould, évêque de Metz. On appelle cette chaussée, dans le pays, le *Pont des Fées*. Sur la plate-forme du sommet étaient deux monastères pour des hommes et pour des femmes, que saint Romaric fit construire sur l'emplacement de son château, ce qui fit donner à la montagne le nom de *Romari-Mont*. Par la suite, le monastère de femmes fut transféré, comme nous l'avons dit, dans le vallon au-delà de la Moselle, et prit le nom de REMIREMONT ; celui des hommes resta sur la montagne que l'on nomma le SAINT-MONT. Ce monastère est de la congrégation de Saint-Vanne.

(1) Ici finit la relation traduite par M. Matter.

» Outre l'église du monastère, où l'on célèbre chaque jour l'office divin, il existe encore cinq oratoires disséminés sur la pente de la montagne ; au nord, sont ceux de la Sainte-Croix et de saint Michel ; au levant, le premier que l'on rencontre est celui de sainte Claire ou sainte Cécile, qui y fut enterrée, et où existe encore son tombeau vide ; le second est celui de sainte Marguerite ; le troisième, qui paraît le plus ancien, est divisé en deux ailes ayant à leur gauche deux tombeaux antiques, élevés chacun sur quatre colonnes : c'est la sépulture des saints Amé et Romarie, dont les restes ont été transportés, avec d'autres reliques, à l'église de Remiremont. On n'a laissé dans l'église du Saint-Mont, qui occupe le point culminant de la montagne, que le corps de sainte Claire et quelques fragments d'autres reliques. »

» Il ne reste plus sur cette montagne d'autres vestiges d'antiquités que les tombeaux que l'on exhume çà et là. On remarque sur une pierre carrée, encastrée dans la muraille nord-est de l'église des religieux, deux figures d'homme tellement frustes, que nous n'avons pu en déterminer le sujet. La sculpture paraît appartenir à la période romaine.

» La bibliothèque du Saint-Mont renferme beaucoup de manuscrits ; ce sont pour la plupart d'anciens traités des SS. Pères et quelques opuscules de ce genre.

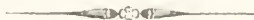
» En descendant par le côté méridional, qui est très-escarpé et hérissé de rochers, nous avons vu la grotte où saint Amé se retirait pour faire sa pénitence. Cette grotte est si étroite qu'elle peut à peine contenir un homme. On a planté une croix à proximité. Un peu plus bas est l'église paroissiale du village voisin (c'est l'ancienne église de Saint-Amé, dont il ne reste que quelques vestiges sur une plate-forme ; elle a été abandonnée en l'année 1724, et remplacée par celle qui a été construite au village de Saint-Amé). La

porte méridionale de cette église est précédée d'un petit vestibule, renfermant un tombeau antique sans inscription. A environ vingt pas de là, est un petit ermitage habité par deux frères.

» Le 2 octobre, nous traversâmes la Vologne qui, réunie au ruisseau qui coule du lac de Gérardmer, nourrit de petits poissons à écailles renfermant des perles. Au sommet de la montagne qui domine cette rivière, est le vieux château qu'habitaient les ducs de Lorraine quand ils faisaient pêcher les huitres à perles.

» De là nous vîmes à Champ, remarquable par son ancienne église, dont on attribue la construction à Charlemagne (1), et en quittant la ville de Bruyères nous entrâmes dans la forêt. Nous franchîmes la montagne au revers de laquelle fut commis l'assassinat de Renaud de Senlis, évêque de Toul, par Maherus, grand-prévôt de Saint-Dié. Maherus avait précédé cet évêque au même siège épiscopal, d'où il s'était fait chasser.

» Au coucher du soleil, nous arrivâmes au monastère de Moyenmoutier, laissant à notre droite la ville de Saint-Dié et à gauche l'abbaye des Prémontrés d'Etival, que nous visitâmes le lendemain.... »



(1) L'église de Champ a été construite dans le milieu du XI^e siècle. M. Aug. Digot, membre de la Société d'Archéologie Lorraine, a publié, dans le Bulletin Monumental, une Notice sur cette ancienne église.

RECHERCHES

SUR

QUELQUES MONNAIES

MÉROVINGIENNES ET CARLOVINGIENNES,

Pour la plupart inédites,

FRAPPÉES OU TROUVÉES A VIC-SUR-SEILLE, MARSAL, MOYENVIC ET LEZEY

(Meurthe),

PAR M. L'ABBÉ KLEIN.

Le goût de la numismatique s'est répandu à proportion des services signalés que cette science a rendus aux études géographiques et historiques. Combien de faits nouveaux mis en lumière, d'erreurs rectifiées, de doutes éclaircis, d'origines expliquées, de nouvelles méthodes d'appréciation créées par les travaux consciencieux et persévérants d'une multitude de savants numismatistes répandus sur la surface de la France. Surtout en ce qui concerne la période si obscure du moyen-âge, la suite chronologique des rois, des évêques et des seigneurs a été mieux établie, le chaos des événements débrouillé, les limites des pays et les morcellements opérés par la féodalité, déterminés d'une manière plus précise, et la

lumière portée sur l'histoire des cités plus importantes a rejailli jusque sur celle d'humbles bourgades. Aussi la partie numismatique de l'histoire des provinces et des villes est-elle regardée avec raison comme le flambeau destiné à jeter un jour certain sur les phases ténébreuses de leur vie politique.

Que de localités plus ou moins considérables, dont l'origine serait inconnue ou incertaine, et sur le sort desquelles on est désormais fixé. Plusieurs même, dont les livres n'avaient pas fait mention, ou qu'ils avaient confondues avec d'autres, ont été en quelque sorte rendues à l'existence. Pour nous borner à la Lorraine, n'est-ce pas aux savantes et ingénieuses investigations du baron Marchant, de M. de Sauley, et d'un homme de génie, Joachim Lelewel, le véritable créateur de la numismatique du moyen-âge, que nous devons d'être renseignés sur l'histoire monétaire de notre province dans ces temps reculés, et en particulier sur l'antiquité des petites villes de Vic-sur-Seille, Moyenvic, Sarrebourg et Marsal, au sujet desquelles nous n'avions aucun monument écrit avant le VIII^e siècle. Nous savons par les *triens* ou tiers de sou d'or mérovingiens frappés dans ces villes, que les rois francs y avaient, dès le VI^e siècle, des ateliers monétaires, lesquels avaient succédé aux ateliers romains et conservé leurs traditions artistiques, d'abord avec assez de fidélité et de pureté, mais ensuite singulièrement dégénérées. Le style de ces *triens* les rend fort remarquables ; ils ressemblent à ceux de Metz, Toul, Troucey, Scarponne et lieux circonvoisins ; ce qui prouve avec évidence qu'aux VI^e et VII^e siècles il y avait en France plusieurs écoles artistiques locales, écoles qui, outre le type romain dont elles reflètent les traces, affectaient néanmoins une allure provinciale bien caractérisée. En sorte qu'il suffirait de jeter les yeux sur un atlas où seraient fidèlement représentées les di-

verses séries des *triens* mérovingiens frappés sur tous les points du vaste empire des Francs, pour y reconnaître, au moyen d'une étude réfléchie des nuances du style, la distinction des provinces et même des races. Quoiqu'en général conservant les mêmes principes, les artistes des différentes monnaies se distinguaient par un faire particulier.

Cet art mérovingien qui, après la décadence de l'imitation romaine, fut d'abord extrêmement barbare, atteignit, dans les cinquante dernières années du VII^e siècle, une certaine perfection, et, chose digne de remarque, elle s'opéra principalement dans la Haute-Austrasie, dans la France Mosellane, à Metz, Sarrebourg et Vadosovico (Vic-sur-Seille). C'est ce que nous aurons l'occasion de signaler dans les recherches qui vont suivre.

Les tiers de sou d'or de Vic, Moyenvic et Marsal, recueillis jusqu'à ce jour, sont déjà nombreux. On en compte huit de Vic, presque autant de Marsal, et quatre de Moyenvic. Ces localités y sont désignées sous les noms de *Bodesio vico*, *Marsallo vico* et *Mediano vico*, noms empruntés à la nature et aux accidents du sol sur lequel elles sont bâties (1).

Voici la description d'un *triens* de Vic, qui n'a pas encore été publié ; j'en dois communication à M. Bergé fils, de Lunéville, à qui il appartient (figure première) :

Dodesio vico pour *Bodesio* ; c'est une faute du monétaire ; le *D* est ici un *B* mal formé. Cette légende se voit autour

(1) *Mediano vico* veut dire *vicus* placé entre les deux autres *vicus*. En effet, Moyenvic est situé à peu près à égale distance de Vic et de Marsal, trois kilomètres du premier et quatre kilomètres du second. On peut déduire de son étymologie que ce bourg, quoique d'origine romaine, a cependant une date de fondation postérieure aux deux autres. L'origine des mots *Bodesio* et *Marsallo* a été expliquée ailleurs. (Voyez le premier Bulletin de la Société d'Archéologie Lorraine.)

d'une tête de profil tournée à droite, et ornée, à l'imitation des empereurs græcs d'Orient, d'un diadème perlé. Au revers, entre le pourtour et un beau cordon intérieur *Trasoat-*
du monet., pour *monetarius*. Une croisette sépare le premier mot du second. Le nom du monétaire se rencontre fréquemment sur la monnaie de cette époque avec où sans les initiales du prince. Dans le champ, une croix aux quatre branches égales et arrondies aux extrémités, est accostée, dans sa partie inférieure, des deux sigles C. A. Ces lettres sont communes à presque toutes les monnaies d'Austrasie. On ignore leur signification ; cependant il n'est guère douteux qu'elles ne soient les initiales des mots *crux adoranda* ou *crux admirabilis*, d'autant plus que des légendes semblables à celle-là se lisent sur des pièces anglo-saxonnes. Lelewel y aperçoit les initiales de Clotaire, C. A., *Clot-Arius*. La netteté des caractères du *triens* vicois et l'ensemble des formes le rendent un des plus beaux d'une époque où l'on rencontre tant de types barbares et indéchiffrables. Il n'a de supérieur que dans le *triens* de Thierry III (670-690), frappé à Sarrebourg (*Sarreburco*), et qui a Ultérie pour monétaire (fig. 2) ; dans celui de Thierry IV, battu à Metz (720-757) (fig. 5), et dans un troisième de Clovis III (fig. 4) (691-695), portant *Doso-Vico* pour désignation du lieu, selon Leblanc et Lelewel (Atlas numismatique, planche 5, fig. 15, etc.). Ce dernier auteur en fait une localité appelée Douzi, que, sur sa carte de la France sous les Mérovingiens, il place aux environs de Dieuze, s'il ne la prend pour Dieuze lui-même ; mais il se trompe. Essayons de le réfuter.

Outre qu'il n'existe pas de localité appelée Douzi dans cette partie de la Lorraine, et que Dieuze n'a jamais porté dans les chartes et les livres que le nom de *Decima* et par

erreur celui de *Decempagi* (1), nous croyons qu'il faut tenir compte de la double lettre qui commence la légende, et que Lelewel a négligée légèrement en la faisant passer pour un *a* renversé, et en la prenant pour une lettre superflue. Pourquoi superflue quand elle commence la ligne et qu'elle a autant d'élégance que les autres ? Lelewel lui-même ne fait-il pas un procès à Leblanc d'avoir omis l'*S* qui est en tête du mot *Sarreburco* dans le *triens* de Sarrebourg, et par suite de l'avoir rangé parmi les monétaires inconnus ? Pourquoi serait-ce un *A* renversé, et que signifierait-il ? Où est la preuve de ces assertions ? Il est plus probable qu'elle est formée d'un *V*, qui est parfaitement dessiné sur la pièce et dans sa partie inférieure d'un petit *a*. L'espace vide qui la sépare du *V* semble indiquer la place qu'aurait dû occuper l'*a* s'il n'eût pas été syncopé. On doit donc lire *Vadoso Vico*. *Vadosus Vicius* ne serait-il pas encore la ville de Vic, *Vadosus* pouvant être un synonyme de *Bodesius* ou *Bodatus*, mot qui signifie, dans la basse latinité, boueux, fangeux, marécageux ? Ducange, dans son Glossaire, fait venir le mot vase, terrain limoneux, du latin *vuadum*, *vadum*. Notre adjectif vaseux tirerait alors son origine de *vadosus*, qui, au sens de guéable, joindrait celui de marécageux, lieu plein de

(1) M. Beaulieu a démontré péremptoirement que Dieuze ne pouvait être l'antique *Decempagi* (Archéologie lorraine, t. 2). Cette opinion, d'ailleurs, est peu ancienne ; le père Benoît Picart en est l'inventeur. Avant lui, Meurisse, évêque de Madaure et administrateur de l'évêché de Metz, retrouvait *Decempagi* dans un endroit qu'il nomme Dix-Paings, lequel n'est autre que Bising, village de l'ancien évêché de Metz, traversé par la voie romaine qui conduisait de *Divodurum* à *Argentoratum* (Histoire des Evêques de Metz, article St-Auctor, édition de 1654). Malgré l'évidence de l'importante rectification faite par M. Beaulieu, les dictionnaires de géographie ne continuent pas moins à enregistrer l'erreur de Benoît Picart. Introduite pour la première fois par l'abbé Ladvoeat dans son Dictionnaire géographique, elle a été répétée par tous ses successeurs. Tant la routine est vivace et les préjugés difficiles à déraciner !

vase. Ainsi *Vaulosus Vicus* serait le même que *Bodesius*, *Bodosus* ou *Bodatus Vicus*. Au reste, il n'est pas étonnant que la même bourgade ait reçu différentes dénominations, quand on songe qu'au moyen-âge plusieurs villes sont désignées sous trois ou quatre noms différents, et que les auteurs et les monuments les citent tantôt sous un nom, tantôt sous un autre. Ainsi, Belley s'appelle *Civitas Equestrium*, *Noviodunum*, *Bellica*, *Bellicium*; Lescar, ancienne ville épiscopale, *Civitas Benarnensium*, *Benarnum*, *Benarnus*, *Lascuria*, etc. Les deux monétaires inconnus d'*Adoso Vico* donnés dans Bouteroue (I. 15, 14) ont, sans nul doute, la même parenté, puisqu'on y retrouve une égale ressemblance dans la façon de la tête, dans le profil, la gorge et le piédonche. Si notre opinion était adoptée, ces trois *triens*, qui, depuis près de trois siècles, sont enveloppés des ténèbres de l'incertitude, auraient désormais une patrie assurée.

Leur revers mérite d'être étudié; au pourtour on lit *Bertoaldus mon.*, et dans l'intérieur d'une couronne est une croix ancrée, renversée et cantonnée, dans sa partie supérieure, des lettres C. V., dans lesquelles Lelewel reconnaît les initiales de Clo-Vig, Clovis III.

Le même auteur (planche 2, fig. 2) décrit un *triens* de *Bodeisio Vico*, ayant Madelinus pour monétaire (Voyez fig. 5). Il rapporte, à ce sujet, que la monnaie de *Bodesium* en Lorraine, est déjà connue par une autre pièce d'argent du monétaire Bosoald, publiée par Dom Calmet (*Histoire de Lorraine*, pl. I. 62), et par Mory d'Elvange. Seulement il tombe dans l'erreur au sujet de l'emplacement de *Bodesius Vicus*, erreur pardonnable dans un ouvrage si nouveau et si riche de découvertes, mais erreur qu'il importe de rectifier. Il le place, près des Vosges, à Bodonville, qu'il prend

sans doute pour Badonviller. Mais le sens de *Bodesius Vicus*, bourg marécageux, ne convient nullement au site de cette ville, dont la fondation pourrait être d'ailleurs plus moderne que le *triens* qu'on veut lui attribuer. Il est indubitable que *Bodesius Vicus* est le nom ancien de Vic-sur-Seille, puisque, sans avoir recours à des considérations topographiques, il est encore désigné ainsi dans une charte de l'Abbaye de Gorze de 995 (1), et dans une autre charte octroyée à la même abbaye, en 757, par saint Chrodegand, évêque de Metz (2). En revanche, Lelewel (page 45) rapporte à Vic-sur-Seille une pièce du monétaire Marius, forgée à *Micus-Astro*, qu'il traduit par *Vicus Castro* (Petau, 1049, E. 10; 1046, G. 16; Bouteroue IV, 7; VII, 16). Il a oublié d'en fournir la preuve.

Voici encore un très-curieux tiers de sou d'or de Vic. Il est inédit et appartient à M. Beaupré, conseiller à la cour d'appel de Nancy (fig. 6).

Bodesio Vico, en lettres bien conservées; au revers † *Dommolenus monetarius*; entre le grenetis intérieur, une croix à branches égales cantonnée deux fois de la lettre T, d'un C et d'un V. La présence du monétaire *Dommolenus* pourrait servir à éclaircir certaines difficultés rela-

(1) *Statistique de la Meurthe*, par M. Henri Lepage, article *Vic*.

(2) Ce prélat donne à l'abbaye de Gorze, Moivron et une place à faire du sel à Vic : *Et in subteriori loco qui dicitur Bodesio vico officinam cum sesso et ducto et stadite, vel omnia adjacentia ad se pertinentia* (Histoire de Metz, par les Bénédictins, tome 5^e, page 11 des preuves). Les Bénédictins renouvellent ici l'erreur qu'ils ont commise au tome I^{er}, en reconnaissant Marsal dans *Bodatio* et *Bodesio vico*. Nous avons réfuté ailleurs leur opinion (1^{er} Bulletin de la Société d'Archéologie Lorraine).

A l'appui de cette réfutation, consultez les Mémoires de M. le général Bergère, et de M. de Sauley, sur la colonne romaine trouvée à Marsal en 1842. Le premier a été publié dans les Mémoires de l'Académie de Metz en 1845, et le second dans le 16^e tome de ceux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

tives à la dernière période mérovingienne. Ne serait-il pas le même que *Domoluno*, qui se trouve sur des pièces indéchiffrées, et dont l'atelier monétaire n'est pas bien connu ? Rien ne s'y oppose. Lelewel les rapporte sans trop de fondement à *Vicco*, *Vicus*, *Vie* ou *Quentovic* dans le nord de la France. Il n'a fait en cela que copier Leblanc. Mais comment rendre raison de l'apparition du même monétaire sur deux *triens* frappés à des distances si éloignées. N'y aurait-il pas là une indication d'origine identique plutôt que de distinction de lieu ? C'est ce que la découverte de nouveaux et plus beaux exemplaires arrivera peut-être à faire débrouiller.

On a d'ailleurs un grand nombre de *triens* que Conbrouse attribue à *Vie* ou *Quentovic*. Une émission si considérable de monnaies sorties d'un seul atelier indéterminé, et offrant tant de caractères différents, ne laisse pas que de soulever des doutes sur cette attribution. On serait plus fondé à croire qu'il y a eu négligence de la part des monétaires qui, se contentant quelquefois d'exprimer le nom général de *Vicus*, n'auraient pas fait mention de l'attribut particulier à chacun des lieux revêtus de ce nom. Dès lors pourquoi rapporter arbitrairement à un seul ce qu'à égal titre plusieurs autres peuvent revendiquer.

Il existe un *saiga* ou denier d'argent inédit de *Vie-sur-Seille*, qui remonte à l'époque des rois fainéants ; l'argent est à haut titre, le flan petit, épais et mal fabriqué. Il a été trouvé à Heillecourt (Meurthe), et appartient aujourd'hui à M. Beaupré. Il pèse 21 grains. La tête, à profil droit, est détestable ; elle n'a pas d'oreilles, de bouche ni de menton, et s'appuie sur un piédouche formé de trois rangs de perles disposées régulièrement. La légende est *Bovesis* ou mieux *Bodesis* parce que le *d* dans l'alphabet des monétaires prend la forme du triangle droit ou renversé. Il doit être considéré ici

comme renversé, le trait du haut manquant par suite d'un défaut de fabrication. Au revers, entre grenetis, une croix égale entièrement cantonnée et au pourtour le nom du monétaire *Tucigtldinus* (fig. 6 bis).

Conbrouse (Catalogue raisonné des monnaies nationales de France, page 14, f. 166 et 166 bis) nous fournit deux autres *triens* de la même ville, dont l'un a pour monétaire *Wranecisilus*, et l'autre Waltechramme, croix haussée avec les lettres C. V. *Bodesio* y est remplacé par *Bodoso Vico*.

M. Beaupré possédait le *triens* d'or suivant qui a passé dans la collection de M. Eckel, de Strasbourg (fig. 7). A la face on lit autour d'une tête à profil droit ...*Osso-Vi.*., que l'on peut interpréter par *Vadoso* ou *Bodosso Vico*, toujours Vicsur-Seille. Au revers, une croix ancrée par le haut se dresse sur un piédestal rectangulaire. Ses branches sont formées par deux triangles accostés de deux points. Les lettres *mo..... monetarius* sont seules déchiffrables, le reste manque par défaut de frappe.

Le monétaire *Domolenus* cité plus haut reparait dans une monnaie de *Novo-Vico*, rapportée dans Conbrouse (577-574), et que celui-ci applique à Neuf-Vic en Lorraine. Comme notre province ne renferme pas de localité de ce nom, peut-être *Novo-Vico* a-t-il été complètement ruiné, ou serait-il possible d'y retrouver encore l'un des trois *Vicus* de Marsal, Vic et Moyenvic. Conbrouse en décrit cinq autres sortis du même atelier. Nous en donnons l'explication abrégée :

1° † *Novo Vico* † profil droit. Revers : *Domolo. mo.*, croix ancrée du haut.

2° † *Novo Vico fit.* Mon. Croix avec $\frown$ au-dessus ; R. † fla. fo. mon.

3° † *Novo Vico* , profil droit : R. flanv. fra. Croix haussée.

4^e Même légende , profil gauche : R. Théodiric Ξ , croix haussée.

5^e Même légende, croix haussée : R. $\dagger$ Thevald, profil.

6^e Même légende , croix haussée ; R. Thevdo , croix haussée.

Nous y joignons le dessin d'un *triens* indéchiffrable trouvé à Vie, et qui ressemble par le style aux précédents (fig. 8).

Jusqu'ici on n'a pas encore découvert de monnaies carlovingiennes frappées dans cette ville.

On connaît quatre *triens* de Moyenvic. Le premier porte à l'avvers (fig. 9) *Mediano Vico*, autour d'une tête dont le profil est à droite. Au revers, entre le pourtour et le grenetis intérieur, est placé le nom du monétaire Valtechramne. Dans le champ, une croix à branches égales et aux extrémités arrondies. Elle est accostée des lettres C. A., et semble reposer sur deux boules.

Le second a pour légende *Mediano vico fici* pour *fit* (fig. 10). La tête représente le type mérovingien dans toute sa difformité. Elle s'appuie sur un piédouche comme la précédente, ainsi que celles de Vie, dont nous avons parlé, et celles de Marsal, dont nous parlerons ci-après. Il n'y a pas d'oreilles et le nez n'y est pas distingué de la mâchoire. Le monétaire est le même que pour l'autre ; la croix est simple et à branches égales.

Lelewel parle d'un troisième *triens* de Moyenvic, dont le monétaire serait Theudemundus, mais il n'en fournit pas le dessin. On le trouve dans Conbrouse (page 54. f. 529 bis). Cet auteur en ajoute un quatrième dont le monétaire est Garoaldus.

Voici la description d'un des *triens* de Marsal :

Marsallo Vico, tête de profil tournée à droite. Au revers :

Gisloaldus monetarius ; dans le champ, une croix haussée (1) et accostée des lettres C. A. Sauf deux exceptions, la croix à branches égales paraît sur les autres. Les différents monétaires de Marsal sont Fati, Garoaldus, Gisloaldus, Theudemundus, Atheuletus et Invidulfus.

Nous venons de voir Garoaldus et Theudemundus frapper aussi monnaie à Moyenvie, et Valteclramne fonctionner également à *Bodesio* et *Mediano Vico* sous Clotaire III et Clovis III ; ce qui paraîtrait indiquer que le même monétaire avait la surveillance sur deux ateliers à la fois, ou, admettant entre ces ateliers divers degrés d'importance, qu'il passait, après avoir fait preuve d'habileté, d'un moins élevé à un plus élevé (2).

Nous publions, pour la première fois, un *triens* de Marsal, le plus remarquable peut-être de la série des monétaires austrasiens, et celui où l'art romain est le mieux conservé (fig. 11). La forme de la tête, le cou, les cheveux, tout rappelle la première période du Bas-Empire. On croirait voir le

(1) La croix haussée commença à paraître sur la monnaie romaine sous Théodose II (408) et Valentinien III (424-455) ; elle fut remplacée sous les monétaires par la croix à branches égales ; mais elle prolongea son existence jusqu'à la fin de la première race.

(2) Quel fut le rôle des monétaires, n'étaient-ils pas divisés en plusieurs classes, est-il possible de les retrouver sur la scène politique remplissant d'autres fonctions administratives ? Ce sont autant de questions qu'il importerait de résoudre, mais dont la solution complète est renvoyée à l'avenir, faute de documents. Leurs noms cependant doivent être religieusement conservés parce que, réunis en un nombre déjà considérable, ils formeront une suite de monnaies qui serviront à déterminer le type caractéristique de chaque localité et les modifications qui y survinrent. Ce travail étant fait scrupuleusement pour les différents lieux, la suite des monétaires deviendra, dans les recherches ultérieures, de la même utilité que celle des rois. En arrivant à composer la série nombreuse des pièces fabriquées par les monétaires, il en résultera un ensemble propre à fournir d'amples lumières dans les travaux numismatiques qui viendront en aide au développement progressif de nos antiquités nationales.

buste de Théodose ou d'Honorius. Le profil est à droite et le personnage tient en main une petite croix. La légende de face porte : *Marsalli. m. fi ; moneta fit ou facta est Marsalli*. Au revers, une croix haussée s'élève sur un perron à un seul degré, appuyé sur une boule. De chaque côté du pied apparaissent l'alpha et l'oméga, emblème de l'Eternel ; mais l'ordre y est renversé ; l'oméga précède l'alpha. Le nom du monétaire est difficile à lire ; en suppléant quelques lettres frustes, on arrive à former les deux mots *Invidulfus moni...* pour *monetarius*. Selon Lelewel, les monétaires commencèrent à mettre leur nom sur la monnaie vers 550 ; notre *triens*, où subsistent encore fidèlement les traces d'un art qui va si grossièrement dégénérer, remonte sans contredit à la première moitié du VI^e siècle. Il est au cabinet de M. Gillet, à Nancy.

Le hasard vient de faire tomber dans nos mains un nouveau *triens* de Marsal. Il est en *electrum* et pèse 24 grains. Nous croyons qu'on doit lire autour de la tête, qui est de la plus grande difformité, *Marsal Vico*. La légende du revers est tellement barbare qu'il n'est guère possible de recomposer le nom du monétaire. Dans le champ, entre grenetis, on voit, en monogramme, la double lettre *ar*, portant un trait horizontal à ses deux extrémités (fig. 11 bis).

On a en outre deux deniers d'argent frappés dans la même ville sous les derniers Carlovingiens. On peut les expliquer de cette manière :

1^o *Mur-sa*, en deux lignes horizontales dans le champ du revers ; au droit,.... *ar..lus* (*Carolus rex*), et dans le champ une croix carlovingienne cantonnée de deux points (fig. 12). Ce denier provient d'une découverte de monnaies du X^e et du XI^e siècle faite dans la Pologne, près de Plotz, à Trehé-bougne. Il appartient à Charles-le-Simple, reconnu, en 914,

roi de Lorraine, après la mort de Louis, roi de Germanie, fils légitime et successeur d'Arnoul. Quoique la Lorraine eût déjà, sous son règne, des dues bénéficiaires ou gouverneurs, et non héréditaires, comme le prétend Lelewel (Reinier, comte des Ardennes, et Gislebert, son fils, furent les premiers), il paraît constant que Charles-le-Simple battit monnaie à Marsal.

2° † *Marsallo vico*. Dans le champ, une croix ; au revers, *Gratiâ dei rex* entre grenetis ; dans le champ, le noyau du monogramme de Charlemagne, aux quatre branches duquel vient s'attacher le mot *Ludovicus*. L'exemplaire dont Leblanc s'est servi porte en seconde légende intérieure *Ludovicus rex*. On l'attribue généralement à Louis IV, dit d'Outremer. A cette époque, le monogramme de Charlemagne était devenu un type consacré, accueilli avec faveur par le peuple, et quand on ne l'adoptait pas, on se croyait obligé d'en combiner les parties essentielles avec les lettres du nom royal. En s'appuyant sur le grand nom de leur aïeul, les derniers Carlovingiens cherchaient à soutenir leur prestige, qui allait toujours s'effaçant, et semblaient vouloir échapper au mépris que les Franes commençaient à avoir pour eux.

On se demandera : Le droit de battre monnaie, emportant avec lui le droit de souveraineté, ou du moins une concession octroyée par le suzerain, comment se fait-il que Louis d'Outremer, dont les Etats étaient réduits à si peu de chose par l'ambition de ses puissants vassaux, ait pu battre monnaie dans une ville aussi éloignée de ses domaines ? Voici la solution historique de ce fait : Vers l'an 959, le due de Lorraine Gislebert, esprit inquiet et remuant, prenant tantôt parti pour les rois de France, tantôt pour leurs compétiteurs, s'était révolté contre l'empereur Othon I^{er}, son beau-frère. Il vint offrir la Lorraine à Louis d'Outremer, contre

lequel il s'était d'abord soulevé. Battu à Andernac avec Conrad, duc de Franconie, son allié, dans une expédition qu'il entreprit au-delà du Rhin, il se noya, à son retour, en traversant le fleuve. Louis épousa sa veuve, Gerberge ; mais il ne profita pas longtemps des Etats qu'il venait d'envahir. Othon l'en expulsa et les donna à son frère Brunon, archevêque de Cologne. C'est assurément à la possession momentanée de la Lorraine par Louis d'Outremer, que remonte la monnaie de Marsal, dont nous nous occupons, ainsi que les deniers de Toul, que Conbrouse donne mal à propos à Louis II, de Saxe.

L'histoire monétaire de Marsal vient de s'enrichir d'une curieuse obole d'argent pur, découverte dans les ruines de Scarpone en 1848. Après m'avoir appartenu, elle a passé dans la riche et intéressante collection de M. Gillet, juge au tribunal de Nancy. Elle est inédite et peut s'expliquer ainsi (fig. 15) : *Marsallo*, dans le champ du revers, sans nul autre signe ni emblème. Il est regrettable que la frappe ait mal réussi de l'autre côté ; elle n'a imprimé sur le flanc que le commencement et les finales de la légende, *DL...icus, R.*, sans doute encore *Dludovicus rex*. Dans le champ, une croix carlovingienne. Poids : 10^{es} 885. La physionomie de cette obole la rapproche beaucoup des deniers de Louis d'Outremer. S'il nous était permis d'émettre une interprétation, nous l'attribuerions encore à ce prince, quoique le monogramme Carolin y soit remplacé par une croix à branches égales.

Il a été découvert récemment, dans un champ voisin de Marsal, plusieurs deniers et une obole ou demi-denier de l'évêque de Metz Adalbéron 1^{er}, frère de Frédéric 1^{er}, comte de Bar, et depuis duc bénéficiaire de Lorraine (929-964). Une trouvaille de deniers semblables avait eu lieu peu auparavant, à Dalhain, village assez rapproché de cette ville. Au droit,

on lit *Adalbero* entre deux grenetis, et dans le grenetis intérieur figure le portail d'un temple, symbole de la religion chrétienne. Au pourtour du revers, *Imperator* tient lieu de légende, et dans le champ est une croix carlovingienne, dont les quatre cantons sont cantonnés des quatre lettres du mot Otto. Othon I^{er} était le patron ou voué de l'église de Metz, et les chroniques le nomment le compère d'Adalbéron, qui, d'abord opposé à ses desseins ambitieux, avait fini par se réconcilier avec lui et par devenir son ami intime. C'est pour cette raison que son nom paraît sur la même monnaie en compagnie de celui d'Adalbéron. L'obole est inédite ; ne présentant aucun caractère particulier, elle comporte la même description (fig. 14). Bien que le lieu où ces pièces ont été monnayées n'y soit pas consigné, leur ressemblance frappante avec les Carlovingiennes qui précèdent, le rapprochement des époques, permettent de penser qu'elles sont également sorties de l'atelier monétaire de Marsal, lequel n'a cessé d'être en activité, sous les évêques de Metz, jusque vers la moitié du XVI^e siècle. Le poids du denier varie entre 25 et 24^g ; celui de l'obole est de 11 grains.

Notre conjecture acquiert un nouveau degré de probabilité, sinon de certitude, quand on lit au revers d'une obole de Thierry I^{er}, successeur d'Adalbéron (964-984), le nom de la ville de Marsal. Cette obole d'argent appartient à la Bibliothèque de Nancy (fig. 15) (1).

A ces *triens*, deniers, oboles de Vic-sur-Seille, Moyenvic et Marsal, nous ajoutons une monnaie d'argent mérovingienne trouvée à Lezey, localité voisine des précédentes (fig.

(1) Dans le Trésor de Tronville, décrit par M. de Sauley, on remarque une monnaie d'Hériman, évêque de Metz (1075-1090), dont la croix du revers est cantonnée des lettres qui composent le nom de Marsal.

16). Elle a été extraite des ruines d'un ancien prieuré détruit depuis longtemps, et situé aux environs de l'église actuelle. Elle témoigne d'une existence antérieure d'au moins deux siècles aux documents que l'histoire a laissés sur ce village, car il en est fait mention pour la première fois seulement dans un acte de Gisèle, abbesse de Remiermont, et des dames de sa communauté, qui accordent aux habitants de Alzey ou Lezey, près de Marsal, en Lorraine, leurs sujets, exemption de la moitié de leurs anciennes servitudes, en considération que la plupart d'entr'eux avaient été mis à mort par les Huns, et leur village ravagé par ces barbares. Or, les invasions des Huns ou Hongrois remontent de 910 à 957, et la charte de Gisèle est datée de 956. (Dom Calmet ; Histoire de Lorraine, tome 1^{er}, preuves.) (1).

La monnaie qui nous occupe doit être rangée au nombre des incertaines. Elle est anépigraphie, c'est-à-dire qu'elle ne porte aucune lettre propre à nous faire connaître le prince sous le règne duquel elle a été frappée, le monétaire ou le lieu du monnayage. Appartient-elle à quelque abbaye ou à quelque personnage important qui avaient alors le droit de battre monnaie, c'est sur quoi on ne peut se prononcer absolument. Pour notre part, nous pencherions à croire, à cause des emblèmes tout religieux dont elle est revêtue, qu'elle est une monnaie de quelque monastère déjà célèbre dans ce temps-là. Elle est bien propre à nous donner une juste idée du commencement du VIII^e siècle, auquel elle re-

(1) Lezey fut donné par l'abbesse et le couvent de Remiremont aux religieuses de Belle-Tanche, près de Metz. Berthold, archidiacre du diocèse, en considération de la ferveur de ces dernières, approuva la donation (1195). A l'extinction du monastère, Lezey passa aux Prémontrés de Salival, qui, plus tard, l'échangèrent avec les Célestins de Metz pour le village de Chicourt et une redevance annuelle de dix-huit sous d'argent. (Extrait d'une histoire manuscrite de Salival.)

monte, époque où tout se confond dans une affreuse barbarie, et où l'histoire monétaire, aussi bien que l'histoire politique, devient la période la plus obscure de nos annales. C'est un denier qui annonce une sorte de transition entre la manière des artistes carlovingiens et celle de ceux de la première race. D'un côté est une petite croix surmontée d'un nimbe radié ; de l'autre est une croix plus grande, et à deux de ces extrémités passe un demi-cercle qui, par sa combinaison avec la croix, pourrait bien n'être qu'un chrisme dégénéré. Son pied est accosté du chiffre VIII, pour l'explication duquel deux opinions peuvent se produire. D'abord, n'y apercevrait-on pas une réminiscence des médailles romaines sur lesquelles on inscrivait au revers l'époque ou la durée des vœux de l'empereur et des armées, *Vota decennalia, septennalia, triennalia*, etc., ou bien, avec plus de probabilité, ne seraient-ce pas des marques pondérales imitées de celles inscrites sur les *triens* d'or où l'on rencontre quelquefois les chiffres VII, VIII en caractères romains.

Pour bien comprendre cette dernière conjecture, il importe de savoir que le système monétaire des Mérovingiens fut calqué sur celui des empereurs romains du Bas-Empire. Or, Constantin-le-Grand, qui en est l'auteur, avait établi qu'il serait taillé 72 sous d'or à la livre (1) ; le sou d'or, *aureus bizantinus*, plus tard appelé besant, valait 24 siliques ou 84 de nos grains, et dans la suite il fut réduit à 21 siliques. Le tiers de sou d'or ou le *triens* valait par conséquent 7 siliques. Voilà pourquoi le chiffre XXI a été inscrit

(1) Un *aureus* inédit de Constant 1^{er}, trouvé récemment à Reims, et faisant partie de la collection de M. Prosper Dupré, à Paris, porte au revers la marque pondérale LXXII, comme pour attester la mise à exécution de la réforme introduite par son père Constantin. (Revue numismatique, février 1849.)

sur les *aureus*, et le chiffre VII ou VIII sur les *triens*. Il est à peu près certain que cette dernière marque ou une marque analogue aura été conservée sur la monnaie d'argent de Lezey, qui date de la fin du VII^e siècle, ou au moins du commencement du VIII^e. Car à mesure que l'on avance dans le VIII^e siècle, les monnaies d'argent apparaissent plus fréquemment, tandis que les monnaies d'or, altérées et discréditées par la mauvaise foi des officiers du fisc, disparaissent pour ne plus se montrer, sauf quelques rares exceptions, sous Charlemagne, Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Simple (1), qu'au temps de Saint-Louis.

A part l'intérêt qui s'attache à l'étude de l'art monétaire mérovingien dans nos contrées, il résulte du travail auquel nous nous sommes livré, qu'à l'époque des rois austrasiens, les petites villes de Vic, Marsal et Moyenvic étaient en possession d'ateliers monétaires, supposant un état de prospérité qui s'était maintenu malgré la chute de la domination romaine. Il est vrai que l'insuffisance et la barbarie des légendes qui se rattachent aux monnaies que nous avons étudiées, l'absence des monuments écrits ne nous apprennent rien sur le rôle politique qu'elles ont pu jouer dans ces âges reculés, sur les personnages célèbres à qui elles auraient donné naissance, et sur les événements dont elles auraient été le théâtre ; mais l'existence de monnaies mérovingiennes et carlovingiennes, marquées de leur nom, révèle une haute antiquité et vient en aide à la critique pour établir les bases de leur histoire. Les divers archéologues qui ont publié des mémoires sur la vallée supérieure de la Seille n'en ont pas fait mention, et, par suite, n'en ont pas tiré des conséquences

(1) Feu M. de Gastaldy possédait, dans sa rare collection, une monnaie d'or de Charles-le-Simple. Ce cabinet, qui faisait une des gloires artistiques de Nancy, a été transporté à Rennes.

qui leur eussent été utiles pour éclaircir certains points controversés et terminer maintes difficultés longtemps débattues. Ils se sont bornés aux monuments concernant la période celto-gauloise et gallo-romaine ; encore leurs travaux, riches d'excellents matériaux, de recherches importantes, de documents précieux, sont-ils devenus incomplets en quelques points et demandent-ils d'être rectifiés en plusieurs autres à la suite de nouvelles fouilles et d'investigations plus récentes. Toutefois, grâce à ces travaux, l'origine romaine des trois villes de Vic, Moyenvic et Marsal est aujourd'hui incontestable ; nous avons fait connaître ce qu'elles furent sous les rois de la première et de la seconde race. Leur importance se maintint au moyen-âge, pendant lequel les évêques de Metz y fixèrent souvent leur résidence et continuèrent d'y faire battre monnaie, du moins à Vic et à Marsal. L'atelier de Vic subsista même jusqu'au XVII^e siècle, et les dernières monnaies qui en sortirent sont à l'effigie de Henri de Bourbon, évêque de Metz. Leur date est de 1624. Les traités de Munster (1) et de Metz vinrent leur enlever une indépendance qui avait fait longtemps leur prospérité et qui commença, au X^e siècle, à l'époque de la formation des Trois-Évêchés en principautés libres. Absorbées dans le reste

(1) En tombant au pouvoir de la France en 1552, la ville de Metz n'entraîna dans sa soumission qu'une partie de son vaste diocèse ; l'autre partie demeura indépendante jusqu'au traité de Westphalie (1648). Vic en était la capitale ; ce qui fit donner à la circonscription du pays dont cette ville était le chef-lieu, le titre d'évêché de Vic, quoiqu'il n'y eût jamais eu de siège épiscopal. L'évêque de Metz y jouissait de tous les droits d'un prince temporel, sous la suzeraineté immédiate de l'empereur d'Allemagne. (Voyez les Mémoires du marquis de Beauvau, pour servir à l'histoire de Charles IV, duc de Lorraine, édition de Cologne, page 15). Il existe des monnaies de Henri de Bourbon, frappées à Vic, dont le double aigle impérial du revers confirme cette particularité historique.

de la France, elles déclinerent sensiblement, et aujourd'hui elles ne vivent plus guère que de leurs souvenirs.

NOTA. Ces recherches étaient déjà imprimées, lorsqu'en la comparant à d'autres exemplaires, nous avons reconnu que la monnaie de Marsal, attribuée à Charles-le-Simple par Lelewel, n'était qu'une obole semblable à celle de Thierry I^{er}, évêque de Metz, que possède la Bibliothèque de Nancy. En effet, les lettres *Deode* ont disparu sur l'exemplaire de Lelewel, mais la finale *þicus* y est facile à retrouver, quoiqu'il ne reste plus qu'un faible vestige du *e* qui accompagne l'*i*. De plus, les deux revers sont, à peu de différence près, absolument identiques. Quant à l'attribution à Thierry I^{er} de l'obole de la Bibliothèque de Nancy, nous ne la donnons qu'avec réserve et pour nous conformer à l'opinion reçue, d'autant plus qu'on n'y rencontre aucun emblème épiscopal, et que d'autres monnaies de cet évêque portent au revers une croix cantonnée des lettres formant le mot Otto. Othon, dont il était le cousin germain, lui avait accordé, comme à son prédécesseur Adalbéron, le droit de battre monnaie.





Fig 17 et 18. Types de Marcellus, d'après la page 137.

TOMBEAU

DE

HUGUES DES HAZARDS

DANS L'ÉGLISE DE BLÉNOD-LÈS-TOUL,

PAR M. L'ABBÉ GUILLAUME.



L'édition de la Notice sur le bourg de Blénod-lès-Toul, publiée en 1845, étant totalement épuisée, et bien peu d'entre MM. les Membres de la Société d'Archéologie Lorraine possédant cet ouvrage, il a été décidé, par la commission de rédaction, que le tombeau de l'évêque des Hazards, qui se voit dans l'église de Blénod-lès-Toul, avec la description de ce curieux monument, exécuté par l'artiste qui a doté Nancy de la magnifique Porterie ducale et du Mausolée de René II, le grand sceau et le contre-sceau du Prélat seraient reproduits dans un Bulletin de la Société, afin d'en donner une idée exacte à ceux qui ne les connaîtraient point.

TOMBEAU.

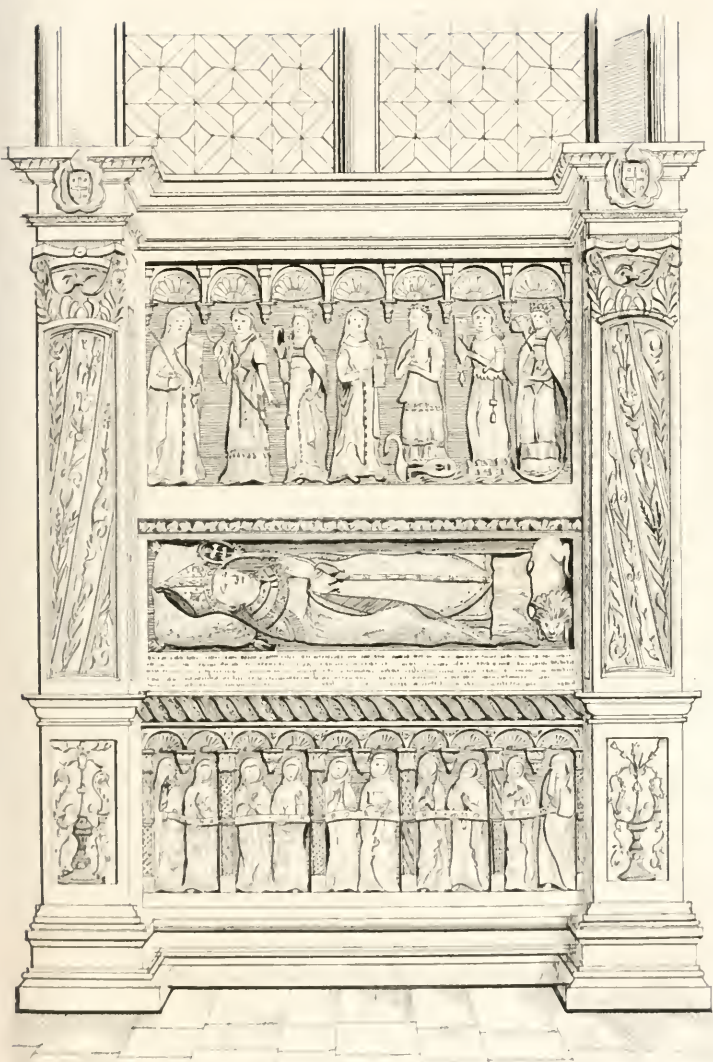
Ce monument, qui a de hauteur quatre mètres sur trois mètres quarante centimètres de largeur, est remarquable par la beauté du dessin, l'excellence du travail et la riche variété des ornements.

Le corps de l'évêque, de grandeur naturelle, revêtu des insignes pontificaux et du surhuméral (1), est représenté couché, les mains jointes, la tête soutenue par un coussin et les pieds reposant sur un lion accroupi. Au-dessus se voient, debout, sept statuette en demi-relief, de soixante-dix centimètres de hauteur, et qui, par les emblèmes qu'elles tiennent à la main, paraissent figurer : la Grammaire, l'Eloquence, la Médecine, l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie, l'Astronomie. Au bas du monument, dix pleureuses représentant, sous l'habit monastique, les Prières et les Larmes, soutiennent une bande étroite et longue sur laquelle on lit cette énergique définition de la vie humaine : *Vita hominis, NASCI, LABORARE, MORI.*

(1) Le surhuméral était un ornement particulier aux évêques de Toul, ayant la forme d'un *pallium*, bien qu'il n'en fût pas un, et qu'il ne fût point envoyé de Rome. Nous donnons ici, d'après les statuts de l'église de Toul, la description du surhuméral dont il semblerait convenable que les évêques actuels de Naney reprissent l'usage, puisqu'ils portent le titre d'évêque de Toul.

Sciendum est quod quodocunque contigit nostrum Tullensem episcopum missus et officii solemniter celebrare, utitur superhumerali ratione dignitatis Decanatus quem gerit, quia uliorum episcopatum existit, id est : Trevirensis Metensis et Verdunensis, et de hoc privilegiatus ab antiquo existit, nec ullus alter invenitur per totum Ecclesiam, nisi unus in Græciâ, et dicitur super humerale ab humero, quia super humeros ponitur post cusulum, et est stola larga, fimbriata circueiens humeros de super cum duobus manipulis de missis antè et retrò et circà spatulas ex utràque parte in modum scuti rotundi lapidibus pretiosis cooperti qui significant honorem et anus pastoris.

(Cérémonial de Toul, page 601.)



TOMBEAU DE HUGUES DES HASARDS.

dans l'Eglise de Blénoy-les-Toul.

Immédiatement au-dessous de l'effigie du Pontife, sur une table de cuivre, qui s'étend dans toute la largeur du tombeau, et porte vingt-trois centimètres de hauteur, on lit, en lettres gothiques, saillantes et de cuivre doré, une épitaphe latine qui fait connaître les époques principales et les plus remarquables travaux de la vie politique et pontificale du prélat défunt (1).

UNE RECTIFICATION.

Dans la même Notice, et d'après le sentiment de plusieurs paléographes, nous avons donné comme étant de l'évêque des Hazards, une signature apposée au bas d'un diplôme concernant l'érection d'une croix en l'église Saint-Epvre de Nancy, diplôme heureusement retrouvé par M. Simonin père, qui avait eu l'extrême obligeance de nous le communiquer.

Une lecture plus attentive a fait reconnaître à M. Justin Lamoureux que cette signature n'est point celle de l'évêque, mais d'un de ses neveux ou de ses frères, agissant par son ordre et en son nom, bien que l'*approbo*, avec le paraphe abrégé qui l'accoste, soit réellement de la main même de Hugues des Hazards.

Nous avons signalé cette méprise dans une note de notre ouvrage ; toutefois nous regrettons de ne pouvoir la réparer par l'offrande, à nos lecteurs, de la véritable signature d'un pontife digne, à tous égards, de l'amour et de la vénération de la postérité. Une circonstance heureuse nous permet aujourd'hui de satisfaire à notre désir.

Une pièce a été découverte à la bibliothèque de la ville de

(1) Nous avons rétabli le texte de cette épitaphe, collationnée sur l'original, pag 197 de la Notice sur Blénod-les-Toul, édit in-8°. Nous en avons donné la traduction exacte à la page 82° du même ouvrage.

Metz par notre savant compatriote M. Dufresne, qui a bien voulu nous en donner immédiatement communication. Cette pièce, en date du 6^e jour de juillet 1517, est un acte d'échange entre l'évêque de Toul et Didier Thouvenin, de Liverdun, « d'un sauley et accruc d'eau tant en haie, eau que saulces » estant et seant aupres de la riviere de Moselle devient la » ville de Liverdun, » contre un pré « appointant et en- » clavé en ung prey qu'avons (l'évêque de Toul) on dit ban » de Liverdun diet et appelé le prey à Roche. » Elle porte la vraie signature du prélat au nom duquel l'échange a eu lieu.

On lit sur le revers de ce parchemin :

N. B. Il faut faire copier et attester ce titre par un tabellion, parce que c'est un original à conserver par luy meme et à cause de la signature respectable d'un eveque dont la memoire est chere au diocese.

Et parce que si cette piece estoit perdue, on ne pourroit en avoir une expédition d'autant qu'il n'y a point eu de minutte d'icelle.

Nous avons donc calqué sur l'original la signature du bon père des Hazards et nous en publions dans ce Bulletin le *fac-simile*.

Signature
de
Hugues des Hazards.

Hazards

5 Juillet 1871

TRAVAUX

DE

MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

Lus dans les réunions mensuelles de l'année 1848-49,

ET DONT LA PUBLICATION N'A PU TROUVER PLACE JUSQU'A PRÉSENT DANS LES BULLETINS

De la Société.

Inventaire du Trésor de l'église de Saint-Nicolas-de-Port dressé en 1585, par M. AUG. DIGOT.

Notice sur l'église de Champ-le-Duc (Vosges), par LE MÊME (1).

Notice sur un chapiteau corinthien de colonne antique, ayant un mètre de hauteur et transformé en un baptistère dans l'église de Lindre-Haute, avec dessin, par M. l'abbé MASSEX, vicaire de Dieuze.

Description du groupe de la Vierge évanouie que l'on voit dans l'église de Saint-Michel, à Saint-Mihiel, par M. JUSTIN BONNAIRE. Cette description est un fragment du grand ouvrage que prépare M. Bonnaire sur LIGIER RICHER ET SES OEUVRES.

Remarques historiques sur la fondation de l'église de Munster (Meurthe), par M. HENRI LEPAGE.

Description du Sépulcre autrefois existant dans l'église paroissiale de Pont-Saint-Vincent, et d'une chapelle superposée au tombeau dont elle semble avoir fait partie, ce qui donne au monument un caractère de singularité re-

(1) Ces deux Mémoires ont été publiés dans le *Bulletin Monumental*.

marquable, et en fait la réalisation d'une pensée chrétienne aussi complète qu'ingénieuse, par M. JUSTIN BONNAIRE.

Explication de quelques sujets de la peinture murale de l'église Saint-Epyre de Nancy, par M. HENRI LEPAGE.

Notice historique sur le village de Fribourg et son ancienne châtellenie ; sur la ruine de deux villages voisins, Metter-
quing et Binzing, vers 1654, et sur le commencement de celui de Languimberg, par M. l'abbé GUILLAUME.

Notice sur le château d'Amance, avec un ancien plan, par M. HENRI LEPAGE.



TABLEAU

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ,

Suivant l'ordre de réception.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

BRUN, Préfet de la Meurthe.

M^{sr} MENJAUD, Évêque de Toul, Primat de Lorraine.

MONET, Représentant du Peuple, ancien Maire de Nancy.

DE CAUMONT, Directeur de la Société française pour la conservation des Monuments historiques.

MEMBRES TITULAIRES.

1848. — 18 *Septembre*.

MM.

CHATELAIN, Adjoint au maire de Nancy, Architecte-Conservateur des édifices diocésains.

LEPAGE (Henri), Archiviste du Département.

GUILLAUME (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de la Chapelle Ducale de Nancy.

DIGOT (Auguste), Avocat à la Cour d'appel.

VIVENOT, Architecte à Nancy.

MARCHAL (l'abbé), ancien Curé d'Heillecourt.

BONNAIRE (Justin), Avocat à la Cour d'appel.

BALTHASAR (l'abbé), de la Société française pour la conservation des Monuments, à Maisoncelle-Tuileries (Oise).

GADEL (l'abbé), Curé de Maron.

BÉGEL (l'abbé), Curé de Laitre-sous-Amance.

LEBRUN, Architecte à Lunéville.

ROLLE (l'abbé Charles), Curé de Mont-le-Vignoble.

ROLLE (l'abbé J.-B.) , Professeur au collège de Blâmont.

DE GERMIGNY, Propriétaire à Paris.

CHATELAIN fils.

GODEFROY (l'abbé), Professeur au séminaire.

THIÉRY DE SAINT-BEAUSSANT.

GUERRIER DE DUMAST, ancien Sous-Intendant militaire.

DASSY (le R. P.), Supérieur des Oblats.

BEAUPRÉ (Jules).

GÉNY (Alexandre), Propriétaire.

DELALLE (l'abbé), Vicaire général du diocèse de Nancy.

KLEIN (l'abbé), Vicaire de Saint-Sébastien.

FEYEN (jeune), Peintre.

CORRARD DES ESSARTS, Architecte à Nancy.

MILLER fils, Artiste.

THIÉRY fils.

THORELLE, Peintre.

PIROUX, Directeur de l'Institut des Sourds-Muets.

2 Octobre.

PIÉROT, Directeur du pensionnat Saint-Pierre, à Gerbéviller.

6 Novembre.

DE SAINT-FLORENT, Propriétaire à Vandœuvre.

GEORGES (l'abbé), Curé de la Cathédrale de Toul.

NOLLET (Jules), Clerc de notaire.

4 Décembre.

DAVID (Ernest), Artiste musicien.

FEYEN (Eugène), Peintre.

1849. — 8 Janvier.

DE MAHUET (Charles).

BRUNET, Architecte.

MATHIEU, Curé de Frolois.

26 Février.

NOEL, Avocat, Notaire honoraire.

JACQUINÉ (père), Inspecteur honoraire des ponts-et-chaussées.

DE MONT, Propriétaire.

VAGNER, ancien Professeur.

VOIRIN, Propriétaire.

MARCHAL, Docteur en médecine à Lorquin.

DOLARD DE MYON, Propriétaire.

CHRISTOPHE, Imprimeur-Lithographe.

DE SAINT-GERMAIN (Charles).

DE RIOCOUR père, Membre du Conseil général.

2 Avril.

MASSON (l'abbé), Vicaire de Dieuze.

BOISELLE, Vérificateur des poids et mesures.

CHARPENTIER (l'abbé), Curé de Malzéville.

BALBATRE aîné.

CHRISTOPHE, Agent-Voyer à Toul.

7 Mai.

DE LAMBEL (Alexandre), Propriétaire à Fléville.

DE LAMBEL (Paul), *idem.*

DE RUTANT (Albert).

MARCHAL (l'abbé), Curé de Ceintrey.

DE MONTARBY, à Dampierre (Haute-Marne).

LA FLIZE (l'abbé), Chanoine honoraire.

4 Juin.

RICIARD, Bibliothécaire à Remiremont.

D'HAUSSONVILLE, ancien Député, à Paris.

BEAUPRÉ, Conseiller à la Cour d'appel.

6 Août.

DE VINCENT, Préfet du Jura.

THOMASSIN (l'abbé), Curé de Voinémont.

SIMONIN père, Docteur en médecine.

DE METZ-NOBLAT (Alexandre), Avocat.

5 *Novembre.*

DÉMONET (l'abbé), Curé de Héming.

HAMON (l'abbé), Curé de Hesse.

PIERSON (l'abbé), Curé de Lorquin.

GROSSE (l'abbé), Curé de Frémonville.

MARSAL (l'abbé), Principal du collège de Blâmont.

HUMBERT, Architecte à Nancy.

CHAPIA (l'abbé), Curé de Damas (Vosges).

DEBLAIE (l'abbé), Curé de Hymont (Vosges).

BOULANGER, Ingénieur des ponts-et-chaussées à Metz.

WAULTRIN, Conseiller à la Cour d'appel.

MANGIN (l'abbé), Directeur du pensionnat Drouot.

BRETON (l'abbé), Vicaire de Saint-Epvre.

KLEIN (l'abbé), Curé de Dabo.

GAIFFE, Opticien à Nancy.

COURTOIS, Propriétaire et Maire de Frouard.

GEORGES (l'abbé), Curé de Frouard.

CHARLOT, Conseiller à la Cour d'appel.

SIMONIN (Edmond), Docteur en médecine.

CUNY, Architecte à Lunéville.

FRIRY, Correspondant du ministère pour les travaux historiques. à Remiremont.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1849-50.

Président, M. CHATELAIN.

Vice-président, M. HENRI LEPAGE.

Secrétaire, M. l'abbé GUILLAUME.

Secrétaire-adjoint, M. BEAUPRÉ (JULES).

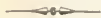
L'INSIGNE ÉGLISE

COLLÉGIALE SAINT-GEORGES

DE NANCY,

PAR M. HENRI LEPAGE,

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.



I.

LA COLLÉGIALE.

Une opinion assez généralement admise fait remonter au temps de René II ou même seulement d'Antoine, tous les monuments des arts qui embellissaient autrefois la capitale de la Lorraine. Cette opinion n'est pas sans fondement si l'on se borne à juger d'après ce qu'on a sous les yeux, mais on reconnaît bientôt qu'elle est fautive, si l'on étudie les époques plus reculées.

Il est vrai, sans doute, que la statuaire et la peinture sont arrivées, sous les règnes de ces deux princes, à un degré de perfection qu'elles n'avaient pas précédemment atteint, mais il serait injuste de placer leur berceau à la fin du XV^e ou au commencement du XVI^e siècle. La Lorraine possédait, bien

auparavant, des œuvres artistiques dignes d'admiration, et Nancy renfermait dans son sein des édifices que nous contemplerions encore avec un légitime orgueil s'ils n'avaient été renversés et si l'on ne s'était plu à en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges.

Je veux surtout parler du monument dont je vais essayer de retracer l'histoire ; de cette insigne église collégiale de Saint-Georges, qui, bien avant la chapelle Ducale construite par Charles III, était le Saint-Denis de la Lorraine.

En la faisant sortir de ses ruines, en la reconstruisant par les souvenirs, je n'ai pas seulement pour but de remplir une lacune de notre histoire ; je désire, en même temps, rendre la justice qu'ils méritent aux artistes inconnus dont les ouvrages ont péri avec l'édifice qu'ils décoraient. Les écrivains des temps passés ont trop souvent dédaigné les auteurs de ces merveilles artistiques qui ornaient les églises et les monastères et ravissaient, pour ainsi dire, à la mort les traits des princes et des hommes illustres qui avaient fait la gloire de leur pays. Plus juste aujourd'hui, l'histoire recherche avec soin les noms de ces peintres et de ces tailleurs d'images que leur siècle même a laissé tomber dans l'oubli ; elle regarde comme un devoir, et en quelque sorte comme une réparation, de transmettre ces noms à la postérité.

Sous ce rapport, aucun monument n'est plus digne d'intérêt que l'église de Saint-Georges ; mutilée par Léopold, rasée par Stanislas, elle n'a pas même laissé l'empreinte du lieu qu'elle occupait, et lorsque nous nous arrêtons devant la Porterie du Palais Ducal, nous ne songeons point qu'à deux pas de là, s'élevait une église princière qui formait, avec ce Palais et les Cordeliers, une trinité monumentale riche d'œuvres d'art qui, pour la plupart, ont été si impitoyablement détruites.

Longtemps avant que Saint-Georges fût fondé, Ferry III avait, dit un historien, fait élever, dans son palais, une chapelle sous l'invocation de sainte Catherine, « peut-être à cause de la singulière dévotion que sa mère (1) portait à cette sainte martyre, » sa patronne. Cette chapelle, « adhérente à l'église Saint-Georges, » faisait connaître, « par sa petitesse et sa simplicité, le goût gothique de ce temps (2). »

Suivant le même écrivain, « Isabelle d'Autriche, tout occupée à consacrer sa viduité à de bonnes œuvres, conçut la pensée de bâtir une église en l'honneur de saint Georges ; elle en inspira la dévotion au prince son fils (Raoul). Cette princesse avait hérité de ses aïeux une vénération et une confiance spéciale envers ce bienheureux martyr. Cette confiance s'était fortifiée depuis que l'empereur, son père, lui eut donné une partie de la tête de saint Georges avec plusieurs autres reliques, entre autres le chef de sainte Euphémie, une côte de saint Laurent, la boude de Notre Seigneur, enchassée dans une figure de petit enfant d'or sur une très-belle pierre d'agate, et un reliquaire de la vraie croix, desquelles reliques le pape Pascal II avait fait présent aux comtes de Dhasbourg, en récompense de leur valeur et des services importants qu'ils avaient rendus à l'Eglise. Isabelle, qui reçut de son père ce sacré dépôt, sur le point de son départ pour la Lorraine, le conservait précieusement jusqu'à ce que des temps plus favorables lui permissent d'élever une église sous l'invocation de saint Georges, patron de sa famille... »

C'est en 1559 que le vœu de la duchesse Isabelle fut exaucé. Par lettres datées du jour de la fête du Saint-Sacrement de cette année, Raoul fonde, dans une partie de son palais, à la gloire de Dieu, de la vierge Marie et de toute la cour céleste, pour le salut des âmes de ses prédécesseurs et successeurs, une collégiale de chanoines (5) ; il déclare choi-

sir sa ville de Nancy, laquelle est sise au milieu de son duché, où il y a grand peuple et qui est plantureuse et convenable pour une pareille fondation. Du consentement de Thomas de Bourlémont, évêque de Toul, Raoul place cette chapelle sous l'invocation de la Vierge et de saint Georges, martyr, et lui donne plusieurs possessions, rentes et biens jusqu'à concurrence de deux cents livrées de terre à petits tournois. Il établit, dans sa nouvelle collégiale, vingt chanoines (4), dont l'évêque de Toul pourra réduire le nombre s'il le juge convenable, lesquels éliront entre eux un prévôt qui exercera telle juridiction que les doyens des autres collégiales, et qui reprendra du duc et de ses successeurs, de main et de bouche, le temporel de son église. Le prince se réserve et à ses successeurs le droit de nomination des chanoines, qui seront tenus à résidence et à un stage de quinze semaines au moins avant de jouir des gros fruits de leurs prébendes, leur permettant d'acquérir et de recevoir toutes sortes de biens, qu'il amortit à perpétuité.

Raoul prend l'église de Saint-Georges, les prévôt, chanoines, chapelains, cleres, leurs biens et ménages sous sa sauvegarde spéciale, sans qu'il soit permis à ses officiers d'exercer sur eux aucune juridiction ; il veut que ses successeurs, lorsqu'ils feront leur entrée solennelle à Nancy, aillent à Saint-Georges prêter serment de conserver les libertés et franchises de cette église, et que le cheval sur lequel ils auront fait leur entrée appartienne aux chanoines ; il ordonne enfin que les baillis et prévôts de Nancy prêtent le même serment en prenant possession de leur office, se bornant à demander au chapitre de dire, pendant sa vie, une messe du Saint-Esprit, le dimanche après la fête de Saint Georges, et, après sa mort, une messe de *requiem* au jour de son décès (5).

Afin d'augmenter les revenus de la nouvelle église, Thomas de Bourlémont, par une charte datée du 2 Décembre 1559, permet au duc Raoul de transférer dans la collégiale de Nancy le chapitre Saint-Georges du château d'Einville.

Le jour de Quasimodo 1540, Raoul donne des lettres par lesquelles il déclare prendre sous sa sauvegarde, protection et sauf-conduit les pèlerins des deux sexes qui viendront « en palerinaige à monsieur saint George, en sa chapelle de Nancy, » depuis la veille de la fête de ce saint jusqu'à la fin de l'octave.

Le lundi après la Sainte-Trinité 1540, il fonde, dans l'église de Saint-Georges, deux vicaires, à chacun desquels il assigne dix livrées de terre à petits tournois de rente, à prendre chaque année sur les étalages de la halle de Nancy et sur la petite vente.

A cette époque, l'abbé de Molesme, de l'abbaye duquel dépendait le prieuré de Notre-Dame, afin de remercier le duc Raoul des bienfaits que ce prince avait accordés au prieuré, donne aux prévôt et chapitre de Saint-Georges tout le droit des offrandes qui se feront dans leur église, « soit de deniers, ou cire, ou draps d'autel ou autres... » ; il consent, sous certaines conditions, à ce que le chapitre et le prévôt puissent avoir « cimetier franc en leur église, pour mettre les corps de ceants qui divisés s'y feront, soit qu'ils soient du parochiage de Nancy ou d'autre lieu... » ; il accorde au prévôt et au chapitre qu'à toutes les processions générales qui se feront à Nancy, le prieur de Notre-Dame et les chanoines de Saint-Georges s'assembleront à heure déterminée dans l'église paroissiale ou autre part, dans le lieu désigné par le prieur, le prévôt et le chapitre, et qu'ils feront ensemble la procession, telle qu'on la doit faire... » Le prieur, à la requête du Duc, devra aller avec ses com-

pagnons à la messe et aux vêpres à la Collégiale le jour de Saint-Georges et de la Dédicace, et le prévôt et le chapitre lui donneront dix sols de fors... (Ces lettres furent confirmées par l'évêque de Toul le vendredi après la Saint-Luc 1540.) En échange de cette faveur faite à son église, le duc affranchit le prieur et les « demeurans et servans » au prieuré, de toutes servitudes, impositions, subsides, etc., et, en raison des offrandes et oblations que le prieur a abandonnées aux chanoines, il lui donne un muid de sel sur la saline de Rosières et douze livres deux sols toulois sur les ventes et parages des halles de la ville de Nancy (6).

Le chapitre de Saint-Georges, voulant témoigner au duc Raoul sa reconnaissance et établir entre lui et le prince une sorte de confraternité, donne à ce dernier et à ses successeurs une prébende en son église (7) pour en jouir, en qualité de chanoine, en fruits et distributions. Raoul accepte cette offre, et par lettres de la vigile de Noël 1541, déclare consentir à ce que lui et ses successeurs aient « à la diete englize une especiaul chapelle. »

Par lettres du 20 juillet 1541, le même duc donne au chapitre de Saint-Georges une partie d'un pré sous Marcheville pour que, au service solennel de *requiem* que le chapitre doit célébrer le second lundi de chaque mois pour le repos de l'âme du duc Ferry, son père, et d'Alienor de Bar, sa femme, une somme de cinq sous soit distribuée aux assistants.

Par lettres du 1^{er} octobre de la même année, « Raoul donne à sa Collégiale quatre livrées de terre à petits tournois, pour célébrer, chaque année, les anniversaires de la duchesse Aliénor de Bar, de la duchesse Marie de Blois, de la princesse Marguerite de Lorraine, enfin « pour faire l'anniversaire chacun an à toujours maix à teil jour comme on

le fait en l'englise de Mes pour le *Loheran Guerin* qui fuit li uns des chies de nostre lignaige. »

Le 1^{er} mai 1542, Raoul accorde encore au chapitre de Saint-Georges un cens annuel de douze livres de petits tournois, à charge de dire, chaque jour de férie, pendant et après le carême, tous les mercredis de l'année, à perpétuité, les sept psaumes avec les litanies, et de faire la procession autour du cloître, plus de dire annuellement, au jour de Sainte-Catherine, une messe haute en la vieille chapelle érigée dans le Palais en l'honneur de la sainte Vierge, et le soir une antienne haute de la Vierge, tant pour son salut que pour celui de ses chers seigneurs Raoul, roi d'Allemagne, le roi Aubert, son aïeul, père d'Isabelle d'Autriche, sa mère, duchesse de Lorraine, et ses oncles, Léopold et Othon, ducs d'Autriche.

Une bulle du pape Clément VI, de la même année 1542, réunit la cure de Saint-Epvre et ses revenus au chapitre de Saint-Georges, à condition que celui-ci la ferait desservir par un vicaire perpétuel (8).

Le même pape, voulant contribuer à l'illustration de Saint-Georges, accorde, par une bulle datée de 1545, des indulgences de quarante jours à ceux qui visiteront dévotement cette église le jour de la fête des saints Georges et Denis, martyrs. Pareilles indulgences furent encore accordées plus tard par le pape Urbain VIII.

Au mois de juin 1545, Raoul réduit à treize le nombre des chanoines, qui était d'abord de vingt, et celui des prébendes de vingt-une à quatorze, s'en réservant une pour lui et ses successeurs : il assigne, en outre, à l'église, au prévôt et au chapitre, pour le prix de 109 livrées de terre à tournois, le bois *Franoul* près *Xarmalmesnil* ; le bois *Franouzel*, sis au ban de Gerbéviller ; le bois *Banaut*, ban

de Lunéville ; un bois près de la grange de *Bretaigne* ; il autorise le prévôt et le chapitre à avoir des officiers particuliers pour la garde de leurs bois , se réservant seulement une partie des amendes, etc.

Enfin, par son testament en date de l'année 1546, le lendemain de la fête Saint-Barthelémy , Raoul élit sa sépulture « devant l'autel Monsieur Sainet George » en sa chapelle de Nancy (9) ; il veut que le jour de son enterrement, il n'y ait que treize cierges allumés portés par treize pauvres vêtus de blanc, et que ce même jour, trois de ses grands chevaux, « l'ung apparellier pour joster, l'autre pour tournoier et l'autre à armer », soient vendus pour acheter terre à la chapelle de Saint-Georges ; il demande , en échange, que les chanoines de cette église célèbrent chaque jour une messe de *requiem* pour le repos de son âme. Il ordonne que deux prébendes de chanoines soient promptement fondées en cette chapelle, lesquelles il donne à Thomas, son chapelain , et à Jehan de Lunéville , son clerc. Il veut , enfin « que li ouvraiges de Sainet George se faice en la meniere qu'il est ordonei. »

La duchesse Isabelle d'Autriche, mère de Raoul, fit aussi, en mourant , une donation à cette église , dans laquelle elle choisit sa sépulture. « Nous eslisons nostre sepulture en l'eglise de Monseignour S. George de Nancei , en tel leu com il plairoit à nos exeuteurs..., en laquelle englise nous donnons pour en aulmone et remission de nos pechiés et pour le salut de nostre ame quarante écus d'or (10). »

Durant les troubles de la minorité du duc Jean , l'église de Saint-Georges se ressentit vivement de la perte de son fondateur, et elle n'éprouva plus cette libéralité ni cette protection qui l'avaient rendue si florissante ; les malheurs de la guerre, qui survinrent, la plongèrent dans une misère dont

elle ne put se garantir qu'en engageant ou aliénant quelques-unes de ses terres et en en cédant d'autres sous un cens annuel. Le pape Clément VI, informé de ces abus, les réprima par une bulle datée de l'an 1368, adressée au chancelier de l'église de Metz, par laquelle il lui enjoit de faire annuler toutes ces aliénations et de les défendre pour l'avenir aux chanoines de Saint-Georges.

Le 27 mai 1575, le duc Jean confirme et ratifie « les fondations, dotations, elmosnes, previlages, donations, legais, assignations, acquist, droitures, revenues, yssues, emolumens, obventions, subventions, possessions, franchises, liberteis, amortixemens et exemptions quelconques appartenant et devant appartenir à la dicte englise, aux prevost et chapiltre d'ycelle. »

Ce prince, qui, comme je le dirai plus loin, contribua puissamment à la construction de Saint-Georges, fut le premier de nos ducs qui y reçut sa sépulture, ainsi que Sophie de Wirtemberg, son épouse. Depuis lors, et jusqu'à René II, presque tous les successeurs de Jean y furent inhumés, et, à son exemple, consignèrent dans leur testament des clauses spéciales en faveur de Saint-Georges.

On lit dans celui de Marguerite de Bavière, veuve de Charles II, morte en 1454 : « Nous elisons nostre sepulture en l'Englise Monsieur Saint George, et donnons pour Dieu et en aumosne au Prevost et chapitre de ladite Englise dix francs le jour de nostre enterrement, pour distribuer entre eulx, et pour faire ung service ledit jour, et voulons que l'on donne à tous pauvres qui seront presens, à chaecun quatre deniers, et à treize des plus pauvres cinq aulnes de drap pour une robe... Item, nous donnons encore à ladite Englise cent francs, douze gros pour franc, pour acquester cinq francs de cens, pour faire chaecun an dous services solen-

nels... pour le remède et salut de nostre âme, et de tous ceulx à qui nous pourrons estre tenuë... Item , voulons encore et ordonnons que pour le remede, on fasse dire et celebrer en ladite Englise un Trentel : c'est assavoir trente hautes messes et trente hautes vigiles pour les trespasés ; et pour ce faire, donnons trente francs, tels que dits sont... (11). »

René II , par son premier testament , daté du 25 mai 1506 (12) , donne à son église et chapitre de Saint-Georges une somme de 600 francs , à charge d'un service solennel aussitôt après son décès, et , à chaque Quatre-Temps, d'une haute messe de *Requiem*.

Marguerite de Gonzague (1652), veuve d'Henri II, élit sa sépulture à Saint-Georges, dans la chapelle Notre-Dame , et donne à cette église la somme de deux mille francs pour une fois, afin de participer aux prières et suffrages qui se font en ladite église , et pour que tant plus soigneusement soient faits les services qu'elle avait fondés dans la chapelle où elle demande à être inhumée (13).

Un grand nombre de donations , qu'il n'est pas possible de rappeler ici, avaient été faites à l'église Saint-Georges , soit par le duc Raoul et ses successeurs , soit par des membres du chapitre, soit par des seigneurs ou même par de simples particuliers. Outre les biens de plusieurs cures , prieurés (14) et chapelles, dont les revenus avaient été unis à la mense capitulaire de la Collégiale, celle-ci possédait des terres, des bois , des jardins , des vignes , notamment celle située au lieu dit encore aujourd'hui la Côte des Chanoines, et dont les produits sont renommés ; le chapitre jouissait du privilège d'y faire la vendange un jour avant que le ban ne fût levé pour les autres cantons dépendant du finage de Nancy. Les chanoines possédaient , en outre , beaucoup de maisons dans cette ville : en 1541 , Raoul leur en avait

donné une située entre la tour étant « sur lou portes devant lou mostier dou prieuré Nostre Dame et la tour que Rebduce tient. »

La fondation de l'église et du couvent des Cordeliers par le duc René II dut, quoiqu'on ait dit (15), nuire beaucoup à la prospérité de Saint-Georges : non seulement les ducs , à l'exception toutefois d'Henri II , mais encore beaucoup de personnages marquants , choisirent leur sépulture dans la nouvelle église et reportèrent sur elle leurs pieuses libéralités.

Pendant la peste de 1552 et l'occupation de Nancy par une garnison nombreuse , les chanoines commencèrent , en dépit de leurs privilèges , à être obligés de contribuer à certaines charges publiques : à la suite d'une délibération capitulaire du 21 mai de cette année , il leur fut même permis de s'absenter de Nancy. Cette absence dut, sans aucun doute, être funeste à leurs intérêts , en même temps que les contributions dont les habitants étaient accablés , les privèrent , très-probablement , d'une notable partie du revenu des maisons qu'ils possédaient dans la ville.

Par une seconde délibération capitulaire de 1555 , il fut statué qu'en raison des frais que le chapitre avait supportés par la malice du temps, des sommes qu'il avait été obligé de fournir pour les fortifications de Nancy , et des nouveaux impôts dont il était journellement chargé , les chantre , écolâtre, trésorier et aumônier paieraient à l'avenir cinq francs à la fabrique lors de leur réception , et que l'on supprimerait le *banquet de prévôt* que le prévôt avait accoutumé faire non sans grands frais.

Mais ce n'était encore que le prélude des maux qui étaient réservés aux chanoines de Saint-Georges et à la Lorraine tout entière. Un siècle ne s'était pas écoulé , que tous les fléaux venaient fondre à la fois sur ce malheureux pays :

pendant que les bandes suédoises incendiaient et ravageaient les campagnes , la peste et la famine décimaient les populations. La fortune des églises aussi bien que celle des particuliers dut disparaître pendant cette période calamiteuse de notre histoire. En 1657 , et par suite « de la misère du temps, » les chanoines se virent contraints de réduire le nombre des messes , les fondations s'étant sans doute perdues , et les ressources de l'église étant insuffisantes pour subvenir aux frais des anniversaires qui devaient s'y célébrer.

En 1641, les nécessités urgentes causées par la longueur des guerres forcèrent le chapitre à vendre plusieurs « meubles d'argenterie » , parmi lesquels figure un saint Georges. Cette vente produisit une somme de 1,525 francs (16).

Une autre cause contribua plus puissamment encore que les précédentes à faire perdre à la collégiale Saint-Georges l'éclat dont elle avait brillé jusqu'alors : je veux parler de la fondation, dans les premières années du XVII^e siècle, de la Primatiale de Nancy. Cette nouvelle création de Charles III, jointe à la construction de la chapelle Ronde, destinée spécialement à la sépulture des princes , dut porter un coup mortel à la puissance de la Collégiale et détruire l'espèce de prestige religieux et national qui l'avait environnée. Son chapitre vit s'élever à côté de lui un chapitre doté de privilèges non moins étendus que les siens, et qui , s'il n'avait pas pour lui l'ancienneté, avait la protection du Duc et peut-être aussi les sympathies qu'entraîne avec elle la nouveauté. On ne vit plus les chanoines de Saint-Georges présider seuls aux cérémonies publiques ; on ne les vit plus figurer seuls dans les magnifiques solennités de la pompe funèbre et de l'entrée de nos souverains dans leur capitale. Les chanoines de la Primatiale s'y trouvèrent auprès d'eux , re-

vêtus d'un costume non moins riche que le leur , marchant sur le même rang, leur disputant même quelquefois la préséance (17). Les conflits qui s'élevèrent, à diverses reprises, entre ces deux corps ecclésiastiques , ne se terminèrent pas toujours à l'avantage de Saint-Georges , qui déjà , depuis longtemps, excitait la jalousie des évêques de Toul , ainsi que je le dirai en parlant des privilèges du chapitre (18).

Quoiqu'il en soit , la Collégiale de Raoul avait déjà beaucoup perdu de ses richesses et de sa splendeur, lorsque Léopold , pour donner plus d'étendue au nouveau palais qu'il projetait de construire , résolut de faire démolir une partie de l'église Saint-Georges. Ni le respect pour cette antique fondation , ni les remontrances des chanoines ne l'arrêtèrent, et le chœur de la Collégiale tomba devant cette passion des constructions nouvelles qui devait priver la capitale de la Lorraine des vieux édifices qui l'avaient si longtemps embellie.

Stanislas alla beaucoup plus loin encore : il ne se borna pas à détruire de fond en comble l'église Saint-Georges , il supprima le chapitre et le réunit, avec ses biens et revenus, à celui de la Primatiale. Les lettres patentes de ce prince sont du 10 septembre 1742 ; il y déclare « que le culte divin étant le principal objet de ses soins , dans le gouvernement de ses Etats, il doit donner une application suivie aux choses qui y ont rapport ; et considérant combien il est difficile que le service soit fait avec la dignité et l'édification désirables dans les deux chapitres séculiers de sa bonne ville de Nancy , soit par le mauvais état des églises et autres bâtimens actuellement à leur usage respectif , soit par le petit nombre de sujets dont l'un et l'autre se trouvent composés, il n'a pas trouvé de meilleur moyen , parmi ceux qui lui ont été proposés, pour remplir les vues louables de ses prédé-

cesseurs, fondateurs desdits chapitres , que de réunir ceux-ci en les fixant dans la nouvelle église Primatiale et dans les bâtiments en dépendant. A ces causes , il unit et incorpore à toujours le chapitre de l'église de Saint-Georges et la chapelle fondée dans cette église sous le titre du Crucifix, ensemble tous les biens meubles et immeubles tant dudit chapitre que de ladite chapelle, au chapitre de l'église Primatiale , pour ne faire désormais qu'un même collège, qui sera composé du primate, du grand-doyen , du chantre , de l'écolâtre, de vingt-un chanoines, de deux sous-chantres , de huit chapelains ou vicaires perpétuels et d'un sacristain , à l'effet de quoi il éteint et supprime pour toujours la chapelle du Crucifix, les six premières prébendes canoniales qui viendront à vaquer , et les cinq dignités de l'église de Saint-Georges avec les préciputs qui y sont attachés , dont les titulaires continueront néanmoins de jouir jusqu'à leur mort ou cession, et auront rang, savoir : les prévôt, chantre et écolâtre de Saint-Georges chacun respectivement après les grand-doyen , chantre et écolâtre de la Primatiale , les trésorier , aumônier et autres chanoines dudit Saint-Georges prendront séance parmi les chanoines de la Primatiale , chacun suivant la date de sa réception ; veut que ledit collège , ainsi réuni , continue l'office divin dans ladite église Primatiale nouvelle... la mense capitulaire sera composée généralement de tous les biens meubles et immeubles des deux chapitres, à l'exception des biens de la chapelle du Crucifix, dont les revenus feront partie de l'entretien des deux sous-chantres... ; il ordonne que, jusqu'après l'extinction des six premières prébendes canoniales supprimées , les deux tiers restants des biens de Saint-Georges seront partagés entre les dignitaires et chanoines dudit Saint-Georges... »

Par un arrêt de règlement du Conseil d'Etat , du 22 dé-

cembre 1774, Stanislas ordonne qu'à commencer du 1^{er} janvier suivant, tous les biens, droits et revenus fixes et casuels tant de l'ancien chapitre de la Primatiale que de celui de Saint-Georges seront mis dans une mense commune, etc. (19).

Enfin, par lettres patentes du 28 octobre 1748, ce prince rétablit la dignité de grand-prévôt de Saint-Georges, qu'il avait cru devoir précédemment supprimer (en 1742), comme devant augmenter la décoration du chapitre et lui procurer d'autres avantages spirituels et temporels, y attache le revenu de deux prébendes et rang après le grand-doyen, avec pouvoir de le remplacer dans ses fonctions, tant à l'église qu'au chapitre et dans les autres cérémonies. Mais, sur les représentations des chanoines, dont cette institution réduisait le nombre de vingt-un à dix-neuf, le Roi de Pologne retira ses lettres patentes, et la création du grand-prévôt n'eut pas lieu.

C'est le 1^{er} novembre 1742, que le chapitre de Saint-Georges assista pour la première fois à l'office dans la Primatiale, où il avait, à ses propres frais, fait transporter une partie du mobilier de son église (20). Assistèrent à cette cérémonie, si triste pour eux, MM. de Vence, prévôt ; Vaultrin, chantre ; de Tervenus, écolâtre ; Regnard, Tisserant, Martin, Guilbert, Bagard, de Ravinel et Gérard, chanoines de l'ancienne collégiale supprimée de Saint-Georges.

Je dirai tout à l'heure ce que devinrent les bâtiments de cette église.

II.

ÉGLISE ET MONUMENTS.

Autant les documents abondent lorsqu'il est question des fondations pieuses faites par nos dues, autant on en est privé lorsqu'il s'agit des monuments mêmes pour lesquels ont été faites ces fondations. Les historiens qui ont écrit la vie du due Raoul ont retracé longuement ce qui se rapporte à la création du chapitre de Saint-Georges, aucun n'a daigné conserver le nom de l'architecte qui bâtit cette église, ceux des peintres et des tailleurs d'images qui la décorèrent. Cependant, s'il faut ajouter foi aux paroles de l'auteur de la Nancéide, ce temple, qui manquait d'espace, avait été embelli par les arts :

... *Templum non grande situ, verum arte decorum.*

Mais les noms de ces artistes, qui eussent pourtant mérité de passer à la postérité, le poëte ne les prononce pas, quoique quelques-uns de ceux qui les portaient vécussent en même temps que lui, et comme lui travaillassent à immortaliser le règne de Charles-le-Téméraire.

Dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis la fondation de Saint-Georges, que Raoul allait mourir dans les champs de Crécy (1546), laissant à son successeur le soin d'achever l'édifice dont il avait jeté les premiers fondements, mais qu'il n'avait pas eu le temps de pouvoir achever. Néanmoins, voulant donner aux chanoines de la Collégiale une dernière marque d'affection, il élit sa sépulture dans leur église. Celle-

ci n'étant pas encore complètement achevée (21), le désir de Raoul ne put être accompli ; il fut inhumé dans l'abbaye de Beaupré, où on lui éleva un monument que l'on décora d'une inscription rappelant les vertus chevaleresques du prince qui avait mérité, bien jeune encore, le surnom de *Vaillant*.

Raoul avait recommandé, par son testament, que les travaux commencés à Saint-Georges fussent achevés : le duc Jean s'occupa, dès l'an 1566, de remplir le dernier vœu de son père. Par lettres patentes datées du 5 janvier de cette année, il donne aux chanoines de la Collégiale les pierres de la tour de Sornupt, pour les aider à achever leur église. Ces lettres portent : « Considerant que notre especial chappelle de Sainet George...puixe venir à bonne perfection, Nous, en augmentation et pour aidier à parfaire ycelle... ensi comme tenus y sommes, avons donnei... toute la pierre de nostre tour de Soirui davant Nancey et de tous les aultres edifices appartenant à ycelle, la quel tour et edifices sont descheus et alleir à ruyne de longt temps... »

Dans d'autres lettres patentes données la veille de la Toussaint 1577, le duc Jean s'exprime encore ainsi : « Comme prince de noble memoire Monseigneur Raoul, mon pere, ait fondé, doté de ses biens et commencé à edifier, quand il vivoit, l'eglise collegiale de monsieur sainet Georges de Nancey, de la diocese de Toul, et nous, apres le trepassement de mondit seigneur, en suivant sa bonne devotion et ordonnance, pour aider à l'edifiement de cette eglise, ayons donné et assigné à icelle et audit college mille petits florins vieux de bon or et de juste poids, à payer, lever et recevoir à dix ans continués et accomplis l'un apres l'autre, commençant l'an 1569, le jour de l'Ascension Notre Seigneur, et suivant l'an 1577, le jour de ladite Ascension Notre Seigneur inclusivement, en chacun desdits dix ans cent desdits mille florins,

par la main *du maître de l'œuvre* (l'architecte) *de ladite eglise*, pour le temps, sur les profits de nos salines de Rosieres..... De ce est-il à savoir que considerant comment nos amés chapelains en Dieu, prevot et chapitre de ladite eglise ont bien diligemment et sagement gouverné, employé et converti les 900 florins qu'ils ont déjà reçus, à la construction et edifiement de ladite eglise, ainsi comme il appert clairement, en suivant de plus en plus la bonne devotion et ordonnance de mondit seigneur (Raoul)... Avons encore donné et donnons pour Dieu et en aumône... à ladite eglise et audit college la somme de mille petits florins vieux de bon or et de juste poids, pour les mettre et convertir en la *construction et edifiement plux principalz et necessaires*, *c'est assavoir es voütes* (voûtes) *affaire de la dicte englise, premier sur le chancel* (chœur) *et sur les chapelles de Nostre Dame et de monsieur saint Charle que nous avons fundei et establi en la dicte englise et sur la croix de la dicte englise*, ensi comme elle se porte... Lesquels mille florins nous avons assignés à prendre et lever sur toute notre rente de la ville de Port près de Nancy, par celui et ceux qui seront maîtres de l'œuvre de ladite eglise... (22) »

Ainsi qu'on le voit par le titre qui précède, et qu'à défaut d'autres documents, j'ai cru devoir rappeler en entier, les voûtes de l'église, notamment celles du chœur et des chapelles Notre-Dame et Saint-Charles, fondées par le duc Jean, n'étaient pas encore achevées. En 1580, ce prince fit bâtir un cloître près de l'église et ajouta à cette dernière deux tours (25) où il mit de bonnes cloches (24).

Jean mourut à Paris en 1590 et fut ramené à Nancy au mois de mars 1591. On l'enterra, ainsi qu'il l'avait ordonné par son testament, dans l'église Saint-Georges, devant la chapelle Notre-Dame, dont il était le fondateur. Il avait, à

l'exemple de Raoul, ordonné que, le jour de ses obsèques, on donnât à cette église le prix de trois de ses meilleurs chevaux : le premier en harnois de guerre, le second en harnois de joute, et le troisième en harnois de tournois (25), en signe que tout état, quelque élevé qu'il soit, doit retourner à Dieu. Il avait également réglé ce qu'on donnerait, le même jour, au prêtre qui dirait la messe pour son âme, à chaque clerc qui réciterait l'office des Morts ou les sept psaumes de la Pénitence, et à chaque petit écolier qui dirait pour lui le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Enfin, il avait voulu que l'on exécutât tout ce qu'il avait ordonné pour les fondations des chapelles de Notre-Dame et de *Monsieur S. Charles, son cher oncle, le duc de Bretagne* (26).

Les travaux de construction de l'église Saint-Georges furent donc commencés par Raoul et achevés par le duc Jean ; le premier jeta les fondements de cet édifice, le second le fit terminer ; mais ni les ouvrages de nos historiens, ni les documents inédits ne nous apprennent quelles œuvres d'art furent faites, par ordre de ces deux princes, dans l'intérieur de la Collégiale (27).

C'est seulement à partir du XV^e siècle que quelques notes, éparses çà et là, dans des volumes de comptes ou dans des registres capitulaires, viennent nous servir de guide au milieu des ténèbres dans lesquelles nous ont laissés nos écrivains nationaux.

On lit dans l'Histoire manuscrite des prévôts de Saint-Georges, qu'en 1416, le chapitre fit changer le maître autel de place, « faisant payer de pierres de taille tout le tour, et fit faire aussi de pierres de taille les longs degrés pour monter au sanctuaire. » Ces travaux furent exécutés aux frais de la fabrique.

En 1468, le sieur de Fénétrange, maréchal de Lorraine,

fit apporter au chapitre de Saint-Georges le reste des archives de Liverdun, où les Lorrains avaient mis le feu après la prise de cette ville, assiégée par ordre de Jean d'Anjou sur Antoine de Neuchâtel, évêque de Toul.

Le premier artiste connu qui ait travaillé à l'embellissement intérieur de Saint-Georges, est Gerard Jacquemin, l'architecte à la fois et le décorateur, si je puis m'exprimer ainsi, de la cathédrale de Toul : René II voulut, sans doute en souvenir de la prédilection que les ducs Jean I^{er} et Charles II avaient toujours eue pour leur chapelle de Notre-Dame, et en témoignage de la vénération particulière qu'il portait lui-même à celle dont l'image figurait sur ses étendards, et qu'il regardait comme sa protectrice dans les combats ; René voulut que cette chapelle fût embellie par une œuvre du ciseau de Jacquemin. Il fit donc venir de Toul l'habile sculpteur, et lui fit faire une *Nunciade* et un *tableau* pour l'autel de la Vierge (28).

En 1487, s'il faut en croire D. Calmet (29), un nommé Pélegrin, facteur d'orgues lorrain, fit, dans l'église Saint-Georges, le premier orgue qu'on ait vu à Nancy, et qui fut transporté plus tard (1751) dans l'église de la paroisse Saint-Pierre de cette ville. J'ignore sur quelles preuves est fondée cette assertion du savant abbé de Senones, mais il est certain qu'avant l'époque indiquée par lui, il existait des orgues à Saint-Georges (50). Charles II, qui, comme l'on sait, aimait passionnément la musique, avait introduit ce genre d'instrument dans sa chapelle des Chantres.

En 1492, le duc René fit faire une nouvelle chapelle sur l'emplacement qu'occupait auparavant le *revestiaire* de l'église Saint-Georges (51), et il paraît que ces travaux furent exécutés par des ouvriers venus de Toul (52).

Le même prince avait, à Saint-Georges, une chapelle ou

oratoire qui communiquait avec les étages supérieurs du Palais, et où il venait assister aux offices, lorsqu'il ne prenait pas place dans le chœur avec les chanoines (55).

En 1505, un sculpteur de Bar, maître Jehan Crocq, envoya à l'église Saint-Georges deux statues, l'une de ce saint et l'autre de saint Maurice, qui lui avaient été commandées par le duc René II (54). Il est probable que ces statues étaient destinées à décorer le mausolée du duc de Bourgogne, dont je parlerai bientôt.

La même année, René faisait confectionner, tant à Metz qu'à Nancy, de nouvelles orgues pour l'église Saint-Georges; et en 1507, un artiste dont on nous a conservé le nom, maître Pierre Burry, venait de Bar à Nancy visiter les orgues de Saint-Georges et les remettre en état (55).

En 1519, le duc Antoine, qui dota sa capitale de tant d'œuvres artistiques, dont quelques-unes font encore aujourd'hui notre admiration, fit mettre les écussons de Lorraine dans le chœur de Saint-Georges (56).

Pendant que le ciseau du sculpteur embellissait ainsi la collégiale de Raoul, l'art de la broderie donnait aux vêtements ecclésiastiques une richesse digne de celle des décorations de l'église. Les chasubles des chanoines, sur lesquelles se mêlaient artistement l'or, l'argent et la soie, représentaient des scènes de l'ancien et du nouveau Testament (57).

En 1555, on fit faire la *librairie* ou bibliothèque du chapitre et *rabiller* toutes les verrières de l'église (58).

L'année suivante, divers travaux furent exécutés au mausolée des ducs Jean et Nicolas; ce que ces travaux ont de remarquable, c'est qu'ils occupèrent en même temps deux artistes célèbres de cette époque, dont le nom se rattache plus particulièrement à la construction et à la décoration du Palais Ducal : le peintre Hugues de La Faye et le sculpteur

Mansuy Gauvain ; à côté d'eux vient se placer un autre artiste, prédécesseur des Chaligny, et peut-être l'élève de ce maître Laurens, le fondeur, qui, en 1493, avait été chargé du monument, ou plutôt, comme on disait alors, de la sépulture de Ferry II de Vaudémont, père du duc René, inhumé dans l'église collégiale de Joinville (39).

À la même époque, on achevait les grosses orgues de Saint-Georges, dont le travail avait été confié à un nommé Vendrequin, et le chapitre s'occupait presque aussitôt d'en faire confectionner de nouvelles (40).

En 1545, un nommé Pierre de Francheville, peintre et verrier, qui demeurait au faubourg Saint-Dizier, de Nancy, fit divers travaux aux verrières des Cordeliers et de l'église Saint-Georges (41).

Ainsi que je l'ai dit précédemment, la Collégiale avait beaucoup souffert, à partir de 1552, à cause de l'occupation de Nancy par les troupes impériales ; les chanoines avaient même, dans une assemblée capitulaire, décidé qu'il leur était permis de s'absenter. Pendant ce temps, la pauvreté de leur église n'avait fait que s'accroître ; une partie des maisons canoniales et du cloître de Saint-Georges était tombée en ruines. En 1566, le chapitre, afin de remédier à cet état misérable, renouvela ses délibérations de 1555 et 1565, par lesquelles il avait supprimé les banquets qui avaient lieu précédemment à la réception des chanoines et des prévôts. Cette pièce porte : « Nous prevot, etc., avons advisez estre necessaire mettre par escript une article deja par cy-devant faict en nostre chapitre general de la Sainet Jehan Baptiste 1565, lequel pourtoyt en substance que voyant et considerant la malice du temps et conversations des gens layes avec les ecclesiastiques estoit plustot à se moquer l'ung des autres que autrement... Aussy considerant la poureté estre

en nostre eglise s'accroissant de jour en jour, à raison de tant d'impos, emprus, ruyne de maison et partye du cloistre de nostre eglise comme l'on voyt à l'œul... » par ces considérations, le chapitre avait réduit les banquets que chaque nouveau chanoine était tenu de faire après avoir payé ses grande et petite réceptions, « esquelz banquetz y avoit de grans despens les faisant en tavernes et lieux publiques », et les avait convertis en une somme de quarante francs, qui devait se mettre dans la bourse de la fabrique pour subvenir aux affaires de l'église.

On lit dans les mêmes registres capitulaires : « Le 17^e jour de mars 1568, l'on fit refondre la petite cloche appelée la cloche que l'on sonne prime, autour de laquelle était écrit :

Prime suys appelée
Pour Dieu servir la matinée.

Elle fut bénite par Richard Bouchon, trésorier de Saint-Georges, et eut pour parrain Gerard Briseur, écolâtre de l'église, et pour maraine « la femme maistre Piere le dourneur. »

En 1596, Robert Mesnard, marbrier à Nancy, qui exploitait les carrières des environs de cette ville, fit, par ordre de Charles III, des fonts baptismaux pour l'église Saint-Georges. En 1602, on y posa une coverte de menuiserie en noyer, avec des balustres tournées à l'entour (42).

En 1605, une somme de 400 francs fut donnée par le duc aux chanoines, « pour employer aux rabillages des orgues de leur église. » En même temps, le chapitre changea les petites orgues de place, leur fit faire une galerie neuve et enrichir le buffet de corniches (45).

Le 17 juillet 1610, le chapitre réuni fut d'avis qu'il y avait lieu de remédier à la couverture de l'église, du côté de la

Grande-Rue, c'est pourquoi il donna charge aux recouvreurs de Richardménéil d'acheter 25 risses d'écaillés.

Le 24 octobre 1611, les chanoines firent marché avec Antoine, marbrier, demeurant à la Ville-Neuve, « pour grasser et bien pollir les deux colonnes de marbre que le chapitre a rendu à madame de Bassompierre, aux lieux de celles que ladite dame presta pour mettre au grand autel de ceste eglise, doit iceluy Anthoine recevoir pour sez peines la somme de quarante cinq frans et des la datte du present acte besognier jours et apres aultres jusque à la perfection totale de son marché. »

La même année, on refit la couverture d'ardoises de l'église.

Par lettres datées du 22 août 1612, le duc Henry donna aux chanoines de Saint-Georges une somme de 200 francs « pour les ayder à suporter les frais de l'erection d'un grand autel qu'ilz ont faict faire en leur eglise. »

On voit, par plusieurs quittances des mois de mars, avril, etc. 1606, que les travaux de ce grand autel furent exécutés par un nommé Jesse Drowin, dont la signature est apposée au bas de ces quittances.

Le 22 octobre 1612, marché fut passé par le chapitre avec M^e Anthoine, marbrier, pour nettoyer les trois candélabres avec le grand autel et l'autel de l'Annonciation, dit l'autel du Roi, deux fois l'année, moyennant la somme de 14 francs.

Lors de l'incendie de 1627, qui réduisit en cendres une portion du Palais Ducal, la toiture de Saint-Georges et la sacristie furent consumées, mais le reste de l'église ne fut pas atteint. On lit, dans une lettre écrite, le 26 juillet 1627, par la duchesse Marguerite de Gonzague à M. de Lignéville, prévôt de Saint-Georges, au sujet de la célébration, dans

cette église, de l'anniversaire du duc Henry : «... Il n'y a point de péril de faire en icelle l'assemblée pour ce convenable, les voûtes et autres parties de son vaisseau ors que touchées de l'embrasement dernier, ne s'en trouvant affaiblies. »

A partir de cette époque, la toiture de l'église fut seulement couverte de planches de sapin, qu'il fallait tous les trois ans renouveler, ce qui occasionnait chaque fois au chapitre une dépense de plus de 800 francs. En 1655, il la fit refaire à ses frais ; mais, en 1666, se trouvant dans l'impossibilité de réunir cette somme, à cause des dépenses considérables qu'ils avaient faites et qui avaient absorbé plus de la moitié de leurs revenus, et se voyant sur le point d'être obligés de renoncer à la célébration des messes en musique et des anniversaires fondés dans la collégiale, les chanoines adressèrent une requête au duc de Lorraine, qui ordonna à sa Chambre des Comptes de leur faire délivrer les planches nécessaires à la couverture de leur église.

En 1646, M. Briqué, qui était chanoine de Saint-Georges depuis plus de cinquante ans, porté de bonne volonté pour l'église, donna au chapitre une somme de 2,000 francs pour rebâtir la sacristie qui avait été ruinée par le feu quelques années auparavant. Cette reconstruction fut faite par un nommé Remy Bernard, entrepreneur à Nancy, et vérifiée par Claude Desjardins, maître architecte dans la même ville.

En 1668, pour satisfaire au désir du Duc, on fit quatre chandeliers d'argent pareils aux deux gros qui avaient été donnés par le roi René, et on employa, à cet effet, deux lampes, l'une sur laquelle étaient gravées les armes de Lorraine avec deux H couronnées, pesant environ 8 mares 6 onces, et l'autre d'argent doré, où étaient gravées les armes du comte de Vaudémont, pesant environ trois mares. On fit

également fondre le grand candélabre de cuivre, chargé des armes de M. Mengin, conseiller d'Etat, et on en fit faire six chandeliers avec la croix portant les mêmes armes en relief, pour être mis sur le maître-autel.

En 1672, la toiture de l'église fut refaite à neuf, tous les bois en étant pourris. Les chanoines, manquant de ressources pécuniaires, obtinrent la permission de vendre une certaine quantité d'échalons de leurs bois de Lunéville. Des réparations analogues furent encore faites en 1676 et 1686. Enfin, en 1688, marché fut fait avec M^{es} Charles Marizien et Sébastien Palissot, charpentier et maçon, pour recouvrir les deux clochers de l'église, refaire tout à neuf le marnage des cloches, qui était pourri par le temps, « la couverture des clochers ayant été incendiée par la communication du feu arrivé au château de la Cour. »

En 1673, le chapitre ordonna que les portes des maisons louées à des laïcs, ayant issue sur le cloître, seraient murées.

Tets sont les seuls documents que renferment les divers registres auxquels j'ai eu recours ; ceux qui concernent la dernière période de l'existence de Saint-Georges, se bornent à mentionner quelques travaux faits aux orgues, des ouvrages d'art de peu d'importance, et qui ne méritent pas qu'on s'y arrête (44). De toutes les parties de l'église, la sacristie seule avait été réparée et améliorée, et on y avait dépensé, en 1710, une somme de mille francs.

Ainsi qu'on peut en juger par ce qui précède, l'église Saint-Georges avait déjà beaucoup perdu de son importance et de sa splendeur ; mais ce n'était encore là que le prélude des malheurs qui la menaçaient : le XVIII^e siècle allait voir commencer et s'accomplir sa ruine totale.

Il faut le dire, quoiqu'à regret, c'est peut-être à Léopold que la capitale de la Lorraine dut la perte de ce monument

auquel se rattachaient tant de souvenirs, et peut-être Stanislas n'eût-il pas osé le faire complètement disparaître s'il ne l'avait déjà trouvé mutilé et n'offrant plus, en quelque sorte, que l'ombre de lui-même.

En 1717, Léopold ayant conçu le dessein de faire construire un nouveau palais sur l'emplacement des bâtiments et des jardins de la Cour, il fut jugé nécessaire de démolir le chœur de Saint-Georges pour donner un développement complet à la face du palais sur la Grande-Rue. Le prince se proposait de faire « raccommoder » ce qui resterait de l'église, et, plus tard, de faire construire, dans l'intérieur même du château, une très-belle chapelle castrale où les chanoines seraient transférés avec le Chapitre.

Celui-ci ayant eu communication des intentions de Léopold, décida, dans une réunion capitulaire du 6 avril 1717, que de très-humbles remontrances seraient faites au Duc, et délégua, pour les lui présenter, M. Philbert, son aumônier et écolâtre de Saint-Georges. Dans ce Mémoire (45), le Chapitre soutient que toucher à l'église, c'est toucher aux privilèges mêmes de la Collégiale, c'est profaner la sépulture des princes de la maison de Lorraine et celle de beaucoup de familles illustres, c'est vouloir la ruine du monument tout entier, etc.

Nonobstant ces remontrances, Léopold fit passer outre, et l'on procéda à la destruction du chœur de Saint-Georges. Cette fois, les chanoines ne protestèrent plus, mais, afin de conserver le souvenir des monuments qui allaient pour jamais disparaître ou subir d'irréparables mutilations, ils rédigèrent, le 15 juin 1717, et consignèrent dans leurs registres capitulaires un procès-verbal de ce qui se passait dans leur église. Ce document précieux, le plus intéressant peut-être de ceux qui se rattachent à l'histoire artistique et monumen-

tales de Saint-Georges, est une véritable description de cette église telle qu'elle était avant que Léopold ne conçût la pensée d'agrandir son nouveau palais au détriment de la chapelle qu'il aurait dû, au contraire, tenir à cœur de conserver et d'embellir. Voici cette pièce :

DÉTAIL DE CE QUI S'EST PASSÉ DANS LA DÉMOLITION DE L'ÉGLISE.

Messieurs capitulairement assemblés, S. A. R. n'ayant pas trouvé à propos de faire aucune attention aux très-humbles remontrances que messieurs lui avaient faites au sujet du retranchement de leur église, pour des raisons qu'il n'est pas permis de pénétrer, elle ordonna de faire travailler à la destruction du sanctuaire et de la grande croisée de l'église.

Les ouvriers commencèrent par déterrer les os et les cendres de ceux qui étaient inhumés dans cette partie de l'église, dans le même temps que d'autres faisaient de grandes fosses dans la nef pour mettre tous ensemble les os et les cendres.

M. de Saffre, comte d'Haussonville, grand-maître de l'artillerie, fit transporter de l'église l'épitaque avec les restes des cendres de ses ancêtres... Sur l'épitaque était écrit : *Baltazar, baron d'Haussonville, chevalier, chef du conseil de M^{se} le duc Charles de Lorraine, grand M^e de son hostel et gouverneur de Nancy, qui mourut au Saurupt prez de Nancy le 3 juin 1565.*

M. le baron Fournier de Macheville fit transporter dans l'église des Cordeliers le corps de M. l'abbé Fournier, son oncle, prévôt de cette église.

Le même jour on déterra les os et les cendres des duchesses Marguerite de Bavière et Marie de Bourbon ; on les mit dans une caisse de bois de chêne que l'on déposa dans le caveau du duc Henri.

Sur la tombe de Marguerite de Bavière, femme du duc Charles, fils de Jean, était écrit : *Cy gist tres haulte et tres puissante princesse Marguerite de Baviere, duchesse de Lorraine et Marchise qui trepassa le 26^e jour du mois d'aoust l'an de grace Notre Seigneur 1454. Priez Dieu pour son ame.*

Sur la tombe de Marie de Bourbon (46), femme du duc Jean d'Anjou, mère du duc Nicolas d'Anjou, était gravé un ange tenant un écusson partie aux armes de Lorraine et de France ; autour de la tombe était écrit : *Cy gist haulte et puissante princesse Marie de Bourbon, duchesse de Calabre et marquise du Pont à Mousson, laquelle deceda le..... l'an de grace Notre Seigneur 1448.*

Assez près du tombeau de cette princesse était celui de Jean, appelé le bâtard de Calabre, fils naturel du duc Jean d'Anjou ; sur sa tombe était écrit : *Cy gist Jean..... de Conflans et de l'Avantgarde, capitaine de Preny, qui trespassa le 4 de mars de l'an de grace 1504. Priez Dieu pour son ame (47).*

Comme il n'était pas possible de continuer l'office dans un lieu que les ouvriers détruisaient de tous côtés, S. A. R. indiqua l'église des Dames Prêcheresses pour y aller faire les offices ; c'est pourquoi, le 5 du présent mois, après avoir dit matines et les petites heures, Messieurs transportèrent processionnellement dans l'église des Dames Prêcheresses le très-Saint Sacrement qui fut porté par le semainier, accompagné de tous les chanoines, chacun un flambeau à la main ; il fut déposé dans la chapelle du Rosaire, après quoi on chanta la grand'messe.

Tous les jours on démolissait la voûte et les murailles du sanctuaire et du chœur et on continuait à déterrer les morts.

On démolit le mausolée de marbre noir sur lequel étaient exposés les corps des ducs Jean de Lorraine et Nicolas d'Angoulême (48*) ; on les transporta dans un coin de l'église vis-à-vis les cloches, avec l'inscription de cuivre sur laquelle sont écrits en vers :

*Ad te proventus suspiro Christe redemptor.
Ut me suspicias suspicias que patrem
Quem praeclara tenet Barcinon saluus uterque
Sit bonitate tua sit pietate Deus.*

Au côté droit de la plaque de cuivre est écrit :

Memoriale monumentum.

Au côté gauche :

Felices diu vivant posteris.

Au-dessus :

Pro sua et patris salute dux orat Nicolaus.

Au bas est écrit :

*Arcum et nervum, caput et pedem, manum et mentem, nubem et
arcum (49).*

Le 7, on transporta le corps d'un jeune officier tué à la bataille de Trèves, en 1675. Ce corps avait été mis en dépôt dans l'église dans un cercueil de plomb ; il est présentement en terre sous le second autel, à gauche, en entrant, qui est l'autel des Trois Rois.

Ensuite on renversa tous les autels, savoir le maître autel qui était dans la coquille de la grande croix : il était presque tout de marbre noir avec deux colonnes de même.

(*) Voir la planche III.

Au haut de l'autel était, dans une très-belle niche relevée en sculpture dorée, un tableau de la Vierge tenant son enfant Jésus, peint en miniature par le roi René.

Il y avait six petits autels, savoir : celui de *Prime*, fait et fondé par les dues Jean et Charles, son fils ; celui de *Notre-Dame* ; celui du *Crucifix*, fondé par Pierre de Lenoncourt et dame Lize Désarmoises ; auprès du marche-pied de cet autel, était la tombe de Thiéry de Lenoncourt, écuyer, mort en 1407 ; l'autel de *la Trinité*, fondé et bâti par noble homme Jean de Bron, seigneur de Pierrefort, maître d'hôtel du Roi de Sicile, qui trépassa le 22 février 1404, et demoiselle Marguerite de Lenoncourt, sa femme, et Claude de Bron, leur fils ; l'autel des *Trois Rois* ou du *Sacrifice d'Abraham*, fondé par les sieurs de Genicourt et Doncourt.

Entre ceux dont on déterra les cendres, les principaux et surtout ceux dont il restait quelques vestiges étaient le seigneur Conrad Bourée, prévôt et chanoine de cette église, mort le 8 de novembre 1415.

Les deux Ligneville, prévôts de cette église, enterrés proche le mausolée des dues Jean et Nicolas d'Anjou.

Pierre Pelegrin, seigneur de Remicourt, et Madelaine Simier, l'an 1516.

Gilles de Rubamprez, écuyer, maître d'hôtel de la Reine de Dannemarek, gentilhomme suivant de M. de Vaudémont, en 1585.

Collignon de Ludres, qui trépassa l'an 1487. Le mausolée de cette famille a été transporté dans ce qui reste de l'église ; mais les deux suivants sont restés ruinés et renversés, savoir : celui de noble homme Jean de Ronxiers (peut-être Ronceu), écuyer, seigneur d'Autrey et de Gondrecourt en Voivre, qui trépassa l'an 1411, le dimanche des Fontaines, en mars, et demoiselle Isabelle de Baucourt, dame d'Autrey.

Celui d'honoré seigneur Jean de Harenges, chevalier, seigneur de Meraivaux, conseiller de monseigneur le duc, capitaine d'artillerie et bailli de l'évêché de Verdun, qui décéda le 26 de septembre 1549.

Celui de Charles I^{er}, duc de Lorraine, fils de Jean de Lorraine, fut aussi renversé ; il en est resté une partie qui est dans un coin de l'église. Le mausolée de ce prince était à côté de l'autel de la première messe (50), dont le contour contenait une chapelle magnifique pour le temps de sa fondation. A la contretable de l'autel était en relief l'adoration des trois rois, au pied était l'effigie en petit du prince et de Marguerite de Bavière, son épouse, et parmi les effigies des bergères on voyait celle d'Alison de May, maîtresse de ce prince (51), laquelle, suivant les pieuses intentions de ce souverain, qui avait fondé cette chapelle, y avait fait elle-même une donation d'une maison sise à la Grande-Rue.

Il ne restait plus que le fameux mausolée de Charles, duc de Bourgogne... On avait cru que ce monument éternellement glorieux à la Lorraine, serait exempt des autres, mais il a été compris dans la ruine des autres et de l'église dont bientôt il n'en restera pas même le souvenir. C'est pourquoi, pour conserver dans ce chapitre la mémoire d'un monument de la protection de la main toute puissante de Dieu, et pour la gloire de cette église d'avoir eu en dépôt les restes d'un héros qui a fait la terreur d'une partie de l'Europe, Messieurs ont ordonné de décrire sur le registre les vers qui accompagnaient ce mausolée. Le duc René le fit faire et le fit mettre au côté droit du grand autel, sous les orgues. On y voyait la statue du duc de Bourgogne et tout autour étaient les armoiries sur des écussons blasonnés des pays qui lui appartenaient (52).

Cette partie de l'église ayant été démolie, on ruina la sa-

eristic, le chapitre et les archives. Le 14 de ce mois, on transporta les papiers, les reliques, ornements et meubles de la sacristie dans une maison bourgeoise désignée par ordre de S. A. R.

La bénédiction de la nouvelle église, c'est-à-dire des débris du beau monument de Raoul et de Jean, eut lieu le 19 décembre 1717, par le prévôt de la Collégiale, assisté du chapitre, en vertu d'une permission obtenue, par Léopold, de la congrégation des rites de Rome. Après la cérémonie, faite selon les rubriques du pontifical romain, avec de l'eau grégorienne donnée par le nonce de Lucerne, qui était alors à Saint-Dié, les chanoines de Saint-Georges allèrent processionnellement à l'église des Dames Prêcheresses prendre le Saint Sacrement qui fut apporté par le semainier dans le nouveau tabernacle, puis on chanta la grand'messe.

Dans une réunion capitulaire du 11 janvier 1718, le chapitre décida qu'attendu la petitesse du vaisseau de son église, par suite du retranchement, il était impossible d'y faire les processions, et qu'il en suspendrait l'usage jusqu'à ce qu'il aurait plu à S. A. de lui faire construire une plus grande église. Quant aux fondations qui se faisaient aux autels renversés, elles furent reportées à d'autres autels.

A la suite d'une demande faite par le chapitre, à l'effet d'obtenir le maintien de ses privilèges, nonobstant la diminution de son église, et des indemnités pour la ruine de la partie du cloître où étaient le logement du sonneur et les greniers du chapitre, et pour les terrains occupés par le nouveau bâtiment du palais, Léopold accorda aux chanoines une somme annuelle de 1,200 francs barrois en indemnité de la démolition des église, sacristie et cloître, une autre rente annuelle de 400 francs en indemnité du logement du son-

neur et des greniers ; enfin une dernière somme de 500 francs payable annuellement, pour le logement du sacristain, jusqu'à l'achèvement des nouvelles constructions ; le duc maintint les anciens droits, privilèges et prérogatives du chapitre (55).

L'église Saint-Georges subsista ainsi jusqu'en 1742, sans que Léopold eût mis à exécution le projet de construction d'une chapelle castrale dans le nouveau palais, qui lui-même ne fut pas achevé.

Enfin, la Collégiale ayant été, ainsi que je l'ai dit précédemment, réunie à la Primatiale, son église, regardée comme désormais inutile, fut cédée à la ville de Nancy, qui en fit d'abord un magasin à blé. Stanislas ayant ensuite édifié, dans l'emplacement du Louvre qu'il avait détruit sur la Carrière, le Palais de l'Intendance, aujourd'hui l'hôtel de la Préfecture, on renversa Saint-Georges pour y construire les cuisines du nouvel édifice, et former, avec la rue qui la séparait du premier pavillon de la Carrière, la place nommée encore à présent la Petite Carrière.

François III, grand duc de Toscane, étant informé qu'on se proposait de démolir l'église dans laquelle se trouvaient les monuments de plusieurs de ses prédécesseurs ducs de Lorraine, chargea M. Hubert Charvet de Vaudrecourt, ancien conseiller à la Cour Souveraine et ci-devant précepteur du prince Charles, de procéder à la reconnaissance des tombeaux et des restes des princes inhumés à Saint-Georges, et de les faire transporter dans le caveau de l'église des Cordeliers. Cette translation eut lieu le 4 février 1745, à neuf heures du soir.

M. Charvet, assisté de Jean-Claude comte de Bouzey, grand doyen de la Primatiale, et de Joseph de Villemain de Heldenfeld, habitué à la paroisse Saint-Epvre, fut reçu par

messire Henri d'Orges de Vance, ancien prévôt de l'église Saint-Georges, et messire François de Ravinel, comme lui chanoine de la Primatiale, et ils procédèrent successivement à la reconnaissance de plusieurs petites urnes dans lesquelles étaient les cendres de Jean 1^{er}, de Nicolas d'Anjou, de Charles II et de Marguerite de Bavière, sa femme, et de Marie de Bourbon, épouse de Jean d'Anjou.

Dans deux grands cercueils de plomb, recouverts en chêne, étaient les corps d'Henri II et de Marguerite de Gonzague, sa femme. Sur chacun de ces cercueils se trouvait le cœur du prince et de la princesse, enfermés dans une boîte de plomb, et aux pieds, les entrailles placées dans une petite caisse. Dans une autre boîte de plomb, posée dans la chapelle de la Vierge, dite Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, étaient les entrailles du duc de Bourgogne.

Ces restes précieux furent immédiatement transportés dans l'église des Cordeliers, et reçus par le R. P. Joseph Labarthe, ancien provincial, et le P. Joseph Breton, gardien, à la tête de leur communauté, lesquels précédèrent le convoi jusqu'à la Chapelle Ronde, où, après les prières et cérémonies usitées, les urnes et les cercueils furent descendus dans le caveau funèbre (54).

Rien ne s'opposait plus dès lors à la destruction de Saint-Georges, et l'on vit bientôt cette église, que les successeurs de Raoul s'étaient plu à embellir, que la piété du peuple avait si longtemps entourée d'une vénération filiale, où la gloire de la nation lorraine semblait gravée en caractères ineffaçables sur le marbre et sur la pierre des tombeaux ; on la vit bientôt complètement disparaître, et de peur que l'aspect de quelques débris ne vint réveiller les souvenirs d'une nationalité dont on cherchait à dissiper jusqu'à l'ombre, tout fut impitoyablement dévasté, et nous nous demandons vaine-

ment ce que sont devenus ces chefs-d'œuvre des temps passés !... Il n'en reste rien : les belles sculptures des tailleurs d'images, de Jacquemin , de Mansuy, peut-être de Ligier Richier lui-même, sont tombés sous le marteau du vandalisme et ont servi de moellons aux édifices nouveaux que le Roi de Pologne a fait élever dans la capitale de la Lorraine !

Dieu me garde de chercher à attaquer la mémoire d'un prince auquel la postérité a conservé le surnom de Bienfaisant, et dont la statue décore la première de nos places publiques, mais il est impossible de ne pas gémir sur les conséquences de cette politique inflexible, qui frappe aveuglément autour d'elle et s'attaque aux monuments pour effacer du cœur des peuples les sentiments les plus dignes de respect, d'admiration (55) !

Outre les monuments rappelés dans le procès-verbal de démolition du chœur de Saint-Georges, cette église en possédait beaucoup d'autres, plus ou moins intéressants au point de vue de l'art ou des souvenirs qu'ils rappelaient. La plupart des chanoines et des prévôts de la Collégiale, plusieurs seigneurs appartenant aux premières familles de Lorraine, d'autres personnages moins distingués, y étaient inhumés et y avaient probablement des mausolées qui ne nous sont pas connus.

Parmi les princes et princesses qui y avaient reçu leur sépulture étaient Isabelle d'Autriche, mère de Raoul, morte en 1555, et dont le corps fut, dit-on, transféré à l'abbaye de Kenisfeld, de l'ordre de Sainte-Claire, dans le diocèse de Constance (56). Elle avait, par son testament, donné 40 écus d'or à la Collégiale, pour la rémission de ses péchés.

Sophie de Wurtemberg, épouse de Jean I^{er}, décédée en 1569. Les restes de cette princesse furent trouvés à Saint-

Georges lors de la démolition de l'église et portés au caveau des Cordeliers, où ils sont dans une caisse carrée (57).

Rodolf et Louis, enfants de Charles II et de Marguerite de Bavière, qui étaient morts tous deux en bas âge, avaient été, dit-on, enterrés près de l'autel Saint-Michel, où leurs effigies paraissaient sans inscriptions.

Quoique depuis René II, les ducs de Lorraine eussent cessé de choisir leur sépulture dans l'église de Saint-Georges, Henri II, en raison de la dévotion particulière qu'il avait pour l'image miraculeuse de la Vierge de Bonne-Nouvelle, que l'on conservait dans cette église, voulut y être inhumé près de l'autel de Notre-Dame, dans un caveau particulier.

La duchesse Marguerite de Gonzague fut enterrée « en la chapelle Nostre Dame, proche la grande porte de l'église, au tombeau de feu Son Altesse son très honoré seigneur et mari, » en habit de religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. On ne dit pas si l'exécuteur testamentaire de cette pieuse princesse (le cardinal de Lorraine) accomplit le désir exprimé par sa tante, et lui fit faire « effigie en bronze, revêtue d'un manteau de religieuse priant à genoux, mise et exposée derrier ou à costé de celle de feu Sadite Altesse, qui doit estre mise et posée en ladite chapelle, selon qu'il sera trouvé se pouvoir mieux et commodement faire. »

On plaça sur les tombeaux de Marguerite de Gonzague et d'Henri II des inscriptions latines destinées à perpétuer le souvenir de leurs vertus (58).

Jean Vahey ou Vathey, prévôt de Saint-Georges, en 1577, fut à peine parvenu à cette dignité, qu'il fonda une chapelle « en la place et lieu de la voûte, dessous la tour qu'est au chapitre pour y faire le lieu de sa sépulture et de celui du seigneur Jean de Lunéville, son confrère chanoine (59). »

En 1400, Jehan Poinsignon de Nancy, le charpentier, et

Françoise, sa femme, furent inhumés à Saint-Georges, « à l'entrée de l'éccelise dairier lux (l'huis, la porte) par devers la maison le duc (le palais). »

Par acte capitulaire du 20 juin 1402, il fut octroyé à Pierre Conraul Bourée, prévôt de Saint-Georges, d'avoir sa sépulture en cette église, « on lieu qu'on dit devant le pupitre qu'il ait fait faire et qu'il y puisse mettre son vaxel et sereueil de pierre et sa tombe dessus quand il lui plaira (60). »

Deux illustres victimes de la guerre de René II et du duc de Bourgogne ; le bon maître d'hôtel Chiffon de Vaclhières et le sire de Bièvre, avaient été inhumés à Saint-Georges. On sait qu'après avoir fait cruellement supplicier Chiffon, Charles-le-Téméraire consentit à rendre son corps. René ne crut pas trop honorer ce fidèle serviteur en lui donnant place dans le lieu réservé à la sépulture des princes de sa maison.

Un membre de l'ancienne famille de Ludres avait, dit-on, à Saint-Georges, un mausolée curieux, qui fut transporté dans l'église Primatiale, d'où il a aussi disparu, mais dont on nous a conservé la description. Ce monument, composé de deux colonnes de marbre noir, d'ordre ionique avec entablement, placées sur des consoles, renfermait un grand écu écartelé au 1^{er} et 4^e de Ludres, au 2^e et 5^e d'argent, à la croix engrelée de gueules, écartelé d'azur ou de sable, au lion d'or orné de ses lambrequins, d'un casque à onze grilles, posé presque de front, et pour cimier une tête de cerf. Sur les feuilles des lambrequins étaient posés, à droite et à gauche, quatre écus pour huit quartiers, et, au-dessous, un cartouche en marbre noir contenant ces vers inscrits en lettres d'or sur deux colonnes :

Né mort ne vit gist le preux chevalier
Nic. de Ludres auprès de ce pillier

De son renom, puis le cours de nature
En fera foy condigne sepulture ;
Car ce que mort luy pretendoit ravir,
Los immortelle nous faict retablir.
Roys, Ducz, Chiefz trouvé l'ont autentique
Dont des Lorrains est prouvé magnifique,
Et s'il n'a vie au renes des gens mortelz,
Si vivra-t-il entre les immortelz...

Assez long temps en assault et bataille
S'est présenté d'estoc et de taille
Ja sois que Mars moins que mort luy a faict,
Quant Atropos le vint saisir de fait,
Mil cinq trente et ix jo^r vingt sixiesme
Fust en Febvrier l'an soixante quinziesme.
Or prions Dieu qu'en Paradis reclus
Soit l'esprit sien à tout jamais sans plus.

Sur l'entablement des colonnes était placée la statue de Nic. de Ludres, de grandeur naturelle, à genoux, l'épée au côté, sur un carreau de velours cramoisi, la tête couverte d'un bonnet bordé de fourrure, ayant une longue barbe et un manteau à larges manches, qui laissait voir ses brassards et toute son armure (61).

L'existence de ce monument, dont j'ai emprunté la description à l'abbé Lionnois, paraît, jusqu'à un certain point, confirmée par la note suivante, qui se trouve dans les comptes de Saint-Georges, sous la date de 1550 : « Le xxvj^e de juillet... pour la fabrique de ceans par la vefve de messire Jehan de Harrange en son vivant cappitaine de l'artellerie à raison qu'il est inhumé apres du comte d'Aphrique à l'entrée de notre chappitre, dix frans. »

D'autres notes des registres du chapitre ou des comptes de fabrique font connaitre le nom de quelques personnes inhumées, soit dans l'église, soit dans le cloître de Saint-Georges :

« Le quinziesme jour de junc 1555, la femme de feu

Claudin Hurel a donné à la fabrique cinqz frans pour raison que son feu maris est inhumé en nostre eglise. »

En 1575, M^e Pierre Carier, doreur et fourbisseur, fut enterré dans le cloître.

En 1607, Jean le Tellier, ci-devant prévôt de Naney, donne 40 franes pour avoir une place dans l'église après son décès.

Par son testament en date du 26 octobre 1612, Jean de Mousson, prévôt de Saint-Georges, élit sa sépulture en cette eglise, au lieu et place de feus ses oncles, et indique lui-même l'építaphe qu'il désire être placée sur sa tombe.

En 1662, le sieur Bruyre, chirurgien, et sa femme, furent enterrés entre les deux piliers du côté de l'autel où se dit la première messe.

En 1668, Catherine Kuttinguer, veuve de Jean Mouchot, vivant commissaire des guerres pour le roi très-chrétien, achète une place dans la nef, tant pour elle que pour les héritiers dudit défunt, qui y avait été inhumé.

L'année suivante, une place mortuaire est donnée dans la nef au sieur Jean Bruyer et à sa femme, entre l'autel de saint Martin et le grand eau-bénitier, avec pouvoir d'y faire graver leur nom.

En 1670, une place mortuaire est également donnée à la veuve et aux héritiers de feu noble Jean Racle, vivant conseiller secrétaire du Roi, maison et couronne de France et graveur ordinaire de la monnaie de S. A., à l'endroit où le corps du feu sieur Racle est inhumé, proche des fonts baptismaux, devant l'autel de Prime.

Enfin, en 1684, une építaphe est accordée au sieur Nicolas Jeanpierre, tabellion et receveur de l'église, contre le premier pilier à droite, à l'endroit où est enterré Christine Camus, sa femme.

Mais, de tous les monuments qui décoraient Saint-Georges, celui qui attirait plus particulièrement les regards, celui que les Lorrains devaient contempler avec le plus vif sentiment d'orgueil, était le tombeau de Charles-le-Téméraire.

Lorsque, le lendemain de la bataille de Nancy, le corps du duc de Bourgogne eût été trouvé dans l'étang Saint-Jean, non loin de celui du brave comte de Rubempré, René s'occupa de faire rendre au malheureux prince et à son fidèle serviteur des honneurs dignes d'eux. « Par le commandement de Monseigneur le Duc René, fut devisé de Monsieur de Bourgongne, lequel fut porté en la maison de George Marqueiz, en une chambre derrier ; lediet Duc moult honnestement fut lavé, il estoit blanc comme neige, il estoit petit, fort bien membré ; sus une table bien enveloppé dedans des blancs draps, ung oreille de soye, dessus sa teste une estourge rouge mis, les mains jointes, la croix et l'eau benoiste auprès de luy... Monsieur de Bievre pareillement fut porté en la maison de maistre Hugues ; moult honorablement il fut mis, trois jours et trois nuits là demeurèrent... (62)

Pendant que le corps du duc de Bourgogne était ainsi exposé sur son lit de parade, René, vêtu d'une longue robe de deuil et portant une barbe de fils d'or, comme les anciens peux, en signe de sa victoire, vint lui jeter l'eau bénite, et, lui prenant la main, prononça ces simples et touchantes paroles que l'histoire a recueillies : « Chier cousin, vos âmes ayt Dieu ; nous avez faict moult maulx et douleurs. » Non content de prouver ainsi que la mort effaçait dans son cœur tout ressentiment contre celui qui avait été son plus mortel ennemi, René lui fit préparer de magnifiques funérailles.

« Le Duc René au troisième jour fit crier par toute la ville de Nancy, que tous chefs-d'hostel chascuns eussient ung cierge en la main ; et à Saint-George fit préparer tout à

l'environ des draps noirs , manda les trois Abbés de Lunéville , Beauprez et Clerlieu, lesquels à Nancy vinrent, et tous les Prebstrs des deux lieux à l'entour; et à heure de six du matin, par quatre Comtes, deux Barons, et quatre Escuyers, avec grand luminaire, tous de ses armes armoirez, lesdits quatre Comtes et Seigneurs Barons, en grand drap de soye fut mis, et par grande poursuite de l'hostel George Marquiez, à St.-George fut apporté, aussi Monsieur de Bievre tant honorablement que faire se pouvoit. Le Duc de Bourgogne devant l'Autel Saint-Sébastien fut présenté, et le sieur de Bievre auprès du Duc Jean fut enterré; lesdits Abbez trois haultes Messes chantirent; le jour devant Vigilles on avoit dites. Tous Prebstrs Messes chantirent depuis les six heures jusques à midy; pour chascuns Prebstrs six gros avoient; les pauvres gens eurent plus de vingt francs. Après le Service chanté, tous les Abbez et Prebstrs tous à l'entour du Duc de Bourgogne les obits vinrent chanter, et à la fin *Requiescant in pace*; ledict Duc devant Monsieur Saint Sebastien enterré. (65) »

Après ces cérémonies, le corps du duc de Bourgogne fut descendu dans le caveau qui lui avait été préparé, et qui, suivant l'énergique expression de Pierre de Blarru, sembla s'indigner de recevoir un tel hôte (64). Ensuite, René, « y employant du sien et bien largement, lui fit faire un moult beau tombeau (65) » destiné à perpétuer de si tristes à la fois et de si glorieux souvenirs.

Le cénotaphe fut, ainsi que le rapporte la Chronique de Lorraine, placé à l'entrée de la chapelle Saint-Sébastien (66); on y voyait « l'effigie de Charles-le-Téméraire, de grandeur naturelle, étendue, les mains jointes devant la poitrine, la tête posée sur un coussin soutenu par deux lévriers. Le duc de Bourgogne était représenté en tunique et sans cotte

d'armes, comme vaincu. Il portait l'épée ceinte au côté, dans le fourreau. Ses genoux, ses jambes, ses pieds paraissaient revêtus de fer, et les talons, armés de longues molettes, s'appuyaient sur un chien couché. Le sarcophage, séparé par intervalle de colonnettes et d'arcades à ogives, était entouré de divers blasons de la puissante maison de Bourgogne, et les écussons émaillés de ses dix-sept provinces ou alliances, annonçaient combien avait été redoutable le souverain trouvé gisant dans un chétif ruisseau. »

Telle est la description donnée par l'auteur de la *Notice sur les tombeaux de Charles-le-Téméraire* (67) ; dans la gravure sur bois du poëme de la Naneïde (*), imprimé en 1518, on voit à la droite du monument deux têtes de lions la gueule béante ; au-dessus on lit : *Hic Jacet Carolus duc Burgundie*. Près de la tête sont représentées quatre femmes dans l'attitude de la douleur, et aux pieds trois personnages, qui, de même que les femmes, sont probablement des visiteurs que le graveur aura voulu montrer arrêtés près du monument.

D'autres documents, restés jusqu'à ce jour inédits, nous apprennent que la *sépulture* de Charles-le-Téméraire était en pierre et non en bronze comme quelques-uns l'ont supposé ; le duc était étendu sur le cénotaphe, ayant au-dessus de la tête un dais ou *tabernacle* (68) et deux grands lions supportant son timbre. Aux deux extrémités du monument, que décoraient dix-sept écussons aux armes de toutes les provinces soumises au duc de Bourgogne, étaient placées les statues de saint Georges et de saint André.

C'est seulement dans les dernières années du règne de René II que ce monument fut terminé, et que le prix en fut

(*) Voir la planche IV.

payé à son auteur, Jean Crocque (ou Crock), « ymaigeur et tailleur en pierres et bois. »

On trouve, en effet, dans les comptes du Receveur général de Lorraine, pour 1506-1507, le chapitre suivant :

« *Despence à Jehan Crocque, ymaigeur, demeurant à Bar, pour la parpay de la sépulture de feu monseigneur le duc Charles de Bourgogne à Nancy.* »

» Il avoit esté marchandé à Jehan Crocque, ymaigeur et
» tailleur en pierres et bois, de faire une sépulture sur feu
» monseigneur de Bourgogne, lequel est inhumé à Sainct
» George de Nancei, toute de pierres et en icelle sera le gi-
» sant dudit seigneur de Bourgogne avec ung tabernacle
» dessus sa teste et deux grans lyons tenant le tymbre dudit
» feu seigneur de Bourgogne, ensemble deux ymaiges, c'est
» assavoir sainct Andreu et sainct George qui seront aux
» deux boutz de ladiete sepulture xvij escussons où les armes
» de tous ses pays seront, et ladite sepulture selon le vo-
» lume et pourtraict qu'il a fait en la grant maison de Vau-
» demont à Nancei. Et en fournissant toute la pierre et autres
» choses necessaires doit avoir pour ledit ouvraige ij^e xxv
» fr. sur quoy il en a receu par François, Me de mon-
» noye, el fr. et le reste monte à lxxv fr. Depuis ladiete sepul-
» ture estre faicte par ordonnance dudit seigneur a été visitée
» par ouvriers qui ont reduict lesdits lxxv fr. à lx fr., comme
» le tout appert par le marchié, les payes ordinaires et tes-
» moingnaige cy rendus, lesquels lx fr. ledit Receveur a
» payé audit Jehan Croc.... (69) »

Il est à présumer que ces travaux avaient été exécutés d'une manière assez médiocre, du moins sous le rapport de la solidité, car, quelques années plus tard, on était obligé de faire des restaurations assez importantes à la statue, ou, comme on disait alors, à la *représentation* du duc de Bour-

gogne; et c'était le sculpteur le plus en renom à cette époque à Nancy, l'auteur des riches décorations de la Porterie du Palais Ducal, qui était chargé de ces restaurations.

« Payé par le celerier à Mansuy, ymaigeur, par appointement à lui fait d'avoir taillé et mis deux jambes
» neufves en la representacion du feu due de Bourgogne
» estant en l'eglise Sainet George et radoubé aucunes petites
» pieces de ladiete sepulture... iiii fr. (70) »

Sur deux lames de plomb, placées de chaque côté du monument (71), on lisait deux inscriptions en vers latins, dont voici la traduction ; celle de droite portait :

« Sous ce marbre repose Charles, la gloire de la Bourgogne et jadis
» la terreur de l'Europe. Le peuple de Gand révolté vit brûler, par la
» main victorieuse de ce prince, ses antiques privilèges, et courba la
» tête sous le poids d'un joug éternel. La ville de Liège éprouva aussi
» ses vengeances sanguinaires, lorsqu'il porta le fer et le feu dans les
» murs de cette cité. Déjà, à Montléry, sa formidable épée avait mis en
» fuite les cohortes françaises, commandées par leur roi lui-même.
» Après avoir chassé les ennemis d'Edouard, il rétablit ce monarque
» dans son royaume d'Angleterre, et lui rendit le trône de ses ancêtres.
» Méprisant les armes des ducs, des rois et de l'empereur, il ne se
» plaisait qu'au milieu des flots de sang. Mais enfin, lorsque, par une
» confiance téméraire dans la prospérité de ses armes, il alluma la
» guerre contre le due de Lorraine, il exhala son âme sanguinaire au
» milieu des combats, et laissa sur une terre ennemie le glorieux in-
» signe de le la Toison d'or. Ainsi René victorieux a remporté sur ce
» grand prince la palme d'un triomphe qui vivra dans les siècles à
» venir !

« — O toi, qui cherchas l'empire de la terre, Charles, que Dieu te
» donne le ciel et les trésors d'une paix que tu as autrefois dédaignée!
» Aujourd'hui, abaissant de la voûte céleste un regard sur les murs de
» Nancy, tu dois t'écrier : là, guerrier cruel, je reçois un tombeau
» d'un ennemi généreux.

« Apprenez combien peu on doit se confier aux choses de la terre !
» Un prince tant de fois vainqueur, est ici vaincu à son tour ! »

La seconde inscription, à gauche du monument, évidem-

ment composée par un autre auteur que la première, portait ce qui suit :

« Ici repose Charles, le héros de la Bourgogne, qui eut une âme de feu, »
« et à qui Mars, son père, inspira le goût des batailles. Il fut redouté »
« des Français, brave et impétueux, et les généraux de l'Allemagne »
« reculèrent devant ses armes. Il rêvait la conquête de toutes les cités »
« de l'Occident, mais la mort cruelle le renversa tout-à-coup au milieu »
« de sa carrière. René, dont il avait provoqué les armes, mit ses »
« guerriers en fuite et lui fit mordre la poussière. Pour rendre témoi- »
« gnage à la gloire d'un aussi grand prince, le vainqueur a fait déposer »
« ici les restes de son ennemi vaincu (72). »

Au bas était gravé ce chronogramme :

ECCE LEO CECIDIT IAM PAX QVÆSITA VIGEBIT (MCCCCLXVIIIH).

Le corps du duc de Bourgogne resta déposé dans l'église Saint-Georges jusqu'en 1550, époque à laquelle Charles-Quint et Marie, sa sœur, reine douairière de Hongrie, régente et gouvernante des Pays-Bas, le firent demander à leur nièce, Christine de Danemarck, duchesse de Lorraine, et mère de Charles III, alors mineur. « Le souvenir de la défaite de Nancy, et le monument (75) élevé à grands frais pour l'attester, humiliait sans doute les descendants de Charles-le-Téméraire, et ils espéraient que les reliques n'existant plus, le tombeau disparaît bientôt lui-même (74). » Il faut l'ajouter à regret, c'est par les mains d'un *duc de Lorraine* que ce monument glorieux devait être détruit ; c'est par les mains d'un *duc de Lorraine* que devait être anéanti le souvenir parlant de la valeur de René, du courage de nos pères !

Le 27 août 1550, les tuteurs de Charles III, Christine de Danemarck et Nicolas, comte de Vaudémont, écrivirent à Jean Billequier, prévôt de Saint Georges, pour lui annoncer l'arrivée prochaine des commissaires de l'empereur, chargés

de recouvrer le corps du duc de Bourgogne , et pour lui recommander de faire provision de luminaire , et d'assister, si tel était le désir des ambassadeurs, à la conduite du corps jusque hors de Nancy.

Dans une seconde lettre, à la date du 5 septembre, la régente de Lorraine mande au prévôt de Saint Georges de délivrer seulement les os et de conserver les bannières qui décoraient le mausolée.

Enfin, dans une troisième lettre adressée au chapitre collectivement, les régents ordonnent au prévôt et aux chanoines, après avoir rendu les ossements , « de les suivre et conduire jusque hors de la ville, avec le clergé, en pompe funèbre et honorable. »

Enfin, le 22 septembre, la délivrance des restes du duc de Bourgogne eut lieu en présence de Martin Cuppeur, évêque de Calédoine et suffragant de Cambrai, et Christophe de Schambourg, justicier des nobles du duché de Luxembourg, commissaires de l'empereur, et Pierre du Chastelet, sénéchal de Lorraine, Guérard de Paffenhofen, bailli du comté de Vaudémont, et le prévôt de Saint-Georges. Les ossements furent tirés de la fosse creusée tout près du monument, et attestés être bien ceux de Charles-le-Téméraire.

Cette cérémonie, dont le procès-verbal fut consigné dans les registres des actes capitulaires de la Collégiale, avait été précédée de la célébration d'une messe funèbre, pendant laquelle, suivant les intentions de la reine de Hongrie, on n'alluma que quatre cierges sur l'autel et deux en avant. Mais, par honneur pour l'Ordre de la Toison d'or, le héraut, revêtu de la cotte de velours violet armoriée au blason impérial et portant par-dessus le grand collier, se présenta à l'offrande tenant à la main un cierge allumé, auquel était attaché un *demi-réal* d'or. Les députés de la Reine, après

avoir déposé le corps dans une autre bière, l'emmenèrent sans pompe et ne voulurent pas que les chanoines de Saint-Georges l'accompagnassent jusque hors des murs de Nancy. Ils donnèrent à la Collégiale cent demi-réaux d'or valant chacun 52 francs barrois, sur lesquels on prit dix francs pour les pauvres (75).

Ainsi fut enlélé le corps (76) du duc de Bourgogne du caveau où il reposait depuis la victoire de Nancy ; mais les étendards pris pendant le combat (77) ; mais le monument surtout, type curieux de l'état de la statuaire en Lorraine à la fin du XV^e siècle, continuèrent à décorer la chapelle princière de Saint-Georges. Ces trophées précieux, auxquels les Lorrains devaient attacher un si grand prix, subsistèrent jusqu'en 1742. A cette époque à jamais déplorable pour les arts et pour notre histoire, ils disparurent avec « le temple élevé par nos vaillants ducs, » (78) sans qu'un seul vestige de l'église de Raoul et du tombeau de Charles-le-Téméraire eussent le bonheur d'échapper à la destruction !

Après avoir fait connaître l'histoire de la fondation de la collégiale Saint-Georges et parlé des monuments qu'elle renfermait, il me reste à donner la description de l'église elle-même (*). Mais, s'il est généralement difficile de décrire les monuments religieux du moyen-âge, à cause de la variété infinie qu'on remarque dans leurs ornements, cette difficulté devient plus grande encore, lorsque l'édifice a été complètement détruit. Il y a plus d'un siècle que les derniers vestiges

(*) Voir la planche 1^{re}.

de la collégiale Saint-Georges ont disparu, et il ne nous reste ni description détaillée de cette église, ni plan d'une exactitude scrupuleuse, ni vue d'ensemble capable de nous donner une idée bien nette de l'ornementation de l'édifice. Les seuls matériaux dont j'ai pu me servir pour reconstruire, en quelque sorte, ce monument, sont, outre quelques renseignements épars çà et là : 1° un plan de l'église, dressé sous le règne de Léopold, mais qui, étant joint à un plan du Palais Ducal à la hauteur du premier étage, ne présente point les détails des bases et d'autres particularités, qu'il eût été intéressant de connaître (79); 2° une vue de l'intérieur, qui occupe la sixième grande table dans la *Pompe funèbre de Charles III*, mais sur laquelle plusieurs parties importantes de l'église, et notamment les nefs latérales sont masquées par les draperies et les litres funéraires; 3° une petite vue à vol d'oiseau du portail et des toitures, qui se trouve sur la planche du graveur de Ruet, représentant l'ancien Palais Ducal. C'est avec ces documents bien incomplets que je vais essayer de relever de ses ruines le monument fondé par Raoul, et dont nous ne saurions trop déplorer la perte. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les mesures dont on verra l'énoncé dans le cours de ce travail, sont seulement approximatives, et que l'imperfection du plan ne m'a pas laissé la possibilité d'atteindre une précision mathématique.

La collégiale Saint-Georges était, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, située à l'extrémité sud du Palais Ducal, auquel elle se trouvait accolée par sa face latérale nord; de ce côté elle n'était pas cependant tout-à-fait adhérente au Palais, et une petite cour régnait le long d'une portion du bas-côté septentrional. Orientée suivant les prescriptions de la liturgie catholique, la Collégiale avait son

portail tourné vers l'ouest ; il se trouvait dans la Grande-Rue sur le même alignement que le Palais ; le flanc méridional était engagé en grande partie dans les constructions du cloître , qui était de la même époque que l'église elle-même ; enfin l'abside et une chapelle voisine, dont je parlerai plus bas , était environnée par différentes dépendances du Palais de nos ducs. L'église , d'une forme régulière et gracieuse, se composait d'une nef principale, de deux nefs latérales, d'un transept et d'une abside ; on y ajouta plus tard deux chapelles , qui détruisirent l'harmonie du plan primitif.

La nef principale avait 25 mètres de longueur sur 8 mètres 20 c. de largeur ; elle était formée de quatre travées entières et d'une demi-travée, qui servait de porche, et sur laquelle les tours reposaient en partie. Cette nef communiquait avec les nefs latérales ou bas-côtés par de hautes et larges arcades ogivales, dont je ne puis donner une description détaillée , parce qu'elles sont masquées presque complètement par des tentures sur la planche de la *Pompe funèbre*. Des faisceaux de colonnettes engagées, d'un assez fort volume, s'élançaient depuis le sol jusqu'à la naissance des voûtes ; aux deux tiers à peu près de leur hauteur, elles étaient coupées par un chapiteau. Sur la planche dont il vient d'être question, ces faisceaux de colonnettes ont disparu pour faire place à des pilastres carrés ou polygones , et les chapiteaux du XIV^e siècle sont transformés en chapiteaux plus ou moins corinthiens. On a supposé que le dessinateur de la *Pompe funèbre* avait pris sur lui d'opérer cette métamorphose pour habiller l'église à la grecque , selon l'usage de cette époque de décadence artistique ; mais il me semble beaucoup plus probable que les colonnettes et les chapiteaux de Saint-Georges avaient subi ce changement pendant le XVI^e

siècle ; et l'état des colonnes engagées de l'église des Cordeliers, qui subsistent encore, suffit pour donner à cette opinion un certain degré de vraisemblance. Une haute et étroite fenêtre était percée à la partie supérieure de la muraille dans chaque travée de la nef. Ces fenêtres, d'un style à la fois simple et gracieux, se composaient de deux baies fort élancées, surmontées d'une rosace à quatre lobes et encadrées dans une arcade de plus grandes dimensions. Les voûtes, qui venaient s'appuyer sur les faisceaux de colonnettes décrits plus haut, étaient d'arête, avec nervures, arcs doubleaux et clés circulaires historiées.

Les nefs latérales avaient la même longueur que la nef principale ; mais leur largeur n'était que de 5 mètres 50 c. Leur élévation, sans être considérable, était cependant suffisante. Leurs voûtes devaient être à peu près semblables à celles de la nef principale, et les fenêtres qui les éclairaient étaient sans doute pareilles, sauf la hauteur, aux baies que je viens de décrire ; les tentures dont il a déjà été question plus d'une fois me réduisent, à cet égard, à de simples conjectures ; mais je ferai observer ici que les bas-côtés se trouvant engagés sur plusieurs points, soit dans les bâtiments du Palais Ducal, soit dans les constructions du cloître, n'avaient pas de fenêtres dans toutes leurs travées, ou que plusieurs de ces fenêtres devaient être seulement figurées.

Le transept, qui terminait les trois nefs de Saint-Georges, avait 6 mètres 50 c. de large sur 27 mètres de long ; il se composait de cinq travées d'inégales largeurs ; celle du milieu correspondait à la nef principale ; les deux travées voisines, à droite et à gauche, répondaient aux bas-côtés ; enfin les deux autres formaient une saillie considérable et constituaient, à proprement parler, les bras de la croix. Je répéterai, au sujet des groupes de colonnettes, de leurs chapiteaux et des

voûtes de cette partie de l'église, ce que j'ai dit des colonnettes, des chapiteaux et des voûtes de la nef principale. Les fenêtres présentent seules quelques différences. La branche septentrionale du transept se trouvant d'une part engagée dans les constructions du Palais, d'autre part modifiée par l'établissement des deux chapelles dont il a été question, n'avait conservé aucune baie ; mais la branche méridionale en avait cinq : deux à l'orient, deux au midi et une seulement à l'ouest ; elles se composaient, chacune, de deux longues et étroites fenêtres ogivales, terminées par une sorte de trèfle, surmontées d'une rosace à quatre feuilles, et encadrées dans une arcade de grandes dimensions.

L'abside était pentagone ; elle avait 8 mètres de largeur et 6 mètres 50 c. de profondeur. Les observations que j'ai faites précédemment au sujet des colonnettes trouvent encore ici leur application ; la voûte était garnie de fortes nervures carrées, et présentait, à leur point de jonction, une clé circulaire et historiée. L'abside était, dans l'origine, éclairée par cinq fenêtres ; mais une de ses baies, la plus rapprochée de la branche septentrionale du transept, avait été modifiée et transformée lors de la construction de la chapelle dédiée sous l'invocation de saint Charles de Blois. Ces fenêtres étaient, comme celles de la nef et du transept, formées de deux baies encadrées dans une arcade plus grande ; mais les ornements qui occupaient le haut de cette arcade étaient plus compliqués et offraient une rosace à quatre feuilles, accostée de deux trèfles.

Tel était le vaisseau primitif de la Collégiale, tels en étaient les détails ; on vient de voir que tout, dans l'intérieur de l'édifice, rappelait le style du XIV^e siècle ; mais on ajouta successivement aux constructions de Raoul d'autres constructions d'un style un peu différent. J'ai déjà mentionné

les deux chapelles auxquelles je fais ici allusion. La plus importante, qui était sous le vocable de saint Charles de Blois, fut fondée avant l'année 1390 par le duc Jean I^{er}. Cette chapelle, de forme pentagone, était juxta-posée à l'abside, et ouverte sur la branche septentrionale du transept, dont elle occupait toute la largeur. Une vaste tribune, qui ne fut construite, selon les apparences, que dans le cours du XV^e siècle, en remplissait la partie supérieure. On y parvenait par deux escaliers : l'un tournant, et l'autre assez large qui aboutissait dans le Palais Ducal ; cette tribune renfermait un autel et se trouvait divisée en deux par une balustrade, destinée, sans doute, à isoler les princes lorsqu'ils assistaient à l'office divin. La tribune était éclairée par une fenêtre, qui laissait pénétrer la lumière extérieure, et par deux baies ouvertes sur l'église elle-même, l'une dans le transept, et l'autre dans l'abside. Cette dernière avait remplacé une des fenêtres du sanctuaire. Ces deux baies étaient munies d'un grillage soutenu par une armature en fer dans le style flamboyant. La seconde chapelle, qui avait été construite par ordre du duc René II, en l'année 1492, sur l'emplacement du *revestiaire* des chanoines, était de forme quadrilatérale et se trouvait placée dans l'angle que formaient le transept et la nef latérale du côté du nord. Elle était peu élevée, et s'ouvrait sur le transept et le bas-côté voisin ; mais nous n'avons aucun renseignement sur son ornementation.

L'église Saint-Georges était, au commencement du XVII^e siècle, pavée de dalles carrées d'assez petites dimensions, et il fallait gravir trois degrés pour pénétrer dans l'abside. Je ne puis décrire le mobilier de cette église ; sur la planche de la *Pompe funèbre* on voit, dans les deux branches du transept, des tribunes remplies de musiciens ; mais il est probable que ces tribunes n'avaient été construites que pour la cérémonie des funérailles de Charles III.

Les fenêtres de la collégiale Saint-Georges ne furent jamais garnies de verrières peintes, ou ces verrières avaient péri avant l'année 1608 ; à cette époque , les baies étaient fermées par des vitraux formés de petits losanges en verre blanc.

J'ai peu de choses à dire de l'extérieur de l'édifice. On a vu que les nefs latérales et les branches du transept étaient en grande partie masquées par les bâtiments voisins. Les contreforts destinés à neutraliser la poussée des voûtes des nefs et du transept ne faisaient que peu de saillie sur les murailles ; mais il n'en était pas de même des contre-forts de l'abside et de la chapelle de Saint-Charles de Blois ; ces derniers, de forme quadrilatérale, présentaient, au contraire, un volume assez considérable. La branche septentrionale du transept, qui n'avait pas de fenêtres comme la branche méridionale, était percée, à la hauteur du premier étage, d'une ouverture assez étroite, que l'on prendrait pour une porte, si cette porte avait débouché sur une galerie ou une tribune. Dans l'angle formé par le transept et la chapelle construite par René II se trouvait un escalier tournant, destiné à conduire sur les combles. Enfin, à l'angle nord-ouest de l'église, sur la Grande-Rue, on remarquait un contre-fort très-épais, qui séparait le Palais Ducal du portail de Saint-Georges, qu'il me reste à décrire (*).

Ce portail était un peu plus récent que l'église elle-même ; ce fut seulement en 1580 que le duc Jean I^{er} fit élever les deux tours, dans lesquelles il mit de bonnes cloches ; quelques autres détails du portail, notamment l'arc en forme d'accolade qui surmonte la grande baie, me porte à croire que ce portail fut encore retouché dans le XV^e siècle. Toute

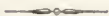
(*) Voir la planche II.

la partie inférieure était, au commencement du XVII^e, obstruée par des échoppes semblables à celles que nos ducs avaient laissé construire le long de leur Palais. La porte de l'église était assez large, et se terminait, non point par une ligne droite, mais par une courbe, qui en divisait la partie supérieure en trois lobes très-ouverts. Le tympan, au lieu de présenter un bas-relief, n'offrait qu'une rosace à quatre feuilles ; il était lui-même encadré dans un fronton triangulaire, dont les bords étaient garnis de feuilles de choux, autant du moins que l'on peut en juger d'après la planche du graveur de Ruet ; des feuilles semblables couvraient les arêtes de deux clochetons dont la porte était accostée à droite et à gauche, et qui montaient jusqu'à la naissance de la fenêtre. Cette fenêtre, qui offrait des dimensions assez considérables, tant en largeur qu'en hauteur, était divisée par trois meneaux en quatre compartiments inégaux ; les deux compartiments les plus éloignés du centre étaient plus hauts et plus étroits que les autres ; toute la partie supérieure de la baie était remplie par quatre rosaces et quelques autres ornements dans le style ogival secondaire ; enfin elle était surmontée d'une espèce d'accolade que j'ai déjà signalée. Au-dessus de cette baie on voyait une petite ouverture sans caractère, destinée probablement à éclairer le comble, et enfin un pignon triangulaire, peu aigu et sans aucune espèce d'ornements. Deux petites baies, l'une carrée, l'autre terminée par un cintre, se voyaient de chaque côté de la porte, au-dessus du toit des échoppes. Plus haut, et vers le milieu de la baie centrale, la façade était ornée d'un cordon en pierre. Les deux tours naissaient à la hauteur de la toiture ; elles étaient carrées, d'un petit volume et peu élevées. Deux cordons, semblables au précédent, faisaient tout l'ornement de ces tours ; au-dessus du second s'ouvrait, sur chaque face, une fenêtre

cintrée , assez large , composée de deux petites fenêtres également cintrées et surmontées d'une rosace. Les contours des fenêtres , ainsi que les angles des tours et du portail , paraissent , sur la gravure déjà citée , avoir été garnis de pierres de taille faisant une légère saillie ; mais cette gravure est trop petite pour que l'on puisse avoir une entière certitude à cet égard. Les tours étaient terminées par une corniche peu épaisse , et coiffées de toitures à quatre pans très-écrasés , mais qui avaient peut-être remplacé d'anciennes flèches en charpente. La toiture de l'église elle-même n'offrait pas une inclinaison très-considérable ; elle ne présentait à son sommet aucun de ces ornements si communs au moyen-âge ; mais , au centre du transept , elle était surmontée d'une flèche hexagone , en charpente , très-svelte et très-élancée. Cette flèche était , comme la toiture de l'église , couverte d'ardoises , et paraît avoir été garnie sur toutes ses arêtes de crochets , probablement en métal ; elle présentait , à sa base , une fenêtre sur chaque face , et soutenait une croix en fer , dont l'élévation était considérable (80).

III.

DES CÉRÉMONIES QUI AVAIENT LIEU A SAINT-GEORGES.



SERMENTS DES DUCS DE LORRAINE, DES BAILLIS ET DES PRÉVÔTS DE NANCY.

De tous les souvenirs qui se rattachent à l'histoire de la collégiale Saint-Georges, les plus intéressants peut-être sont ceux des magnifiques cérémonies qui avaient lieu dans cette église au baptême et à la mort de nos ducs, ou bien lorsque, conformément à la volonté du fondateur, ils y venaient prêter serment de conserver les privilèges de cette église et laissaient en offrande aux chanoines le cheval sur lequel ils avaient fait leur entrée solennelle dans la capitale de leurs Etats (81).

René d'Anjou est le premier de nos ducs qui semble s'être soumis à cette sorte de formalité d'investiture : à l'avènement de Jean I^{er}, l'église Saint-Georges n'était que commencée, et les graves événements qui marquèrent les premières années du règne de Charles II, empêchèrent peut-être ce prince de remplir ce devoir.

La Chronique de Lorraine raconte ainsi la cérémonie de prestation de serment de René I^{er} : « Tantost vint le comte de Guyse que René s'appeloit, et belle compaignie en Lorraine se vinrent presenter, tous les nobles au devant s'en sont allez, les seigneurs de Saint George aussy tous l'ont faict bien venant, *vous estes nostre Duc*. Or en avant dedans Nancy se l'ont tous admenez, devant Saint George se l'ont

faict arrester, de son cheval l'ont faict desmonter, en l'esglise devant le grand aultel se l'ont mené, se luy ont print le serment de bonnement entretenir les droietz de Lorraine et le bras séculier. Lesdits seigneurs de Saint George eurent son cheval, se l'en ont emmenez, les petits effans si ont eriez *Noël*, toute la Seigneurie se l'ont Due clamé. »

Jean II, fils et successeur du roi René, fit son entrée à Nancy le 22 mai 1455 : il mit pied à terre à Saint-Georges et y fit le serment accoutumé, en présence de Gerard de Ludres, prieur de Varangéville ; d'Amé d'Amenoncourt, prieur de Notre-Dame de Nancy ; de Jean de Fénétrange, maréchal de Lorraine ; de Jacques de Haraucourt, bailli de Nancy ; de Ferry de Savigny, de Simonin de Saint-Mange, tous nobles chevaliers ; de Louis de Han, Henriet, le secrétaire du Due ; Simonin de Jaulny, André de Parroye et Gerard de Haraucourt, le jeune, écuyers.

Le due Nicolas fit son entrée au milieu d'un cortège nombreux de seigneurs et de gentilshommes, parmi lesquels les comtes de Blâmont, de Salm, de Nassau, de Réchicourt, d'Apremont, de Bitche et de Sarwerden ; les sires de Savigny, de Ville, de Haraucourt, de Lenoncourt, de Haussonville, de Parroye et du Chastellet. « Toute la Ville, dit la Chronique, l'Eglise la première, tous en procession hors la ville luy allerent au devant en grand honneur, en la ville fut mené ; les petits enfans erioient *Noël* ; devant St. George s'arresta, miet le pied à terre, en l'Eglise entra, on luy fit faire son serment, comme est de coustume, et de bien garder le bras séculier, aussi les droietz du Pays, comme les Duez ont faict du passé ; lequel promist de le faire ; le cheval sur quoy il estoit venu, demeura ès chanoines ; il le volt ravoir, il le rachepa autant qu'il valloit (82). »

Lors de l'entrée de René II, le 4 août 1475, les chanoines,

de Saint-Georges , en habits de cérémonie , avec la croix et les reliques , accompagnés de plusieurs ecclésiastiques et abbés, allèrent au-devant de ce prince jusqu'à la croix Louvion, hors des murs de la ville. Là, le duc mit pied à terre, baisa les reliques , puis remonta à cheval jusqu'à la porte Saint-Nicolas, où il descendit de nouveau et donna son cheval au chapitre ; « le chantre monta dessus et l'emmena. » René fit son entrée à pied, suivant la procession , et arriva ainsi à Saint-Georges, où, devant le grand autel, « le serment passit bien honnestement. »

Le duc de Bourgogne étant devenu maître de Nancy, voulut sanctionner son usurpation en allant, à l'exemple des souverains légitimes , prêter serment dans l'église Saint-Georges. Il y vint en grande pompe, accompagné d'une foule de seigneurs , et, mettant « le pied à terre, dedans ladite Eglise entra , où il y avoit des notables Prelats qui avec lui estoient , lesquels devant le chœur la messe chantoient en grand triomphe et solennité. Quand la messe fut chantée, le requis fut veü, qu'il se disoit de Lorraine estre le Duc, et à faire s'offroit le serment comme les ducs du passé, de justement garder le bras seculier , l'estat des nobles et le roit du peuple, comme il est accoustumé. Ledit duc le serment passa, promettant de encore faire plus avant (85). »

La dernière entrée solennelle dont le récit soit consigné dans nos anciennes chroniques, est celle du duc Antoine, en 1508. Ce prince sortit de la Cour par la Poterne et vint se présenter à la porte Saint-Nicolas, où « moult noblement fut receu. Voilà la croix et le cuissal Monsieur Sainet Georges, et tous en belle procession fut conduiet jusques devant l'eglise monsieur Sainet Georges : là meit pied à terre, il fut menei en ladite église devant le grand autel par Monsieur de Toul, chef de l'église. fut prins son serment de bonnement sa

vic durant d'entretenir le bras séculier et tous les droiets de toute sa noblesse et de tous les droiets du Pays... Le cheval demeura acquis esdits seigneurs de Sainet Georges (84). »

François I^{er} (85), Charles III, Henri II, Charles IV (86) et tous leurs successeurs, jusques et y compris Léopold, vinrent, à leur entrée à Nancy, prêter serment dans l'église Saint-Georges (87).

On lit, dans le procès-verbal de l'entrée de Léopold, à la suite de la description du cortège : « De ce cortège il n'entra dans notre église que les corps de justice, la noblesse, les deux chapitres et les abbés. Les chanoines de la Primatiale se mirent dans les stalles du chœur du côté droit..... la moitié des fermes du chœur de part et d'autre était occupée par les secrétaires d'Etat, les maîtres des requêtes et les conseillers d'Etat.

» La Cour Souveraine était placée à droite, devant les autels du Crucifix et de Saint-Urbain, sur une estrade; derrière elle était le Bailliage.

» De l'autre côté était la Chambre des Comptes avec l'Hôtel-de-Ville derrière; les abbés se placèrent dans le sanctuaire autour du maître-autel.

» L'église, tant le chœur que la nef, était magnifiquement ornée et tapissée depuis le haut jusqu'en bas.

» Messieurs (les chanoines de Saint-Georges), en entrant dans l'église, restèrent à la porte ayant à leur tête M. le prévôt. Lorsque S. A. R. fut descendue de cheval et qu'elle eût avancé un pas dans l'église, M. le prévôt la complimenta après lui avoir présenté l'eau bénite; tous messieurs conduisirent S. A. R. jusqu'au pied du grand autel, où étant, M. le prévôt entonna le *Te Deum*, qui fut chanté en musique. Après la collecte d'actions de grâces, M. le prévôt dit à S. A. R. que la coutume était que tous les souverains entrant

dans leur Etat venaient promettre , aux pieds des autels de cette église, d'en garder les prérogatives et les privilèges ; ce que S. A. R. promit de faire ; ensuite M. le prévôt reprit l'investiture de la prévôté par la tradition de son bâton pastoral que S. A. R. lui mit en mains.

» Cette cérémonie finie, M. le prévôt dit à son S. A. R. que tous les souverains ducs de Lorraine étaient chanoines-nés de cette église, dont ils prenaient possession à leur avènement à la couronne ; que leur place de chanoine était la première des stalles à gauche, que M. le prévôt indiqua à S. A. R., de quoi elle le remercia, après quoi elle monta par le degré de la tribune pour aller à la Cour avec Madame Royale et toute sa suite.

» Quelque temps après, S. A. R. fit délivrer cent écus au chapitre pour le prix du cheval sur lequel elle était montée à son entrée, qui doit appartenir au chapitre suivant la fondation de son église (88). »

Les baillis et les prévôts de Nancy étaient également tenus, lors de leur entrée en charge , de venir prêter serment, à Saint-Georges , de conserver les droits et privilèges du chapitre. Voici, d'après un procès-verbal authentique, de quelle manière avait lieu cette cérémonie : Le chapitre , ayant à sa tête le prévôt, se réunissait dans l'église, et, après la lecture des articles contenus dans l'acte de fondation de la Collégiale, le bailli ou le prévôt répondaient : Que volontiers feraient ledit serment. Sur quoi le prévôt de Saint-Georges reprenait la parole, et faisant mettre la main droite dudit bailli (ou prévôt) sur le saint canon du Missel, lui disait tels mots ou semblables : « Monsieur le Bailli, vous jurez sur les saints Evangiles de Dieu, ici écrits, et par votre part de paradis , que durant le temps que vous serez bailli de Nancy, vous garderez, main-

tiendrez et observerez de tout votre pouvoir toutes et chacune les franchises, droits, libertés, privilèges et prérogatives données et concédées à notre église, à nous, prévôt et chapitre, et aux vicaires, chapelains, cleres, mesgnies (gens de leur maison) et autres personnes en général et en particulier sujets et étant au service de nous et de notre église, ainsi et en la forme et manière qu'il est contenu et déclaré ez articles de notre fondation, sans les corrompre ni enfreindre aucunement. » Le bailli répondait en disant : « Je le jure ainsi et promets loyalement le faire tant et si longuement que je serai bailli, en tant que bailli de Nancy peut, doit et est tenu de faire. » Le procès-verbal de cette prestation de serment était ensuite dressé par un tabellion appelé à cet effet (89).

Enterrements, Pompes funèbres, etc.

On n'a point de détails sur les cérémonies qui se pratiquaient à la mort de nos premiers ducs et à leur inhumation dans l'église de Saint-Georges. Ainsi, la Chronique de Lorraine, en parlant du trépas du duc Nicolas, se borne à dire : « Il fut porté à Sainet George en grande reverance, on y chanta vigile, et neuf jours durant on luy feit grand service; en ladite Eglise est enterré, dont Dieu en ayt pitié. »

Edmond du Boulay décrit ainsi l'intérieur de Saint-Georges, lors des *royalles Cerimonies observées l'an mil cinq cents quarante six, à l'an revolu du deffunct bon duc Anthoine*.

« Le chœur de Sainet George fut tout tendu de taffetas noir, et les aultez parez de fin satin noir à grandes croix de satin blanc environnées d'escussions aux armes du Prince, avec courtines de damas noir, et la nef tendue de fin drap noir

avec larges guindes tout à l'entour chargées de cierges ardans à quatre doigtz l'ung de l'autre, et le drap semé d'escussons armoyez à un pied de distance, et le candelabre du milieu du chœur estoit faict à huit clochers eslevez, sus la poincte desquelz estoient posées grandes croix de Iherusalem interposées de doubles croix de Lorraine, et le tout chargé de cierges ardans à troys doigtz l'ung de l'autre qui montoient au nombre de six cents cinquante sierges; et à l'entour des pilliers du dict candelabre estoit une ceinture d'ung drap de velours noir en sa largeur semé de grandz escussons aux plaines armes du Prince... »

La *Pompe funèbre de Charles III* donne une description beaucoup plus complète des décorations de l'église Saint-Georges, au chapitre intitulé :

Tendue de l'église de Saint Georges, ses Autelz, Chapelle ardante et luminaires, pour le transport du Corps et sa station y faite.

« On tendit de deuil ladite Eglise en ceste façon, pour lesditz transport et station : le cueur, la croisée et le derrier du grand Autel furent tenduz de sarge noire, de la haulteur environ de deux toises, reservé toutesfois les devantz des arcades, qui sont entre ladite croisée et les vaultes basses ou collateralles, qui demeurerent ouvertes, tant pour passage que pour la veüe. Tout le tour de ladite tenduë fut retendu en hault sur le dernier lez, d'un de velour noir, garny d'escussons aux armes pleines, couronnées et environnées de l'ordre de Sainct Michel, un grand, entre deux moyens, à pied et demy de distance. Oultre plus estoient les chaires haultes et basses dudit cueur, avec leurs accoubdoirs couvertes de sarge noir, et partie desdites haultes chaires, garnies de carreaux de ladite estoffe, à s'agenouïller pour les Princes et Ambassadeurs. La nef fut tenduë de drap noir, de

pareille hauteur que ledit cueur, hormis les devantz des arcades, entre ladite nef et lesdites basses vaultes, laissez ouvertz pour passage et la veuë, mais les piliers desdites arcades tous couvertz dudit drap, et sur le dernier lez de l'enceinte de ladite nef, furent attachez escussons armoiez comme audit cueur, et le dedans desdites basses vaultes aussi tendu de semblable drap.

» Le grand Autel et les deux petitz Autelz de part et d'autre d'iceluy, dans ladite croisée, avoient en hault et en bas parrementz de velour noir croisez de satin blanc, et estoient garniz de luminaires et armoiries ainsi qu'il convient ; et de plus ez deux costez dudit grand Autel rideaux de damas noir.

» Le Pulpitre estoit couvert de sarge noire, comme aussi la chaire pour l'oraison funebre, qui estoit dressée dans la croisée contre les degretz ou l'on monte au grand Autel à droite, et assez proche de l'autel du Roy René de Sicile.

» La Chapelle ardante estoit fort pompeuse, et artistement façonnée, fut erigée au milieu de la croisée, entre le grand Autel et le cueur, et pour icelle faite une grande couronne en ovale, relevée en bosse, et dorée de fin or.... laquelle estoit supportée par quatre colonnes corinthe avec leurs bases et chapiteaux dorez de mesme, icelles posées sur leurs piedestalz, les cimaises et soubassementz aussi dorez, les corps d'iceux piedestalz avec les tiges desdites colonnes peintz de noir, et parsemez de Croix de Hierusalem et de Lorraine, de doubles C et de doubles Barbaux adossez d'or, et d'Allerions d'argent. Du dedans ladite Couronne sortoit un piedestal en forme de parallelogramme, sa cymaise ou corniche dorée, et posée sur la corniche dudit ordre corinthe, qui estoient avec l'arquitrave et la frise cachée de ladite grande Couronne, qui l'entourroit et embrassoit : sur les quatre

coings dudit piedestal , et au milieu des deux plus grands costez, y avoit six piedestals peintz de noir de l'ordre corinthie, leurs cymaises et soubassementz dorez, et portoit chacun d'iceux une obelisque noireie, revestue et environnée de quatre Colonnes, relevées en bosse et dorées de fin or, faites en telle maniere, que celle d'embas avoit quatre fois plus de diametre que celle d'enhaut, et estoient posées par estages en forme pyramidale, au dessoubz des plus grandes les pleines armes de feuë son Altesse, relevées en bosse, et blasonnées de leurs metaux et couleurs, et dessoubz les plus petites, Allerions d'argent et doubles Barbaux d'or : sur la cime de chacune desdites six obelisques y avoit une boule, portant un double C, d'ou sortoit une grande Croix de Lorraine, le tout bien doré, plus entre lesdites obelisques estoient aussi grandes Croix de Lorraine avec doubles Barbaux en relief et bien dorez, à chacun coing des croisons de ladite eroix un Allerion argenté. Par derrier lesdites obelisques et dessus ledit grand piedestal, estoit elevé un sode montant aussi hault que lesdites obelisques, à la cime duquel y avoit une corniche dorée, sur laquelle estoit posé un piedestal et obelisque de pareille forme, mais plus grande que les six susdites aussi environnée de quatre Couronnes qui Couronnoient Allerions et doubles Barbaux mis au dessoubz, et ayante à la pointe boule, double C et Croix de Lorraine d'or, comme esdites six aultres, et qui approchoit la voute de ladite Eglise, tellement que le tout alloit en amortissement en forme pyramidale, de structure, proportion, bienséance, dimension et ordonnance d'architecture singuliere.

» Contre le plat fond de ladite grande Couronne, estoit tendu un riche ciel de toille d'or, à doubles pentes avec franges d'or, soubz lequel fut mis l'Effigie avec le Lict d'hon-

5.

neur, qui couvroit le corps. Au surplus toutes lesdites Couronnes et aultres endroitz propres, estoient chargez d'une tres-grande quantité de cierges de cire blanche, grands, moyens et petitz...

» Au dessus, et contre les tendues du cueur, de la croisée et nef de ladite Eglise Sainet Georges, regnoient landres de bois noirey, toutes chargées de cierges de cire blanche, à demy pied de distance. »

Les funérailles d'Henri II, le dernier des ducs inhumés à la Collégiale, furent, dit D. Calmet, accompagnées de toute la magnificence et de la dignité qui se rencontrent dans ces sortes de cérémonies. On les fit pendant trois jours de suite, et à chaque jour il y eut une oraison funèbre. La duchesse Marguerite de Gonzague fit dire, seulement à Nancy, plus de vingt-cinq mille messes pour le repos de l'âme de son époux. Il est vivement à regretter, pour l'histoire de Saint-Georges, qu'un Claude de la Ruelle n'ait pas décrit la pompe funèbre de ce prince.

Saint-Georges étant la paroisse de la Cour, on y baptisait non-seulement les enfants des princes, mais encore ceux des gentilshommes et des serviteurs de la maison du duc. On y célébrait également les mariages, les *Te Deum* solennels, les messes funèbres, en un mot toutes les solennités publiques. D'autres cérémonies y avaient encore lieu : le cardinal de Lorraine y reçut le chapeau des mains du Légat du Pape ; Catherine, abbesse de Remiremont, y fut bénie par l'évêque de Toul, la même année (1616) que Charles de Lorraine y fut sacré évêque de Verdun.

On lit, à ce sujet, dans le Mémoire de M. de Rennel : « A Saint-Georges on baptise les enfans des princes et grands seigneurs ; à cet effet il y a des fonts baptismaux faits d'une pierre de marbre rouge, marquetée de plusieurs veines de

diverses couleurs, laquelle pierre a été tirée de la marbrière du mont Sainte-Barbe, au-dessus de Maxainville, comme aussi deux colonnes et un eau-bénitier qui sont à l'église du Noviciat des Pères Jésuites. On y marie aussi les princes et princesses, lequel droit ils ont acquis lorsqu'ils avaient charge de la paroisse, où ils se sont maintenus en possession sur les curés. On y fait aussi plusieurs actes publics, où les ducs et princes se veulent et doivent trouver.

» En l'an 1616, le dimanche pénultième d'octobre, Illustrissime et Révérendissime Charles de Lorraine, prêtre, administrateur de l'évêché de Verdun, fils de Henry, comte de Chaligny, y fut sacré évêque par Illustrissime et Révérendissime prélat Errie de Lorraine, son oncle, qui lui avoit resigné ledit évêché peu auparavant, y assistans à ce sujet les Révérends et Illustres seigneurs Adam Petz, évêque de Tripoly, suffragant de Strasbourg, et Louis de Tavagny, évêque christopolitain, abbé de Saint-Epyre-les-Toul, présente l'Altesse Sérénissime de Henry second, Duc, et l'Altesse de Madame Marguerite de Gonzague, Duchesse; Monseigneur François de Lorraine, frère de Son Altesse, marquis de Hatton-Chatel, comte de Vaudémont, de Chaligny et de Salm; Madame Christienne de Salm, sa femme; Henry de Lorraine, marquis de Mouy, frère audit seigneur évêque de Verdun; Madame Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, sœur de Son Altesse; Madame Dorothee de Lorraine, duchesse douairière de Brundswich et de Lunembourg, tante à sadite Altesse; Louise de Lorraine, marquise de Robay, sœur dudit seigneur évêque de Verdun; mademoiselle Henriette de Lorraine, princesse de Vaudémont; révérendissime prélat messire Antoine de Lenoncourt, second primat de Lorraine; révérendissimes et illustrissimes messire Pierre de Stainville, doyen de l'église Primatiale, et Philippe-

Emmanuel de Lignéville, prévôt de Saint-Georges, protonotaire du Saint-Siège, et plusieurs autres grands seigneurs assemblés à l'effet d'y assister. »

Processions.

Par lettres du mois de mai 1542, Raoul avait fondé une procession autour du cloître de la Collégiale, tous les mercredis de l'année, et une messe haute chaque semaine, à l'honneur de sainte Catherine, laquelle devait être dite dans la vieille chapelle du château.

Après cette procession, la plus ancienne était celle qu'avait fondée le roi René en honneur de la relique du patron de cette église. Cette procession avait lieu le jour anniversaire de la remise du cuisseau de saint Georges aux chanoines de la Collégiale (5 septembre); toutes les paroisses de Nancy devaient y assister; les dignitaires du chapitre y officiaient, vêtus des chappes qui leur avaient été données par le Roi. La relique était placée sur le drap aussi donné par ce prince, et sous le ciel (dais) de velours cramoisi frangé de vert, que portaient les quatre « plus gens de bien séculiers » qui se trouvaient à la procession. Les « deux bouts du parement » étaient tenus par deux personnes « encore plus honorables, si faire se pouvait »

René II avait aussi fondé, en souvenir de sa victoire sur le duc de Bourgogne, une procession générale et solennelle qui se faisait, chaque année, la veille des Rois (90). Dès quatre heures du matin, la musique et les trompettes se faisaient entendre; c'était l'heure à laquelle René avait fait sonner la diane à Saint-Nicolas; à neuf heures, avaient lieu les salves d'artillerie. On distribuait ensuite à tous les bourgeois, sur des billets donnés par les vicaires des paroisses, des vivres

en quantité proportionnée au nombre des membres de la famille. Puis on allait à la messe en mémoire de celle que le duc avait fait célébrer à Saint-Nicolas ; il y avait de nouvelles salves d'artillerie , et , à l'issue de l'office , on se mettait à table et on tirait les Rois. Le soir, à l'heure où René était entré à Nancy pour aller dans l'église Saint-Georges remercier Dieu de sa victoire, la procession se faisait à la lueur des flambeaux. On y étalait tous les trophées pris sur les Bourguignons : la fameuse tapisserie qui avait servi de tente à Charles-le-Téméraire, décorait les murs de Saint-Georges et du Palais Ducal (91).

Un document précieux, consigné dans les registres capitulaires de Saint-Georges , donne , sur cette fête nationale, des détails intéressants que je crois devoir consigner ici tout entiers.

« Messieurs (les chanoines) capitulairement assemblés ont donné ordre au secrétaire d'insérer dans le registre des actes capitulaires l'ordre cy-après de la procession de la veille des Rois, recommencée par le chapitre pour la première fois depuis l'heureux retour de S. A. R. (Léopold) dans sa ville capitale depuis la paix de Baden, cette procession ayant été discontinuée depuis l'année 1705 jusqu'à la présente (1715), à cause de la sortie de S. A. R. de cette ville, pendant lequel temps (du mois de décembre 1702 au mois de novembre 1714) le chapitre fit cette procession, sans aucune assemblée de corps séculiers ni réguliers, autour du cloître ; le présent acte étant pour conserver la mémoire du renouvellement de ladite procession , et pour y avoir recours les années suivantes afin de s'y conformer.

» L'ordre de la procession générale ayant été donné dès la veille par S. A. R., le sieur Marcol , prévôt de la ville et lieutenant général de police , fit faire sonner les cloches et

carillonner dans toutes les églises de la ville, séculières et régulières, depuis six heures du soir jusqu'à sept, et le lendemain M. d'Haussonville, grand maître de l'artillerie, fit faire une décharge générale du canon de la ville et de la citadelle, à quatre heures du matin.

» A neuf heures, la Cour Souveraine, la Chambre des Comptes, le Bailliage et l'Hôtel-de-Ville se rendirent dans notre église, ensuite de l'invitation du sieur Gesner, grand maître des cérémonies, de même que tous les corps ecclésiastiques, séculiers et réguliers, ensuite de l'invitation du lieutenant général de police. Le chapitre de la Primatiale s'y rendit de même, et comme les chanoines s'étaient voulu emparer des stalles du chœur du côté droit..., la Cour Souveraine les fit presque tous descendre pour s'y placer; elle y resta jusqu'à la marche de la procession. M. de Mahuet, premier président, occupait la première ferme du côté du grand autel, et après lui tous les conseillers suivant leur rang. La Chambre des Comptes se plaça dans les stalles du côté gauche, selon la même disposition. L'Hôtel-de-Ville se mit dans les stalles basses du même côté, et le Bailliage était dans celles du côté de la Cour Souveraine.

» Tous les corps ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de même que les avocats et procureurs, étaient dans les collatéraux, et les curés des trois paroisses étaient restés dans la nef, à cause qu'ils n'ont pas droit d'entrer dans le chœur en étoile, par sentence du Présidial de Toul.

» L'autel était paré de l'ornement rouge broché d'or, pour la solennité seulement de la procession, et à cause des reliques de saint Georges. L'autel était orné de toute l'argenterie, et le chef de saint Georges était au milieu, sur le tabernacle; ses reliques étaient sur un petit autel préparé devant le maître-autel.

» Au moment où le Chapitre apprit que S. A. R. descendait pour se rendre à l'église, les chanoines sortirent en chappes de la sacristie, se partagèrent de chaque côté du maître-autel, M. le prévôt se mit au milieu avec le diacre et sous-diacre et les choristes avec les chappes rouges de drap d'or, données à l'église par le marquis de Bièvre, gouverneur de Nancy pour le duc de Bourgogne Charles-le-Hardi en 1477.

» S. A. R. descendit par la tribune avec Monseigneur le prince Charles, archevêque et électeur de Trèves, Monseigneur le prince François, abbé de Stavelo, ses frères, et avec toute sa cour, les princes se mirent à genoux sur un priez-Dieu à côté de l'Evangile. Le tapissier de la Cour avait préparé le priez-Dieu d'un grand tapis velours cramoisi à crépines d'or, avec trois carreaux de même; celui du milieu était pour l'Electeur, celui de la droite pour S. A. R. et celui de la gauche pour le prince François.

» Aussitôt le grand maître des cérémonies fit défiler la procession, et à l'aide de quelques exempts des gardes du corps, il fit marcher tous les corps suivant leur rang.

» La procession commença 1^o par les Pénitents; 2^o par les Ermites de la banlieue de Nancy; 3^o par les RR. PP. Augustins; 4^o par les RR. PP. Dominicains; 5^o par les RR. PP. Tiercelins; 6^o par les RR. PP. Minimes; 7^o par les RR. PP. Capucins; 8^o par les RR. PP. Cordeliers, tous précédés de leur croix.

» Après les corps des religieux qui marchaient ainsi selon l'ancienneté de leur réception dans la ville, suivaient les corps de justice: 1^o Messieurs les magistrats de l'Hôtel-de-Ville marchaient les premiers avec leurs officiers; 2^o marchaient les procureurs du Bailliage, puis ceux de la Chambre des Comptes et ceux de la Cour, ensuite les avocats, tous

avec leur robe de palais ; 3^o Messieurs les conseillers du Bailliage ; 4^o Messieurs les conseillers maîtres des Comptes en robe de velours noir sur une longue veste de satin cramoisi avec une grande ceinture d'or, ayant à la tête de leur corps une partie de la compagnie des archers de la maréchaulsée ; 5^o le reste de la même compagnie suivait , commandé par le grand prévôt avec son lieutenant. Immédiatement après , suivaient Messieurs de la Cour Souveraine en robe rouge ; M. l'abbé de Domèvre, conseiller-prélat, précédait M. le premier président.

» Ensuite suivait le clergé séculier, MM. les curés des trois paroisses des deux villes, avec leurs prêtres, tous en chappes, MM. les chanoines de la Primatiale et de notre église, tous en aumusse, surplis et bonnets carrés et en chappes, sur deux colonnes, chacune des colonnes terminée par les choristes des deux chapitres, qui suivaient les dignitaires et qui finissaient le clergé séculier devant la relique ; les croix et les vergers étaient à la tête de chaque colonne.

» La procession marchant en cet ordre, nos diacre et sous-diacre mirent la relique de saint Georges sur leurs épaules, en même temps, nos choristes entonnèrent l'hymne *Deus tuorum militum*, marchant devant le dais avec ceux de la Primatiale. Le dais fut porté, par ordre de S. A. R., par quatre capitaines de la bourgeoisie (c'était le dais de notre église), avec quatre enfants de chœur en tuniques et surplis, portant chacun un flambeau.

» M. le prévôt suivait immédiatement la relique, en rochet, en étole et en chappe, avec son bâton comme officiant.

» Nos seigneurs les princes fermaient la procession : l'Electeur avait la place d'honneur, ayant à sa droite S. A. R., et à sa gauche le prince François. S. A. R. avait auprès d'elle son grand aumônier et son confesseur, tous deux en rochets,

manteaux longs et bonnets carrés. Les princes Camille et d'Harcourt avec tous les grands de la cour, suivaient.

» Les trompettes et les timbales de S. A. R. attendaient à la porte de l'église ; ils se mirent entre les choristes et sonnaient alternativement après que les choristes et les chanoines avaient chanté une strophe des hymnes *Deus tuorum militum* et de *Martir Dei qui unicum*. On ne chanta que ces deux hymnes sur le ton d'*Hostis Herodes impie* ; elles furent répétées à proportion de la durée de la procession.

» Immédiatement devant les trompettes marchait, entre les deux colonnes de chanoines, le lieutenant commandant les Cent Suisses, portant au bout d'une pique ornée d'une écharpe de taffetas vert à crépine d'argent, le casque du duc de Bourgogne, Charles-le-Hardi (92). Aux deux côtés du lieutenant commandant marchaient deux Suisses portant chacun sur l'épaule une longue et large épée à deux tranchants, ou espadon, trouvée à la bataille de la défaite du duc de Bourgogne. La compagnie des Cent Suisses, habillés en habit de cérémonie, commandés par M. le marquis de Lunati, colonel, accompagnait la relique sur deux colonnes, avec leurs hallebardes sur l'épaule ; ces deux colonnes commençaient à la tête des colonnes des deux chapitres.

» La procession passa par la Carrière, du côté droit ; elle alla aux Dames Prêcheresses par la rue des Maréchaux. Le régiment des Gardes était en bataille sur la place Carrière. Toutes les rues étaient bordées de part et d'autre des compagnies des bourgeois en armes, avec leurs drapeaux.

» La procession entra dans l'église des Dames Prêcheresses. La relique de saint Georges ayant été posée sur un petit autel préparé, nos chantres entonnèrent une antienne du commun d'un martyr, après laquelle M. le prévôt dit la collecte de saint Georges. La même cérémonie s'observa dans

l'église de la paroisse de Saint-Epvre et dans celle de Notre-Dame, dans lesquelles les choristes chantèrent une antienne à l'honneur de saint Georges, et M. le prévôt dit la collecte.

» Au sortir de la paroisse de Notre-Dame, la procession vint dans l'église des Cordeliers par la rue du Haut-Bourget. Tous les corps séculiers et réguliers entrèrent dans l'église et s'y placèrent dans le même ordre et rang qu'ils avaient gardé dans notre église. La relique fut portée sur le tombeau du duc René, qui était préparé et orné de tapis et cierges. Nos chanoines se placèrent à côté, et M. le prévôt au-devant avec les diacre, sous-diacre et choristes. L'ancien des choristes ayant annoncé le *Te Deum* à M. le prévôt, M. le prévôt l'entonna à haute voix ; il fut chanté alternativement avec l'orgue, lequel étant fini, nos choristes dirent le verset *Benedicamus patrem*, etc., et M. le prévôt dit la collecte *Deus cujus misericordia*, après quoi les choristes commencèrent le *De profundis* du saint Roi, et M. le prévôt dit la collecte *Inclina pro anima Renati regis et ducis*, ensuite il jeta de l'eau bénite sur le tombeau, puis Messieurs les princes.

» Toutes les prières étant finies, la procession revint dans notre église; tous les corps séculiers et réguliers y entrèrent; la relique fut déposée sur le petit autel préparé ; on chanta une antienne ; M. le prévôt dit la collecte, après quoi Messieurs les princes montèrent à la tribune, et tous les corps se retirèrent, à l'exception de la Cour Souveraine et de la Chambre des Comptes, qui entendirent la messe, placés tous dans les stalles, comme ils avaient été auparavant la marche de la procession.

» La messe fut chantée suivant la coutume par le semainier *Ritu semiduplici*, et comme les princes étaient restés dans la tribune, il y eut sous-diacre à la messe et choriste au chœur. Les chanoines, à cause de la difficulté de reprendre

leur habit d'hiver, et afin de ne pas retarder l'office, restèrent au chœur en surplis, aumusse et bonnet carré, de même que M. le prévôt. »

Pendant la démolition de Saint-Georges, la procession de la veille des Rois se fit dans l'église des Cordeliers, puis on recommença à la faire dans la Collégiale jusqu'en 1757, époque où Stanislas crut devoir la supprimer.

La procession des Rogations se célébrait aussi en grande pompe à Saint-Georges, et les curés de toutes les paroisses de Nancy étaient obligés d'y assister. En 1677, M. de Caiac, gouverneur de cette ville, la fit défendre, sous prétexte qu'il ne voulait pas d'assemblées dans la Ville-Vieille (95).

Dans les temps de calamités publiques, il se faisait des processions générales où on portait la relique de saint Georges. Je trouve dans les comptes du chapitre, pour l'année 1529-1550, les deux mentions suivantes : « Le 15^e jour de novembre acheté du ruban de soye pour pendre une branche de choral apres le vesiaux du *corpus Domini* pour porter à la procession que l'on fait ledit jour pour la paix et contre la chaude malaidie, douze deniers. — Le 16^e jour de janvier compté à Margo de Tonnoy pour cierges et torches qu'elle a fourny pour les processions que furent faites en novembre pour porter *corpus Domini* et pourter le *coux* (cuisseau) saint George et pour les commemorations que l'on fit ondit moys pour la malaidie chaude et aultres adversités. »

Une mention analogue se trouve dans les comptes de la fabrique, de 1717 à 1720. L'évêque de Toul ayant ordonné un jeûne général et une procession solennelle « au 21 juin, pour implorer la miséricorde de Dieu d'envoyer abondance de pluie, » les Pénitents, les Cordeliers et les prêtres des paroisses Saint-Epvre et Notre-Dame s'assemblèrent à Saint-

Georges, d'où la procession sortit à huit heures du matin. Une somme de trois francs fut donnée aux deux personnes qui portèrent le reliquaire de saint Georges (94).

Messes et Anniversaires.

Le 19 mai 1421, Charles II fonde, dans la chapelle Notre-Dame de Saint-Georges, une haute messe qui se chantera solennellement à toutes les fêtes de la Vierge, et aux orgues; plus, des vêpres, aussi de Notre-Dame, qui se chanteront continuellement et solennellement à toujoursmais dès la vigile de la Nativité de Notre-Seigneur jusqu'au jour de la Purification; lesquels messe et vêpres seront chantés par deux prêtres, chapelains, un maître chantre, un ténoriste et six clercs. Pourquoi le duc donne au chapitre une rente annuelle de huit vingt florins, dix gros pour chaque florin, à prendre sur les premiers deniers de la taille de Lunéville, et dix quarts de bonne cire, aussi de rente annuelle, assignées sur la prévôté de Nancy.

Par lettres datées du 10 juin 1497, le duc René fonde annuellement et à perpétuité, en l'église Saint-Georges, pour le repos de son âme, de celle de Philippe de Gueldres, de ses prédécesseurs et successeurs ducs, un service solennel du glorieux saint René, à diacre, sous-diacre et choraux, le 12 de novembre, « commençant ledit service aux premières vêpres le jour précédent, jour de fête Saint-Martin, et toutes les heures ensuivant par tout le jour, et avec iceux deux autres services solennels et obits pour les trépassés, l'un le lendemain de ladite fête saint René et l'autre le 24^e jour de juillet pour l'âme du duc Nicolas... lesquels services et obits se célébreront à trois hautes messes, la première du St.-Es-

prit, l'autre de Notre-Dame et la tierce de *Requiem*. » Le duc assigne au chapitre, pour cette fondation, une rente annuelle de trois muids de sel et trois quarts de cire, et le curé de Nancy sera tenu, le dimanche qui précédera cette fête, de l'annoncer publiquement au peuple.

Le 20 janvier 1551, le duc Antoine fonde, à Saint-Georges, une messe de la Passion, « dans laquelle est comprise la messe de feu le duc Charles. » Cette messe se disait au grand autel de l'église, par le prévôt ou l'un des chanoines, « avec diacre, sous-diacre et deux chanoines, qui feront choraux et seront revestus de deux chappes pour commencer et continuer ladite messe, et entre le respond et texte de la Passion, deux des enfans de cuer diront le plus dévotement qu'ils pourront *Stabat mater dolorosa*, après la fin duquel le texte de l'évangile monsieur St. Jehan se chantera par ung chanoine si faire se peut ou par ung vicair ydone et souffisant, dont le chanoine qui dira la messe fera l'une des parties et les chantres la troisième, et après l'offertoire, lesdits diacre et sous-diacre se mettront en genoux devant ledit grand-autel et liront intelligiblement le psaume *Miserere mei Deus*, et ceux du cuer pareillement estant à genoux alternativement repondront jusqu'à la fin dudit *Miserere*... Statuons en outre que les prevost et chapitre entretiendront le nombre de quatre chantres ezquels entendons expressement avoir une basse contre avec l'organistre par cy devant déjà institué, desquels chantres, l'un approuvé par prevost ydone et souffisant en musicque et bonnes mœurs... lesquels chantres et organistre seront payés par les prevost et chapitre... »

Le duc assigne au chapitre, pour l'exécution de cette fondation, la somme de mille francs, douze gros pour franc, à prendre sur les plus clairs deniers de la recette générale de Lorraine.

En 1601, le prince Henri, depuis duc de Lorraine sous le nom d'Henri II, par la dévotion et révérence spéciale qu'il a pour la vierge Marie et l'affection singulière qu'il porte à l'église monsieur saint Georges, et aussi pour le salut de son âme, donne pour toujours à perpétuité à ladite église la somme de 2,500 fr. de rente annuelle et perpétuelle, afin d'être participant des suffrages, prières et oraisons qui se font en ladite église..., à prendre par les vénérables prévôt, chanoines et chapitre de ladite église... à condition qu'ils feront chanter et célébrer solennellement par chacun samedi de la semaine et à chacune fête de Notre-Dame, « une haulte messe en musique et autres prières en la sorte et maniere specifiquement declarée cy apres : Premier de dire et celebrer solennellement une haulte messe de Notre-Dame par chacun jour de samedy en la chappelle de S. A. par ung chanoine assisté d'un diacre, chanoine et sous-diacre, deux chanoines tenans le cœur revestuz de chappes et deux enfans servans à l'autel revestus de tunicques. Le *Gloria* et *Credo* avec la musique, les orgues sonnantes entre l'Épître et l'Evangile, le *Stabat Mater dolorosa* aussy en musique par les enfans de cœur deux desquelz pendant l'elevation du *corpus Domini* tiendront chacun une torche allumée ausquelles seront attachez deux escussons armoyez des armes de S. A., toutes les cloches de ladite église sonnantes et les deux grands candelabres allumez; aux mesmes jours de samedy et aux jours de dimanches après les vespres se chanteront en musique les litanies Notre Dame, l'ung des grands candelabres allumé. Qu'en toutes les festes de Notre Dame l'office se fera double et solennelle tant la veille comme par tout le jour et le lendemain de la feste de l'Annonciation en l'honneur de laquelle particulièrement S. A. a faict ceste fondation, lesdits sieurs venerables celebreront une messe du St.

Esprit.... Et qu'à l'effect susdit, lesdits venerables seront tenuz et obligez à perpetuité d'avoir et tenir en leur dite eglise ung chœur de musique double, assavoir deux bons basses contres, deux haultes contres, deux bonnes tailles et six enfans de chœur avec ung bon organistre pour complément et perfection de ladite musique, tous lesquelz vicaires lesdits sieurs venerables entretiendront chacun selon ses merites, et au cas qu'aucuns d'iceulx ne soient capables ou selon le gré et contentement de S. A. ou de ses successeurs lesdits venerables les licentieront et en substitueront d'autres en leurs places.... »

Il serait trop long de rappeler ici toutes les fondations pieuses (95) faites à Saint-Georges; je me bornerai à indiquer les principaux obits qui se célébraient dans cette église aux diverses époques de l'année.

Le mois de juillet.

Le iij^e de juillet se fait le service de la bataille de Bulle-gneville y compris deux messes.

Le service du feu Roy René duc d'Anjou et de Bar, y compris deux messes.

Le service du feu duc Nicolas.

Le mois d'aoust.

.... Le second jour apres la decollation Sainet Jehan Baptiste se fait le service dame Marguerite de Lorraine en l'église des seurs Prescheresses où messieurs de l'esglise sont tenus y aller assister durant la grand messe pour apres chanter le *libera me Domine* sur la fosse de ladite dame et se distribue aux assistans xx s.

Le xxvj^e dudit mois se fait le service du feu duc Raoul, fondateur de l'esglise, et doit le prevost de l'esglise distribuer à ung chacun des chanoines xvj deniers, le vicaire ung denier, le chanoine qui est en sepmaine doit dire la pre-

mière messe, le prieur de Notre-Dame la seconde et le prevost la dernière, et sont les heures du jour doubles. Ledit prevost doit payer la messe au prieur de Notre Dame.

Le mois de septembre.

Le mercredi des Quatre-Temps se fait le service du feu Roy René et ni a que la haulte messe de *Requiem* avec les vigilles.

Le service du feu due Jehan pere au due Charles.

Le mois d'octobre.

Obit de M. Hugues des Hasars, évesque et comte de Toul et prevost de ceans. (Un autre obit pour le même avait encore lieu au mois de mai.)

Le mois de novembre.

Le jour de feste monsieur Sainet Martin que est la Dedicace de l'esglise, se passe au prieur de Notre Dame et chapelain x s. pour venir faire station parmi les premières vespres et le lendemain à la messe.

Le mois de décembre.

Le x^e dudit mois se fait l'obit du Roy René.

Ondit mois se fait le service du feu due Jehan due de Calabre.

Ondit mois se fait le service du Roy René le mercredi des quatre temps.

Le mois de februyr

Le jour de Scolastice vierge se fait l'obit du Lorrain Garin que se paye en pain.

Le mois de mars.

Obit de Nicolas de Ludre, comte d'Afrique, et autres bienfaiteurs.

Le mois de may.

Le mercredi des quatre temps de la Penthecouste se fait le service du feu Roy René.

Il se célébrait, à Saint-Georges, à certaines fêtes de l'année, des cérémonies particulières qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici.

Le dimanche des Rameaux ou des Palmes, comme on disait alors, le marlier de l'église devait fournir des palmes aux chanoines, et recevait pour ses peines deux sous.

Le jour du Grand Jeudi (le Jeudi-Saint), on faisait la Cène, on lavait les autels avec du vin et on distribuait des dragées aux assistants (96).

A Pâques et à la Pentecôte, le chapitre faisait représenter des mystères analogues à la cérémonie du jour (97).

La fête du patron de la Collégiale était également signalée par une sorte de représentation : un mannequin, figurant saint Georges à cheval, revêtu de son armure, était exposé dans l'église et offrait ainsi aux fidèles l'image, en quelque sorte vivante, du courageux martyr. Cet usage, dont je trouve des traces dès l'année 1549, s'était conservé jusque dans le siècle dernier (98).

Le jour de l'Ascension, à l'heure de Nonne, on simulait le miracle dont cette fête rappelle le souvenir, en enlevant par les voûtes de petits anges parés de fleurs (99).

Les offices de la Fête-Dieu étaient chantés en musique, et l'on ne se bornait pas à l'orgue ; un véritable orchestre, dans lequel nous voyons (1695) figurer six violons, venait ajouter à l'éclat de la cérémonie. Ce jour-là, une somme de 44 gros était délivrée au marlier pour fournir l'église de mais et de chapeaux de fleurs.

La veille de Saint-Jacques et de Saint-Christophe, on faisait bénir, à Saint-Georges, des pommes, des abricots et des raisins, et le jour de Saint-Sixte, des verjus.

La fête des Saints Innocents était celle des enfants de

chœur de la chapelle, à qui on délivrait, ce jour-là, la somme de 16 sous.

Ils célébraient aussi la Sainte-Cécile, et je trouve dans les comptes de Saint-Georges, pour l'année 1625, la mention d'une somme de 4 francs payée au sieur Tristant, maître des enfants de chœur, pour faire faire la *Sainte-Sicille* aux compagnons de la musique.

Le jour de Saint-René, 50 francs étaient donnés par le duc au chapitre, afin de faire une distribution de pain au chœur de l'église.

Par suite du testament de Thomas Lallemant, chanoine de Saint-Georges (1548), l'église était tenue, tous les ans, à perpétuité, de revêtir treize pauvres de robes noires avec chaperon, « comme on a accoutumé pour les funérailles d'un trépassé, montant chacune robe à trois francs, y compris la façon, lesquelles robes demeureront auxdits pauvres, qui sortiront habillés en deuil du revestiaire, chacun une torche d'une livre en la main, allumées à l'heure où on commencera les vigilles des morts le jour de la Toussaint, et viendront autour du tombeau au milieu du chœur... »

IV.

CHAPELLES ET CONFRÉRIES.

Chapelles.

Les titres de la collégiale Saint-Georges mentionnent, comme comprises dans cette église, un grand nombre de chapelles fondées, à différentes époques, soit par des ducs de Lorraine, soit par d'autres personnages marquants ; mais cette désignation de chapelles ne doit pas être prise à la lettre, et ne signifie, la plupart du temps, que des fondations pieuses faites à des autels sous l'invocation de différents saints.

Les plus anciennes de ces chapelles étaient celle de *Sainte-Madelaine*, fondée, le 5 septembre 1560, par Gerard Douville, chanoine de Saint-Georges ; celle de *Sainte-Elisabeth*, dite aussi la chapelle du *Bailli Simonin*, fondée, à peu près à la même époque que la précédente, par Simonin de Nancy, jadis bailli du duché de Lorraine ; enfin, la chapelle ou l'autel *Jean de Preny* ou des *Trois-Rois*, ou du *Sacrifice d'Abraham*, qui avait été fondée, en 1564, par les sieurs de Genicourt et Doncourt, et en laquelle, en 1594, Alix l'Escamoussière, épouse de Jean Vincent, seigneur de Genicourt, fonda une messe par semaine.

La veille de la Trinité 1575, le duc Jean fonde, dans l'église Saint-Georges, en l'honneur de Dieu, de la vierge Marie, de tous les saints et saintes et de toute la cour de Paradis, une chapelle qui sera appelée de Notre Dame, « assise et constructe entre le grant alter et le cuer, en la

partie senestre par devers mon hostel. » Le duc assigne aux chapelains de cette chapelle, qui seront choisis dans le chapitre de Saint-Georges, une rente annuelle de treize sous de Nancy, valant un petit florin vieux de bon or, à prendre sur les deniers des tailles et rentes de cette ville, moyennant quoi les chapelains seront tenus d'y chanter ou faire chanter une messe à note, chaque dimanche du Saint-Esprit, les lundis et vendredis, de *Requiem*, et tous les autres jours de chacune semaine, de Notre Dame. Le fondateur veut que cette messe soit chantée entre matines et primes, et qu'elle soit appelée la messe *du Duc* (100).

Par lettres patentes du 19 mai 1421, le duc Charles fonde, dans l'église Saint-Georges, une chapelle et chapellenie à l'autel Notre-Dame, où l'on chante chaque jour la messe matutinale devant et à côté le crucifix, « *à la senestre partie devers nostre hostel, c'est assavoir en neufve chapelle que de nouvel y avons fait edifier*, pour à icelui autel et chappelle celebrer et chanter à notes et à deschant.... une haulte messe de Nostre Dame.... »

Cette chapelle, dite de Prime ou de Notre-Dame, était, ainsi que le constate le procès-verbal de démolition de Saint-Georges, magnifique pour le temps de sa fondation ; elle était située à l'entrée du chœur. « On l'appelait aussi la chapelle des Chantres parce qu'on y chantait tous les jours la messe en musique ; elle était ornée de colonnes de marbre que l'on enleva dans la suite pour embellir le grand-autel de la Collégiale. Le duc Charles y était figuré à genoux, ayant derrière lui saint Charles de Bretagne qui le présentait à la Vierge (101).

Il est difficile, à l'aide des indications vagues que l'on possède, de préciser, d'une manière bien exacte, l'emplacement qu'occupaient les chapelles ou les autels de Saint-

Georges ; il est difficile de s'assurer si une seule et même chapelle n'est pas désignée sous plusieurs noms différents. Il semble, par exemple, que la chapelle de Prime est la même que celle des Chantres et que celle des Orgues, puisqu'on les place également à gauche, à « la senestre partie du chœur. »

Près de la grande porte de l'église, était la chapelle de la Vierge où furent plus tard inhumés Henri II et Marguerite de Gonzague, et dans laquelle on conservait une image miraculeuse de la Mère du Sauveur. On ne dit pas à quelle époque cette statue avait été placée à Saint-Georges ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle devint célèbre à partir de l'année 1525. Un écrivain du XVI^e siècle (102) rapporte que pendant que le duc Antoine faisait la guerre aux Luthériens, une muette, qui était en prière devant la statue de la Vierge, entendit celle-ci lui ordonner « d'aller *porter parole* à la duchesse Renée de faire et ordonner des prières et que le duc obtiendrait la victoire ; ce qui advint glorieusement. » Depuis cette époque, ajoute un autre historien (105), l'image de la Vierge fut particulièrement honorée, et « parée avec belles couronnes de fleurs et robes blanches et autres ornements par personnes devotes ou pieuses, signamment es veilles et jours desdites festes, et bien souvent avec certain nombre de cierges allumés esdits jours, comme paroissent encor aujourd'huy cinqz chandeliers dans la muraille à l'entour de l'image ; icelle ayant esté toujours enfermée avec un treilly de fer et fermée au cadnet, le tout assez gentilmente travaillez (104). Et maintenant entretenue, parée decemment et plus honorablement et richement que jamais, par les venerables chanoines de l'église et ceulx qui à ce sont deputez, avec autant d'honneur et reverence que faire se peut, avec flambeaux, lampes d'argent ardentes jours et nuictz ; demeurante l'image desouverte à la vue de toutes sortes de personnes qui desirent la veoir...

» Et pour le jourdhuy l'on pare l'image de Notre Dame de robes tres riches, avec son petit filz pendu à la mamelle d'icelle, et ce des vœux et presentz offertz par les tres devotz et pieux princes et princesses de Lorraine et autres des principaux seigneurs et bourgeois tant de la ville comme de dehors....

» Et ce qui rend ce pelerinage plus recommandable et l'insigne Eglise de Saint George plus fameuse, c'est la concurrence du peuple, les santés et guerisons, tant corporelles comme spirituelles y receues par les merites de la Vierge... Et pour le jourdhuy la devotion du peuple tant de la Lorraine comme des autres païs, y est si grande, qu'à peine trois autels, au devant de l'image, peuvent suffire aux prestres qui par devotion y viennent ou y sont envoyez pour y celebrer le divin sacrifice de la messe, et n'y a heure en la journée qu'il ne se retrouve plusieurs personnes en devotion devant cette image mirifique de Notre Dame.... »

Un chanoine de Saint-Georges, délégué à cet effet par le chapitre, était chargé de la recette et de la dépense des deniers de la chapelle Notre-Dame. On inscrivait, jour par jour, les offrandes faites par les fidèles sur l'autel de la Vierge. Ces offrandes consistaient en argent, en ornements, en étoffes, en pierres précieuses, etc. On trouve, entr'autres, dans le « Mémoire de ce qui a esté donné en la chapelle Notre Dame de Saint George » pendant l'année 1615, les notes suivantes : « Le 10 avril sont esté donné deux petits tableaux enchassés en bois, en l'un est représenté la face de Notre Seigneur et en l'autre l'image de Notre Dame. — Le 18 may Son Altesse a donné une lampe d'argent là où ses armes y sont d'un costé, icelle pesante dix marqs ou environ. — Le 19, Claudon Quetton a donné une image du petit Dieu de pitié enchassé en verre en l'entour duquel il y a quatre petits verres

bien reluyssant. — Le 20 juin a esté donné le pourtraict du chef du S. cardinal Boromé. — Le 28, madame Esthier a donné un crucifix d'argent avec l'image de Notre Dame d'un costé et S. Jean de l'autre, le tout posé sur un pied d'abene. — Le 15 aoust on a donné un petit reliquiaire d'argent là où il y ait d'un costé l'image de Notre Dame et de l'autre plusieurs reliques de Saints. — Le 24 décembre, M. de Port sur Saille a donné deux tableaux, l'un où est représenté la face de Notre Seigneur et l'autre de Notre Dame. — Le 15 août (1616) a esté donné une image de sainte Claire et une planche sur laquelle est pourtraict la Nativité de Notre Seigneur.... (105). »

Par lettres datées du 20 mai 1617, le duc Henry assigne une rente de 40 francs sur les deniers de la recette de Nancy pour achat d'huile pour la lampe allumée devant l'image miraculeuse de la Vierge. On lit dans les premières lignes de cette pièce : « Henry, etc... L'inclination que Dieu nous a toujours inspirée à la dévotion particulière de sa très glorieuse mère... nous a porté d'un zèle très grand d'accroître la piété qui paraît journellement plus grande à révéler sa sainte image célébrée depuis peu d'années de beaux et notables miracles... où Notre Seigneur a voulu manifester sa puissance pour rendre ladite image autant et plus honorée, que l'extrémité de l'église où elle se trouve près la porte la rendait ci-devant moins exposée à la vue et au cœur de ses orateurs, de sorte qu'ayant eu un soin particulier de relever la sainteté de ce lieu par divers ornements et autres effets de piété dont elle est maintenant décorée... »

Outre ces chapelles, il en existait encore un grand nombre d'autres plus ou moins importantes, soit par le motif de leur fondation, soit par le nom de leur fondateur ; en voici l'énumération :

La chapelle et l'autel *Saint-Pierre*, fondés par Jean Wahey, prévôt de Saint-Georges (1577), « en la place et lieu de la voûte, sous une tour, pour édifier, fonder, faire sepulture de lui, de seigneur Jehan de Luneville, chanoine, et de leurs amis. »

La chapelle *Notre-Dame de Pitié* ou de la *Piteuse*, fondée par messire Viry de Vézélise, à la chapelle Saint-Etienne, avant 1585.

La chapelle *Saint-Blaise*, fondée, à l'autel qui était à côté de celui où l'on disait la première messe avant la démolition de l'église, par Jean de Puligny, chanoine de Saint-Georges, en 1587.

La chapelle *Saint-Georges*, fondée, le mercredi après la Saint-Luc 1599, par Jean de Bouxières et Isabelle de Valcourt, sa femme.

La chapelle *Sainte-Catherine*, fondée à l'autel Saint-Charles, le 10 mars 1415, par Vautrin de Bouxières.

La chapelle *du Cloître*, fondée par Faulquegnon le menestrei (l'échevin), dans laquelle Catherine de Haraucourt, sa veuve, élit sa sépulture en 1424.

La chapelle *Saint-Etienne de l'Etanche*, qui existait avant 1458.

La chapelle *Saint-Jean-Baptiste*, fondée, en 1454, par Jean Poirisson de Nancy, neveu de Louis de Nancy, écuyer, et d'Alison, sa femme (106).

La chapelle de la *Sainte-Vierge*, fondée par Jacques de Bouxières, secrétaire du duc, et Catherine, sa femme (107).

L'autel de *Notre-Dame de Liesse*, construit par noble homme Poirisson de Thelo, dit Pellegrin, et où, en 1485, il avait fondé deux messes par semaine (108).

La chapelle de « la sainte Annonciade et de la glorieuse *Magdelaine*, » fondée « au costé senestre du grand autel, »

par le duc René, le 25 décembre 1498. pour divers motifs, entr'autres celui de remercier Dieu de la victoire qu'il avait remportée sur le duc de Bourgogne, « tenant le siege devant notre ville de Nancey, où, disent les lettres-patentes, pointions pour notre principal enseigne et estendart la figure et remembrance de l'Annonciade ; en laquelle chapelle avons institué deux messes chacun jour pour y estre dites et celesbrées à perpetuel, l'une de Notre Dame, en commemoration de ladite Annonciation, et l'autre de la Magdelaine... » Le duc assigne au chapitre, pour cette fondation, une rente de 70 florins d'or du Rhin sur la saline de Salonne.

L'autel *Saint-Michel*, près duquel étaient enterrés les enfants de Charles II et de Marguerite de Bavière.

La chapelle *Saint-Sébastien*, où était placé le mausolée du duc de Bourgogne.

La chapelle *de la Sainte-Trinité, de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Marguerite*, fondée, dans les premières années du XVI^e siècle, par Jean de Bron et Marguerite de Lenoncourt, sa femme.

La chapelle *Saint-Louis et Sainte-Elisabeth*, fondée à l'autel Sainte-Anne, le 18 septembre 1553, par Isabillon Guerin, veuve de Louis de l'Eseut, conseiller de S. A., et Claude, Jean et Nicolas, leurs enfants.

La chapelle *des Telliers*, fondée, le 22 juin 1626, par noble Jean Le Tellier, ancien prévôt de Nancy, tant en son nom que comme exécuteur des testaments de son fils, décédé à Séville, en Espagne, en 1619, sous l'invocation de la Vierge et de saint Jean l'Evangeliste, à l'autel de la Trinité, autrement du Crucifix (109).

La chapelle *Saint-Nicolas et Sainte-Catherine*. On ne donne ni la date de la fondation ni le nom du fondateur.

La chapelle *Notre-Dame*, fondée à Saint-Julien, puis trans-

férée à Saint-Georges, et réunie ensuite à la mense du chapitre.

La chapelle *Saint-Paul*, fondée aussi en l'église de l'hôpital Saint-Julien, et transférée à Saint-Georges, à l'autel de la Vierge, proche celui du Crucifix.

La chapelle *Saint-Charles*, fondée à l'autel de Saint-Urbain. — Les chapelles de *la Trinité*, *Sainte-Croix* et *Saint-Christophe*, etc.

Une sentence de l'évêché de Toul, du 12 décembre 1725, réunit à perpétuité à la mense capitulaire du chapitre de Saint-Georges, avec tous leurs droits, biens et revenus, les chapelles Saint-Blaise, Notre-Dame de la Piteuse et Notre-Dame de la Pitié, situées dans la Collégiale ; celles de Saint-Clément, de l'église Saint-Epvre de Nancy ; de Saint-Quirin, de Ville-en-Vermois ; de Notre-Dame de Pitié, de la succursale de Vitrimont ; de Saint-Paul, du cimetière d'Ormes ; et de Notre-Dame, de Dombasle.

Confréries.

Les plus anciennes confréries établies à Saint-Georges, datent de l'année même qui suivit la fondation de la Collégiale : la première, créée par le duc Raoul, avec le consentement de Thomas de Bourlémont, fut placée sous l'invocation de saint Georges, patron de la nouvelle église. La nomination du chef de la confrérie était faite par le duc, sur la présentation, par les quatre officiers du chapitre, c'est-à-dire, le chantre, l'écolâtre, le trésorier et l'aumônier, de quatre bourgeois de Nancy payant taille.

Le bourgeois choisi par le prince, devait, chaque année, rendre compte de la gestion des deniers de la confrérie devant le chapitre assemblé, et, en cas de malversation ou de

mauvais usage de ces deniers, le prévôt et le chapitre pouvaient le condamner à la restitution et le priver de son office.

En prenant possession de sa charge, l'élu était tenu de payer vingt sous tournois, et, le jour du Grand-Jeudi (le Jeudi-Saint), une livre de dragées lorsqu'on lavait les pieds des chanoines. Dès le jour de son élection, lui et sa femme devenaient, pour toute leur vie, francs de tailles, « de ranson, de cherrois faire, de waitier (faire le guet) et xawatier, de alleir en ot et en chivachie (service d'ost et de chevauchée) et de tous aultres comandemens et de toutes aultres choses. »

Toutes les fois que le *collège* de Saint-Georges faisait une procession solennelle ou célébrait quelque solennité dans son église, le chef de la confrérie était tenu de porter une verge « et faire voie » devant la procession ou pour venir à l'autel, et toutes les fois qu'il s'acquittait de cet office, sur la réquisition du prévôt, il avait part aux distributions comme l'un des chapelains de la chapelle.

Sauf le cas où il venait à meffaire, le *verger* ou *vergier*, c'est ainsi qu'on appelait ce dignitaire, était inamovible, et ni le duc, ni le prévôt, ni le chapitre, ne pouvaient le priver de son office.

Le duc Raoul voulant contribuer à « l'avancement et à l'amendement » des foires de la ville de Nancy, autorisa également, en 1540, la confrérie ou association en l'honneur et en « la remembrance de Monsieur Saint Georges », qu'avaient faite entre eux les merciers ou marchands de Nancy, de Saint-Nicolas et de Rosières. Ceux-ci se réunissaient chaque année dans le cloître de la Collégiale et présentaient cinq d'entre eux nommés par voie d'élection, parmi lesquels le chapitre choisissait le roi des merciers, et lui remettait un bâton en signe d'investiture. Chaque maître devait annuellement à l'é-

glise Saint-Georges un cierge de deux quartes de cire, et le roi un cierge de sept livres (110).

Aucune personne ne pouvait entrer dans le corps des merciers, sans avoir payé, au préalable, 60 sous fors, et donné une certaine quantité de cire pour la Collégiale. Le trésorier de cette église prélevait aussi la moitié des amendes auxquelles les compagnons merciers pouvaient être condamnés.

Le maître du métier des merciers et les officiers demeurant à Saint-Nicolas, étaient tenus de venir chaque année, à Nancy, pour rendre compte aux prévôt et chapitre de Saint-Georges, et en présence des compagnons du métier, de toutes les amendes échues pendant l'année, desquelles amendes le chapitre prenait la moitié et la confrérie l'autre (111).

Ces chartes furent confirmées par le duc Jean en 1577 et par Charles II en 1599. Un décret de Charles III, du 1^{er} février 1571, maintint le chapitre de Saint-Georges dans le droit de percevoir la moitié des amendes des merciers.

Outre cette confrérie ou « *roiaulté*, » comme on l'appelait, les charpentiers, maçons, tailleurs de pierre, recouvreurs, ardoisiers, charrons, et en général tous les ouvriers maniant la hache et le marteau, avaient, du consentement du duc Raoul (1^{er} avril 1541), érigé, dans le cloître de Saint-Georges, une confrérie en l'honneur de Dieu et de monsieur saint Georges ; il leur avait été permis, le jour de la fête de ce saint, d'élire un d'entre eux pour être roi et maître de la confrérie desdits métiers, « lequel auroit toute franchise, liberté et puissance comme les maistres des boulengiers, mescliers et corvisiers de Nancy... » Le roi et les compagnons étaient tenus « de faire dire et celebrer par chacun an deux messes le moys à l'autel dudit saint George de ladiete eglise, entretenir aussy une lampe ardente jour et nuict en ladiete eglise, et le jour dudit Sainet George offrir ung cierge

d'une quarte de cire, qui devait se consumer devant l'image de leur patron. » Les profits et amendes de cette confrérie appartenaient par moitié à l'église Saint-Georges, dont le chapitre nommait des délégués pour assister à la reddition des comptes de la confrérie (112).

Par un traité fait, le 18 juin 1415, entre les maçons et charpentiers de la ville de Nancy et le chapitre de Saint-Georges, ce dernier consentit à ce que les membres de ces deux corps de métiers, formant la confrérie de Saint-Georges, pussent faire célébrer de quinzaine en quinzaine la messe qui ne se disait auparavant que tous les mois devant l'autel de Prime, en payant neuf gros de cens annuel et un cierge d'une quarte de cire le jour de la Saint-Georges, et à condition aussi qu'ils entretiendraient nuit et jour une lampe ardente devant l'autel de ce saint, pour cause de leur confrérie.

Plusieurs autres corps de métiers, notamment les menuisiers et les tonneliers, avaient obtenu du duc Raoul, de même que les charpentiers et maçons, l'autorisation d'établir, dans l'église Saint-Georges, une confrérie sous l'invocation de sainte Anne et de saint Urbain. Ils étaient également soumis à la juridiction du chapitre, à qui revenait un tiers dans les amendes, droits de han et de réception, etc.

Sous le règne du duc Jean, les arbalétriers de Nancy formèrent une confrérie sous l'invocation de saint Sébastien, et obtinrent, à l'église Saint-Georges, un autel « en la chapelle des Orgues, à la senestre partie du chœur. »

On prétend que le même prince avait établi à Saint-Georges une confrérie et société de *Chevaliers aux Blancs manches*, pour lesquels on disait des messes à certains jours de l'année. Cette particularité, rapportée seulement comme un on dit par D. Calvet, n'est confirmée par aucun

document authentique. Peut-être s'agit-il seulement, ainsi que le dit Henriquez (115) d'un ordre de chevalerie (114). Cet historien ajoute que le cardinal de Neufchâtel, évêque de Toul, en confirma les statuts vers 1580, mais que probablement cet ordre ne subsista que fort peu de temps, puisqu'il n'en est pas fait mention sous les successeurs du duc auquel on en attribue la création. Cette institution eut, sans doute, le même sort qu'un autre ordre de chevalerie, dit *de la Fidélité*, établi par Thibaut, comte de Blâmont, dans les premières années du XV^e siècle (115).

Le 15 avril 1604, le cardinal Charles de Lorraine approuva l'institution faite par Henri, duc de Bar (depuis Henri II), « de la confraternité de l'Annonciation de la bienheureuse vierge Marie, érigée en l'église Monsieur Saint George. » Les lettres d'approbation portent : « ... Nous ayant été exposé de la part de Serenissime prince Henry de Lorraine... (nostre trescher frere), qu'iceluy meu de devotion, auroit commencé à bastir *somptueusement et d'une riche structure*, à l'honneur de Dieu et de la sacrée vierge Marie, une chapelle et autel soubz l'invocation de ladite tressacrée vierge Marie... laquelle il auroit fondée et dotée de son propre, à intention que des maintenant en ladite eglise de Saint George, et doresnavant en ladite chapelle, quand elle sera construite et achevée de bastir, se dira et celebrera solennellement... messes solennelles... lesquelles ont esté depuis deux ans ença chantées et celebrées au grand autel de ladite eglise de Saint George ; que mesme ledit Duc a fondé et institué en ladite chapelle (en laquelle il a choisy le lieu de sa sepulture) un chœur de musique accompli de toutes ses parties, etc... »

Suivent les statuts de la confrérie, dans lesquels on remarque les suivants :

«... Les surintendans de ladite confraternité choisiront d'entre les confreres vingt hommes tous prestres (si faire se peut) sinon autres gens de lettres recommandables pour leur piété, lesquels se nommeront confreres de Nostre Dame de Charité, deux desquelz ou plus seront par tour nommez et deputez, à mesure qu'il y aura des criminelz aux prisons de Nancy, condamnez à mort pour iceulx visiter et chrestienne-ment consoler par tous moyens qu'ilz jugeront convenables pour les encourager à endurer patiemment le supplice, et ne les abandonner qu'ilz n'ayent rendu l'ame.

»... Lesditz confreres seront obligez de faire celebrer une messe en ladite chapelle pour le repos de l'ame des criminelz qui auront patiemment souffert le supplice de la mort et seront trespassez avec repentance de leurs pechez.

» Les surintendans de ladite confraternité seront tenus de deputer et envoyer autres deux desditz confreres de la Charité par un chacun jour de feste de Nostre Dame, pour visiter l'hospital de ce lieu de Nancy, recognoistre les malades qui y seront, s'informer diligemment de leurs necessitez, afin qu'ilz soient charitablement soulagez des biens faitz et aumosnes communes de ladite confraternité.

» Et parce qu'au dit hospital de Nancy se retrouvent des pauvres de l'un et de l'autre sexe, se choisiront par lesditz surintendans et freres de la Charité, douze matrones pieuses et charitables (si tant s'en peuvent trouver en ladite confraternité), deux desquelles, aux jours des festes susdites, visiteront à leur tour les pauvres de leur sexe qui se trouveront audit hospital pour estre à leur endroit exercées les œuvres de charité et de miséricorde susmentionnées.

»...Ladite confraternité sera obligée des à present comme à toujoursmais, de donner la dote ou mariage (selon les moyens qui se trouveront aux coffres d'icelle) à deux pauvres

filles, qui, pour cause de pauvreté, ne pourront trouver mary, et qui ayant vescu honnestement, seront choisies de l'hospital ou d'ailleurs par les matrones susmentionnées, et par icelles présentées ausditz surintendans à chaque feste de l'Annonciation Nostre Dame... »

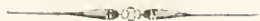
J'ai cru devoir entrer dans quelques détails sur cette pieuse et charitable institution, qui honore son fondateur et fait peut-être un de ses plus beaux titres de gloire. Le pape Paul V, voulant contribuer aux développements de la confrérie, s'empessa de l'approuver, et, le 20 septembre 1603, accorda des indulgences aux membres de cette utile et si louable association.

Par bulles datées du 15 juillet 1691, le pape Innocent XII permit l'érection de la confrérie des marchands, sous l'invocation de saint Michel, en l'église Saint-Georges, et, par deux autres brefs du mois d'août de la même année, accorda des indulgences plénières aux confrères sous certaines clauses, et un autel privilégié en ladite église, en l'honneur de saint Michel, archange.

Cette confrérie a été transférée (1855) à l'église Saint-Sébastien, puis (vers 1846), à la Primatiale de Nancy, où elle existe encore ; chaque année, le corps des marchands fait célébrer dans cette église une messe solennelle le jour de la fête de son patron.

Enfin, il y avait, à Saint-Georges, une confrérie sous l'invocation de la Sainte-Trinité (116) pour la rédemption des captifs, dont le titre indique suffisamment la destination. Cette confrérie avait été instituée par le pape Innocent I^{er} et ratifiée par le concile de Latran ; quant à l'époque de son établissement en Lorraine, aucun document ancien ne me permet de la préciser (117). Il est néanmoins très-probable

qu'elle dut y être introduite dans des temps assez reculés, plusieurs comtes de Bar et ducs de Lorraine ayant pris part aux expéditions de la Terre-Sainte.



PRIVILÈGES DU CHAPITRE, SES OFFICIERS ET SUPPOTS.

Les privilèges nombreux et étendus qu'obtint la collégiale Saint-Georges justifient la qualification d'*insigne* église (118) qui lui fut donnée dans la suite, et dont elle se glorifiait. J'ai déjà fait connaître les prérogatives que Raoul lui avait accordés ; les papes et les évêques de Toul y mirent le comble par de nouvelles faveurs.

Par lettres datées du mois de mars 1540, Thomas de Bourlémont, évêque de Toul, « exempte les chanoines, vicaires, chapelains et autres officiers de l'église Saint-Georges de comparaître pardevant lui ou pardevant ses officiaux pour aucunes causes ni actions civiles, pour lesquelles ils comparaitront pardevant le prévôt de l'église pardevant qui ils commenceront, poursuivront et achèveront toutes actions jusqu'à fin, à moins qu'il n'y ait appel pour lequel cependant le prévôt aura tel égard qu'il voudra. »

En 1415, le pape Jean XXIII, à la prière de Charles II (119), affranchit (1415) les prévôt, chanoines, vicaires et chapelains de Saint-Georges, de la juridiction, puissance et correction des archevêques de Trèves et des évêques de Toul. Par bulles du 8 des calendes d'août 1420, le pape Martin confirme les privilèges accordés par son prédécesseur au chapitre, et donne à ce dernier le pouvoir de punir les délinquants jusqu'à la dégradation exclusivement (120). Enfin, par lettres datées de l'année 1529, Hector Dailly, évêque de Toul, déclare tenir les chapitres de Saint-Georges et de Pont-à-Mousson exempts de la juridiction épiscopale.

Saint-Georges, qualifié par son titre primordial de *Cha-*

pelle Ducale, était la paroisse de la Cour : le doyen des chanoines administrait les sacrements, non-seulement aux princes et princesses, mais encore à tous les seigneurs, officiers et domestiques qui habitaient le Palais.

Quelques-uns des successeurs de Thomas et d'Hector Dailly à l'évêché de Toul ne virent pas sans un œil d'envie les privilèges considérables dont jouissait l'église Saint-Georges ; à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle jusqu'à la fin du siècle suivant, des contestations vives et nombreuses s'élevèrent entre eux et le chapitre, principalement au sujet de la visite épiscopale dont les prélats prétendaient avoir le droit, l'église Saint-Georges devant être considérée, disaient-ils, comme une des paroisses de Nancy.

Beaucoup de lettres et Mémoires(121), dont le plus ancien remonte à 1565, furent rédigés à cette occasion ; le chapitre y rappelle une transaction de 1540, par laquelle le prieur de Molesme, de qui dépendait le prieuré Notre-Dame de Nancy, consent à ce que les prévôt et chapitre de Saint-Georges aient droit de recevoir toutes les offrandes qui seraient faites dans leur église (122).

Le 30 novembre 1595, l'évêque Christophe de la Vallée, étant venu à la Collégiale en qualité de délégué du Saint-Siège, formula la déclaration suivante : « Je viens pour ce coup comme délégué du Saint-Siège, sans préjudice toutefois de l'espérance que j'ai d'y venir quelques autres fois avec la puissance ordinaire que j'y dois et prétends avoir comme évêque de Toul, messieurs de Saint-Georges prétendant n'être que soumis directement au Saint-Siège. »

M. des Porcelets de Maillane ne se borna pas à soutenir ses prétentions sur l'église Saint-Georges par des protestations et des Mémoires, comme avaient fait ses prédécesseurs. il alla jusqu'à user d'une violence indigne du caractère dont

il était revêtu. Le dimanche, 2 octobre 1611, tandis que le duc Henri et toute la Cour assistaient à l'office dans la Collégiale, cet évêque monta jusqu'au chœur, et saisissant par son surplis le prévôt du chapitre, Jean de Mousson, « tâcha de le déplacer de son siège. » Le prévôt résista, en disant qu'il était à sa place, et que là ni ailleurs l'évêque n'avait rien à lui commander, « n'étant pas son juridiciable. » Néanmoins, sur l'invitation du duc, qui voulait éviter le scandale, Jean de Mousson, par déférence pour le prince, quitta le chœur, mais sans vouloir y reprendre place. La cérémonie terminée, Henri fit venir près de lui ses plus familiers conseillers, auxquels il communiqua la plainte de l'évêque, et « leurs raisons bien entendues et considérées, fut dit que le sieur évêque avait tort et le sieur de Mousson droit de conserver les privilèges de son église, qui est sujette immédiatement au Saint-Siège et totalement exempte de la juridiction, visitation et correction, non seulement d'un sieur évêque de Toul, mais aussi du sieur archevêque de Trèves, ainsi qu'il appert par plusieurs indultes sur ce octroyés par les Saints Pères (125). »

M. Thiard de Bissy renouvela les prétentions de ses prédécesseurs ; mais l'abbé Fournier, qui était alors prévôt de Saint-Georges, refusa obstinément de reconnaître la juridiction épiscopale et de se soumettre à la visite pastorale du prélat. Alors, ce dernier interdit au chapitre l'administration des sacrements dans le Palais, et défendit aux gens de la Cour, sous peine d'excommunication, de les recevoir d'autres mains que de celles du curé de Saint-Epyre. Cet état de choses subsista jusqu'à la réunion de Saint-Georges à la Primatiale.

Le chapitre ne se borna pas seulement à défendre ses privilèges contre les évêques de Toul, il le fit même contre des prétentions plus élevées encore. On voit, par les registres

capitulaires de cette église, qu'en 1558, un nommé Jean de Neuville, ayant été admis dans le chapitre, bien qu'il ne fût que simple tonsuré, fut, selon les statuts de l'église, installé au *bas siège*. Mais, par suite d'importunités auprès de la duchesse, celle-ci lui permit, de son autorité privée, de prendre place au *haut siège*. Le prévôt et le chapitre protestèrent contre cette usurpation de pouvoir et déclarèrent qu'ils regarderaient comme non avenu ce que ferait le nouveau chanoine.

Le chapitre eut aussi à lutter plusieurs fois contre les tentatives d'envahissement de la juridiction séculière ; mais le prince s'interposa toujours en sa faveur.

En 1549, le prévôt de Nancy ayant fait saisir les meubles de messire Nicol Perat, chanoine de Saint-Georges, mort dans une des maisons canoniales, le chapitre adressa une requête à la duchesse Christine de Danemark, se plaignant de la violation de ses privilèges, et le bailli de Nancy fut chargé d'informer sur cette affaire.

Quelques années après (1555), le procureur général s'ingéra également d'entrer dans la maison de l'aumônerie et d'y dresser un inventaire : plainte fut portée au conseil de régence, et il s'en suivit un arrêt qui défendit, pour l'avenir, pareille tentative contre le chapitre.

Un décret du conseil, du mois de décembre 1571, exempta les membres du chapitre, les vicaires, chantres, rentiers et autres personnes attachées au service de l'église, du paiement de la somme de douze francs, à laquelle étaient attenus ceux qui voulaient se fixer à Nancy.

Quoique le chapitre fût exempt des impositions, contributions, logements de gens de guerre, etc., il fut néanmoins contraint, ainsi que je l'ai dit précédemment, de s'y soumettre quelquefois. Mais ce ne fut jamais que dans des circonstances

exceptionnelles, et sans que, pour cela, ses privilèges en reçussent la moindre atteinte.

Les chanoines se regardaient comme les propriétaires de l'église à laquelle ils étaient attachés : ils y recevaient leur sépulture, ainsi que leurs serviteurs, mais ces derniers seulement dans la nef ou dans le cloître. Les membres du chapitre payaient dix francs pour ce droit de sépulture ; mais, dans une réunion capitulaire tenue le 25 novembre 1615, il fut ordonné qu'à l'avenir ceux qui viendraient à décéder ne paieraient plus la place en l'église, « considérant que celle-ci leur appartient (124). »

Les chanoines de Saint-Georges assistaient aux réunions des Etats et y étaient convoqués par des lettres particulières du prince, dont la formule nous a été conservée (125).

Quoique le chapitre de Saint-Georges eût renoncé, dès l'année 1595, à la cure de Saint-Epvre, il n'en avait pas moins conservé certaines prérogatives sur les autres paroisses de Nancy : il était le chef des processions qui se faisaient aux Rogations ; c'était dans son église que toutes les paroisses étaient obligées de se rendre ; c'était là que le clergé des deux villes se réunissait ; enfin, c'était le chapitre qui indiquait aux curés les heures des cérémonies et les stations, et qui officiait partout dans le cours des processions (126).

Après avoir parlé des privilèges généraux du chapitre, il me reste à mentionner ceux dont jouissait chacun de ses membres en particulier.

Pour obtenir un canonicat à Saint-Georges, il fallait être prêtre (127) et faire un stage de quinze semaines avant d'avoir droit aux gros fruits de ce bénéfice. Le nombre des membres du chapitre, fixé d'abord à vingt par le fondateur, fut ensuite réduit à quinze, puis à treize. Un des canonicats appartenait au duc, qui ne pouvait en disposer en faveur de

personne, cette dignité étant purement honorifique et ne donnant droit qu'aux émoluments de présence. La place du souverain était entre le prévôt et l'écolâtre.

Par lettres datées du 1^{er} octobre 1559, Thomas de Bourlémont, évêque de Toul, permit aux chanoines d'élire ceux d'entre eux qu'il leur conviendrait pour remplir les fonctions de chantre, écolâtre et trésorier. Chacun de ces dignitaires (128), en prenant possession de son office, jurait de remplir les devoirs qui y étaient attachés, de rester fidèle au prince et soumis au prévôt du chapitre.

Le Prévôt.

Le prévôt, nommé par l'élection du chapitre, était le premier dignitaire; il exerçait la même juridiction que les doyens des autres collégiales et reprenait du due, de main et de bouche, le temporel de son église. Par lettres du 1^{er} novembre 1540, Raoul assigne au prévôt de Saint-Georges vingt livrées de terre à petits tournois à prendre sur le passage des balles qui passeront par Nancy (129), « et veut qu'on ne puisse ajourner ni appeler ni juger le prévôt par un homme de potée, mais par un homme noble, en la manière que l'on appelle et ajourne les anciens nobles de son duché. Le due donne à la dignité de prévôt une verge au chef de laquelle est un aigle, afin que le prévôt s'en serve ez processions et en faisant l'office divin (150). »

C'était lui qui recevait le serment des nouveaux chanoines, les installait et leur désignait la place qu'ils devaient occuper au chœur et dans les assemblées capitulaires.

Suivant les exemptions, immunités et privilèges du chapitre, le prévôt avait, conjointement avec les chanoines, la

juridiction ordinaire pour tous crimes et excès entre les personnes de l'église, excepté pour la dégradation. Toutefois, s'il y avait quelque « défaut et excès » entre lesdites parties, hors du lieu capitulaire, au chœur, à l'église ou au cloître, le prévôt, comme organe du chapitre et le plus digne, pouvait modestement reprendre les défaillants, et, en cas de rébellion et punition, les assigner devant le chapitre, pour être punis et corrigés par lui et les chanoines conjointement...

Enfin le prévôt avait droit de prendre double portion dans les rentes, revenus, émoluments et distributions manuelles de l'église... (151).

Le prévôt pouvait se faire remplacer dans ses fonctions par un chanoine désigné par lui, mais, à certaines solennités, telles que la Saint-Maurice, la Couronne et Saint-René, il était obligé d'officier en personne (152).

Une bulle du pape Paul V, du mois de juillet 1607, accorde à ce dignitaire le pouvoir de bénir les vases sacrés et les ornements d'église.

Les prévôts de Saint-Georges prétendaient jouir d'une sorte de prélature : l'un d'eux, M. le baron de Mahuet, dans une requête qu'il adresse au duc, dit qu'il a droit d'être placé dans toutes les cérémonies publiques avec les prélats et abbés, la dignité de prévôt ayant toujours été reconnue comme une véritable prélature (155).

On lit dans un des Mémoires rédigés au sujet des contestations entre les chapitres de Saint-Georges et de la Primatiale : « Le Prévôt de Saint George a de plus beaux droits qu'aucun chef de chapitre, quel fameux il puisse être. C'est non-seulement une dignité de prééminence avec juridiction commune aux autres chapitres, mais encore une dignité de Prélature particulière au sien, dont elle a toutes les marques honorables. Le Prévôt *habet curam animarum, habet ju-*

risdictionem super canonicos. C'est la seule dignité de toute la Lorraine qui se confère *per traditionem Annuli et Baceuli* par le prince, qui investit par là le dignitaire de son temporel et de celui de son église... Le Prévôt n'a jamais fait d'autre hommage au prince que la réception de l'Anneau et du Bâton, par forme d'investiture de son temporel... A l'égard du rochet, les prévôts de Saint George l'ont porté de tout temps, non-seulement comme Chefs d'un Chapitre d'Eglise Insigne, mais plutôt comme Prélat... Les Prévôts ont été de tous temps Conseillers d'Etat, regardés sur le pied de gentilshommes de l'ancienne Chevalerie, ne pouvant être « ajournés ni appelés en jugement par un homme de potée, mais par homme noble. » Ils sont grands Aumôniers dans leur Eglise, où ils ont toujours fait les fonctions pastorales, tant envers les Souverains qu'envers les gens de la Cour, privativement au grand Aumônier ordinaire... Enfin, cette dignité a paru si considérable dans tous les temps, qu'il s'est trouvé jusqu'à trois évêques qui n'ont pas cru déroger à leur grandeur, en joignant à leur nouvelle qualité celle de Prévôt qu'ils avaient dans le temps qu'ils furent promus à l'Episcopat. Les maisons de Lenoncourt, d'Haraucourt, d'Anglure et de Ligneville, et toutes les autres les plus distinguées du pays, même la royale Maison de Lorraine, n'ont pas dédaigné de remplir cette dignité (154).

Le Chantre.

Le chantre de Saint-Georges, comme aujourd'hui encore les grands chantres (*præcentores*) des églises cathédrales, présidait au chœur (155), mais ne possédait aucun privilège particulier ; on trouve seulement, dans un titre de 1544, que

le duc Raoul se réserve la collation de l'office de la chantrerie, qu'il avait fondé à Saint-Georges, et auquel il avait assigné une maison en la rue Notre-Dame, une vigne à Rosières, etc.

L'Aumonier.

Par lettres du mois de mars 1541, le duc Raoul fonde, en sa chapelle de Saint-Georges, un office de l'aumônerie, à charge par celui qui le possédera, de donner le pain d'un resal de blé pour Notre Seigneur « as pources chacun an le jour de feste saint George, et devrait payer les menestreis qui serviront les malades à dit jour de la feiste et de la vigille ; encore serait tenu ledit aumosnier de donner le pain d'un resau de blé wien pour Deu le jour qu'on ferait nostre anniversaire et le vendredy un resau en semblant maniere, et devrait laver les pies as pources jusqu'à treize pources le grand jedy et doura à chacun d'aulx un denier toullois... »

Le duc assigne à l'aumônier seize livrées de terre à petits tournois sur les issues de son grand scel, et lui donne, dans la ville de Nancy, une maison qui deviendra, par voie d'héritage, la propriété de ceux qui exerceront le même office. Le prince accorde au même dignitaire l'usage et l'affouage en tous ses bois, pêches, eaux, rivières et pâturages, excepté dans les bois de *Soiru*, pourvu qu'ils ne fussent laissés à bail ; il veut que les biens dudit office soient exempts de la juridiction séculière, excepté seulement de sa franche garde ; de plus, il amortit tous les biens présents et à venir de ladite aumônerie. Le duc ordonne, enfin, que l'aumônier jouisse de telles franchises et libertés comme un office dignité d'église, « et que li masons ou li dit aumosnier serait demorant en la ville de Nancey soit de franche condition et fran-

che liberté à toujours maix, à celle fin que tuit malfaictour que sceans iroient à refuge soient seurs de leurs coirs sans faire nulle force ne nulle violence tout ensi comme il seroit allé à refuge devant le grand autel de nostre dite chapelle (156). »

L'Ecolâtre.

Des lettres de Raoul, du mois d'octobre 1540, portent : « Nous avons fondé et establie en une partie de nostre hostel l'Escolatrerie et la donation des Escolles de nostre dite ville de Nancey sans rien ni acquei à retenir pour nous ne pour nos hoirs ne pour nos successeurs en ladicte Escolatrerie ni en tel droit comme nous avions ou don desdictes Escolles, et voulons que le Prevost et Chapitre de nostre dicté Chapelle de Saint Georges et leurs successeurs les puissent donner par cui leur plairoit et ne puissent ordonneir ainsi comme lui lor semblerait pour le profit de lordicte Englise. »

Au mois de janvier 1544, l'écolâtre obtint, entr'autres privilèges, celui de ne comparaître en aucune autre justice qu'à celle de l'hôtel du prince ou des assises, en outre du droit de chasse de chiens et de rais par tout le duché et en la garenne, de moudre et cuire partout où il voudrait.

Ensuite d'un accord passé, le 26 avril 1576, entre messieurs de l'Hôtel-de-Ville de Nancy et le chapitre de Saint-Georges, ce dernier abandonne à la ville une maison et ses dépendances, située derrière l'église paroissiale de Saint-Epvre, pour être employée à une école publique et au logement d'un maître d'école et du prédicateur du Carême et de l'Avent, sauf le droit, pour le chapitre, d'examiner, conjointement avec les Deux de ville et quelques notables bourgeois,

les personnes qui seront présentées par lesdits de ville pour régenter les écoles, et d'élire et installer dans ces fonctions qui bon lui semblera.

Le 28 décembre 1665, Charles III institua une maîtrise » entre les maîtres escrivains et maîtres d'école » de la ville de Nancy. D'après les statuts de cette maîtrise, nul ne pouvait y être admis avant d'avoir été examiné par l'écolâtre de Saint-Georges et avoir fait profession de foi devant lui. A ce dignitaire était réservé le droit de visiter les écoles quand il lui plairait, pour s'informer du maintien de la jeunesse, examiner les livres qui seraient mis entre ses mains afin de voir s'il n'y en aurait point de contraires à la religion catholique, apostolique et romaine. La veille de la fête de Saint-Nicolas, leur patron, les membres de la confrérie étaient tenus de venir, en corps de communauté, assister aux vêpres en l'église Saint-Georges, et d'y faire célébrer, le lendemain, une messe haute ou basse à leur volonté, et le surlendemain, une messe basse de *requiem* pour les fidèles trépassés. A la sortie de la messe dite le jour de Saint-Nicolas, les confrères se réunissaient dans l'antichambre du conseil de ville et procédaient, à la pluralité des voix, à l'élection d'un maître ou syndic, de deux jurés, d'un greffier et d'un sergent, lesquels prêtaient serment, entre les mains du prévôt de Nancy, de bien et fidèlement exercer leur charge.

Les prérogatives attachées à la dignité d'écolâtre de Saint-Georges furent confirmées par un arrêt du Conseil d'Etat, du 22 janvier 1716, et par un décret de Léopold, du 10 juillet 1718.

Voici le contenu de l'arrêt de 1716 : « Tout aspirant à la régence des écoles se pourvoira par requête aux officiers de l'hôtel commun de notre dite bonne ville, qui le renvoyeront audit écolâtre de Saint-Georges pour l'examiner sur sa reli-

gion, ses vie et mœurs et sur sa capacité en présence desdits sindies et jurés qui se rendront chez ledit écolatre au jour et à l'heure qu'il indiquera, et lesquels il consultera sur la capacité de l'aspirant, sans être obligés de suivre leur avis qu'autant qu'il estimera devoir le faire par justice et par raison.

» L'examen sera précédé d'une prière au Saint-Esprit, avec la collecte qui se dira par l'écolatre ; l'aspirant ne pourra être reçu qu'il ne sache parfaitement sa religion, lire et écrire, l'orthographe et l'arithmétique, tant en nombre entier qu'en nombre rompu, et que ceux qui désireront enseigner la langue latine, ils ne pourront être reçus qu'ils ne soient trouvés en savoir parfaitement les principes, bien composer et bien traduire.

» Si l'aspirant est trouvé capable, il fera profession de foi entre les mains de l'écolatre ; il lui sera donné lecture du présent règlement par le greffier de la maîtrise, ensuite, sur le certificat de l'écolatre, les lettres nécessaires lui seront expédiées par les officiers de l'hôtel commun, et prètera serment entre les mains du prévôt de se conformer audit présent règlement.

» Chaque aspirant trouvé capable payera pour droit d'entrée, avant la délivrance du certificat, 50 francs pour le corps, 14 francs pour l'écolatre. Les fils ou gendres ne payeront que moitié.

» L'écolatre, le sindie et les jurés auront inspection sur les écoles et sur les abus qui pourraient s'y commettre, et en cas de contravention au présent règlement ou de différends entre maîtres, ils en donneront avis auxdits officiers de l'hôtel commun qui y statueront ce qu'ils estimeront devoir faire sommairement et sans frais.

• Tous les maîtres du corps avertis par le sergent d'as-

sister à l'heure marquée aux assemblées que l'écolâtre et le sindic trouveront à propos de faire, seront obligés de s'y rendre, à peine de 2 francs d'amende contre chaque contrevenant à moins d'une exoine légitime.

» Le sindic et les jurés ne pourront prendre aucune délibération ni rien faire qui intéresse le corps qu'avec l'avis de l'écolâtre.

» Le sergent sera tenu d'obéir aux ordres de l'écolâtre, du sindic et des jurés, à peine de 2 francs d'amende pour chaque contravention.

» L'écolâtre pourra visiter lesdites écoles seul ou avec les officiers de la maîtrise quand bon lui semblera. »

L'écolâtre de Saint-Georges joignait à ces privilèges exorbitants, l'obligation de prêcher et d'enseigner la théologie, le droit d'inspection des boutiques de libraires, afin de s'assurer si ceux-ci ne mettaient pas en vente des ouvrages contraires aux mœurs et à la religion catholique, apostolique et romaine.

Des biens et revenus considérables étaient attachés à cette dignité : l'écolâtre possédait un gagnage à Gondreville, un autre à Laneuveville-devant-Nancy, qui était franc de toutes impositions, de même que le fermier ; un moulin et des héritages à Neuwiller-devant-Bayon, à Villers, Velaine ; un meix près la porte Saint-Nicolas, à Nancy ; une vigne à Amance, etc. Le duc Raoul joignit à ces diverses donations celle « d'un homme mainmortable de Laneuveville, lequel sera obligé de servir toute la vie ledit ecolastre, lequel sujet sera remplacé par son aîné, et à défaut d'hoirs males, le seigneur *du Neuveville* sera obligé d'en fournir un autre pour servir comme dessus est dit. »

Le Trésorier.

Au mois de septembre 1541, Raoul, « pour garder et sauver plusieurs reliques et jueils (joyaux) et aussi les autres biens qu'il lui aurait plu, mais spécialement les choses de son trésor, ordonne et députe un certain lieu fort près de l'église Saint-Georges, et veut que cette garde soit assignée à un chanoine qui portera le nom de trésorier. » En même temps, il donne à ce dignitaire une maison sise à Nancy sur la fontaine et les mortemains des villages de Mulcey et Blanche-Eglise, « c'est assavoir la meilleur beste apres la mellour que chacune personne qui meurt en nos dites villes hat et puet avoir avec autres rentes (157). »

Le chantre, l'écolâtre, le trésorier et l'aumônier portaient les fourures d'hermines pleines, pareilles à celles du prévôt (*) et de tous les autres dignitaires des cathédrales, à la différence des chanoines qui les portaient mêlées ; ils avaient les premières places au chœur et au chapitre.

Quant aux fonctions de ces dignitaires dans les grandes solennités, on peut voir en quoi elles consistaient par le procès-verbal de l'entrée d'Henri II à Nancy (20 avril 1610) : « Le verger de Georges, y est-il dit, se mit à la tête du clergé et des religieux et les conduisit ; deux notaires apostoliques les suivirent, puis après l'Ecolâtre, botté de bottes blanches avec éperons sous une soutane, surplis et chappe blanche ; marchèrent ensuite les vicaires et chanoines de ladite église, deux à deux, précédés d'enfants de chœur ; l'Aumônier suivit, portant le bénitier ; le Trésorier, la paix, et le Chantre le livre d'argent contenant les saints Evangiles

(*) Voir la planche V, où je donne le costume du prévôt tel qu'il est représenté dans la *Pompe funèbre de Charles III*.

sur lesquels le Duc devait prêter serment ; le prévôt marcha en dernier, comme place d'honneur, ayant devant lui un enfant de chœur qui portait son bâton d'argent avec l'aigle d'or au-dessus... Le duc étant descendu de cheval, l'Ecolâtre y monta et l'emmena... »

Les Vicaires.

Par lettres datées du jour de la Division des Apôtres 1545, le duc Raoul déclare que comme, à la prière du chapitre et pour l'augmentation des prébendes de sa chapelle de Saint-Georges, il a réduit à treize canonicats et quinze prébendes, le nombre des canonicats, qui était primitivement de vingt, il veut que les deux premières prébendes qui vacqueront sur les vingt canonicats existant, soient converties en quatre vicairies perpétuelles qui seront données au seigneur Hubert, prêtre de Nancy, et à maître Hue, maître des écoles de cette ville, et les deux autres aux seigneurs Jean Chantereil, curé de Saulxures, prêtre de Nancy, et Jean, fils de Poiresson le chandelier, aussi prêtre de la même ville ; et au cas où l'un de ces individus viendrait à mourir avant la vacance d'une prébende, le prince se réserve la faculté d'en désigner un autre pour le pourvoir de la vicairie.

En 1499, le duc René renonça, en faveur du chapitre, au droit qui lui appartenait de disposer des six vicairies de l'église Saint-Georges, à condition qu'il serait fait choix, pour cet office, de personnes « idoines, suffisantes et convenables. » Le duc Antoine confirma cette cession par lettres patentes du 29 septembre 1512.

René rendit, en outre, une ordonnance par laquelle il régla les droits et les obligations des vicaires. Ce document a pour titre : *Statutz et ordonnances observées de toute an-*

ciennetez par les vicaires en l'église de Saint George pour la decoration et service divin. Voici quelques-uns des articles de ce règlement :

1. Les vicaires se doivent trouver tous des premiers à toutes les heures, sans en rien réserver.

2. Et ne doivent commencer lesdites heures qu'ils ne soient deux vicaires ou autres de chaque côté du chœur.

3. Faut psalmodier distinctement et gravement avec méditation et pose au milieu du verset et ne faut commencer l'autre verset que l'on ne soit à la fin du premier..... Il leur est défendu de quitter le chœur pendant l'office sans la permission du prévôt ou de celui qui préside au chœur... de « gasouller, cacqueter, ny babiller pendant le service divin, ne compter argent, que sont quelque fois les occasions que l'on ne pense ce que l'on doit chanter qui engendre scandale et mauvaise edification au peuple.... »

L'article 14 porte : « Les vicaires ne doivent porter chaapeaux manteaux se promenant par la ville, sy ce n'est qu'ilz veuillent aller hors de la ville, mais parmy la ville doivent aller en habitz decens avec leurs robes et bonnetz. »

Le Clercelier.

Par lettres datées du jour de la Saint-Laurent 1541, le duc Raoul établit dans la collégiale Saint-Georges un office de clercelerie, « et cilz qui le pourterait serait appellez clerceliers et pourterait les elers (clés) de nostre dicte chapelle et serait tenus de soneir toutes les hores. » Le duc se réserve l'investiture de cet office, et assigne au clercelier une rente annuelle de 40 soudées de terre à petits tournois à prendre sur les issues du tabellionage de Nancy ; il lui octroie, en outre, à perpétuité, bouche en cour en son hôtel

et en celui de ses successeurs lorsque ceux-ci seront dans leur capitale.

Le Verger.

Le verger, ainsi que je l'ai dit à l'article des confréries, était chargé de précéder le chapitre dans les processions et de lui faire faire place. Cet officier, qui n'était ni prêtre ni chanoine, portait une toque et une robe de velours violet, avec des parements rouges.

Par une ordonnance en date du 28 juin 1755, la régente de Lorraine, Elisabeth-Charlotte, veut que l'organiste et le verger de l'église de Saint-Georges soient francs et exempts des charges et impositions publiques, et qu'ils jouissent de l'exemption du logement des gens de guerre, excepté en cas de foule.

Le Ponctateur et le Rentier.

Le nom même de ces deux fonctionnaires indique suffisamment leur emploi : le *poinctre* ou ponctateur marquait la dépense, et le rentier s'occupait de la rentrée des revenus ou des rentes du chapitre. Tous deux étaient prêtres, et plusieurs rentiers parvinrent à la dignité de chanoines.

Le Sacristain.

On voit, par un traité fait, le 4 janvier 1682, entre le chapitre de Saint-Georges et le sieur Nicolas Joseph Vuillaume, prêtre du diocèse de Toul, pour la charge de sacristain, quelles étaient les attributions de cet office : « Il sera obligé

de se tenir assidu à la sacristie pendant la matinée.., aura grand soin de tenir propres et nets les ornements et les linges de l'église, qu'il fera blanchir à ses frais ; quand il en sera requis, il assistera le grand prêtre à la messe et aux autres offices, fournira pain et vin pour célébrer les messes, le pain de fine fleur de farine et le vin sain et net ; fera sonner les heures suivant la différence des jours et carillonner aux solennités.... Il aura son logement au cloître de ladite église, avec la cave près de l'autel de Prime, et lui sera payé par année la somme de 600 francs... Et lui ont accordé tous les profits de sonnage et ce que les confréries ont coutume de payer au sacristain pour orner les autels. »

Le Marlier.

Les fonctions du marlier étaient les mêmes que celles des sacristains dans nos églises ; elles consistaient à approprier l'église et les objets servant au culte, etc.

L'Organiste et les Enfants de la Chapelle.

Charles II, qui aimait passionnément la musique et « possédait assez bien la vocale, » établit, dans l'église Saint-Georges, une *chapelle* composée de six enfants de chœur et d'un maître de chapelle, auxquels furent adjoints, dans la suite, plusieurs musiciens. Il est probable que ce fut ce prince qui introduisit aussi l'usage des orgues à la Collégiale.

L'organiste était presque toujours un prêtre et jouissait des mêmes privilèges que le verger. Il pouvait, comme les vicaires, aspirer au canonicat. et plusieurs furent revêtus de cette dignité.

Presque tous nos ducs semblent avoir attaché une grande importance à ce que leur *chapelle* de Saint-Georges fût composée de bons enfans de chœur, de chantres et d'organistes capables (158). On trouve, à ce sujet, dans les comptes des Trésoriers et des Receveurs généraux de Lorraine, et dans ceux du chapitre de Saint-Georges, un grand nombre de notes qu'il serait trop long de rappeler ici, et qui font mention de sommes plus ou moins importantes payées à des musiciens, chantres, *tenoristes*, *hauts contre*, *bas contre*, basses tailles, aux maîtres des enfans de chœur, à des chantres et musiciens étrangers qui se faisaient entendre à Saint-Georges, à des compositeurs de musique, etc.

Le Mémoire de M. de Rennel dit, en parlant des chanoines de la Collégiale : « Ils ont fondation de vicaire et musiciens : pour le présent (1619), la musique y est fort accomplie en toutes ses parties, pour y avoir des voix choisies par le commandement de S. A. qui prend un singulier plaisir à entendre la bonne musique, et s'il donne quelquefois des prébendes aux chantres qui ont bonne voix, soit pour les y attirer, soit pour les y maintenir. Ils ont six enfans de chœur, un maître, etc. »

Parmi les organistes de Saint-Georges dont les noms nous ont été conservés, je citerai messires Jacob, Bertrand Lallemand, Hugo, tous trois prêtres, et Jean Guillaume, qui vivaient au XV^e siècle ; messire Antoine, aussi prêtre ; Bertrand Mittat, qui fut annobli le 20 décembre 1555 ; Jean de Sermaise, qui était à la fois clerc juré de Nancy ; Pierre Leroux, messire Platel, Nicolas de Hault, etc., au XVI^e siècle ; dans le XVII^e, Nicolas Hocquet, organiste et facteur d'orgues ; Michel Hardy, Gerardin, Chrétien Dognon, Drouot, qui devint chanoine de Saint-Georges ; La Fontaine, Mougnot, Nicolas Thouvenin, Jean Adam, facteur d'orgues, etc. ; enfin, au XVIII^e siècle, Nicolas Pierron.

Sceaux du Chapitre (*).

Le chapitre de Saint-Georges avait deux sceaux, le grand et le petit : le premier, de forme circulaire, représente saint Georges à cheval, armé de toutes pièces, le casque suspendu derrière le dos, le bouclier traversé d'une croix, couvrant le bras gauche; de la main droite, le saint tient sa lance, qu'il enfonce dans la gueule du dragon. Devant la tête du cheval est une femme vêtue d'une longue robe ; la légende porte : SIGILLVM CAPITVLI SANCTI GEORGII DE NANCEIO. Ce sceau est d'une exécution très-grossière. Le plus ancien titre auquel je l'ai trouvé appendu, est de 1421. A un titre de 1520, ce sceau est muni d'un contre-scel, de la grandeur d'une pièce de cinq francs, représentant saint Georges à pied, vêtu seulement d'une espèce de tunique, la main gauche appuyée sur un bouclier et tenant de la droite un oriflamme flottant décoré du signe de la croix : la légende porte : S. CAPIL. STI. GEORGII AD CAVSAS.

Le grand sceau est la reproduction de la légende de saint Georges, telle qu'on la trouve dans la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine (159).

Le petit sceau du chapitre, d'une exécution bien supérieure à celle du précédent, quoique figurant déjà au bas d'un titre de 1573, est de forme oblongue et représente le saint à pied, la tête nue, couvert de son armure, la main gauche appuyée sur son bouclier et tenant de la droite une lance ou un drapeau (140). La légende est presque entièrement effacée ou brisée.

(*) Voir la planche VI

VI.

RELIQUES.

L'auteur de la *Vie de saint Sigisbert* (141) dit, en décrivant la Ville Vieille de Nancy : « Il y a deux belles Eglises Ducales jointes et unies au bastiment du Palais... L'une est collegiate... à l'honneur et sous le nom de Saint Georges le Martyr, où on conserve le *bras* (142) dudit Saint et plusieurs autres reliques. Entre icelles se void une *Espine Saincte* de la Couronne que notre Sauveur porta pour notre redemption, et qui y fut donnée par le duc Raoul, laquelle il avoit receu d'un Roy de France. On fait en ceste Eglise de Saint Georges solennité et service particulier pour reverence de ladite *Espine Saincte* depuis les premières Vespres du 10 jour du mois d'Aoust jusques après les secondes du 11, pendant lequel temps on la baille à baiser au peuple. Relique si sainte, que qui l'approche de sa bouche, ou il n'a point d'ame ou il se sent esmeu de si grande consolation ou componction qu'elle ne peut s'exprimer par parole. »

Suivant l'historien anonyme de Saint-Georges, c'est Philippe VI qui, en témoignage d'amitié, avait fait don à Raoul de cette précieuse relique, « enchassée dans un beau reliquaire en forme de couronne d'épines soutenue par deux anges, le tout de vermeil. » D'après le même écrivain, Isabelle d'Autriche avait obtenu de l'empereur, son père, et apporté en Lorraine une partie de la tête de saint Georges, le chef de sainte Euphémie, une côte de saint Laurent, un morceau de la vraie croix, enfin la boude de Notre Seigneur « enchassée dans une figure d'un petit enfant d'or sur une très-belle pierre d'agate. » Une note écrite au bas d'un

inventaire des reliques de Saint-Georges, dressé, en 1440, par Demenge de Vicherey, prévôt de cette église, porte que, selon toute apparence, ce reliquaire venait de Rome, de l'église Notre-Dame de *Populo*, au grand autel de laquelle, d'après le livre des Antiquités et Saintetés de Rome, il y avait « de l'ombilic de Notre Seigneur, du vêtement et du lait Notre Dame, duquel le duc Raoul ou ses pères peuvent avoir été départis avec ledit image qu'on a toujours tenu indubitablement venir de Rome et avoir été baillée à Raoul pour aorner l'église par lui fondée. »

Néanmoins, les évêques de Toul contestèrent, peut-être avec raison, l'authenticité de cette relique. Pendant les discussions qui eurent lieu, de 1696 à 1699, entre M. Thiard de Bissy et l'abbé Fournier, prévôt de Saint-Georges, au sujet de la juridiction épiscopale, le prélat défendit aux chanoines d'exposer à l'avenir cette relique, sur laquelle ils ne possédaient aucuns titres. L'abbé Fournier protesta vivement au nom du chapitre, et adressa même à M. l'abbé Valentin, agent de Son Altesse à la cour de Rome, une note dans laquelle il dit : « L'évêque de Toul me fit signifier une défense de plus exposer une relique très-révérée chez nous depuis trois à quatre siècles, qui est une partie de l'ombilic de Notre Seigneur, ou, pour mieux s'expliquer, une partie du boyau sacré par lequel Jésus-Christ recevait sa nourriture des entrailles de la Sainte Vierge, pendant le temps qu'elle a eu l'honneur de le porter. Cette relique est enfermée dans un cercle d'or, lequel est soudé sur une figure du petit Jésus, aussi d'or pur à l'endroit de l'ombilic ; cette figure est attachée dans une pierre d'un grand prix, faite en forme de cadre, et le tout dans une chapelle d'argent fort artistement faite, de la hauteur de deux pieds.

» Cette relique a toujours été grandement révérée en notre

église de Saint-Georges, tant par les princes que par le peuple, une fois l'année qu'elle est exposée, savoir, à la messe de minuit... L'autre partie dudit umbilique, autrement la sainte Boude, est à Notre Dame de Populo à Rome, et, quand on la reconnaît dans certains temps de l'année, on dit que pareille partie est à Saint-Georges de Nancy, où elle est parvenue par don d'un empereur de l'auguste maison d'Autriche (145). »

Outre les reliques que je viens de mentionner, l'église Saint-Georges en possédait un grand nombre d'autres qui sont détaillées dans des inventaires rédigés en 1575, 1440, 1552, 1560 et 1664 (144) ; mais la plus importante et la plus précieuse de toutes était l'os de la cuisse ou, comme on l'appelait, le cuisseau de monsieur saint Georges, dont le roi René avait enrichi le trésor de la Collégiale.

Cette précieuse relique, qui était entourée d'une vénération particulière, et que l'on exposait dans les temps de calamités publiques, comme on fait aujourd'hui de celle de saint Sigisbert, venait du prieuré Saint-Honoré des Alichamps, situé hors des murs de la ville d'Arles ; elle consistait « en l'os d'une des cuisses de saint Georges depuis le hault jusques au genoil. » René l'avait obtenue du cardinal de Foix, légat du Saint-Siège, et l'avait fait enchasser en argent « en ung cuissal fait à la forme et semblance de la cuisse d'ung homme armé, assise sur ung carreau d'argent armoié de ses armes. »

René joignit à cette relique plusieurs ornements d'église, et chargea son conseiller et chambellan, Gérard de Haraucourt, senéchal du duché de Bar, d'en faire présent aux chanoines de Saint-Georges, leur demandant, en échange, de faire tous les ans une procession dans laquelle serait portée cette relique, et de célébrer aussi annuellement un service

solennel pour le repos de l'âme de ceux qui avaient péri à la bataille de Bulgnéville (145). René assigna, en outre, au chapitre de la Collégiale une somme de 1,200 livres tournois pour acheter des rentes et revenus.

La cérémonie de la remise du cuisseau de saint Georges aux chanoines, se fit, le 10 janvier 1461, « dans la chambre neuve de parement du chastel de Bar le Due, » en présence d'un grand nombre de seigneurs et d'ecclésiastiques. Le chapitre de Saint-Georges avait délégué messires Pierre de Bulgnéville, chantre, et Symonnet Trenchant, écolâtre, tous deux chanoines de la Collégiale. Messire Gerard de Haraucourt, sénéchal du roi de Sicile, parlant au nom de ce prince, s'exprima ainsi : « Messieurs les chantre et escolastre de Saint George, le Roy de Sicile due de Bar, mon tresredoubté seigneur, ayant de bien long temps singuliere affection et devotion au glorieux martir monseigneur saint George, en son temps chevalier et champion de la foy crestienne, esperant l'avoir son intercesseur envers Dieu, notre benoit createur, pour faire ses prieres acceptables, et pour ce desirant ses saintes et precieuses reliques estre reverées et condignement adornées. Apres ce que par diligente inquisition et tesmoinnaiges souffisans de plusieurs reverendes et notables personnes en son pays de Prouvence, il a trouvé ung os entier de l'une des cuisses du glorieux martir en l'eglise et priouré de Saint Honnoré de Alischamps hors des murs de la cité d'Arle, deppendant de l'abbaye et monastere de Saint Honnoré es Ysles en la diocese de Grasse, lequel estoit moins soufflisamment enchassé, reveré et adorné comme il lui sembloit, icelui os et sainte relique a fait enchasser en argent d'un cuisset à armer, grant et long selon ledit os, reposé sur ung quarreau d'argent armoyé de ses armes, pesant tout ledit reliquaire environ cinquante mars d'argent, ainsi riche-

ment et noblement comme vous le veez. Et pour la recordation et memoire qu'il a eu de vostre dicte eglise, desirant qu'elle soit garnie et decorée d'un joyau et relique d'icelui saint George, patron d'icelle, m'a ordonné l'apporter par-deça pour le vous delivrer en nom de vostre dicte eglise, ensemble deux bassins d'argent armoiez de ses armes ou fons, et une chappelle de drap de damas blanc fournye de trois chappes, chasuble, tunique, dalmatique, deux parements d'autel et autres ornemens... »

Après ces paroles, les deux délégués du chapitre de Saint-Georges firent lecture de la procuration qui leur avait été donnée, et qui les autorisait à accepter le présent du Roi de Sicile, à charge des anniversaires et cérémonies stipulées par ce prince. Cette lecture étant faite, le Sénéchal reprit : « Messieurs, afin que vous ne euidez que le reliquaire que nostredit tresredoubté seigneur vous envoie soit chose illusoire ou de simple assertion, veez cy la lettre belle et autentique contenant la testification et approbation dudit reliquaire et la maniere comme ledit seigneur Roy l'a eu et obtenu du reverend pere en Dieu seigneur Andrieu par la permission divine abbé dudit monastere Saint Honoré, sceelée de sept scealz, subserite et signée de plusieurs archevesques, evesques et prelatz d'eglise avec autres en grant nombre nobles et notables personnes.... »

Le Sénéchal fit ensuite lire aux fondés de procuration du chapitre Saint-Georges la lettre du Roi de Sicile, mentionnant le don qu'il fait au chapitre et les charges qu'il lui impose. Voici quelques passages de cette lettre : « Le Roy de Sicile me en devotion, donne et envoie presentement... aux prevost et chapitre de monseigneur saint George de Nancy... Premier l'os entier d'une des cuisses de monseigneur saint George enchassé ainsi qu'il appert.

» Item deux bassins d'argent armoyés ou fons des armes dudit seigneur pour faire le vinaige dudit saint.

» Une chasuble de damas blanc, croisée de velloux cramoisi devant et darriere garnie d'estolle et fenon.

» Les habiz du dyacre et soubzdyacre de mesmes garnis d'estolle et de fenons.

» Trois chappes de mesmes croisées de velloux cramoisi par darriere et les orfrais de devant de velloux cramoisi.

» Deux paremens d'autel hault et bas de mesmes croisé chacun de trois croix de cramoisi.

» Item ung frontel devant de mesmes sans croix frangié de vert.

» Item ung ciel de mesmes pour porter sur ladiete relique croisé ou fons de velloux cramoisi, et tous les pendans à petites croix de mesmes.

» Item ung drap de mesmes à mettre soubz ladiete relique, dont les deux costez pendans sont croisez de velloux cramoisi et est doublé de toile bleue. Et tous les autres dessusdiz ornemens et paremens sont doublez de taffetaz de couleur ynde et ou milieu de toutes les croix desdiz ornemens et paremens y a petiz escussons de brodeure aux armes dudit seigneur excepté des petites croix pendans... »

Suit l'énumération des anniversaires et cérémonies funèbres imposés au chapitre par le Roi de Sicile et rappelés dans sa lettre du 9 novembre 1460, puis viennent les clauses suivantes :

« Item feront faire lesdiz prevost et chapitre en leur eglise une armoire ou lieu qui sera advisé pour mettre ladiete relique, garnie d'une arignée de fer par laquelle on pourra veoir le repositaire ouquel sera ladiete relique.

» Item dessoubz ou au costé ainsi qu'ilz adviseront une pierre ou il sera escript en lettre gravée dedens ladiete pierre

le jour du don et reception de ladiete relique et les services et ceremonies dessus declarez.

» Item veult ledit seigneur que lesdiz de chapitre soient tenuz de mettre deux tableaux et les maintenir en bonne et lisible lettre d'un costé et d'autre de ladiete armoire, esquelz tableaux sera escripte la copie de la lettre testimoniale de ladiete relique, et en l'un desdiz tableaux la copie en françois et en l'autre en alemant et en chascun d'iceulx tableaux au bas une note d'escripture qui dira que ladiete relique est en ladiete armoire.

» Item veult ledit seigneur que lesdiz prevost et chapitre jurent et promettent de non tyrer hors du cuissault ledit os sinon de quatre ans en quatre ans à tel an que courra le bissexe et au jour de la procession dessus declairée, se donc n'estoit que lui monseigneur, son filz ou autres ses successeurs dues de Lorraine ou de Bar le voulsissent faire faire en leur presence ou s'il y venoit ung cardinal ou legat a latere de nostre Saint Pere le Pape.

» Item veult ledit seigneur que lesdiz prevost et chapitre promettent de non donner à baiser ledit os au descouvert à personne quelconque s'il n'est prelat constitué en dignité, evesque au plus grant degré, prince ou princesse. Tous les autres le pourront baiser parmi le cristal.... »

La réception de la relique de saint Georges à Naney eut lieu le 11 février 1461, vers une heure de l'après-midi. Le chapitre, revêtu de chappes et autres habits d'église, alla processionnellement au-devant jusqu'au bourg de Saint-Dizier, hors des murs de la ville, suivi d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de seigneurs, parmi lesquels Guillaume de Haraucourt, évêque de Verdun, et Simon du Bruysson, son suffragant ; les abbés de Saint-Vanne de Verdun, de Saint-Mihiel, de Molesme, de Saint-Benoît en Voivre, de

Beaupré, de Clairlien, de Sainte-Marie-au-Bois ; de Gerard de Luddes, prieur de Varangéville ; du commandeur de Saint-Antoine de Pont-à-Mousson, etc. ; de Jacques et Jean, comtes de Salm ; Thiébaut de Blâmont, Jean de Fénétrange, maréchal de Lorraine et de Barrois ; Jacques de Haraucourt, bailli de Nancy ; Wary de Fléville, bailli d'Allemagne ; Thierry de Lenoncourt, bailli de Vitry ; Jaquet de Savigny, bailli de Vosge ; Louis de Florenville, bailli de Bar ; Guillaume Dangy, bailli de Saint-Mihiel ; Robert de Florenville, bailli de Clermont ; Ferry de Ludres, seigneur de Richardménil ; Henry Bayer, Didier de Tuillières, seigneur de Montjoye, chevaliers, « et plusieurs autres en grant nombre. » Le chapitre de Saint-Georges renouvela les engagements pris à Bar, le mois précédent, par ses fondés de pouvoir, et Gerard de Haraucourt, sénéchal du Barrois, lui remit le précieux dépôt qui lui avait été confié par le Roi de Sicile (1446).

En 1637, Louis des Fours, chanoine de Saint-Georges, fit présent à cette église d'un os entier de la cuisse de saint Maur, martyr, qui lui avait été donné par le sieur Deamico, gentilhomme de la garde-robe du cardinal Mazarin, avec l'attestation de Marcel Ananie, évêque de Sutri et Nepi. Le chapitre fit placer cette relique dans un coffret de velours cramoisi enrichi de galon d'argent, et son coussinet de taffetas cramoisi piqué.

Dans une délibération capitulaire du 29 juillet 1675, il est parlé, comme appartenant à Saint-Georges, d'une partie de l'os du bras de saint Thiébaut, « enchassé en reliquaire d'argent doré en forme d'une petite tour crénelée, avec un pied hexagone. »

Enfin, par un acte en date du 18 juillet 1681, Charles de Mageron, vicaire-général de l'évêché de Toul, permit aux chanoines d'exposer à la vénération des fidèles une boîte en-

voyée de Milan et cachetée des armes du duc Boromé, contenant un morceau de la robe de saint Charles Boromé.

On ignore ce que devinrent les reliques et les objets précieux qui composaient le trésor de Saint-Georges (147); une note insérée dans les registres capitulaires nous apprend seulement que le 1^{er} décembre 1691, et en vertu des ordres du Roi, plusieurs pièces d'argenterie faisant partie du trésor de la Collégiale, furent envoyées à la monnaie de Metz. Parmi ces pièces figure la crosse de l'abbaye de Beaupré, dont le chapitre de Saint-Georges était dépositaire, aussi bien que du reste de l'argenterie de cette abbaye.

Il est probable aussi que, vers le milieu du XVII^e siècle, plusieurs de ces objets disparurent lorsque les chanoines furent obligés, ainsi que je l'ai dit précédemment (148), de se défaire d'un assez grand nombre des « meubles d'argenterie » que possédait la Collégiale, pour combler les pertes qu'elle avait éprouvées par le malheur des temps.



Tels sont les documents, malheureusement trop incomplets, qu'il m'a été possible de recueillir sur l'insigne église collégiale Saint-Georges, cette chapelle princière qui fut longtemps le Saint-Denis de la Lorraine, cette chapelle où nos pères venaient contempler, à côté des tombeaux de plusieurs de leurs souverains, le mausolée de ce fameux duc de Bourgogne dont les armes avaient fait trembler l'Europe, et qui était venu périr sous les murs de la cité qu'il avait choisie pour la capitale des nouveaux Etats dont il rêvait la conquête.

Que de souvenirs glorieux se rattachaient à cette église, dont il ne reste pas aujourd'hui pierre sur pierre, et dont les reliques vénérées, les richesses artistiques, les trophées de victoire ont été impitoyablement détruits ou dispersés sans qu'on puisse en retrouver seulement la trace ! Plus à plaindre que les autres monuments qui décoraient la capitale de la Lorraine, Saint-Georges n'est pas tombé sous le marteau de nos modernes démolisseurs ; il a été renversé par des mains qui devaient le protéger et l'embellir ! Le vandalisme révolutionnaire, si aveugle qu'il ait trop souvent été, n'a pas toujours poussé la rage de la destruction jusqu'à ses dernières limites : il a pillé et dégradé les églises, brisé des statues, déchiré des tableaux, jeté au feu des livres et des manuscrits précieux ; mais, du moins, il s'est arrêté quelquefois devant les murailles des temples et s'est borné à donner une ignoble destination aux édifices religieux. Il n'en a pas été de même pour la chapelle de Saint-Georges : elle a été rasée jusque dans ses derniers fondements, et l'on foule maintenant aux pieds, sans même s'en douter, la place qu'occupait la Collégiale fondée par Raoul et si richement décorée par ses successeurs !...

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(1) Catherine de Limbourg.

(2) L'historien anonyme dont je cite les paroles, semblerait vouloir insinuer qu'il existait déjà, du temps de Ferry III ou même de Mathieu II, c'est-à-dire au commencement du XIII^e siècle, un palais sur l'emplacement de celui que fit bâtir Raoul. Je ne sais sur quelles preuves s'appuie cet écrivain : les premières pages de son travail, dont une copie se trouve à la bibliothèque publique de Nancy, n'existent plus ; le manuscrit commence par ces mots : «... palais une chapelle sous l'invocation de sainte Catherine, peut-être à cause de la singulière dévotion de Catherine de Limbourg, sa défunte mère, à l'égard de cette sainte martyre. » On sait que Catherine de Limbourg était femme de Mathieu II et mère de Ferry III (*).

(*) Ce manuscrit a pour titre : *Histoire du chapitre de Saint-George et de ses prévôts* ; il s'arrête à la nomination de Jean-François de Mahuet, c'est-à-dire à l'année 1711.

M. Auguste Digot a donné, à la suite de son *Eloge historique du P. Benoit Picart*, inséré dans les *Mémoires de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy*, année 1844, deux lettres inédites du savant Capucin, adressées à M. Thiébaut, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Saint-Georges. On y voit que ce dernier s'occupait d'une histoire des prévôts de cette église, pour laquelle le P. Benoit lui offrait ses « petits services. »

Le manuscrit que possède la bibliothèque publique de Nancy, et dont malheureusement l'original n'existe plus, serait-il un fragment du travail de M. Thiébaut ?

C'est ce qu'il est difficile de décider. En tout cas, je n'ai pas cru devoir passer cet ouvrage sous silence, d'autant plus que toutes les notes qui y sont consignées, à part la première, sont d'accord avec les récits de nos historiens et avec les titres originaux que j'ai compulsés.

Il est parlé, dans plusieurs titres, de cette chapelle Sainte-Catherine comme existant dans le Palais Ducal. On lit même dans un *Etat du temporel des Paroisses* (Arch. du dépt.), dressé par ordre de Léopold au commencement du XVIII^e siècle, que Raoul ayant le dessein d'ériger une église collégiale de chanoines réguliers à Nancy, « choisit cette chapelle castrale (la chapelle Sainte-Catherine) ou église qui faisoit partie de son palais, et il l'érigea en collégiate à l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Georges, laquelle il avoit fait bâtir à ses frais.... »

S'il faut ajouter foi aux documents consignés dans deux manuscrits que j'ai eus sous les yeux, la construction de l'église Saint-Georges, ou du moins d'une chapelle placée sous l'invocation de ce saint martyr, remonterait à une époque beaucoup plus éloignée que celle qui est indiquée par nos historiens.

Le premier manuscrit, qui fait partie de la riche collection de M. Noël, a été rédigé par M. Dupont; il est intitulé : *Généalogie de la maison de Lenoncourt*. Au commencement de la première page, on lit, en titre : *Histoire de Nancy aujourd'hui ville Capitale de Lorraine, ses huit anciens princes et leur postérité du nom de Nancy. — Suite Généalogique des princes de la ville de Nancy predecesseurs de Drogo, tirée des anciens titres et Mémoires du pays*.

Le second manuscrit, de la main de Mory d'Elvange, et qui se trouve à la bibliothèque publique de Nancy, est un *Mémoire sur la Maison de Lenoncourt*.

Ces deux ouvrages, composés d'après un *Mémoire généalogique* produit, en 1612, par la maison de Lenoncourt, dans une contestation au sujet du droit d'affouage, réclaté par quelques membres de cette famille dans les bois de la gruerie d'Amance, contiennent en substance les documents historiques suivants, qui sont du plus haut intérêt, non seulement pour l'histoire de Saint-Georges, mais encore pour celle de l'ancienne capitale de la Lorraine (*).

Dès 959, y est-il dit, la maison de Lenoncourt, sortie du Chaumontois, avait, sous le nom de Nancy, de grands établissements en Lorraine.

Folmar, oncle d'Arnould, fils de Hugues, comte de Chaumontois, succéda à son neveu et mourut sans enfants. Il eut pour héritier Adal-

(*) Ce *Mémoire généalogique* était connu de D. Calmet, qui a discuté la véracité des faits qui y sont rapportés. (Hist. de Lor., T. I., p. 1105 et 1104.)

phret, son cousin, qui, dans différents actes, de 1027 à 1055, prit les titres de comte de Chaumontois et Charponnois, prince de Nancy. Il décéda dans le courant de cette dernière année, ce qu'atteste un ancien Nécrologe de Saint-Georges, où on lit, sous cette date : *Adalfretus* (ou *Adelphretus*) *comes princeps noster obiit in castro suo. Orate pro eo et uxore ejus Macthilde.*

Odelric ou Ulric de Nancy, fils d'Adalphret, fut aussi prince de Nancy ; on lit, en effet, dans un titre de 1067, communiqué à la maison de Lenoncourt par le duc de Lorraine : *Ego Odelricus princeps Nanceianæ ville dedi Aventinæ ecclesie ascensu germani mei ducis duos mansos indominicatos de pertinentiis castri mei de Nanceio quod possederant comes illuster et pius pater Adalphretus et predecessores sui Hugo, Arnoldus et Folmarus comites* (*).

Odelric mourut en 1070 et fut enterré à Saint-Georges, dont le Nécrologe indique ainsi sa mort : *Princeps Odolricus Nanceiy obiit kalendas martis*. Au bas de la première page du manuscrit de M. Dupont, et en regard de l'écusson de la maison de Lenoncourt, on lit cette note : « Les armes d'Olderic, prince de Nancy, comme elles se trouvent empreintes au milieu de l'arcade sous laquelle il est inhumé dans la nef de l'église de Saint-George de Nancy. Elles se trouvent de même à la voûte de la même nef.

« L'an 1070, le prince Ulric fut inhumé en grand seigneur dans la nef de l'église COLLÉGIALE de Saint-George dans la ville de Nancy. Son tombeau est du côté du CHATEAU (**), sous une arcade bien faite pour le temps. Le prince y est représenté en homme de guerre, armé de toutes pièces, selon l'usage de ce temps-là.

« *Hic jacet et dormitet princeps Ulricus de Nanceio.* »

Suivant un ancien Mémoire de Saint-Georges, cette église fut bâtie ou du moins restaurée, pour la plus grande partie, du vivant et aux dépens d'Odelric.

Le Nécrologe de Saint-Georges mentionne aussi Simon I^{er}, prince de Nancy, dont il est parlé dans des actes de 1129 et 1152 ; ce Nécrologe porte ces mots : *Idus novembris Simon de Nanceyo.*

Depuis cette époque jusque vers la moitié du XIV^e siècle, il n'est

(*) D. Calmet cite également, quoique avec de légères variantes, cet extrait du titre de 1067 ; au lieu d'*Aventinæ ecclesie*, il écrit *Adventinæ*, sans pouvoir, toutefois, donner l'explication de ce mot.

(**) Ces mots, de même que celui de *collégiale*, qui se trouve plus haut, ne peuvent évidemment s'appliquer qu'à l'époque où l'auteur de la note écrivait.

plus parlé de Saint-Georges dans les Mémoires de la maison de Lenoncourt ; ils nous apprennent seulement qu'un Regnauld de Nancy, écuyer, fit un acquêt à Bouillonville en 1553, et fonda, dans l'église de Saint-Georges, une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame ; et qu'en 1412, un autre Regnauld de Nancy donna le revenu de sa tuilerie de Richardménil à la chapelle de Notre-Dame, qu'avaient fondée ses prédécesseurs.

Ce silence s'explique, du reste, assez facilement, du moins jusqu'à l'année 1155 ou 1156 : à cette époque, Drogon I^{er}, prince souverain de Nancy et grand sénéchal de Lorraine, échangea avec le duc de la Lorraine Mosellanique, son château de Nancy, la ville qui est au-dessous et leurs dépendances, contre les château et châtellenie de Rosières, Lenoncourt, le ban de Moyen et Haussonville. (*Drogo Princeps supremus et possessor Nanceianæ civitatis, dederat Duci Lotharingorum Mosellanicorum castrum suum de Nanceio, villam subter illud constructam et appenditias earum, in escambium castri et castellanæ Roseriæ Salinitæ, curtis Lenonis Comitæ, banni Medii Castri et Essonis villæ.*)

Après avoir rappelé le passage du Nécrologe de Saint-Georges, relatif au prince Ulric ou Odelric, Mory d'Elvange s'exprime ainsi : « Le Nécrologe de Saint-Georges, cité en 1612, temps où cette collégiale jouissait de sa splendeur, paraît difficile à concilier avec ce que nous croyons savoir de cette église. L'époque de sa construction semble, par ces citations de la Généalogie, être fort antérieure à l'érection de Saint-Georges en collégiale. Le titre de cette érection est incontestablement de 1559... Rien, jusqu'à ce jour, n'indiquant positivement le moment de la construction de cette église, je ne puis que suspendre mon jugement, et j'aurais peine d'accuser d'anacronisme un acte cité au conseil d'un souverain, dans un temps où personne ne devait ignorer la vérité des monuments existant alors à Saint-Georges. Le temps et de nouvelles découvertes peuvent seuls développer cette erreur, si c'en est une. »

De son côté, D. Calmet regarde comme inadmissible le fait de l'inhumation d'Odelric dans l'église Saint-Georges, qui ne fut construite que 260 ans après la mort de ce prince.

Ce qui est certain, c'est que la construction de Saint-Georges remonte au XIV^e siècle ; le style de ce monument ne permet pas l'ombre d'un doute à cet égard ; et, s'il pouvait en exister, ils seraient complètement détruits par des titres nombreux et incontestables. Du reste, l'existence d'une église ou d'une chapelle de Saint-Georges, bâtie par un des membres de la maison de Lenoncourt, à qui elle aurait servi de sépulture,

peut fort bien s'accorder avec la fondation faite, en 1559, par le duc Raoul.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Drogon céda au duc de Lorraine son château de Nancy et la ville bâtie au-dessous : la chapelle Saint-Georges fut probablement comprise dans cette cession ; ce qui aiderait à le prouver, c'est que, depuis cette époque, les Lenoncourt sont inhumés soit à Beaupré, soit à Clairlien. Ne peut-on pas admettre que, durant l'intervalle qui s'écoula depuis 1155 jusqu'au règne de Raoul, cette chapelle eut été détruite comme on prétend que le fut le château, ou plutôt l'un des châteaux de Nancy ? Ne serait-il pas admissible encore que Raoul eût fait démolir l'ancienne chapelle Saint-Georges pour élever, sur son emplacement, une église plus vaste et plus belle, qui répondît à la magnificence du palais dont il venait de jeter les fondements ? D'ailleurs, sait-on où était située la chapelle de la maison de Lenoncourt et le château qu'habitaient les premiers princes souverains de Nancy ?...

Toutes ces questions seraient extrêmement importantes à résoudre ; malheureusement on ne peut consulter les titres originaux sur lesquels a été composé le *Mémoire généalogique* dont parlent D. Calmet, M. Dupont et Mory d'Elvange, et il ne m'a pas été possible, jusqu'à présent, de trouver le titre de 1155 qui, au dire de ces historiens, existe en vidimus dans les Archives de Lorraine (*).

(5) Volcyr dit, à ce sujet, dans sa *Chronique abrégée... des Empereurs*, etc. :

Raoul fut duc par son mérite,
Lorsqu'à Nancy fonda Sainct George...

(4) Le nombre des chanoines fut, presque aussitôt, réduit à treize ; en 1619, il n'était, d'après le *Mémoire* de M. de Rennel, que de douze à treize.

Rien, dans le titre de fondation, n'indique, comme on l'a dit par erreur, que les chanoines fussent obligés de faire *preuves rigoureuses de noblesse*.

(5) **Titre de fondation de la Collégiale.**

Au nom de notre Signour Amen. Nous Raoulz dux de Loherraine et Marchis faisons savoir à tous que comme nous à la loenge et à la

(*) Ces écrivains se bornent à l'indiquer de la manière suivante : N^o K. B. 111. côté 15. § 8.

glore de Deu et de toute la Trinitei, la benoite Vierge Marie et de toute la Court de Paradix pour le salut et remeide de ames de bonne memoire Ferri dux de Loherraine et Marchis, notre pere, de nous, de nos predeceessours et successeurs eusient conceu et proposei que en aucun leu de notre duchiei convenable à cen nous fonderiens une englize collegial de chanoines seculers et la doweriens soffisamment à la sustentation dez diz Chanoines, Nous deliberation sus cen heue, considerai et rewardei que notre ville de Nancey lai ou il at grant pupple, et qui est planteurouse et convenable pour lez chouzes dessus dictes siet en mei leu de notre duchiei et pour cen l'auons nous aleu et alisons pour cen faire davant tous autres leus et lai en une partie de notre hosteil en lonour de Deu et de la benoite virge Marie sa meire et de saint George le Martir dou consentement et auctoritei de Reverent peire en Deu signour Thomas avesque de Toul par la grace de Deu, avons nous dracie et faisons faire une englize ou chapelle a nos propres despens, laquelle englize ou chapelle serat appelée Sainet George, et pour cen que li dicte englize ou chapelle en tant soit plus honorée comme il y averat plusours menistres et quelle serat plus enrechie, Nous, a la sustentation des chanoines de la dicte englize ou chapelle avons donnei à ladicte englize real et perpetuel donation en non de doaire plusours possessions, rentes encheues et obventionis et plusours autres biens jusques à la valour de dous cens livrées de terre à petis tournois chascun an ensi comme il est plus plainement contenu en lettres faites dez dictes donations, si volons et ordenons que en la dicte englize soit quant à present li nombres de vint chanoines le quel nombre li davant dis reverens peires ou sui successeur poussent ramener et restrangne à manre nombre ce il lour sembloit que boin fuit. Encore volons que li chanoine de la dicte englize alissent un d'aulz en prevost, li quelz averet suis alz teil jurisdiction et teil pousance comme ont et avoir doient de droient li doiens dez autres collegialz englizes seculieres. et recevrat li dis prevos et repanrat en sa novelletei tout le temporel de la dicte englize, de nous et de nos successeurs, et le repanrat de main et de bouche. Et est assavoir que nous retenons à nous et à nos successeurs à tous jourmax la donation des dictes prevendes en teil maniere que nulz ne soit recuus en ladicte englize ne institueis maiques cilz que par nous ou nos successeurs dus de Loherraine, serat nommeis et à cui nous averons donnei la prevende, et si tost comme nous ou nos successeurs averons donei ai aucun la prevende li prevos et li chanoine le doient recevoir sens delai et sens debat, et le doit li prevos investir de la dicte prevende et metre en corporel possession. Encor volons que uns chascuns des diz chanoines ce ilz welt wai-

gnier lez gros frus de la prevende soit tenus de faire residence personnel en la diete englize par quinze semaines à tout le moins. Eucors donnons pour nous et pour nos successours, à la diete englize et aux chanoines d'ycelle pooir d'aquarir et d'aquesteir avec ce que nous leur avons lai donnei tout ce qu'il pourront meus on non de la diete englize en notre terre et desous nous jusques à la somme de cent livrées de terre à petis tournois soit en fies, en arrierefies, en wardes, en allen ou en autres chouses de poteil avec tout ce que donnei serat en la diete englize on temps à avenir par quelque maniere que ce soit, sans perdre l'omaige de nos hommes on cas qu'il aquesteroient en nos fies, lez quelez chouses acheteies ou données à la diete englize nous pour nous et pour nos successours, volons estre amorties et amortissons dez maintenant avec toutes lez chouses aultres que nous avons ia donnei à la diete englize, lez queiles nous amortissons en perpetuitei, et ausi amortissons dez maintenant toutes autres chouses que par nous ou par autres seront données à la diete englize on temps à avenir, et volons que tuit li biens dez diz chanoines lez queilz il tarront ou averont pour raison de la diete englize soient heritaiges, sences, frus, rentes, maisons ou autres biens queilz quil soient appartenant à ladiete englize, soient eussant et franc de toute notre jurisdiction seculiere en tel maniere que baillis, prevos, maires, doyens, sergens, ne aultres officies notres, ne aultres de nos gens n'ait signorie ne commandement ne jurisdiction quelz quelle soit en diz biens par prise ne par sasine ne par aultre maniere quele quelle soit. Encor avons receu et recevons, pour nous et pour nos successours, la diete englize, le prevost, lez chanoines, lez chapellains et lez elers qui seront pour le temps, leur magniées et leur biens appartenant ai aulz et à la diete englize, en notre especiaul et savele garde où qu'il soient et pouront estre, et lez prometons aulz et leur bien swardeir et deffendre contre tous jusques à droit. Et avons promis et prometons par notre foy corporellement donnée et ausi l'avons nous jurei et jurons comme loiaulz princees pour nous et pour nos successours dus de Loherraine, que lez biens de la diete englize queilconques y soient presens ou avenir, nous par nous ne par aultre ne parront ne paure ferons ne arresterons ne arresteir ne ferons, max volons que li chanoine et lez personnes de la diete englize tegnent paisiblement ysous biens et en iossent franchement et en faient et puisse faire leur volonte à leur vie et à leur mort, ne ne volons que li dit chanoine puissent estre contrains par la prise ou sasine des biens de la diete englize, dez frus ne dez chateilz qu'il en averont on temps ai avenir en la diete ville de Nancey ne en aultre leu quelz qu'il soit pour quelque necessitei que nous ou notre successour aieus ou pussiens avoir ne pour

guerre ne pour les detes dez diz chanoines, ne pour leurs meffais ne pour autre cause quelquelte soit. Ensemblant maniere volons nous, ordenons et jurons de touz les autres biens que li chanoines et les autres personez de la dicte englize averont ou avoir pourront on temps à avenir en la dicte ville de Nancey on ban et on finage d'yeelz. Encor auons promis en bone foi et jurei sus le corps Jhesucrist pour nous et pour nos successeurs, que nous warderons et saulverons, wardeir et saulveir ferons ensi comme la notre propre chouse tous les biens qui seront mis en la dicte englize pour cause de commandise ou pour autre cause quelle quelle soit, ne ne les sasirons ne arresterons pour quel cause ne maniere que cen soit. Encor volons que nos successeurs dus de Loherraine et marchis sitost comme il enterront en la dicte ville de Nancey en leur premiere venue, vaillent droit à la dicte englize et facent solempnei sarment qu'il tanront et warderont les libertez et les franchizes donnees à la dicte englize par nous ou par autres et toutes les autres chouses dessus dicte sens nulle enfreinte. Et volons ausi que li cheualz suis quoy li dux soirat en sa premiere venue quant ilz enterrat en la ville de Nancey soit acquis à la dicte englize et aulz chanoines. Encor volons que nos baillis et prevost de Nancey qui seront pour le temps sitost comme il seront entreiz en leurs offices faissent à la dicte englize solempnei sarment que il warderont les drois, les franchizes et les libertez dessus dictes. Encor volons que pour la fondation, le doaire et lez donations faites par nous en ladicte englize, soient tenu de chanteir chascun an pour nous une messe dou saint esperit lou diemenge apres feste Saint George le martir tant comme nous viverons et apres notre decet une messe de requiem à tel jour comme serat li jours que nous partirons de cest eiegle. Et pour cen que li diet chanoine soient mieus tenus de cen faire, nous leur donnons à un chascun d'aulz tant convietement quant diviseement affouaige pour leurs hosteilz en nos boiz de Heis on leu lai on cil de Nancey le prennent et paient. Et toutevoie se nous ou nos successeurs l'empachiens à cealx de Nancey, si volons nous que li chanoine l'aient en leu soffisant preis de Nancey selonc l'assenement dou grouyer qui serat pour le tempz, lou quel li diz grouyers serat tenus de faire. Et toutes les chouses dessus dictes avons nous promis et prometons pour nous et pour nos successeurs tenir et wardeir fermement..... Données l'an notre Signour mil trois cens trente neuf, le juedi apres la feste de la Saincte Trinitei au quel jour on fait la feste dou saint Sacrement (*).

(*) Titres de Saint-Georges et de la Primatiale. — Le titre de la fondation de Saint-Georges, en latin, est imprimé dans Baleicourt et se trouve aux Archives du département.

(6) *Notice de la Lorraine*. Ce titre est également rappelé dans plusieurs Mémoires sur les cures de Nancy, publiés au sujet des contestations qui eurent lieu, en 1773 et 1776, entre M. de Baranger, curé de la paroisse Saint-Nicolas de Nancy, et le chapitre de la Primatiale. (Bib. pub. de Nancy.)

(7) Cette qualité de premier chanoine, donnée au duc Raoul et à ses successeurs, se continua, après la suppression de la collégiale de Saint-Georges, dans l'église Primatiale de Nancy : Louis XV et Louis XVI acceptèrent ce titre et le regardèrent comme un honneur.

(8) On trouve, à ce sujet, dans l'*Etat du temporel des paroisses*, déjà cité, les documents suivants qui ne sont pas sans intérêt : « Le chapitre, en conséquence de cette union, a fait exercer les fonctions paroissiales par un de ses chanoines et ensuite par un vicaire, ce qui a été et continué en cet état jusqu'en 1593. Ce fut vers ce temps-là que la Ville Neuve fut bâtie, et comme une seule paroisse ne pouvait suffire, le cardinal de Lorraine, prieur de Notre-Dame, fit, avec les chanoines de Saint-Georges et les habitants de Nancy, un plan pour établir plusieurs paroisses dans cette ville... En faveur de ces dispositions, le chapitre de Saint-Georges renonça à la cure de Saint-Epvre (15 juin 1593) et au tiers des dîmes, qui lui avait été cédé, mais se réserva cependant le droit de patronage sur la paroisse Saint-Epvre... Outre l'union de la cure, qui fut faite au chapitre de Saint-Georges, il y a encore un autre titre qu'on dit être de la même année 1540, par lequel l'abbé de Molesme, à qui le prieuré de Notre-Dame avait été donné, cède au chapitre les offrandes ou oblations en deniers, cire ou draps d'autels et toutes autres qui pourraient être faites en l'église de Saint-Georges, permettant que les prévôt et chanoines puissent avoir un cimetière pour y inhumer ceux qui choisiront leur sépulture à Saint-Georges.

« Le chapitre de Saint-Georges a donc continué ainsi les fonctions paroissiales, qu'il exerçait aussi sur la Cour du prince en vertu de l'union de la paroisse et des droits qui lui étaient attribués.

« Cependant, lorsqu'on fit le projet de l'érection de plusieurs paroisses à Nancy, il y a, au 6^e article des règlements faits à ce sujet, que la Vieille Ville sera divisée en deux départements qu'on assignera à chaque paroisse, sans acception de palais ni de château ; mais, au 7^e article, il est dit qu'on ne règle rien pour la Cour, étant loisible à S. A. de choisir si elle veut être servie au spirituel par le chapitre de Saint-Georges ou par ses aumôniers, ou s'il lui plaît de choisir une église

qui lui servira de paroisse. Il y a apparence que le prince choisit le chapitre de Saint-Georges, puisque le prévôt dudit chapitre ou un chanoine a exercé les fonctions paroissiales et administré les sacrements au prince et à ceux qui habitaient dans son Palais.

» Mais ces fonctions ayant discontinué pendant quelque temps, à cause de l'absence du prince et des troubles de la guerre, ce même choix de paroissialité demeure toujours à la volonté du souverain. »

(9) Cette clause du testament de Raoul ne fut pas exécutée, ainsi que je le dirai plus loin.

(10) *L'origine de la tres illustre maison de Lorraine, avec un abrégé de l'histoire de ses princes.*

(11) D. Calmet, *Hist. de Lor.*, T. III, pr., col. 193.

(12) *Ibid.*, col. 336.

(13) *Ibid.*, col. 303.

(14) Notamment des prieurés de Saint-Thiébaud, de Liepvre, etc. Par une lettre datée du 10 juillet 1559, le duc Antoine permet au chapitre de Saint-Georges d'engager les biens du prieuré de Liepvre, qui avaient été unis à cette église par le roi René, vu le peu de profit qu'on en retirait à cause du voisinage d'Allemagne.

(15) Depuis l'érection des Cordeliers, René II se donna entièrement à sa nouvelle fondation, mais sans cesser de faire du bien à sa Collégiale, dont il prenait souvent la qualité de chanoine. C'est lui qui lui procura l'union des prieurés de Liepvre, de Saint-Don, de Saint-Thiébaud, de la cure de Dombasle et de celle du Grand Bouxières. Il fit même plusieurs fondations dans cette église. ... Les ducs Antoine, François II et Charles III firent tous du bien à l'église de Saint-Georges...» (Lionnois, *Hist. de Nancy*).

(16) Registres capitulaires de Saint-Georges.

Plusieurs pièces des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles font mention de différentes sommes que le chapitre fut obligé de donner, gratuitement ou non, quoique en vertu de ses privilèges, il fût exempt de toutes contributions. Ainsi, en 1542, il donne 240 francs pour l'aide contre le Turc (c'est probablement ce qu'on appelait le décime ecclésiastique). — En 1552, il donne 400 fr. sur 1,600 auxquels il avait été cotisé pour les fortifications de Nancy. — En 1571, 60 fr. pour les réparations du pont et de la chaussée de Malzéville. — En 1655, 300 francs

pour subvenir aux frais nécessaires à la défense du pays contre l'invasion des Suédois, « ennemis jurés de l'état catholique. » — En 1644, 787 livres 10 sols pour le premier paiement de sa cote part du don gratuit. — En 1681, diverses sommes pour la construction du séminaire de Toul. — En 1689, 500 fr. pour le joyeux avènement. — En 1695, 15 livres pour l'aumône destinée au soulagement des pauvres familles irlandaises. — La même année, il est taxé à 1,575 livres pour le subside volontaire de 18,000 fr. offert au Roi par le clergé pour subvenir aux frais de la guerre. — En 1729, 1,400 fr. pour le joyeux avènement du duc François, etc., etc.

(17) Il paraît même que ce motif avait, dès le temps de Charles III, fait agiter la question de réunion des deux chapitres ; mais ce prince déclara vouloir que les deux églises demeurassent en tel état, sans changement. On croyait qu'à sa mort, *on remettrait ce paquet dessus*, suivant les expressions de l'auteur du Mémoire manuscrit sur Nancy. Henri II semblait le désirer ; toutefois il ne voulut rien faire contre les volontés de feu son père. (Lionnois, T. III.)

(18) Plusieurs Mémoires, dont je parlerai plus loin, furent imprimés à l'occasion des démêlés des deux chapitres.

(19) Une distinction continua à subsister, malgré leur réunion, entre les membres des deux chapitres ; ceux qui possédaient des canonicats venant de Saint-Georges, portaient la croix pectorale suspendue à un ruban moiré rose, tandis que ce ruban était noir pour les titulaires des canonicats de la Primatiale.

(20) On trouve les deux notes suivantes dans les comptes de la fabrique de Saint-Georges : « Le 29 octobre payé 6 livres à des manœuvres qui ont porté des meubles de Saint-Georges à la Primatiale. — Le 20 novembre, payé 7 livres 15 sols à un menuisier de la Primatiale qui a démonté la grande armoire de notre sacristie et remonté la même armoire. »

En 1742, ajoute Lionnois (T. III), on remit au sieur Querat, habile fondeur de Nancy, les sept cloches des deux chapitres, pour en faire quatre à l'usage de la nouvelle église. Les quatre de Saint-Georges avaient été fondues en 1627, et se nommaient, la première, *M^{me} Marguerite de Gonzague* ; la seconde, *M^{me} Nicole, duchesse de Lorraine* ; la troisième, *M^{me} Christine de Salm*, et la quatrième *Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg*.

(21) *Abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine*, par Henri-quez.

Quoiqu'en dise cet écrivain, la construction de la Collégiale devait être fort avancée à la mort de Raoul, puisque, dès l'année 1559, l'église avait été bénite, et qu'on y avait célébré la première messe. C'est ce qui ressort clairement du passage suivant d'un Obituaire de Saint-Georges : « ... *Et in eadem ecclesia die decima nona mensis decembris anni prelibati (1559) prima missa fuit celebrata. Insuper fuit predicta ecclesia in honore Dei ac beatissimi Georgii martiris a reverendo in Christo patre domino Hugone episcopo Tabariensi tanquam vicario in spiritualibus reverendi in Christo patris et domini domini Thome Dei et apostolice sedis gratia Tullensis episcopi, anno ab Incarnatione domini millesimo trecentesimo quadragésimo die decima nona mensis marci pro speciali capella domini ducis prelibati consecrata et die subsequenti immediate claustrum sive cimiterium ecclesie predictae benedictum.* »

L'Obituaire d'où est extraite cette citation, fait partie de la collection de M. Noël ; c'est un petit in-4^o, de 89 feuillets en parchemin, parfaitement conservé. M. Noël possède, en outre, un Cartulaire de Saint-Georges, aussi en parchemin, mais d'une moins belle conservation que l'ouvrage précédent.

(22) Titres de Saint-Georges et de la Primatiale.

(23) Le portail de Saint-Georges et ses deux tours sont représentés dans une vue générale du Palais Ducal par Claude de Ruet.

(24) D. Calmet, *Histoire de Lorraine*, T. II. Voir aussi le *Recueil ou chronique des hystoires des royaumes d'Austrasie*, par Champier ; la *clef ducalle de la Serenissime maison de Lorraine*, par Saleur, et la *Chronologie des ducs de Lorraine et des comtes et ducs de Bar...* par J.-B. Duplessis, 1568 (ms. de la bib. pub. de Nancy). Le duc Jean, dit cet historien, après avoir assoupi la révolte des seigneurs lorrains, « s'en retourna à Nancy, où il fit construire, batir et eslever le cloistre et clocher de l'église collegiatte de Sainct George, laquelle il choisit des lors pour sa chapelle ducalle, y fit mettre de bonnes cloches, et decora et orna cette église de tout ce qu'il creust pour lors y estre necessaire. »

On lit encore, dans l'Obituaire de Saint-Georges, sous la date du 22 septembre 1590 : « Obit de noble et excellent prince Monsignour le duc Jehans que trespasait à Parix le demain de la Sainct Matheu l'an m. ccc. iiij^{xx} et deix et le mardi apres jour de S. Come et S. Damien

ameneiz et ensepyelis en l'eeclise de ceans, et nous ait deviser par son testament la somme de v^e francs pour mettre en aequest pour faire chasenin au dous foix son anniversaire. Et de son temps et dez biens qui nos ait fait sunt esteifaictes lez voutlez et le cloustre et rehaulciees lez dous tours de nostre eeclise et nous ait fait moult d'autres biens. »

Suivant Chevrier, le cloître de Saint-Georges fut démoli, et le terrain servit à agrandir le Palais Ducal : « Il (le duc Jean) fit bâtir un cloître qui servit à loger les chanoines dans une même enceinte ; son idée était, sans doute, d'éloigner ces pieux ecclésiastiques de tous les objets extérieurs qui tenaient au monde ; mais, soit que cet arrangement déplût aux successeurs des premiers chanoines, soit que d'autres souverains eussent préféré leur commodité à la sanctification de ces bons prêtres, le cloître de Saint-Georges fut démoli, et le terrain servit à des embellissements au Palais Ducal. » (*Hist. de Lor.*, T. II, p. 176.)

(25) Cette clause n'ayant pas été exécutée, Charles II ordonna, par son testament, que le prix des trois chevaux fût restitué aux chanoines.

(26) Charles de Blois, duc de Bretagne, tué à la bataille d'Avray en 1364. Bien que ce prince n'eût pas été canonisé, on le regardait comme saint dans plusieurs provinces, notamment en Lorraine.

(27) Quelques notes consignées dans l'Obituaire de Saint-Georges, nous apprennent plusieurs particularités sur les travaux de construction ou d'embellissement de Saint-Georges, et sur diverses fondations qui y furent faites.

1341. — Jean, seigneur de Haroué en partie, maître de l'hôtel du duc, donne 50 francs, « dez quelz l francz on fist faire le neuf messel du grant alteir et le grant greiden en quoy on chante emmey le cuer à la grant messe. »

1377. — Obiit Gauzellin menestrey Monseigneur le Due, lequeil nous ait donei deiz florins... et furent mis les dis deiz florins en la refection de la mailerie et de la librairie.

1387. — Obiit Symonin de Nancy, « lequeil ait fait faire les sièges de costé le grant alter eiz quelz sient le prebtre diaiere et subdiaiere, avec ce qu'il ait jai donnei par avant. »

1400. — Nicolas Batault, valet de chambre du duc, et Catherine, sa femme, donnent trois marcs d'argent « pour aider à ouvrer nostre evangelistaire d'argent. »

1406. — Obiit Jehan de Merbache que fuit maistre des escoles de Nancey et Esselinne sa mere que donarent trente florins pour faire lor

anniversaire une fois l'année, et furent convertis les dits xxx florins en l'ouvrage de la tour de notre tresor quant elle fuit rehaciée en l'an mil cece et seix.

1415. — Obit de maître Dominique François, « lequel nous ait donnés pour l'église de ceans plusours boins livres... »

1459. — Obit..... albelloustrier Monsignour qui ait doneis xx frans à l'esglise de ceans... lez quelz sont esteis convertis en l'une des voltez du clostre par devers le chemin de defuer.

1441. — Obit Henry de Germeney, estuieir, que donnet ung chevaul que fuit vendut trentez et cinqz frans, lez quelz furent my on chief saint George.

(28) En 1480-81, une somme est payée à « Gerard Jaiquemin, ymagier, demeurant à Toul, pour une Nunciade avec les armes de Monseigneur, qu'il a ordonné mettre sous la tablette sur l'autel de la chapelle de Monseigneur. »

A maistre Jacquemin, masson, demeurant à Toul, 55 livres 6 sols 8 deniers pour la paye d'un tableau qu'il a faict sur l'autel de la chapelle du duc Charles en l'église Saint George. (Compte du Receveur général de Lorraine pour 1480-81 et 1481-82.)

L'artiste célèbre dont il est parlé dans cette mention, et qui a eu le privilège d'échapper à l'oubli, mourut peu d'années après avoir exécuté ce travail dans l'église Saint-Georges ; on trouve, en effet, dans les comptes du Receveur général, pour 1491-1492, la note suivante : « Payé dixsept frans quatre gros aux valets de feu Me Jacquemin, masson, demeurant à Toul, pour fer et plomb que Monseigneur leur a ordonné bailler pour attachier l'ouvrage qu'ils ont fait pour Monseigneur au portail de Saint Estienne de Toul. »

J'ai déjà donné, dans le 2^e Bulletin de la Société d'Archéologie (p. 101), une note sur Gerard Jacquemin.

(29) *Bibliothèque lorraine.*

(50) On trouve, dans les comptes du Receveur général pour l'année 1478, la mention suivante : « Il est du chacun an au maistre des orgues de la chapelle feu M^{sr} le duc Charles, située en l'église collégiale Saint-Georges de Nancy, pour cause de pension à luy donnée pour jouer des orgues, vingt frans, douze gros par fran. »

Je crains bien que D. Calmet ne se soit laissé induire en erreur par ce passage de la Chronique de Lorraine : « Ladite année (1487), Pellegrin fit jouer le *jeu de Saint-Georges* à Nancy. » Je n'ai trouvé, dans les documents que j'ai compulsés, et il y en a beaucoup de cette

époque, rien qui vienne à l'appui de la note du savant abbé de Senones, rien surtout qui ait pu motiver cette étrange assertion d'un écrivain moderne, qui dit, en parlant de Saint-Georges. « En 1487, on y plaça un orgue, *le jeu Pelegrin*, le premier qu'on ait encore vu dans le pays. »

(51) Un chapitre des comptes de Georges des Moines, receveur du passage de Nancy, pour l'année 1491-92, est consacré à la « despence pour avoir fait faire ung toiet et icellui couvry d'escailles par l'ordonnance de Monseigneur, sur une neuve chapelle que on a fait où estoit le revestiaire de l'église Saint George, ou mois d'octobre, novembre et decembre 1492. »

(52) Les comptes de Georges des Moines pour 1492-95, renferment cette mention : « A Olry le barbier demeurant à Nancy, seize frans pour la garison d'uu jesusne compaignon masson *de Toul* qui avoit en les deux jambes rompues en faisant la chappelle que on fait neuve on revestiaire de l'église Saint-George. »

(53) On trouve, dans les comptes du Cellierier de Nancy, pour l'année 1504-1505, une dépense faite « pour nettes d'estrain à mettre eu la chappelle hault du Roy de l'église Saint George, tout du long et du large dessus le pavé. »

(54) Payé vingt frans à Jehan Crocq, ymaigeur, pour deux ymaiges de bois qu'il a fait en representation de Saint George et de Saint Moris (Maurice) par ordonnance du Roy, et envoyé à l'église Saint George de Nancy. (Comptes du Trésorier général de Lorraine pour 1505-1506.)

(55) Payé douze frans à Messire Antoine, organiste, pour despence par luy soustenue au lieu de Metz en sollicitant l'organiste qui fait des orgues pour le Roy.— Payé cinquante franes à Jean de Sermaise pour la fasson des orgues de bois qu'il a fait, outre ce qu'il a reçu pour les estoffes. (Trésorier gén. pour 1505-1506.)

Payé à M^e Pierre Burry, organiste, pour avoir esté de Bar à Nancy visiter les orgues de monsieur Sainet George et les remectre en estal, dix florins d'or. (Ib. pour 1507-1508.)

On peut juger, du reste, du degré auquel était parvenu à cette époque l'art de la fabrication des instruments de musique, par une note consignée dans les registres du Trésorier général pour 1510-1511 : Par mandement donné à Valence, le 24 juillet 1511, une somme de

50 écus d'or au soleil, est délivrée à Loys Rodillé, organiste, que M^{sr} le duc luy a ordonné pour l'achat d'un instrument que M^{sr} a prins de luy, faisant eschicquier, orgues, espinettes et flutes. »

(56) Une somme est payée « à Claude, serrurier, pour une douzaine de gros crampons pour tenir les pièces de bois portant les armes que l'on a fait mettre au chœur de l'église St. George. » (Comptes du Cellerier de Nancy pour 1519-20.)

(57) On lit dans les comptes du Trésorier général pour 1529-1550 : « Payé à M^e Pierre, brodeur de Madame, deux cens cinquante ecus (trois francs pièce) pour avoir fait une chasble aux histoires du Leazar, la Scene de la Samaritaine, le baptesme de Nostre Seigneur et l'histoire du Pynacle, aussi les tables de devant et dessus avec ung crucifix et autrement. »

(58) Memorial des choses debatues, faictes et passées on chapitre de Saint George de ce lieu de Nancy.

(59) A Jehan, fondeur, pour la marchandie à luy faicte en presence de plusieurs auditeurs de la Chambre des Comptes et de M^e Hugues (Hugues de La Faye, peintre), pour parfaire le grand chandellier de cuyvre de l'église monsieur Sainet George au bout de la sepulture feux messeigneurs les ducs Jehan et Nicolas, c'est assavoir deux molures dietes cornyches par en hault et deux escussions armoyez des armes de Monseigneur et de Madame ; ung petit pulpître servant à chanter les epistres et deux autres molures par en bas, le tout de cuyvre fondu et réparé, tout lequel ouvrage a esté fait et fourny à ses frais et despens et a payé le menuisier qui a taillé les molles et patrons, moyennant la somme de vingt cinq francs. — A Mansuy, ymaigier, douze francs pour avoir fourny, acoustré et polly une grande pierre de jaspe quarrée et deux autres pierres aussy de jaspe qu'il a mises et assyses entre les pilliers dudit chandellier. — A M^e Hugues pour avoir fait certaines painctures aux ventillons d'alentour le pied dudit chandellier, douze gros, et Huguet Gillet, menuisier, pour avoir fait de bois de chesne lesdits volans afin que les chiens ne le puissent gaster, trente gros. — A Mengin Gradelet, serrurier, pour crampons audit chandellier, deux gros barreaux de douze pieds de long et deux boutans pour tenir ferme contre la sepulture, quinze francs cinq gros. (Cellerier de Nancy pour 1554-55.)

(40) On lit, à ce sujet, dans les Registres des rentes et revenus appartenant à l'église collégiale de Saint-Georges, sous les dates de 1555,

1540 et 1544 : « Payé 49 fr. 4 gros 4 deniers à Michiel pour rabiller les grosses orgues qui furent achevées en mars 1555. — Payé 27 gros à Vendrequin pour les deux marchiez des orgues.

« Le second jour de janvier 1541, nous estans en chapitre et nous regardaus combien pouvoit monter jusques audit jour la despense faicte tant pour noz grosses orgues que petites, avons trouvé, y compris 250 francs pour les peines de l'ouvrier par marché faict et pour sa nourriture et de son fils 79 frans, tant pour lesdites choses que pour toutes autres despences, la despence totale monte à 419 frans 6 gros 2 deniers. — Et pour autant que les petites orgues ne sont esté trouvées recevables, nous avons de nouveau marchandé audit ouvrier en faire d'autres. »

(41) A Pierre de Francheville, peintre et verrier, demeurant au faubourg Saint-Dizier, vingt frans pour parties de son mestier qu'il a fait et fourny es eglises de Saint George et convent des freres (Cordeliers) de Nancy. (Trésorier général, 1545-1544.)

(42) Payé à Robert Mesnard 712 frans 6 gros que S. A. luy at octroyé pour les peines, salaires et vacations de luy et tous les ouvriers qu'il a employés à faire et parfaire de marbre ung fond de baptesme à luy ordonné selon le plan qu'en at esté convenu avec luy pour mettre en l'église Saint George de Nancy. (Trésorier général pour 1596.)

A M^e Noel Eyraud, menuisier à Nancy, la somme de sept vingt frans pour une couverte de menuiserie bois de noyer faicte en dome sur les fondz de marbre de l'église de Saint George, des balustres tournées à l'entour desdits fondz, fermé de panneaux en bas avec la ferrure, et à M^e Jean Hardy, potier d'estain, pour un bassin d'estain fin à mettre esdits fondz la somme de quarante six francs. (Comptes du receveur du domaine de Nancy pour l'année 1602.)

(45) On lit dans les comptes de fabrique pour cette année :

Despence faicte pour mettre la petite orgue où elle est présentement.

Avoir marchandé à M^e Claude de Bar, menuisier, pour faire une galerie neuve et enrichir le bufel de corniches et faire une bonne porte de chaine aux petites orgues aux pris de soixante et dix frans.

(44) Voici, par ordre chronologique, les différentes mentions qui se trouvent dans les comptes de la fabrique de Saint Georges, depuis 1702 jusque 1742 :

1702. — Donné à Vinan, organiste de la Primatiale, 8 fr. 7 gros 9 deniers pour avoir visité deux fois l'orgue et avoir fait un mémoire des ouvrages qui y étaient à faire avant que d'en charger le sieur Trevillot, organiste.

1704. — Payé au sieur Chassel, sculpteur, la somme de 56 fr. 8 gros 6 deniers, tant pour un grand crucifix que ledit Chassel a fait pour la sacristie, que pour l'avoir fait peindre.

Payé au sieur Chassel, sculpteur, 15 fr. 6 gros 5 deniers pour avoir fait un piédestal au crucifix qui est à la sacristie, pour l'avoir fait peindre et pour avoir fait une tête de mort pour mettre au bas dudit crucifix.

1708. — Payé à Pierre Sauvage, peintre, 7 fr. pour avoir peint les quatre quenouilles du dais en vermillon.

Payé au sieur Mougenot, organiste à la Primatiale, pour avoir visité les orgues et voir ce qu'il y manquait.

Payé à Pierre Sauvage 28 fr. pour avoir blanchi toute la chapelle de la Vierge, le dedans et le dehors, et rougi le trillage de fer en huile, y ayant donné trois couches.

Payé à Dominique Colin, facteur d'orgues, 50 fr. pour avoir travaillé à remettre les orgues en état.

Payé à Pierron, organiste, 4 fr. 8 gros pour avoir mis deux touches aux orgues de l'église.

1714. — Payé à Pierre Poirson, Me vitrier, 291 fr. 8 gros pour avoir remis en plomb les vitres du grand portail, celle de la tribune de la Musique et celle des collatéraux.

Payé à Pinseau, peintre, 11 fr. 5 gros pour avoir nettoyé les tableaux de l'église, et 21 fr. pour avoir peint le sépulcre.

1717. — Payé à Adam, facteur d'orgues, 70 fr. pour avoir raccommo-
modé les orgues de l'église.

1723. — Payé au sieur Norvege, allemand, facteur d'orgues, pour plusieurs ouvrages audit orgue.

Payé au sieur Regnart, marchand, pour la fourniture d'un dais pour le saint Sacrement, que le chapitre a fait, 2,682 fr. 4 gros.

Payé au sieur Lamoureux, brodeur, tant pour la façon du dais et aigrettes, et ouvrages de serrurier, et le peintre, 295 fr. 2 gros.

Payé au sieur Lamoureux, brodeur, pour une robe au saint ciboire, et a fourni le galon, le taffetas et sa façon, 59 fr. 7 gros.

1726. — Payé 128 fr. 4 g. au sieur François, joaillier, pour avoir fait un petit crucifix avec une inscription à la grosse croix d'argent, et avoir raccommo-
modé et redoré le calice de Guermange.

Payé 26 fr. 11 g. au sieur Ferrand, doreur, pour avoir redoré l'i-

mage de sainte Euphémie. — Au même, 7 fr. 7 gros pour avoir redoré le piédestal de sainte Euphémie.

Payé 7 fr. au sieur Racle, peintre, pour avoir raccommodé le tableau de l'Adoration des trois rois.

1742. — Le 1^{er} octobre 1742, payé au sieur Queirat, fondeur, 506 livres pour avoir fondu une de nos cloches qui était fendue.

(43) **Remontrance du chapitre de Saint-Georges au sujet du retranchement de l'église.**

Messieurs capitulairement assemblés, MM. les prévôt, écolâtre et trésorier ayant rapporté que le sujet pour lequel S. A. R. les avait mandés était pour leur dire d'avertir le chapitre qu'elle avait le dessein de prendre une partie de leur église pour l'enfermer dans le bâtiment qu'elle projetait de faire pour l'agrandissement de son palais ; qu'elle ferait raccommoder ce qui resterait de l'église afin d'y continuer à faire l'office jusqu'à ce qu'elle ou ses enfants seraient en état, dans la suite, de faire faire une très-belle chapelle castrale où les chanoines seraient transférés avec le chapitre ; et S. A. R. continuant, elle dit aux députés qu'ils pouvaient communiquer son dessein au chapitre, à qui elle permettait en même temps de faire telles remontrances qu'il jugerait à propos.

Cette affaire ayant été mise en délibération, et après avoir consulté des personnes prudentes, savantes et zélées pour l'honneur de Dieu et pour l'intérêt de l'église de Saint-Georges, Messieurs prirent la résolution de faire à S. A. R. de très-respectueuses remontrances qu'ils ont faites en forme de Mémoire pour être présenté à S. A. R. par M. Philbert, chanoine et écolâtre de céans, aumônier de S. A. R. et précepteur de ses pages, et pour être donné en même temps à plusieurs personnes de considération pour les instruire des raisons du chapitre. S'ensuit le Mémoire :

Mémoire pour le chapitre de l'insigne église collégiale de Saint-Georges, contenant les inconvénients qui se rencontrent dans la proposition que les directeurs des bâtimens de S. A. R. ont fait de retrancher la plus grande et la plus considérable partie de l'église de Saint-Georges pour agrandir le nouveau bâtiment de la Cour, et d'achever de la ruiner entièrement dans la suite pour rebâtir une petite église ou chapelle.

Les remontrances respectueuses que le chapitre se croit obligé de faire dans cette occasion ont pour motif la gloire de Dieu, le soutien de la maison du Seigneur, celui du plus ancien chapitre de Lorraine, qui se trouverait anéanti si le retranchement de son église était exé-

cuté, l'intérêt même de l'Etat et celui de quantité de familles illustres. Dans cette situation, il prend la liberté de faire ses remontrances au plus religieux de tous les souverains, et le prie, avec la soumission la plus parfaite, d'avoir la bonté d'observer :

1^o Que le chapitre de Saint-Georges ne se croit pas partie capable pour consentir à la ruine de la plus belle et plus considérable portion de son église, ni à la ruine totale que l'on médite de faire dans la suite pour la transférer dans une plus petite.

L'église n'est point aux chanoines, ils n'en sont point propriétaires, mais simples administrateurs usufruitiers; elle est à Dieu et sous la protection du Saint-Siège, auquel elle est immédiatement soumise, de même que le chapitre.

Après avoir rappelé la fondation de la Collégiale et les privilèges qu'elle a obtenus des papes et des évêques, le chapitre ajoute :

Dans cet état, l'on voit sensiblement que les chanoines de Saint-Georges croient ne pouvoir consentir ni au démembrement d'aucune partie de leur église, ni à sa ruine totale dans la suite, non plus qu'à sa translation dans une plus petite église, étant sous la protection et juridiction immédiate du Saint-Siège.

Le chapitre croit d'autant moins pouvoir consentir à ce retranchement, qu'il risquerait de perdre son privilège d'exemption, si la perte de quelques prérogatives extérieures de l'église, comme de n'avoir plus l'assistance de 18 chapelains ni de vicaires portés dans les bulles d'exemption, a servi de prétexte à Monsieur de Toul pour prétendre que cette église étant déchu d'une partie de son ancien lustre, devait retourner sous sa juridiction, que ne prétendrait-il pas si cette même église était réduite dans l'état d'une simple chapelle où le sanctuaire, les ministres et le peuple se trouveraient mêlés et confondus ?

Que si ce retranchement subsistait, l'église perdrait sa consécration par la ruine de son sanctuaire, par celle de la plus belle et la plus considérable partie de son chœur, par celle de son maître-autel et enfin par celle de six autres qui sont tous consacrés; le chapitre, ainsi dépouillé d'église et d'autels, se trouverait dans la dure nécessité de recourir au pape ou à l'évêque.

Ces six autels ainsi ruinés ne pourraient être rétablis en même nombre, ainsi la piété des fondateurs serait sans exécution; ils sont tous fondés, partie par des souverains ducs, partie par MM. de Lenoncourt, de Lignéville, de Thelod, de Theilliers et d'autres maisons illustres.

2^o L'église de Saint-Georges a été reconnue dans les bulles d'exemption pour être le tombeau des princes et de la principale noblesse; le

duc Raoul y avait élu sa sépulture ; les ducs Jean, Charles, Nicolas et Henri y sont inhumés avec les princesses leurs épouses ; les ayeux de MM. de Lenoncourt, de Lignéville, de Ludres, d'Haussonville avec plusieurs autres familles distinguées, y sont enterrés.

Les chanoines de Saint-Georges étant les dépositaires et les gardiens des cendres de ces souverains, leurs bienfaiteurs, pourraient-ils, sans ingratitude et sans s'exposer à un reproche éternel, consentir à ce que ces cendres précieuses fussent troublées ni encore moins transportées hors de leur église ? Ces tombeaux, de même que celui du duc de Bourgogne, non seulement font le lustre et la splendeur de leur église, mais encore la gloire et l'honneur de la nation. Ces monuments glorieux font également la gloire de la patrie et l'admiration des étrangers ; les ruiner, c'est ôter à l'Etat ses titres les plus authentiques et les plus dignes de vénération.

Enfin, si le démembrement est exécuté, l'église de Saint-Georges, qui est sans contredit le premier monument de la piété des souverains, va tomber dans le mépris et dans l'anéantissement ; elle sera sans marques d'honneur et d'illustration ; on n'osera plus la dénommer insigne église collégiale ; ce ne sera plus autre chose qu'une triste chapelle difforme et désagréable ; elle perdra nécessairement la prérogative qu'elle a d'assembler le clergé, par l'impossibilité de le contenir ; la procession des Rois, si générale et si magnifique, ne pourra plus être célébrée, suivant sa fondation, dans une simple chapelle ; l'assemblée des jours des Rogations, que le chapitre est en droit et en possession de faire dans son église, ne pourra plus se faire ; les marchands et juges-consuls, non plus que les autres corps qui composent ce que l'on nomme le Cloître de Saint-Georges, qui y ont des chapelles fondées, et dont l'établissement fait partie de la fondation de l'église, ne pourront plus y faire leurs services ; le chapitre sera obligé de renoncer à toutes les solennités qui attirent le concours considérable de peuple dans son église ; la maison du Seigneur sera dépourvue de son culte ; que deviendront les fonts baptismaux, qui ont été destinés de tout temps pour les princes de la maison de Lorraine ?

Si le retranchement s'exécute, il sera impossible de placer les orgues qui sont d'un volume très-grand ; le chœur ne peut cependant s'en passer ; elles le soutiennent dans la longueur des offices.

Le chapitre a fait construire une sacristie tout à neuf, qui est une des plus belles de la ville, et qui lui coûte une somme très-considérable ; il est nécessaire d'en remplacer une de pareille étendue pour contenir une grande quantité d'ornements et tous les ministres qui conviennent dans les jours de solennités.

Il faut fournir aux chanoines un lieu propre et sûr pour leurs archives, capable de contenir et de renfermer tous les titres et papiers de leur église, et un endroit assez spacieux pour tenir leur chapitre.

Les choses en cet état, et le chapitre, dans la dépendance immédiate où il est du Saint-Siège, et dans l'obligation indispensable où il se trouve d'exécuter ses fondations, ne pouvant et n'étant pas partie capable pour y consentir, il prend la liberté d'en faire ses très-humbles remontrances à S. M. A. R. (*).

(46) La Chronique de Lorraine dit, en parlant de cette princesse : « De la mort de la Dame fut grande pitié... tout l'honneur de l'Eglise qu'on peut faire, on luy fit ; à Saint George de Nancy fut enterrée. »

(47) Ces trois inscriptions sont données par Lionnois.

(48) « C'est, dit Lionnois, le duc René II qui fit faire ce tombeau à ces deux princes, lorsqu'après sa victoire sur le duc de Bourgogne, il se vit affermi sur le trône de ses ancêtres. Ce monument fut un effet de sa reconnaissance envers Dieu qui le rappelait à son patrimoine légitime par la mort du duc Nicolas, dernier prince de la maison d'Anjou, qui, décédé sans postérité, lui rendait le duché de Lorraine qu'il tenait en ligne masculine du duc Jean, son aïeul, et celui de Bar du côté de sa mère. C'est pourquoi ayant fait ôter les simples tombes qui couvraient les cendres de ces princes, il leur fit ériger ce mausolée, sur lequel il fit placer la statue du duc Jean de Lorraine à la droite de celle du duc Nicolas d'Anjou. »

Le tombeau de ces deux princes est gravé dans les planches de l'*Histoire de Lorraine* de D. Calmet ; ils y sont représentés revêtus de leur armure complète, ayant au-dessus de leur tête un dais sculpté et deux lions couchés à leurs pieds. Le tombeau présente huit arcatures aveugles, renfermant chacune un écusson muet.

(49) Le reste, dit Lionnois, ne pouvait se lire, à cause du mur qui couvrait le commencement ou la fin de cette inscription, et qui aurait développé l'énigme des mots ci-dessus.

(50) La chapelle de Prime s'appelait aussi, comme je le dirai plus loin, la chapelle des Chantres, aussi la Chronique de Lorraine dit-elle : « A Saint George il est ensevely en la Chappelle où tous les jours les Chantres deschentent. »

(*) Registres capitulaires de Saint-Georges.

(51) Cette version diffère légèrement de celle de Lionnois, mais confirme néanmoins la particularité signalée par cet historien.

(52) Je donne plus loin, avec la description du mausolée du duc de Bourgogne, ces deux inscriptions et le chronogramme qui les accompagnait.

(53) Registres capitulaires de Saint-Georges.

(54) Le procès-verbal de cette cérémonie se trouve dans l'*Histoire de Nancy*, de l'abbé Lionnois ; l'original est aux Archives du département.

(55) Lionnois s'exprime ainsi, au sujet des monuments qui décoraient Saint-Georges, et principalement de celui du duc de Bourgogne : « Tout cela a été enlevé et détruit depuis la réunion du chapitre de Saint-Georges à la Primatiale, où ces monuments si honorables à la nation auraient pu être placés dans cette nouvelle église, pour perpétuer dans le cœur des descendants l'amour et la fidélité envers les souverains, qui font le caractère distinctif des Lorrains. »

(56) *Histoire de Nancy*, par l'abbé Lionnois.

(57) Notice historique des monuments funèbres des anciens ducs de Lorraine et particulièrement de ceux dont les cendres éparses dans les différentes églises de la Province, n'ont pas encore été réunies à celles qui se conservent au caveau ducal de leur anguste maison, chez les Pères Cordeliers de Nancy. Lu à l'Académie de Nancy, en mai 1791, par M. Mory d'Elvange. (Manuscrit de la bibliothèque publique de Nancy.)

(58) Voici ces deux inscriptions, telles que les rapporte Lionnois :

EPITAPHE DU DUC HENRI.

HENRICUS II Dei gratiâ Lotharingæ Dux, Marchitius, Dux Calabriae, Barri, Gueldriæ, etc. Cujus pietas, prudentia in rebus pace belloque gestis, fortitudo, clementia, bonitas, beneficentia, felicitas et reliquæ perfecto Principi virtutes, magnam gloriam apud omnes promeruerunt, mortuus heu ! ultimo die mensis julii horâ post mediam noctem secundâ, Anno Domini 1621, hoc sarcophago clauditur, cum vixisset annos 60, menses 8, dies 22, et regnasset annos 16, menses 2, dies 23.

MARGARITA GONZAGA. *Mantuana Ducissa Montis-Ferrati, Henrici II Lotharingie Ducis, Calabriae, Barri, Gueldriae, etc. Conjux, pietatis flos suavissimus, prudentie decus rarissimum, castitatis speculum purissimum, bonitatis exemplum eximium, ac virtutis margarita felicissima digna vitâ perenni, mortalitatis heu ! particeps mortuu, donec gloriosissimæ resurrectionis diem aspiket, hoc sarcophago interim clauditur. Vixit annos 40 ; in Domino sanctè obdormivit maximo cum omnium luctu 6 febr. Anno Christi 1632.*

Lionnois prétend que le duc Henri fit construire lui-même le caveau dans lequel il fut inhumé ; je ne sais sur quelles preuves le savant auteur de l'*Histoire de Nancy* appuie cette assertion, du reste peu importante ; ce qui est vrai, c'est que ce caveau fut fait en 1624, l'année même de la mort du duc, et probablement après. Voici, à ce sujet, quelques détails empruntés aux comptes de la Cellerie de Nancy pour cette année :

« A M^e Jean la Hiere, architecte, demeurant en la Ville Neuve de Nancy, la somme d'huit centz vingt huit frans un gros pour les peines et salaires tant de luy que de plusieurs ouvriers qui ont travaillé jour et nuict à faire le caveau où est inhumé le corps de feu S. A. (que Dieu absolve) au devant de la chappelle de Notre Dame en l'esglise de Saint George à Nancy, et pour les briqueques, marches de taille, chaux et sable qu'il y a fourny, le tout du commandement de monsieur le Grand Maistre.

« A George, fossoyeur de l'église de Saint George à Nancy, la somme de quarante frans pour avoir, à l'assistance de quatre hommes, enterré les entrailles de feu S. A. dans le caveau basti à cest effect en ladicte esglise, et pour avoir relevé et renterré plusieurs ossementz des corps cy devant enterrés allendroict dudit caveau, levé et reposé diverses tombes.

« Payé à M^e Jacques Lallemand, menuisier de l'hostel, la somme de quatre centz trente sept frans pour... avoir desposé et reposé la cloison qu'est allentour de l'autel Notre Dame en l'esglise Saint George à Nancy, pour faire le caveau où le corps de feu S. A. (d'heureuse mesmoire) est inhumé.....

« A Claude Aubertin, charpentier de l'hostel, la somme de cinquante frans huit gros pour ouvrages et fournitures de son mestier qu'en l'an present il a faict au caveau de feu S. A. »

(59) Histoire du chapitre de Saint-Georges et de ses prévôts.

(60) *Ibid.*

(61) L'obit de Nicolas de Ludres, comte d'Afrique, celui sans doute dont il est ici parlé, et des autres bienfaiteurs de l'église, se célébrait dans le mois de mars.

(62) Chronique de Lorraine.

(63) Chronique de Lorraine. Voir aussi Philippe de Comines, Olivier de la Marche, etc.

(64) *Quem mox spelunca recepit.*
Indignata.....

(65) « Après, dit Champier, que le duc de Bourgogne fut congneu, le bon duc Regne le fist porter à Nancy en moult grant triumphe, et fut convoyé solennellement, où il le fist ensepvelir ainsi que a ung tel princee appartenoit y emploiant du sien bien largement. Et sus lui fist faire ung moult beau tombeau ou ledit due Charles est eslevé avec toutes ses armes bien richement. Et fut enterré dedans l'église de monseigneur Saint George, pareillement fut ensepvely le seigneur de Bievre, qui fut tué le plus prouchain de la personne du Duc.... »

(66) Lionnois dit, en parlant de cette chapelle de Saint-Sébastien, qu'elle était devenue celle de Saint-Michel pour les marchands, et M. de Villeneuve ajoute : « On voyait aussi, dans la même chapelle, une » tapisserie sur laquelle était une sorte de médaille où était figurée » une tour, et à côté un bras issant d'une nue, qui tient ung chapelet » lequel tombe entre deux mains, lesquelles sortent de ladite tour, » avec cette légende : *Or devinez ! or devinez !* » C'est une tradition de la prison du duc Ferry III, dit le Chauve. »

J'ignore où le savant abbé Lionnois a puisé son indication ; ce qui est certain, c'est que la chapelle Saint-Sébastien était encore, en 1510, celle des Arbalétriers, dont ce saint était le patron. On lit, en effet, dans une requête adressée, à cette époque, au chapitre de Saint-Georges, par les maître et arbalétriers jurés de Nancy : « Nous... faisons savoir... que comme feu le duc Jehan... eust... assigné... à noz predecesseurs.... ung autel situé, assis, fondé et consacré en ladite eglise en la chappelle des orgues, à la senestre partu du chœur, à l'onneur de Dieu et soubz l'invocation du nom du glorieux martyr mon

sieur saint Sebastien , pour à icelluy autel instituer, eriger, ordonner et establir à perpetuité par lesdits maistre et arbellestriez jurez une confrairie on nom dudit benois saint Sebastien... »

Quant à la tapisserie dont parle M. de Villeneuve, voici tout ce que j'ai pu découvrir : Le P. Benoît Picart , dans son *Origine de la très-illustre maison de Lorraine* , dit : « J'ai vu à Nancy, chez M^{me} la présidente Mengin , un tableau du duc Federic (Ferry III), avec une médaille sur laquelle on voit au bas uneⁿ tour, et à côté un bras issant d'une nue, qui tient un chapelet, lequel tombe entre deux mains , lesquelles sortent de ladite tour, avec la légende : *Or devinés , or devinés*. Outre ce tableau , il s'est trouvé un morceau de tapisserie dans l'église de Saint George de Nancy, où paroît cette médaille. Ces deux pièces ont été faites sous le duc Antoine. »

La médaille dont il est ici question est gravée dans D. Calmet, planche 5, figure XIV; mais rien n'indique que le morceau de tapisserie ait jamais été placé dans la chapelle Saint-Sébastien.

(67) *Notice sur les tombeaux de Charles-le-Téméraire à Nancy et à Bruges*, par M. le marquis de Villeneuve-Trans, insérée dans les *Mémoires de la Société des Sciences , Lettres et Arts de Nancy*, année 1859. Il est à regretter que M. de Villeneuve n'ait pas indiqué où il a puisé cette description.

(68) Georges Aulbery l'appelle une *arcade*. « A gauche du chœur, dit-il, sur un tombeau eslevé sous une petite arcade qui est prinse dans la muraille, se voient les armes et la statue couchée de Charles , deraier duc de Bourgogne , somptueux et magnifique autant que le temps et la qualité d'un tel prince pouvoit porter, avec un tres elegant épitaphe latin... si elegant et si grave qu'il m'a prins envie de le coucher ici pour reerer quelques lecteurs. » (*Histoire de la vie de S. Sigisbert, Roy de Metz et d'Austrasie, comprenant plusieurs singularitez du Duché , et la ville de Nancy, Capitale de Lorraine*, par Georges Avlbery , Secrétaire à son Alteſse. Nancy.... 1617.)

(69) Archives du département de la Meurthe.

(70) Trente-quatrième année de George des Moynes , receveur du passage de Nancy.... 1511-1512. (Archives du département de la Meurthe.)

(71) Ces lames ou *tableaux*, selon l'expression du temps, ne furent

posées que plusieurs années après l'achèvement du monument ; c'est , du moins, ce qui semble résulter de la note suivante des comptes de George des Moynes, pour 1512-1515 : « Payé par le Celierier à Claude » le serrurier, pour deux crampons pour pendre le tableau de la sepulture du feu duc de Bourgogne, ij gros. »

(72) *Histoire de la guerre de Lorraine et du siège de Nancy*, par Huguenin jeune.

L'auteur de la Vie ms. du duc René, rapporte l'épithaphe suivante, qui se trouve dans D. Calmet :

*Te pacis pignit, te tulit atque quietis,
Carole, sicque jaces, jamque quiesce tibi.*

(73) Il existait encore, à Saint-Georges, un autre monument de la victoire de René : c'était une plaque de bronze que ce prince avait fait appliquer au piller de la droite du sanctuaire, et sur laquelle il était représenté, en bas-relief, à genoux, la face tournée vers le grand autel ; au haut de la plaque était grave le mot RENATI, et au bas ces deux vers :

*Ereptam patriam Dux ensifer ense recepit,
Qui divina fovens juris amator erat.*

Et au-dessous, en gros caractères : VIATOR. (*Histoire de Nancy par Lionnois.*)

(74) M. de Villeneuve.

(75) On lit, à ce sujet, dans un registre intitulé : *Registre noir de St. Georges* : « Le xxij^e de septembre mil^{ve} et cinquante, les comys de Charles cinqüieme empereur de ce nom, sont venus pour prendre les os du feu Charles, duc de Bourguogne comme il est amplement contenu au livre des actes. On delivra pour la fabrique de St. George cens piesses d'or qu'ils appellent demy real, la piessse vaillant xxij de ceste monnoie, les quelz sont esté mys en la bourse commune de ladiete esglise qui sert tant pour la fabrique que la chappelle. »

Et plus loin : « Le xxij^e de septembre mil^{ve} l, à la delivrance des os du duc de Bourguogne fut dicté une messe haulte de Requiem devant l'ouverture de la terre, où les comys de Bourguogne firent mettre quatre sierges sur l'autel et deux torches qui furent allumés durant la dicté messe. Et fut à l'offrende le herault de l'empereur en costé d'arme avec l'ordre, une berge en sa main de demye livre et ung demy Royal fisches del

« Et pour ladicte messe sont esté prins en la bourse commune dix francs huyet gros pour distribuer tant au prebtre qui a diet la messe, officiers et presents.... » (Le feuillet suivant est arraché du registre.)

(76) Les entrailles de ce prince ne furent pas emportées avec son corps ; elles restèrent à Saint-Georges jusqu'en 1743, époque où on les transféra dans le caveau de la Chapelle Ronde. Elles étaient dans une boîte attachée au mur du caveau, et sur laquelle on lisait : *Les entrailles du Duc Charles de Bourgogne, tué en 1476. (Inscriptions des cercueils des princes et princesses de la maison de Lorraine, déposés dans le caveau de la Chapelle Ronde de l'église des R. P. Cordeliers de Nancy, par Villemain, chanoine de la Primatiale. Ms. de la bibliothèque publique de Nancy. — Voir aussi Recherches historiques sur les sépultures des ducs de Lorraine, par M. du Feugrey. 1821. Ms. de la même bibliothèque.)*

(77) On déposait à Saint-Georges, comme on l'a fait depuis à Bonsecours, les drapeaux qu'on enlevait à l'ennemi. En 1467, pendant la guerre du maréchal de Bourgogne contre le duc de Lorraine, le bailli de Versigne, de la comté de Ferrette, étant venu à passer dans les bois de Helys, les Lorrains l'attaquèrent et le battirent ; celui qui portait la bannière y fut tué, et cette bannière envoyée à Nancy et placée à Saint-Georges ; elle représentait une licorne autour de laquelle était écrit : *A moi ne tient*. Ce trophée de victoire fut enlevé par les Bourguignons après la prise de Nancy en 1475, et emporté à Châtel.

À l'époque dont je viens de parler, d'autres insignes non moins glorieux pour la noblesse lorraine avaient été placés à Saint-Georges. « En 1470, dit la Chronique, la Chevalerie et Seigneurie du Pays de Lorraine firent alliance ensemble, considerant que leur Duc estoit hors du Pays. Eulx doubtant que les Bourguignons et d'autres ennemys Lorrains ne les viennent courir, ils se fortifierent et associerent tous ensembles, promectant de s'aider et deffendre les uns les autres. Chacun feit son escusson et ses armes dedans, pour tenir ferme et stable et en avoir congnoissance, les meirent au cœur de l'Eglise Saint George de Nancy, d'une part et d'autre, comme chacun les veit. » À quelle époque furent enlevés ces écussons, qui se voyaient encore à Saint-Georges en 1544 ? c'est ce que j'ignore.

(78) Pierre de Blarru.

**Translation du corps du duc de Bourgogne de Nancy à
Bruges.**

*Lettre de Christine de Danemarck et de Nicolas de Lorraine ,
comte de Vaudémont , au prévôt de Saint-Georges.*

A venerable nostre cher et bien amé Conseiller M^e Jehan Bilquier,
prevost en l'eglise St. George de Nancy.

De par la duchesse douairière et le Comte de Vaudemont, tuteurs.

Venerable cher et bien amé. Il a plu à la Roïne nous escrire que de la part de l'empereur seront de brief envoyez par deça les commissaires de sa Majesté pour recouvrer le corps de feu de bonne memoire le duc Charles de Bourgoigne nostre ayeul. A l'occasion de quoy Nous vous mandons et ordonnons bien à certes et expressement de faire provision de luminaire, assister à la conduite dudit corps jusques hors la ville si les commissaires ainsi le vueillent, et au demeurant faire tout ce qui est requis à vostre estat et à celluy du clergé le plus honnorablement qu'il vous sera possible, sans aucune faulte ou difficulté. Enquoy nous ferez service tresagreable. A tant venerable cher et bien amé Nostre Seigneur vous ayt en sa tressainte garde. De Bar ce xxvij^e jour d'aoust 1550.

CHRESTIENNE.

NICOLAS.

Venerable cher et bien amé. Si le bailly de la Conté pour empeschement de son eaige, indisposition ou autrement, ne pavoit vacquer ou entendre à ce que dessus et qu'il s'en excusast, les lettres que nous vous envoyons adressantes au Senneschal de Lorraine serviront et luy seront par vous présentées ad ce qu'il y assiste et prenne la charge avec le devoir tel qui luy est mandé par lesdictes lettres, vous recommandant en ce fait ce qui est de vostre estat.

Seconde lettre de Christine de Danemarck au prévôt de Saint-Georges.

A venerable nostre cher et bien amé le prevost de l'eglise St. George de Nancy.

De par la duchesse douairière, etc, en l'absence de monsieur de Vaudemont. Venerable, cher et bien amé. Nous avons veu la response que de la part de vostre chapitre nous avez faicte sur ce que vous avons mandé touchant la delivrance des os de feu de bonne memoire le duc Charles de Bourgoigne, nostre ayeul, et aux commis pour cest effect et envoyez depar l'empereur. Et pource que voulons selon l'accord qui a esté faict à sa Majesté qu'à l'arrivée desdits commis le tout soit

prest et en bon ordre tel qu'il est requis, Nous vous mandons de rechief par la presente, qu'ayez à leur delivrer lesdits os seulement et ce qui est de la tumbé, sans les bannieres, et que sur ce n'ayez à attendre aultre ordonnance de nous, qui ne se peut presentement despescher en forme patente, à cause de l'absence de monsieur de Vandemont, nostre frere. Si n'y faictes faulte ou difficulté, et vous nous ferez service tresagreable. Je prie le Createur qu'il vous donne, venerable, cher et bien amé, sa digne et saincte grace. De Bar le iij^e jour de septembre 1550.

CHRESTIENNE.

Lettre de Christine et de Nicolas au chapitre de Saint-Georges.

A venerables Noz chers et bien amez les prevost, chanoines et chapitre de l'eglise Saint George de Nancy.

De par la duchesse douairiere et le Conte de Vandemont, tuteurs etc.

Venerables, chers et bien amez. Pourcee que par lettres de la Roynie de Honguerie, nous sommes advertiz que les commissaires de l'empereur deputez de par sa Majesté à recepvoyr et emmener les os de feu de bonne memoire le duc Charles de Bourgoigne, notre ayeul, enterré en votre eglise de Saint George, sont sur le point d'arriver pardeça pour cest effect, et que desirons l'accord surce naguieres passé (*) estre entretenu selon sa forme et substance de poinet en poinet. Nous à ces causes vous mandons et expressement ordonnons qu'ayez à delivrer lesdits os à iceulx commissaires, les suyvre et conduire jusques hors de ceste ville avecq le clergé en pompe funebre et honorable, et que ce pendant en attendant leur arrivée, et avant icelle, vous teniez le tout prest et en ordre le mieulx qu'il vous sera possible, ad ce que tout y soit conduit comme il est requis, entant qu'il touche l'estat du clergé et au contentement de sadiete Majesté, qui nous sera chose grandement agreable, et vous en donnons charge expresse par la presente que voulons vous servir de descharge par tout où il appartiendra nonobstant

(*) Une clause du traité de Middlebourg, fait, en 1501, entre René II et l'archiduc d'Autriche, porte : « Et pour les choses dessus dites mettre en effet sans faintise ou fixion.... ledit Sieur Roy de Sicile a consenti que toutes et quantes fois que mondit Sieur l'Archiduc voudra gracieusement le requerir et prier de luy rendre le corps de feu Monsieur le Duc Charles de Bourgogne, que Dieu absolve, qui est en sa ville de Nancy, ainsi le faire en forme congrüe, et pour le sepulchurer avec ses Predecesseurs Dues de Bourgogne, ou en aultre lieu, tel qu'il plaira à mondit Sieur l'Archiduc. »

qu'elle ne soit en forme patente. Si n'y veuillez faire faulte. Atant nous prions le Createur vous donner, venerables chers et bien amez, sa digne et sainte grace. De Nancy, ce xij^e jour de septembre mil cinq cens cinquante.

CHRESTIENNE.

NICOLAS.

Acte et recepissé passé par R. M. Martin Cuppeur, suffragan de Cambray, du corps du duc de Bourgoigne.

Nous reverent pere en Dieu Martin Cuppeur, docteur en sainte theologie, Esveque de Caledoine, abbé de Crespin et suffragan de Cambray, et messire Christofle de Schambourg, seigneur dudit lieu et de pris conseiller et justicier des nobles de Lucembourg, commis et deputez par la majesté Royale Marie Royenne douairiere de Honguerie, Boesmes, Regente et gouvernante de la majesté impérialle en ses pays bas, et par l'ordonnance d'icelle, confessons avoir receu de messire Pierre du Chastellet, seigneur dudit lieu et Gerbeviller, Seneschal de Lorraine, et Guerard de Paslioff, seigneur de Thelot, chevalier, Bailly de la Conté de Vauldemont, et venerable et scientiffique personne M^{re} Jehan Billecquel, docteur en sainte theologie, prevost des chanoynes dudit Saint George de Nancy, conseiller de trespuissant et tresillustre prince Charles, duc de Lorraine, de Bar etc., les ossementz tirez hors d'une fosse tout pres du monument de trespuissante, tresillustre et tresrecommandée memoire de feu Charles, duc de Bourgongnes, etc., lesquelz susdits sieurs comme commis de la part des excellences de madame et monseigneur de Vauldemont, tuteurs, etc., ont dit et affirmé estre les ossementz dudit feu Charles, duc de Bourgongnes, et n'en sçavent nulz aultres. Et en avons deschargé et deschargeons par cestes les susdits commis, et nous tenons pour contantz d'icelle delivrance. En tesmoing de quoy nous avons signez ces presentes de nos seings manuelz, en ce lieu de Naucy, le vingtleuziesme de septembre mil cinq cens cinquante.

MARTINUS CUPERS.

CHRISTOFLE DE SCHAULMBORG.

Memoire de la delivrance des ossemens du duc de Bourgoigne.

Le xxij^e de septembre mil v^e et cincquante, les commys de la majesté imperial Charles cincquieme et de la Royne de Hongrie, sa sœur, suyvnt les accors des feu ducs de Lorraine, asseavoir lo feu Roy de Secille René qui obtient la victoire contre le feu duc de Bourguongne Charles, et du duc Anthoine, filz dudit René, sont venus pour avoir la delivrence des ossemens dudit Charles duc de Bourguongne lequel

estoit inuinié à Sainet George aupres du tombeau qui est demeuré en son entier, et par l'ordonnance des excellenses Crestienne de Danne-mareq, duchesse douairisre de Lorraine et Nicolas de Lorraine mon-seigneur de Waudemont, tuteurs et administrateurs des corps et biens de Charles, duc de Lorraine, leurs filz et nepveu, lesquels os sont esté delivrés ausdits commis par ceulx de Sainet George en la présence de messires le chenechal de Lorraine Piere du Chastelet, le Bailly de la Conté de Vauldemont Guerrat de Poffenauven et maistre Jehan Billiequet, docteur en theologie et prevost dudit Sainet George..... troys commis speciallement par lesdictes excellenses pour faire ladiete delivrance ausdits commys en ont donné descharge signée de leurs mains.... (*)

Cérémonies de la délivrance des ossemens de Charles duc de Bourgogne.

Le vingt-deuxième septembre 1550, les Commissaires de l'Empereur Charles-Quint et de la Reine de Hongrie, sa sœur, se présentèrent à l'église de Saint George pour répéter les os du Duc Charles de Bourgogne, suivant les accords faits avec René et Anthoine, ducs de Lorraine, et suivant l'ordonnance de la Reine Chrestienne de Danemarc douairiere de Lorraine, et de Nicolas de Vaudémont, Tuteurs et Administrateurs du Duché pendant la minorité du Duc Charles; ils leur furent delivrez en presence de Messieurs du Chastelet, Senéchal de Lorraine, et Passenoffe, Bailly de Vaudemont, et Jehan Billequé Prevost de Saint George; il fut dit une Messe de *Requiem* avant l'ouverture du caveau; les Sieurs Commissaires firent mettre quatre cierges sur l'Antel avec deux torches qui furent allumées durant la Messe; le Hieraut de l'Empereur, en cotte d'armes, alla à l'offrande ayant en main un cierge d'une demie livre, et un demy réal fiché dedans; les Commissaires donnerent cent demy reaux d'or à l'Eglise, chacun valant trente-deux francs, et fut pris dix francs en la bourse pour les pauvres (**).

(*) Titres du chapitre Saint-Georges et de la Primatiale de Nancy, 54^e liasse (Archives du département). Toutes ces pièces, à l'exception de la dernière, sont imprimées dans les Preuves de l'*Histoire de Lorraine*, de D. Calmet. J'ai cru néanmoins pouvoir en donner cette nouvelle copie, qui est tout-à-fait conforme aux originaux.

(**) D. Calmet, t. III, preuves.

(79) Ce plan fait partie de la collection lorraine de la bibliothèque publique de Nancy.

(80) Le chapitre relatif à la description architecturale de Saint-Georges, a été rédigé par M. Aug. Digot.

(81) Avant de prêter, à Saint-Georges, le serment prescrit par le fondateur de la Collégiale, les ducs de Lorraine prêtaient d'abord serment, à la porte de la ville, entre les mains du bailli de Nancy, de conserver les privilèges de la noblesse, des gens d'église, des bourgeois et du commun peuple du duché de Lorraine. Lorsque le cortège était arrivé devant Saint-Georges, le bailli jurait, au nom des trois ordres de l'Etat, d'être fidèle sujet du prince et de le défendre envers et contre tous. Pendant cette cérémonie, le duc était assis « en un fauteuil de velours cramoisi, à cet effet dressé sur un tapis de point, guerdonné de frangements et point d'or, appuyé des coudes sur un petit autel qu'estoit en avant de luy et couvert d'un brocart ès armes et pendants de la duché... » Ensuite, le duc ayant sa main droite dans la gauche du bailli, s'approchait de l'autel qui était dressé en avant de l'escalier du chœur, sur lequel était le livre des Evangiles, et là, le prince et le bailli, sur l'interpellation du prévôt de Saint-Georges, renouvelaient à haute voix leur serment.

On trouve, aux Archives du département, soit dans le *Liber Omnium*, soit dans un registre intitulé *Etats généraux*, les procès-verbaux des serments prêtés par les ducs Nicolas, Antoine, François et Charles III. Quant à ceux des baillis, je n'en ai découvert aucun procès-verbal manuscrit. Mory d'Elvange rapporte le serment prêté, en 1471, par Jacques de Haraucourt, bailli de Nancy, dans une brochure ayant pour titre : *Fragments historiques sur les Etats-généraux en Lorraine*, etc. (Voir aussi le sixième numéro des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine*, par M. Noël, où sont imprimés les serments du duc Nicolas et de Jacques de Haraucourt.)

(82) Charles III racheta son cheval d'Espagne pour cent écus d'or sol à quatre francs pièce ; Henri II racheta le sien pour cent écus sol à cinq francs pièce, et Léopold pour 500 livres.

(85) On a reproché aux chanoines de Saint-Georges de s'être laissés guider, dans cette circonstance, par un sentiment de sordide avarice, et de n'avoir consenti à recevoir le serment du duc de Bourgogne, que pour pouvoir réclamer le cheval sur lequel ce prince avait fait son entrée solennelle. Cette accusation n'est pas sans fondement, sans

doute ; mais il faut se demander ce qu'eût produit la résistance du chapitre aux volontés impérieuses d'un vainqueur tout puissant , et si un refus de leur part n'eût pas entraîné des conséquences terribles pour la ville dont Charles-le-Téméraire venait de s'emparer.

(84) Après avoir décrit l'ordre dans lequel le duc François fit son entrée à Nancy, Edmond du Boulay ajoute : « ... Et arrivant audiet Sainct George fut receu honorablement de monsieur le Prevost des chanoines de ladicte Eglise nostre maistre Billequen docteur en theologie, qui apres luy avoir présenté à baiser la vraye croix, luy feit une tresbelle oraison, apres laquelle s'agenouilla devant le grand autel rendant graces à Dieu, puis lediet seigneur Prevost presenta les saintes Evangiles sur lesquelles il feit le solempnel serment acoustumé d'estre faict d'un souverain duc de Lorraine marchis. Puis à l'heure fut chanté par messieurs les venerables Chanoines et Chantres de sa chapelle *Te Deum laudamus*. » (*La vie et trepas des deux princes de paix*, etc.)

(85) Les Archives possèdent, soit dans les titres de Saint-Georges, soit au Trésor des Chartes, les procès-verbaux de prestation de serment des ducs Jean II, Nicolas, René II, Antoine, François I^{er}, Charles III, Henri II, Charles IV et Léopold ; ce dernier se trouve dans les registres capitulaires de Saint-Georges. (Voir aussi *Relation de ce qui s'est passé à l'entrée de Leurs Altessees Royales dans leur ville capitale de Nancy, le 10 novembre 1698*.)

A la fin de la pompe funèbre de Charles III, est une estampe où l'on voit, à la suite du clergé, les deux chapitres de la Primatiale et de Saint-Georges, avec cette inscription au-dessus : « Les doyen et chanoines de l'insigne eglise Primatiale de Nancy, représentés par ce nombre, marchans un à un, à dextre, et les prevost des chanoines et chanoines de l'insigne eglise Collegiatte de Saint George audit lieu, représentés par ce nombre, marchans un à un à senestre. » Après les chanoines marchent les quatre choristes ou batonniers et les deux chantres desdites églises, et après ceux-ci le doyen de la Primatiale marchant à la droite du prévôt de Saint Georges ; enfin le Primat ferme le convoi, avec cette inscription au-dessus : « Le Primat de Nancy aiant tant de part et d'autre que derriere soy quatres de ses Ministres, et portant une riche croix qu'il bailla à baiser à Son Altesse hors de la ville en une campagne non guerre loing de la porte neuve de Saint Nicolas, estant toutes les églises de Nancy allées jusques à là processionnellement au devant de Son Altesse, venant faire son entrée

par cette porte, auquel lieu aussy saditte Altesse descendit de cheval pour baiser icelle croix et se mit à genoux sur un drap de pied de ve-lour tanné, cannelé frangé d'argent et estendu sur terre. »

(86) Charles IV remplit deux fois cette formalité, la première en 1626, la seconde en 1665. « Le 6 septembre de cette année, dit le journal de M. Soleras, cité par Lionnois, environ les quatre heures après midi, Charles IV entra dans Nancy. Tous les corps ecclésiastiques et religieux et les deux Collégiales, Saint Georges et la Primatiale, allèrent au-devant de lui avec la croix et l'eau bénite, revêtus de leurs habits d'église, les bourgeois et les écoliers sous les armes, faisant haie dans la ville jusqu'à Saint Georges, les boîtes, les canons tirant, les trompettes sonnant, les bouchers étant les premiers à cheval, bien montés, tous ayant les écharpes jaunes; après, suivaient les marchands de même, puis la noblesse en assez grand nombre, et ensuite messieurs de l'ancienne chevalerie. Après quoi venait Son Altesse et tous les princes et leur suite.... Son Altesse mit pied à terre à Saint Georges, reçut l'eau bénite et baisa à deux genoux la vraie Croix à lui présentée par le sieur Barisien, présidant pour lors au chapitre. Il entra dans l'église, fit sa prière devant la Sainte Vierge dans sa chapelle, ensuite s'en alla mettre au chœur à sa place, préparée exprès avec le daïs, et là entendit le *Te Deum*; à la fin fut chanté *Exaudi*; après quoi on lui présenta sa distribution comme premier chanoine, et dit ensuite: « Il y a longtemps que je n'en ai point tant gagné. » (Voir aussi l'*Histoire de Lorraine* de D. Calmet, t. III, col. 615.)

(87) Voici les procès-verbaux des prestations de serment des ducs Antoine et Charles IV. Ces documents, qui m'ont semblé dignes d'intérêt, feront connaître ce cérémonial usité à deux époques fort éloignées l'une de l'autre.

Serment du duc Antoine.

Au nom de Dieu amen. Par la teneur de ce present publicque instrument appere à tous clerement que l'an de l'incarnation nostre Seigneur mil cinq cens et huit l'indiction douziesme le mardy treiziesme jour du mois de febvrier environ les quatre heures apres midy.... En presence de moy notaire publicque et des tesmoins cy apres denommez, on lien et plaice pres des buttes des Arhalestriers devant la porte de Nancy appelée la porte Sainet Nicolas, vint et arriva personnellement treshault et trespuissant prince et tresredoubté seigneur Mousaigneur

le duc Anthoine aîné filz de feu de glorieuse memoire René Roy de Jerusalem et de Sicile, etc., Duc de Lorraine et de Bar, etc..... estant lediet seigneur Duc Anthoine monté sur ung cheval grison bien et noblement accompagné de plusieurs seigneurs et gentilzhommes du pays et de sa maison, voulant lors faire son entrée en sa ville de Nancy comme Duc dudiet duché de Lorraine. Onquel lieu et plaice il rencontra Messieurs les venerables chanoines et personnes du College et Chapitre de l'église monsieur saint George dudiet Nancy, revestus en habitz et ornemens d'église, lesquelz avec grant nombre de seigneurs, abbez, prelatz et aultres gens d'église y assistans estoient illecques venus en procession audevant d'icelluy seigneur, ayans la croix precedant et portant revereniment le cuyssot Monseigneur saint George, pour le recueillir et recevoir à son entrée dudiet Nancy. Et lediet seigneur approchant la procession et les saintes reliques, descendit de son cheval, s'inclina et vint devotement baisier la croix et lesdictes saintes reliques que luy furent présentées par reverand pere en Dieu messire Christoffe esvesque de Christopolis, suffragant de Toul et chanoine d'icelle eglise Saint George. Et incontinant remonta lediet seigneur Duc sur son cheval, marchant avec toute la compagnie dessusdicté jusques à ladicte porte Saint Nicolas, à laquelle luy arrivé, de rechief se mit à pied, et delivra son dit cheval ausdits venerables chapitre de Saint George, comme acquis à ladicte eglise, sur lequel cheval monstra venerable personne messire Mengin Dandernay, chanoine en ladicte eglise, habitué en ses ornemens d'église et l'amena publiquement véant tout le peuple illecques assemblé. Et apres que lediet seigneur Duc eust fait son serment accoustumé de faire à ladicte porte, la procession se mit en ordre avec la croix et les saintes reliques, icelluy seigneur Duc suivant apres tout à pied accompagné des seigneurs, prelatz et nobles en grant nombre. Et l'église commença à chanter joieusement *Veni Creator spiritus*, en continuant ceste hymne jusques adce qu'ilz viendrent en ladicte eglise Saint George dedans laquelle ilz entrerent, et lediet seigneur Duc venu devant le grant autel, se mit à deux genoux, faisant sa salutation au precieux corps de nostre seigneur Jesuscrist, contenu en l'ostie sacrée posée sur lediet autel avec le saint canon et plusieurs dignes reliques et saintuaires dont lediet autel estoit chargé. Aupres duquel autel estoit reverand pere en Dieu monseigneur Hugues des Hazars, esvesque et conte de Toul et prevost de ladicte eglise Saint George, resvestu comme il appartenoit, attendant l'arrivée dudiet seigneur Duc pour garder les solemnitez et ceremonies requises en tel cas. Et apres les suffrages et oraisons accoustumées à la reception des princes, dictes par lediet seigneur suffragant, icelluy seigneur esvesque

de Toul , prevost de ladiete eglise , adressant ses parolles audiet seigneur Duc, dist et proposa publiquement et à haulte voix que selon la fondation d'icelle eglise Sainet George messeigneurs les ducz de Lorraine à leur premiere venue et entrée audiet Nancy sont tenus de jurer et faire serment solemnel sur le precieux corps de nostre Seigneur Jesuscrist et saint sacrement de l'autel, par le saint canon , les saintes Evangiles, par les saintes reliques qui là estoient et par leur part de paradis, qu'ilz tiendront et garderont bonnement et loyalement toute leur vie durant, et feront tenir et garder par leurs officiers et subgects les franchises, libertez et privileges de ladiete eglise Sainet George, et toutes les personnes d'icelle presentes et advenir, selon ladiete fondation, demandant pour ce lediet seigneur evesque et prevost audiet seigneur Duc si c'estoit son plaisir d'ainsy le faire et jurer. A quoy lediet seigneur Duc respondit : « Ouy tresvoluntiers. » Et de fait ainsy le promit et jura solemnellement et publiquement devant tous les assistants. Et incontinent lediet serment fait, en ensuyvant les poins d'icelle fondation de l'eglise, lediet seigneur evesque et prevost en toute reverence deue et requise, reprint d'icelluy seigneur Duc Anthoine de main et de bouche tout le temporel de ladiete eglise Sainet George, promettant d'en faire les devoirs y appartenans, à quoy lediet seigneur Duc le receut benignement avec le baisier de paix ainsy qu'il est acoustumé, et ce fait chacun se departit. De et sur toutes lesquelles choses dessus dictes et d'une chascune d'icelles, lediet reverand pere prevost et lesdicts venerables chanoines et chapitre en ont requis et demandé par moy Notaire publique subscript à eulx et à leurdiete eglise estre fait et donné instrument publique ung ou plusieurs. Toutes lesquelles choses et une chascune d'icelles furent faictes soubz les an, indiction, jour, mois, pontificat, heure et lieux devant dicts. Presens adce reverans peres et seigneurs abbez et prelatz messire Baltasar du Chastellet, abbé de Sainet Vincent, Messire Guerard de Gombervault, abbé de Moyenmoustier, messire Thierriion d'Anthelu, abbé de Senonne, Messire Didier Anthoine, abbé de Luneville, Messire Charles de Fresnel, abbé de Chaumoisy.... haulx et puissans seigneurs Henry, conte de Saulme, seigneur de Viviers, bailly d'Allemengne, René, conte de Deuxpont, seigneur de Bische, Hesse, conte de Linanges, seigneur d'Aspremont, Philippe et Jean, contes saulvaiges de Dhune et de Kerberg, ringraffes à la Pierre freres, Henry, conte de Thierstien, seigneur de Peffeffligen et Hamman, seigneur de la Haulte Pierre et de Falkensten, Claude, conte d'Arberg, seigneur de Valengin et de Bousramont, Thierry de Lenoncourt, bailly de Vitry, Charles de Haraucourt, chevalier, bailly d'Espinal, Jehan et Wyry, seigneurs de Cre-

henges et de Puttanges freres, Gaspar de Haulsonville, Simon et Jehan, tous trois freres, François et Ferry de Savigny, seigneurs de Dombasle en partie, Evrard de Haraucourt, baillly de Nancy, Gerard d'Avillers, baillly de Sainet Mihel, Messire Geuffroy de Bassompierre, chevalier, seigneur dudit lieu, Messire Errart du Chastellet, chevalier, Warin de Guermenges, seigneur de Bioncourt, Olry Wyssse de Gerbervillers, seigneur dudit lieu, Guerrard de la Rappe, baillly du conté de Waudemont, messire Jehan de Baulde, seigneur de Taisy, Loys de Stainville, seigneur dudit lieu, seneschal de Barrois, Anthoine de Stainville, son frere, Nicolas de Wabcourt, Hardy Tillon, grant maistre d'ostel, et plusieurs aultres seigneurs gentilshommes des pays dudiet seigneur Duc en grant nombre et grand multitude de populaire estaus illecques assemblez à ladiete entrée.... (*)

Serment de Charles IV.

Au nom de Dieu, amen. Scachent tous que l'an de grace nostre

(*) Renée de Bourbon, femme du duc Antoine, eut aussi, à son entrée dans la capitale de la Lorraine, une réception toute princière.

« Nancey, dit la Chronique, toute l'Eglise premier, portant le cuis-
 » seau Monsieur Sainet Georges, allirent au devant hors des portes
 » Sainet Nicolas. Tous les petits eleres, tous en serplis blancs, à chacun
 » une verge en la main, au bout ung escusson les armes de Lorraine ;
 » après toute la Seigneurie, (*l'ancienne Chevalerie*), les enfans de
 » Nancey, en nombre de six cens, les ungs vestus de blanc, grands
 » plumaiges sur leur teste ; les aultres vestus de noir, et tous pourtant
 » armes, les ungs espées nues, les aultres pieques, les aultres halles-
 » bardes, avec six ou sept gros tabourins, tous allirent au devant jus-
 » ques près dudit Laixou, excepté ceulx de l'Eglise, en quelle restoit
 » le souffragant, et sept ou huit abbés pourtans la crousse, avec tous
 » les Chanoyues, et aultres Prestres ; ceulx des boulevarts à grands
 » coups d'artillerie à puissance tiroient. Ladiete Dame venante près
 » de la porte, le souffragant meist hors le cuysal Monsieur Sainet
 » Georges, et le donna à baiser à Madame. Les chantres estoient auprès
 » de ladite porte sur ung eschaffau, vestus de deux couleurs, pers et
 » vertes, lesquels, en présence de toute la noblesse, dames et damoi-
 » selles, chantèrent :

Vive le duc et la duchesse
 Dame Renée de Bourbon,
 La souveraine princesse
 De Lorraine le pays bon ;
 Vive le duc et la duchesse,
 De Lorraine le pays bon,
 Dame Renée de Bourbon.

Seigneur mil six centz vingt six , indiction neufiesme, le premier jour du mois de mars , environ les trois ou quatre heures apres midy, l'an troiesme du Pontificat de nostre tressainet pere le Pape Urbain huictiesme. En presence de nous Jean Virion et Florentin Blanvarlety, notaires jurés de l'autorité apostolique, demeurantz à Nancy, sousignés. Serenissime Prince Monseigneur Charles quattriesme par la grace de Dieu Duc de Lorraine , etc., environ cent ou six vingtz pas hors et proche de la porte neufve ditte de Sainet Nicolas, estant ledit Seigneur Duc Charles quattriesme monté sur un cheval d'Espagne blanc, pompeusement et richement enharnaché , accompagné de quelques Princes de sa maison et de son sang, et suivy de plusieurs seigneurs et gentilzhommes ses vassaulx et autres, voulant pour lors et se presentant pour faire son entrée ducalle et solennelle en sa ville de Nancy metropolitaine de ses pays , comme vray et legitime Duc et seigneur souverain dudit duché de Lorraine par cession du vingt sixiesme Novembre dernier, passée par devant J. Vignolles, tabellion general, du droit acquis à mondit seigneur le Duc François, pere de Son Altesse, en la succession dudit Duché, auquel lieu et place tout le Clergé de Nancy luy alla au devant en l'ordre que s'ensuit.

Premierement marchoyent les Heremites, puis les peres Tiercelins, en apres les peres Capucins, puis les peres Minimes , et dela les peres Cordeliers avec leurs croix precedentes, puis apres quelques Jacobins, et les paroisses des deux villes de Nancy, chacune avec leur croix, puis la croix de Messieurs les Venerables de l'insigne Eeclise Collegiatte de Sainet George, precedée du vergier de leurditte Eeclise, revestu d'une robe violette doublée de camelot rouge, la toeqe de velour en teste et la masse d'argent sur son espaule. Apres laditte croix, nous Notaires jurés soubseritz suyvions chacun revestu d'une robe, d'un surpelis et bonet quarré, et moy Virion portant mon chaperon de Maistre aux artz sur mes espaules, ayantz tous deux papier et escriptoire en main, pour notter exactement toutes les particularités de cette entrée, puis apres suivoit venerable et discrette personne Messire Didier Jullet, chanoyne et escholastre de laditte eeclise, marchant en ce rang à cause d'office, comme il l'a dit, precedé de son homme de fer armé de cuirasse et espée, portant l'amus dudit sieur Escholastre sur son bras droiet, et quelques fois le baston d'argent, et ledit sieur Escholastre botté de bottes blanches avecq esperons dorés sous une sottane, surpelis et chappe riche, portant quelquefois son baston d'argent. Qui estoit suivy immediatement des enfans de chœur, puis des vicaires, et finalement de Messieurs les Chanoynes revestus des plus riches chappes de leur Eglise, et desquelz les trois derniers estoient

venerables Messire Mansuet Caillon, Aulmosnier, ayant au col un grand crespé rouge et blanc, portant en ses mains le benoïstier d'argent avec eau benite et le gueppillon, puis Messire Guillaume le Grain, Tresorier, revestu comme dessus, ayant à son col un crespé blanc, et portant la riche paix en ses mains. Suyvoit Messire Melchior de la Vallée, protonotaire apostolique, chantre, revestu comme dit est et ayant sur ses espauls une riche toilette incarnadine en broderie d'or et d'argent, portant reveremment en ses mains le livre d'argent des Sainctes Evangiles, sur lequel mondit seigneur le Duc devoit prester le serment, et estoit ledit Clergé suivy d'un grand nombre de peuple de toute qualité.

Et estans arrivés à l'église du Novitiat des Reverendz peres Jesuistes qui est proche de laditte porte neufve de Sainct Nicolas, furent assistés des reverendissime et venerables sieurs Primat, Doyen, Chanoynes et vicaires de l'insigne ecclesie collegiatte de nostre Dame ditte Primatiale de laditte ville Neufve de Nancy qui se vindrent illec trouver avec leurs croix et vergers revestus de roge avec leurs masses, et tous ensemblement sortirent hors de la ville au devant dudit seigneur Duc, lequel estant sorty de sa maison de Sorrupt, monté et accompagné comme dit est, approchant d'environ dix pas ledit Clergé, descendit de cheval et vint avec reverence se prosterner à deux genoux sur un tapis de velour rouge cramoisy appresté pour baiser la croix que portoit ledit sieur Primat habillé pontificalement la mitre en teste, à l'adoration de laquelle mesditz sieurs de Sainct George qui l'environnoyent commencerent à chanter en musique l'hymne *Veni Creator spiritus*. Et ledit seigneur Duc ayant baisé laditte croix et receu l'aspersion de l'eau beniste par ledit sieur Aulmosnier de l'ecclise Sainct George remonté à cheval, ayant aussy ledit sieur Escholastre fait quelque protestation audit sieur Primat, que nous Notaires ne sceumes bonnement entendre à cause du chant de musique et de la foule qui y estoit, qui nous a toutesfois esté dit estre une opposition formelle faite au nom de mesditz sieurs les reverend et venerables prevost et chanoynes de l'Ecclise Sainct George, contre les sieurs reverend et venerables Primat, doyen et chapitre de l'église Nostre Dame ditte Primatiale contre l'entreprise dudit sieur primat de s'estre avancé à porter la croix à Son Altesse, et paru en cete ceremonie revestu d'habis pontificaux, laquelle seule appartient à l'ecclise de Sainct George par disposition et possession du feu duc Raoul leur fondateur de glorieuse memoire, et observée de tous noz seigneurs ses serenissimes successeurs.

Le Clergé entra en mesme ordre que dit est dedans la ville, et estoit le seigneur Duc precedé immédiatement de hault et puissant sei-

gneur Affrican de Bassompierre, Marquis de Removille, etc., Grand Escuyer de Lorraine, portant l'épée ducale nuë, et arrivé entre les deux portes de Sainct Nicolas, se presenta reverent seigneur Philippe Emmanuel de Ligniville, grand Prevost de Remiremont et de Sainct George de Nancy, accompagné de plusieurs prelatz, seigneurs et gentilh-hommes vassaux de sadite Altesse, conduitz par hault et puissant seigneur Paul de Haraucourt, en qualité de Bailly de Nancy, pour faire la harangue de la part des trois Estatz de ses pays à Son Altesse et recevoir son serment en tel cas accoustumé, lequel serment il a presté, et incontinent apres a entré soubs un dez de sattin blanc orné de broderie d'or, porté de six bastons, qui luy fust présenté par la bourgeoisie dudit Nancy, et en cet ordre suyvnt ledit Clergé, il arriva directement et sans se detourner ou arrester ailleurs à laditte eglise de Sainct George, comme d'ancienneté richement ornée partout de riches tapisseries et sur le portal de peintures, tableaux et plusieurs beaux vers à sa louange, faictz et apposés par lesditz sieurs de Sainct George. Le Clergé estant entré dans laditte eglise excepté ledit sieur Escholastre, lequel au portal d'icelle assisté de nous Notaires Apostoliques attendit ledit seigneur Duc, qui estant arrivé, mit aussy tost la main à la bride du cheval d'Espagne sur lequel il estoit monté, et aussy tost que ledit seigneur Duc fust descendu, il monta dessus avecq ses ornementz, chappe et baston d'argent et l'emmena en sa maison comme acquis à laditte eglise, ledit seigneur Duc et toute sa noblesse le voyant, et en presence du peuple qui remplissoit les rues, à l'entrée de laquelle eglise reverendissime seigneur Philippe Emmanuel de Ligniville, prevost de laditte eglise, assisté de ses confreres, luy donna de l'eau beniste, puis le conduisit devant le grand autel où il s'agenouilla sur un oratoire couvert d'un grand drap d'or pour faire ses prieres devant le saint sacrement qui estoit sur ledit autel moult richement aorné et chargé de plusieurs saintes reliques, au milieu duquel ledit sieur Chantre avoit ouvert le saint Canon de la Messe avec le livre d'argent des saintes Evangiles qu'il portoit, sur lequel ainsy ouvert il posa le saint sacrement qu'il tira de son tabernacle, puis mondit sieur le Prevost qui estoit en une chaise à costé droict dudit grand autel, attendant que mondit seigneur le Duc aye faite son oraison, se leva et adressant ses parolles à Son Altesse, luy dit telles ou semblables parolles : « Monseigneur, la devotion singulière que Messeigneurs voz predecesseurs noz souverains Princes et seigneurs ont porté à l'eglise de ceans de laquelle ilz sont fondateurs, les a incité d'ordonner qu'enx et leurs successeurs Ducs de Lorraine faisantz leur entrée en leur ville de Nancy capitale de leur Duché de Lorraine, seroient tenus de venir

descendre directement en cette eglise, et y faire serment solennel sur le precieux corps de nostre Seigneur Jesus Christ contenu au saint sacrement de l'autel, sur le saint Canon de la Messe et par le saint Evangile, sur les reliques de saint George et sur leur part et portion de paradis, qu'ilz tiendront et garderont bonnement et loyalement toute leur vie et feront garder et tenir par leurs enfans, successeurs et leurs officiers presentz et à venir, les droitz, franchises, libertés, privileges, exemptions et immunités de cette eglise de Saint George et autres biens en deppendans, ensemble toutes les personnes d'icelle presentes et à venir, ce qui a donné tesmoignage perpetuel de leur foy et de l'humble obeissance qu'ilz ont porté à nostre mere Saincte Eglise, dont nostre Dieu les a fait prosperer en estime et reputation de Princes tres chretiens, demandant et interrogeant ledit sieur Prevost, Monseigneur, est-ce le plaisir de vostre Altesse serenissime de faire et prester le mesme serment? » Sur quoy saditte Altesse respondit que tresvoluntiers, dont ledit sieur Prevost le pria de vouloir s'approcher de l'autel, ce qu'il fist promptement, et se prosternant à deux genoulx tout au milieu dudit grand autel, la teste decouverte, il baisa reveremment sa main et la mit sur le ciboire dans lequel estoit le saint Sacrement à decouvert posé sur le saint Evangile et Canon de la Messe comme dit est. Et ledit sieur Prevost estant tout debout aupres de sa personne, ayant la main sur ledit saint Sacrement, profera haultement et intelligiblement les paroles que s'ensuivent : « Monseigneur, vous jurés et faittes solennel serment sur le precieux corps de nostre Seigneur Jesus Christ, contenu soub les especes sacrées comme vous voyés, en ce vaisseau que vous touchés, sur le saint Canon de la Messe et sur les saintes Evangiles qui sont sur cest autel, sur les reliques de saint George, sur la part et portion que vous prétendés en paradis, que vous tiendrés et gardérés bonnement et loyalement toute vostre vie, et ferés garder par voz enfans et par voz officiers presentz et à venir les droitz, franchises, libertés, privileges, exemptions et immunités de cette insigne eglise de Saint George et toutes les personnes d'icelle presentes et à venir et leurs biens en deppendantz. » A quoy ledit Due a répondu : « Tres voluntiers ainsy je le jure, » baisant sa main qu'il retira de dessus le saint Sacrement, lequel estant remis dans le Tabernacle, saditte Altesse se retira avec reverence et s'assit dans une chaise de drap d'or mise au costé droit du grand autel, où ledit sieur Prevost luy porta à baiser ledit saint Evangile. Apres ce, honoré seigneur Claude Baillivy, maistre aux requestes de l'hostel de saditte Altesse, adressant la parole audit sieur Prevost, luy fist une petite harangue par laquelle il le convioit de reprendre du temporel de

leurditte eglise de saditte Altesse. Ce qu'incontinent il fist et luy presta le serment de fidelité tant en son nom que des sieurs ses confreres, et reprint autant qu'il debvoit du temporel de laditte Eglise, promettant de bien administrer, n'en rien aliener mais recuperer l'aliené, luy faisant une profonde reverence, l'embrassant et luy donnant le baiser de paix en la jouë. Ce qu'ayant faict il luy fist une harangue (*), puis le convia de venir prendre possession du premier canonicat et du siege du premier et primitif chanoine de laditte Eglise, assevoir à l'entrée du chœur à costé gauche proche et au dessus du sieur Escholastre, laquelle place estoit richement ornée d'un dés de drap d'or frizé et d'un grand drap de pied ausy de drap d'or couvrantz les trois premiers sieges et pendant des tous costés avec les carreaux et coussins de mesme, où fust saditte Altesse conduite par ledit sieur Prevost, qui le priant de s'y asseoir luy dit ces parolles : « Prenés, Monseigneur, possession du siege d'ieu et appartenant à vostre Altesse Serenissime comme premier et primitif chanoine et fondateur de cette eglise et pour participer à tous les suffrages qui s'y font et recepvoir les distributions toutes les fois qu'il plaira à vostre Altesse d'y assister, » et en mesme temps luy donna une piece d'or armoyée des armes et chiffre de saditte Altesse, avec le jour, le mois et an de saditte entrée, et faicte expres à cest effect, et ce pour la premiere distribution. Ce qu'ayant faict, il commença et entonna le *Te Deum laudamus*, qui fust chanté solennellement à deux orgues et deux chœurs de musique, pendant lequel ledit sieur Prevost et Chantremontèrent en leurs sieges, comme ausy firent les sieurs Escholastre, Tresorier, Aulmosnier et leurs confreres. Et le *Te Deum* achevé et l'action de grace faicte par ledit sieur Prevost, saditte Altesse s'en alla avec toute la noblesse trouver Madame qui l'attendoit en l'oratoire de laditte Eglise et qui avoit veu et assisté à toutes les solemnités passées, de la se retira en son Chateau et chacun se despartit. Sur toutes lesquelles choses et chascune d'icelles, lesditz sieurs Prevost et Chanoines et Chapitre nous ont demandé l'act present pour leur servir ce que de raison. Que furent faittes et passées, les an, jour, mois, indiction et

(*) On trouve, au Trésor des Chartes de Lorraine (layette *Nancy IV*), le procès-verbal de la prestation de serment de Charles IV à son entrée à Nancy, précédé de la « Harangue du sieur de Ligniville, grand prevost de Remiremont et de Saint George de Nancy, faicte à l'Altesse Serenissime de Charles quatrieme, duc de Lorraine, Marchis, de la part des Estatz de son duché de Lorraine au jour de son entrée solennelle en sa ville capitale de Nancy, le premier jour de mars en l'an 1626. »

pontificat que dessus. Presentz et assistans partout Serenissime et Reverendissime Prince Monseigneur Nicolas François de Lorraine, Evêque et Comte de Toul, Prince du saint empire, frere germain de saditte Altesse; Henry de Lorraine, Marquis de Mouy; Charles de Lorraine, Abbé de Gorze; Erard du Chastellet, Marechal de Lorraine; Simon de Pouilly, baron d'Esne, Marechal de Barrois; Charles Emmanuel Comte de Tornielle, Marquis de Gerbeviller, grand maistre en l'hostel de son Altesse et chef de ses finances; Charles de Tornielle, comte de Brionne, grand Chambelau de Lorraine, lequel en cette qualité tenoit sa main du costé gauche appuyée sur la chaise de son Altesse et ledit sieur Comte de Tornielle, son pere, en qualité de grand maistre, du costé droit sur la mesme chaise; Gaspard de Ligniville, Comte du saint Empire et de Tumejus, premier gentilhomme de la chambre de Monseigneur le Duc François; Jean de Beauvau, senechal de Barrois; Antoine de Choisenl, seigneur d'Iche, capitaine des gardes de son Altesse, gouverneur de La Mothe et Bailly du Bassigny; Paul de Haraucourt, bailly de Nancy; François d'Igny, comte de Fontenoy; Christophe de Serocourt, gouverneur de Hombourg et Saint Avod; Henry de Ragecourt, baron de Bremoncourt, commissaire general des guerres et garnisons de Lorraine; Maximilian de Galean, gentilhomme de la chambre de feu son Altesse Henry second; Ferry de Ligniville, Comte de Tantonville, maistre de camp d'un regiment pour le service de son Altesse; Abraham du Haultoy, seigneur de Rissecourt; Philippe Emmanuel de Ligniville, baron dudit lieu; Jonatan du Haultoy, seigneur de Vadoncourt, et plusieurs autres seigneurs et gentilzhommes vassaulx de saditte Altesse. En foy et tesmoingnage de tout ce que dessus, Nous notaires jurés cy dessus denommés avons publié et signé le present Act de noz mains propres et apposé noz marques de Notariat accoustumés, de ce estans requis.

(88) Registres capitulaires de Saint-Georges.

(89) Il existe, dans les titres de Saint-Georges, plusieurs procès-verbaux de serments prêtés par des baillis et prévôts de Nancy; en voici l'indication: *Baillis*. Jacques de Haraucourt (1475); Jean Wisse (1477); Jean de Germiny (1495); Evrard de Haraucourt (1496); Olry Wisse, Sr de Gerbéviller (1511); Gerard de Haraucourt, Sr d'Ubexy (1550); Pierre du Chastellet, Sr de Denilly, Gerbéviller, etc. (1541); Guillaume de Savigny, Sr de Gyvry et Thuillières, Savigny, Sailly, etc. (1549); Jean de Savigny (1552); Adam Poilant, Sr de Varise, etc. (1564). — *Prévôts*. Thouvenins dit li Barbes (1571); noble homme

Arnoul de Montenoy (1473); Warri le Mercier (1471); Jean Friche-ment (1485).

(90) Par lettres patentes du 16 janvier 1501, René avait assigné au chapitre de Saint-Georges, en rente annuelle, 2 muids et 4 vaxels de sel sur ses salines de Salonne ou Rosières, « bon sel, leal, mesure et livraison de marchand », plus, pour la fourniture des deux torches qui devaient se porter à cette procession, 2 quartes de cire à prendre sur la recette de la gruerie de Lorraine.

(91) *Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine*, n° 3, par M. Noël.

(92) Registres capitulaires de Saint-Georges.

(93) En 1725, l'épée du duc de Bourgogne fut portée par M. de Beauvau et le casque par M. de Gerbéviller; la cuirasse avait été donnée aux Suisses, qui la déposèrent à l'arsenal de Bâle, où elle est encore. (*Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine*.)

(94) On trouve, dans le registre de l'année précédente, une somme de 505 francs huit gros, payée au sieur Marc Anthoine, marchand à Nancy, pour marchandises et étoffes cramoisi et or pour la relique de saint Georges, plus une somme de 25 francs à Pinsot, peintre, pour avoir peint le sépulchre.

(95) Voici l'énumération de celles qui offrent quelque chose de particulier :

6 Novembre 1619. — Fondation, par Marguerite de Gonzague, d'un anniversaire perpétuel pour le repos de son âme, avec représentation et tenture.

4^{er} Avril 1624. — Fondation, par Louis de Lorraine, prince de Phalsbourg, d'une messe de Notre Dame tous les samedis, avec deux lampes ardentes.

Dernier décembre 1626. — Fondation, par Marguerite de Gonzague, de litanies en musique chaque jour de l'année, dans la chapelle Notre-Dame de Saint-Georges, « y érigée près le grand portail. »

(96) Dans un chapitre des comptes de Saint-Georges, intitulé : *Despence faicte parmi le caresme*, on trouve les mentions suivantes : « Le vin de la colation que se faict tous les jours de caresme réservé le dimanche, prius par le marlier de l'esglize, y compris le vin du Grand Jeudi pour faire la Cene et pour laver les autelz, le tout monte

à ix frans x gros. — Ledit jour pour dragée pour distribuer en faisant la Cene oultre une livre que le vergier de l'esglize doit pour ceste année, xij sols. »

(97) On lit dans les comptes de Saint-Georges :

Le jour de Pasques payé ez trois Maries pour faire le mistere de la Resurrection, iij s.

Le rentier a rendu cinq frans à Monsieur le prevost de Sainct George qu'il avait païés à ceulx qui ont jué le mistere à la Pentecoste, pour ce iiij livres.

La despence que ledit rentier a fourny durant les deux jours que l'on a jué ledit mistere tant en vins, pains, tarte, serryes et aultres choses necessaires durant lesdits deux jours, lxij s. iiij d.

C'est probablement le chapitre qui fit représenter, en 1487, le *jeu de Saint-Georges*, dont il est parlé dans la Chronique de Lorraine.

(98) Payé cinq frans à ung fourbisseur pour avoir fourby les armures de saint George. (Comptes de l'année 1549.)

Payé au sieur Simonin, fourbisseur, pour l'armement de saint George, 9 francs 4 gros.

Payé au sieur Jarige, Me sellier, pour équiper le cheval sur lequel est monté saint George, tant pour son ceinturon de velours, bride, plumet et façon, 7 francs.

Payé à Baron, manœuvre, pour avoir nettoiyé, frotté et ecuré tout l'habillement de guerre dudit saint George pendant deux jours, le descendre et le remonter, 4 francs 8 gros. (Comptes de la fabrique de Saint-Georges, de 1705 à 1708.)

(99) Le 11 mai (1611), payé 6 gros pour fleurs à parer les anges que l'on tire par les voultres le jour de l'Ascension, à heure de nonne.

(100) J'ai dit précédemment, en parlant de la construction de Saint-Georges, que le duc Jean y avait fondé les chapelles Notre-Dame et Saint-Charles, « établies sur la croix de l'église. » C'est dans la chapelle Notre-Dame qu'il fut inhumé.

(101) D. Calmet, *Hist. de Lor.*, T. II. On lit dans le Mémoire de M. de Rennel : « Charles II fonda aussi la messe des Chantres, et, l'an 1421, il fit faire la belle chapelle de pierre qui y a été jusqu'en 1616, auquel temps elle fut bâtie (ou plutôt rebâtie) par le chantre de l'église Melchior (de la Vallée), par permission. Depuis (c'est-à-dire, sans doute, après Charles II), le duc Antoine l'augmenta ; mais l'Altesse de Henri II y a plus donné et fondé que ses prédécesseurs... »

On lit encore dans Lionnois : « C'est aussi Charles II qui fonda l'autel de la messe de Prime, à l'honneur de saint Maurice, auquel Jean, son père, avait beaucoup de dévotion. C'est depuis ce temps que le chapitre a fait l'office de ce saint, qu'il solennisait comme le second patron de son église. Il fonda pareillement la chapelle de la première messe, et après l'avoir magnifiquement ornée pour le temps, il y choisit sa sépulture. » (*Hist. de Nancy*, T. 1.) Cette chapelle fut démolie en 1717 et reconstruite dans une autre partie de l'église.

Une lettre de Charles II, datée du 6 janvier 1424, porte que « meu de piété et pour l'augmentation de la chapelle qu'il a fondée à l'autel de la main droite en sortant du chœur de l'église Saint-Georges, et suivant ce qu'il a ordonné par son testament, où il a oublié de mettre le présent don, par manière de codicile il donne en aumône aux prévôt et chapitre de Saint-Georges de Nancy et à leurs successeurs, une maison qui fut à feu Jean de Luiron, vicaire de ladite église, avec tous ses usuaires, sise à Nancy du côté de la porte Sacrée. » L'année suivante, Alizon de May, maîtresse de Charles II, donne à la même chapelle une maison sise en la rue de la Bondière par devant, et par derrière en la rue du Moulin, laquelle maison le chapitre laisse, moyennant deux francs de cens, à Agnès et Jeannette, sœurs de la donatrice.

(102) *La Conjonction des lettres et des armes des deux tres illustres princes Lorrains CHARLES Cardinal de Lorraine..... et FRANÇOIS duc de Guÿse, Freres, tirée du latin de M. Nicolas Boucher..... 1579.*

(103) *Recueil des graces et faveurs extraordinaires faictes par l'intercession de la tres digne mere de Dieu devant son image en l'église Monseigneur Saint George à Nancy.* A la fin de ce recueil, rédigé en 1614 par Didier Jullet, écolâtre de la Collégiale, se trouve l'énumération des miracles opérés par l'image de la Vierge. Ce manuscrit, qui fait partie des Archives du département, et forme un petit cahier d'une belle écriture, a sans doute servi à la composition de l'ouvrage que Didier Jullet publia, en 1620, sous ce titre : *Histoire de Nostre Dame de Bonne Nouvelle, révéree en l'insigne Eglise Ducale de Sainct Georges à Nancy, avec un précis de celle du duc Antoine.* Par D. Jullet, Escolastre de Sainct Georges. A Nancy, par Jacob Garnich. 1620.

(104) On trouve, à ce sujet, dans les comptes du Cellerier de Nancy, pour l'année 1524-1525, la mention suivante : « A Mengin

Gradelet, serrurier, sept frans pour avoir fait le treilly de fyl de fer avec les chassys, cinq chandeliers et ung noquet davant une ymaige de Notre Dame à l'entrée de Sainet George. »

Cette statue de la Vierge a été transférée, en 1744, dans l'église Primatiale de Nancy, où on la voit encore dans une des chapelles latérales, ainsi qu'un candélabre destiné aux ex-voto, et que l'on dit venir également de Saint-Georges. L'image miraculeuse de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle fait le sujet d'une gravure où René II, Philippe de Gueldres et leurs enfants sont représentés sous des costumes du XVII^e siècle ; au-dessous de ces personnages se trouvent les vers suivans :

Nancy, que tu dois bien respecter cette Image,
Elle est un seur secours pour le Païs Lorrain,
Et dès que tu lui rens un humble et juste hommage,
Tu ressens dans tes maux son pouvoir souverain.

En 1615, le chapitre afferma pour trois ans, moyennant une redevance annuelle de 40 francs, « tous les emolumens provenans des images de Notre Dame de S. George, des chappelletz et des bougies qui se bruleront devant les balustres de devant icelle image. » Dans une réunion capitulaire du 22 août 1616, il fut statué qu'aucun prêtre ne pourrait dire la messe en la chapelle de Notre Dame miraculeuse, à moins qu'il ne fût chanoine de Saint-Georges, prélat ou aumônier des princes et princesses.

(105) Une note placée au bas d'un de ces registres, porte : « Le grand chandelier qui souloit estre au pied de la sepulture de marbre contenant en 5 balustres avec leurs pieds d'estals, corniches et cinqz chandeliers au dessus et deux armes avec le fer à assembler ont esté rapportés de la Ville Neuve et retirés des mains des fondeurs Challigny et mis soub les petites orgues en notre eglise de Saint George le xvij mars 1652. »

(106) Il est dit dans un registre des comptes de Saint-Georges (1576) : « La chapelle de Saint Jean Baptiste sous la tecture de l'église de ceans. »

(107) Par une bulle du 21 avril 1437, Allanns, cardinal légat du Saint-Siège, accorde certaines indulgences à ceux et celles qui visiteront la chapelle *de la Sainte-Vierge*, fondée à Saint-Georges par Jacques de Bouxières, secrétaire du duc, et Catherine, sa femme.

(108) Par acte du 29 janvier 1506, le chapitre de Saint-Georges ac-

cepte la fondation faite dans son église par Poiresson de Thelo, dit Pellegrin, et Madelaine, sa femme, d'une chapelle sous l'invocation de *Notre-Dame*, de *saint Claude* et de *sainte Constance*. Il ne s'agit probablement, dans ces deux titres, que d'une seule et même fondation.

(109) Le procès-verbal de démolition de Saint-Georges, mentionne séparément ces deux derniers autels ; il y est dit que le premier avait été fondé par Pierre de Lenoncourt et Lise Désarmoises, et le second par Jean de Bron, seigneur de Pierrefort, mort en 1404.

(110) Le premier roi de cette confrérie fut un nommé Jean de Ma-ron, demeurant à Ceintrey.

(111) Le maître des marchands du duché de Lorraine payait, pour son droit de han ou de maîtrise, 5 francs 9 gros, dont moitié appartenait à l'église Saint-Georges. Il devait, de même que le roi de la confrérie des merciers, prêter serment entre les mains du chapitre ou de ses délégués.

(112) Les papes Clément VI et Urbain VIII avaient accordé diverses indulgences aux membres de cette confrérie. En 1614, l'architecte Jean La Hiere était roi du Cloître Saint-Georges.

(113) *Abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine.*

(114) Je trouve cependant, dans l'Obituaire de Saint-Georges, que j'ai déjà cité, qu'en 1415, Colard de Lenoncourt donne au chapitre six gros de cens « pour faire ung moix apres son decept son service cest assavoir vigiles solempnees trois haulte messe sengnier luminaire et faire faire son estus paralement comme ait fait on temps passei pour la *compaignie DES BLANCHES MAINCHES*... »

(115) La marque de cet Ordre était un levrier blanc avec un collier sur lequel était écrit : *Tout un.* (Henriquez.)

(116) *Instructions, prières et indulgences pour les confrères de la confrérie de la très-sainte Trinité, érigée dans l'église collégiale de Saint-Georges de Nancy, pour la rédemption des captifs.* Nancy, Baltazard, 1721. On lit dans le chapitre intitulé : *La manière de faire la procession du Saint Scapulaire dans les lieux où la Confrairie est établie* : « On portera une Bannière qui représentera d'un côté la Sainte Trinité, et de l'autre un Ange vêtu de blanc, portant sur sa poitrine une croix rouge et bleuë, et tenant deux Esclaves à ses co-

tez, ou du moins on attachera à la Croix qu'on porte ordinairement aux Processions un Scapulaire d'un pied et demy de hauteur, sur environ demy pied de largeur, avec la couleur et Croix comme dessus. » Des indulgences nombreuses avaient été accordées par différents papes aux membres de cette confrérie.

(117) On trouve seulement, dans les registres capitulaires de Saint-Georges, sous la date du 17 août 1658, la note suivante : « Messieurs capitulairement assemblés, ont permis aux confreres de la confrerie sous l'invocation de la Sainte Trinité pour la redemption des captifs, la continuation... d'icelle en l'autel de la Sainte Trinité de l'église de ceans. »

Il est assez probable, quoiqu'aucun document précis ne nous l'apprenne, qu'il existait aussi en Lorraine des frères de la Merci ou de la Trinité, ordre religieux qui avait pris naissance après la troisième croisade, et dont l'institution avait pour objet de délivrer et de racheter les captifs.

(118) Cette qualification, qui se trouve dans des bulles de papes, dans des arrêts de la Cour Souveraine, et dans d'autres actes publics, ne venait pas seulement de l'ancienneté de la Collégiale et de ses privilèges, mais encore de la ville dans laquelle elle était établie.

(119) Charles II, afin d'obtenir ces bulles, représente que l'église Saint-Georges est la sépulture de ses père et mère et de la principale noblesse de ses Etats.

(120) Ces privilèges furent encore confirmés, à la prière de Charles III, par le pape Pie IV, en 1564.

(121) Voici le titre de quelques-uns de ces documents :

Memoire pour les venerables prevost et chanoines de l'insigne eglise Collegiale de Saint George de Nancy, concernant les honneurs, exemptions, presepces, privileges et autres droits qui leurs ont esté accordez.

Il est dit, dans ce Mémoire, que le chapitre de la Primatiale avait obtenu une bulle du pape Clément VIII, en 1604 et, en 1620, un avis du cardinal du Mont, qui lui donnaient la préséance sur le chapitre de Saint-Georges ; mais ce dernier s'étant pourvu en cour de Rome, obtint, le 9 octobre 1626, un bref portant défense aux chanoines de la Primatiale de troubler ceux de la Collégiale dans leur droit et posses-

sion de préséance, à peine d'excommunication et de 2,000 ducats d'amende.

Memoire pour Messieurs de l'insigne Eglise Primatiale contre Messieurs de l'Eglise Collegiale de Saint George. Avec la Réponse à leur Memoire.

Reponse à un imprimé de Messieurs de Saint George.

Requête à Nosseigneurs les Commissaires dénommés par Son Altesse Royale pour le reglement de la préséance contestée entre le Chapitre de l'Insigne Eglise Collégiale de Saint George de Nancy, Demandeur, contre le Chapitre de l'Insigne Eglise Collégiale de Nôtre Dame de la Ville Neuve de Nancy, vulgairement dite la Primatiale, Deffendeur. 1702.

Le Chapitre, est-il dit dans ce Mémoire, a été de tout temps en possession de l'exemption de la justice séculière, dont l'exercice n'a cessé que par le malheur des guerres, et dans le temps d'une domination étrangère... Il n'a pas laissé de tout temps de jouir d'une juridiction sur les corps de marchands, des charpentiers, maçons, ardoisiers, recouvreurs, menuisiers, serruriers, tonneliers, fourbisseurs et autres, dont il fait choix des maîtres, étallone avec eux les mesures, fait rendre leurs comptes et fait exercer entre eux la justice dans son cloître, ce qui s'appelle vulgairement la justice du Cloître de Saint-Georges.

Inventaire des pieces qui servent d'établissement du Droit de Préséance du Chapitre de Saint George sur celui de Nôtre-Dame, vulgairement dite Primatiale, etc.

Requête à Son Altesse Royale, et à Nosseigneurs les Commissaires denommés pour le reglement de la préséance contestée au Chapitre de l'Insigne Eglise Primatiale de Lorraine, contre le Chapitre de l'Eglise Collegiale de Saint George de Nancy. 1702.

Inventaire des pièces qui établissent et justifient le Droit de Préséance de l'Insigne Eglise Primatiale de Lorraine sur l'Eglise Collégiale de Saint George, etc.

(122) Il est dit, dans la requête adressée à Charles III par le chapitre, qu'à certaines fêtes de l'année, le prince faisait célébrer la messe par les chanoines « dans la sallette joindant sa chambre. »

(125) Registres capitulaires de Saint-Georges.

(124) Deux actes capitulaires de l'année 1688 portent que les chanoines doivent savoir le plain-chant et qu'ils ne peuvent officier en perruque.

(125) Voici une de ces formules :

De par le Duc de Calabre, de Lorraine et de Bar, etc.

Venerables treschiers et bien amez Pour ce que avons aucune chose à declairer à vous et antres des troits estatz de noz pays que grandement touchent à nous, vous et eulx tous, Avons advisé vous faire assembler en ce lieu de Nancy le dymenche de la Trinité... Vous pryons de vous y trouver ou y envoyer pour le lendemain entendre notre vouloir et intencion et vous nous ferez en ce chose agreable Venerables treschiers et bien amez notre Seigneur soit garde de vous. Escript à Nancy le dixiesme jour d'avril mil cinq cens trente et cinq. ANTOINE.

(126) *Etat du temporel des paroisses.*

(127) Les Abbez et tous autres qui Prebstres vouloient estre au lieu de Nancy en l'Eglise de Saint George, leurs Ordres et toutes dignitez ils prenoient ; les petits Cleres y estoient tonsurez. (*Chron. de Lor.*)

(128) Dans les Mémoires publiés au sujet de la préséance, le chapitre de la Primatiale contestait aux chantre, écolâtre, trésorier et aumônier de Saint-Georges, le droit de se qualifier de *dignitaires*, leurs fonctions, disait-il, n'étant que des *offices*.

(129) Ce droit, estimé à 25 francs barrois, fut assigné, dans la suite, sur le scel du tabellionnage de Nancy.

(150) L'aigle éployé qui surmontait le bâton du prévôt était de vermeil. J'ignore à quelle époque ce dignitaire obtint le droit d'officier avec l'anneau. Cette particularité, consignée dans tous nos historiens, ne m'a été révélée par aucun document authentique. Elle est néanmoins rappelée dans un Mémoire où sont réunis les titres destinés à prouver que la dignité de prévôt de Saint-Georges était une prélature. On y lit : « Une preuve encore bien à remarquer de cette vérité, est qu'il y a une bague ou anneau d'une structure tres ancienne dont le prevost se sert en officiant ; elle est d'or, platte, bordée de fil a granne, dans laquelle est escrit à jour en caracterre gautique *Do-mi-ne*, et dans lequel est enchassé un saphir bleu celestin. C'est cet anneau que le Duc met au doigt du prevost, qu'on appelle *indiculus*, pour, avec la tradition du baton prevostal au chef duquel est l'aigle d'or, luy bailler l'investiture de sa prelature. »

(151) Arrêt du Conseil d'Etat de Charles III, de l'année 1591.

(152) Délibération capitulaire du 1^{er} mars 1552.

(155) Les titres établissant cette prétention des prévôts, sont énumérés dans une pièce qui se trouve aux Archives, et qui est intitulée : « La dignité de Prevost de l'insigne Eglise Collegiale St.-George de Nancy est une Prélatrice. »

(154) **Prévôts de Saint-Georges (*)**.

1559. MATHIEU OU MAHEU de Nancy, de la maison de Lenoncourt, fils de Thierry de Nancy, grand bailli de Lorraine, mort en 1550.
 1580. HESSES D'EINVILLE, mort en 1576.
 1577. JEAN VAHEY OU VATHEY.
 1593. PIERRE CONRAUL BOURÉE, mort en 1406.
 1406. RICHARD GONTHIER, mort en 1450.
 1450. DEMENGE OU DOMINIQUE VICHÉREY, mort en 1460.
 1460. DOMINIQUE MANGIN, mort en 1462.
 1462. JEAN DE HARAUCOURT.
 1477. JEAN DE LAMBASLE OU LAMBALE, protonotaire apostolique, grand archidiacre de Toul, abbé de Saint-Mansuy, prieur de Notre-Dame, puis évêque de Toul, conseiller et secrétaire du duc de Calabre.
 1494. HUGUES DES HAZARDS, évêque de Toul en 1506, mort en 1517.
 1516. HENRI GRUYER, aumônier du duc Antoine ; il était, lors de son élection, l'avant-dernier des chanoines.
 1553. JEAN BILLEQUET, docteur en théologie.
 1554. CLAUDE CHAMPENOIS, licencié ès droits, archidiacre de Toul.
 1557. HECTOR DE LIGNEVILLE, abbé commendataire de Saint-Sauveur de Lodeve et de Bonfay, premier aumônier et précepteur du duc Charles.
 1570. CENIN ALIX, prieur de Neuves-Maisons et précepteur du marquis de Pont-à-Mousson. Il se démit en 1574.
 1574. JEAN D'ANGLURES, grand chancelier de Remiremont, conseiller d'Etat de Charles III. Il se démit en 1588, pour entrer en religion.

(*) Cette nomenclature des prévôts, dignitaires et chanoines de Saint-Georges(*), a été composée d'après l'Histoire manuscrite de l'église et des prévôts, d'après différents titres des Archives, les Lettres Patentes, les registres capitulaires de Saint-Georges, enfin d'après le Nécrologe des chanoines de la Collégiale, placé à la suite du Mémoire de M. de Rennel, et complété par M. Nicolas. Les indications prises dans ce dernier manuscrit sont marquées d'une astérisque.

(*) Voir à la page LIV (note 157), pour la liste des dignitaires et chanoines.

1388. JEAN DE MOUSSON, aumônier de Saint-Georges, précepteur de François, comte de Vaudémont, et des princesses filles de Charles III.
1614. HENRI DE LORRAINE, abbé de Saint-Mihiel, élu le 25 juin, résigna la même année.
1615. PHILIPPE-EMMANUEL DE LIGNEVILLE, conseiller d'Etat.
1649. ETIENNE BON, d'Azelot, conseiller et aumônier de la duchesse d'Orléans, protonotaire du Saint-Siège et prieur commendataire de Neuville, élu le 22 septembre, mort le 10 juin 1664.
1665. ANTOINE-AFRICAIN FOURNIER, conseiller-prélat à la Cour Souveraine, grand aumônier de Léopold, etc., mort le 15 janvier 1711.
1711. JEAN-FRANÇOIS DE MAHUET, abbé de Stulzebron, prieur de Froville, vicaire apostolique en la principauté de Lixheim, bachelier en Sorbonne, docteur en théologie de l'Université de Rome, chanoine de Saint-Dié; nommé coadjuteur à M. l'abbé Fournier le 15 mars 1707, il fut élu le 17 mai 1711 et se démit le 10 juillet 1725; il mourut le 11 décembre 1740, à Nancy, et fut enterré aux Minimes.
1725. HENRY D'ORCHES DE VENCE, docteur en théologie de la Faculté de Paris, précepteur de M^{gr} le Prince, élu le 24 juillet, mort en 1749, enterré à la Primatiale.

(155) Les Statuts définissent le chantre *l'œil du chœur* (*est oculus chori et habet jurisdictionem in delinquentes in choro*).

(156) Le prieur de Notre-Dame était le seul qui, avec l'aumônier de Saint-Georges, jouissait du privilège du droit d'asile dans sa maison.

(157) **Dignitaires et Chanoines de Saint-Georges.**

1540. Jean de Serrières, fils de Huart de Serrières, chevalier. — Denne de Biecourt, chapelain du duc Raoul.
1542. Gerard Douville (*Gerardinus de Duvilla*). — Gerard de Salfais*. — Renaud de Nancy, chevalier*.
1544. Hesses d'Einvile (prévôt en 1550), mort en 1577.
1557. Mort de Jean de Mirecourt. (Il y a ainsi plusieurs chanoines qu'on ne connaît que par la date de leur mort, indiquée dans l'Obituaire de Saint-Georges.)

1559. Maheu de Nancy, *écolâtre**.
1562. Albert d'Ormes (*écolâtre* en 1577). — Conrard ou Conraut Bourée, *chantre* (prévôt en 1595), mort en 1406. — Vins, *écolâtre*. — Hue ou Hugues de Chaligny, curé de Halle-court (Heillecourt), *aumônier*, mort en 1580. — Olri, *trésorier*. — Jean de Lunéville*. — Vuiry, de Vézelize*. — Jean de Malzéville (Jean Eins de Mazerules*). — Jean Vathéy (prévôt en 1577), mort en 1595. — Nicole Chauqueil (Nicolas Choqueil*). — Giles.
1566. Mort de Demenge Kalmandrie.
1582. Jean Pichepoche, de Dompaire.
1591. Mort de Jean dit Le Clerc de Lunéville, doyen de Saint-Genoult, *aumônier*.
1592. Aubert Dulines.
1597. Mort de Pierre Perenet, de Réméréville, curé de Velaine.
1400. Mort d'Aubrit Fourkaul, jadis curé de Nancy.
1401. Mort de Collinet, « fils le prevost Reines. »
1407. Vualtier, *chantre**. — Nicole Chalcourt, *écolâtre*. — Vuillaume de Haraucourt, *trésorier**. — Demenge d'Essey ou Dascey, *aumônier**, mort en 1414. — Louvy*. — Conrard le jeune*. — Joseph Xolaire*. — Demenge Vicherey* (prévôt en 1450). — Cogno*, *trésorier* en 1425.
1408. N... Colin, chapelain de Charles II.
1412. Jean de Ville*. — Henry Perron*. — Demenge Parfait (*chantre* en 1415*).
1414. Demenge François* (*écolâtre* en 1456). — Hugues de Ludres. — Jean Liegeois*. — Mathieu Jullec* — Thiescellin ou Tiesselin (*aumônier* en 1456).
1425. Jean de la Bonne Vie*. — Hugues de Richardmenil*. — Conrad Blower.
1451. Demenge Lymeville, *aumônier**.
1456. Jean Convers. — Dominique François. — Jean de Ville.
1442. Richard Robert*.
1460. Jean Richard de Loisy, *aumônier*. — Mathieu Collin, curé de Saint-Epvre*. — Jean d'Acraines. — Jean Braconnier, *chantre**. — Ambroise de Charnières, *aumônier*, fondateur de la chapelle de Notre-Dame de Bousecours*. — Arnoult Vyon. — Richard Roberie* (ou Boberie). — Guillaume Poucquen. — Didier Rouier*. — Simon Bausset*. — Jean Gerardin, alias Ronier. — Mathieu du Frayne. — Henri Thiriet. — Claude Quenisselin.

- 1461 Pierre Gerard de Bulgneville, *chantre*, mort en 1476. — Symonet Tranchant, *écolâtre*. — Didier Petit. — Jean Saubourel, *écolâtre* en 1488. — Liegier Viller. — Symonnet de Villey. — Hugo de Tantonville. — Jean de Haraucourt (prévôt en 1462).
1473. Jean des Moines, *chantre*. — Mathieu Colin.
1476. Antoine de Hougarde, secrétaire de René II.
1477. Hugues Graboel, frère de Jean Graboel, maître charrier des Vosges. — Guillaume Dargentel.
1483. Thiéry Renart, *aumônier*. — Jean Faulcompierre (*écolâtre* en 1491).
1486. Michel Milon.
1488. Simon Chichon, alias Roussel (*trésorier* en 1495). — Simon Rouier.
1490. Jean Pellerin et Didier Rouyer échangent une prébende à Saint-Georges pour la cure d'Autrey, dont ce dernier était titulaire.
1492. Richard Bouvier*. — Jean Braconnier, *chantre**. — René de Thelo, nommé par suite du bannissement de Jean Saubourel.
1493. René Pellegrin, de Nancy (*écolâtre* en 1511).
1494. Christophe Collet* ou Colleti, mort en 1529. — Mangin Humblot*. — Jean Girardin.
1496. Jean Petri ou Pierre, chanoine de Metz, conseiller et aumônier de René II.
1499. Nicolas Pellegrin (*écolâtre* en 1531).
- 1503 Pierrequin de Terrasse, Thierache ou Thierache, maître des enfants de la chapelle, mort en 1528. — Jean Braconnier, *ténoriste* et *chantre* à Saint-Georges.
1506. Albert Clerici, chanoine de Toul, nommé ensuite de la résignation de Herard le Breton, clerc du diocèse de Nevers. — Nicolle Millet, chapelain du duc (*trésorier* en 1511).
1508. Henri Gruyer, chapelain ordinaire et serviteur domestique du feu duc René, plus tard aumônier du duc Antoine (*chantre* en 1518, prévôt en 1516). — Didier Androuyn, dit de Paris, par résignation de Jean Braconnier. — Pierre Guin*.
1511. André Roynette ou Renette. — Didier Tallart, *chantre*. — Jean Robillon*. Thibaut Philippin. — Mengin Dandarnay.
1512. Claude Champenois, fils de Jean Champenois, procureur général de Lorraine (*chantre* en 1550, prévôt en 1554).
1515. Jean Jehanne.
1514. Nicolas de Chasteauneuf, par résignation d'André Roynette.

1519. Jaspard Lud ou de Luddes (appelé Gaspard de Ludres dans le Nécrologe) ; il était *trésorier* en 1550, *écolâtre* en 1557. (On le trouve aussi désigné sous le nom de Jaspard de Richardménil.)
1522. Bertrand Waltier, *aumônier*, fils de Jacot Waltier, concierge du Palais, nommé ensuite de la résignation d'Ambroise de Charnières.
1524. Sébastien Mengin, licencié en lois, résignataire en 1555.
1528. Gilles de Triesves, *trésorier*, fils de Pierre de Triesves, tailleur et valet de chambre du duc.
1529. Guillaume Boucquet, aumônier du marquis du Pont (*aumônier* en 1555). — Nicole Dage, chapelain de Mademoiselle.
1550. Colin Daget (*trésorier* en 1554). — Mathieu Lasson (*trésorier* en 1557), mort en 1551.
1521. Jean Billequet, docteur en théologie, conseiller du duc Antoine (prévôt en 1555). — Mathieu Gille, *trésorier*. — Nicolas Bagard*. — Thomas Lalemant, *aumônier*.
1555. Loys Le Gay, dit de Paris, maître des enfants de chœur de la chapelle. — Guillaume Crizelle, Crezille ou Creuzilles, aumônier de la duchesse, résignataire en 1541.
1553. Jean Bagard, ci-devant rentier de l'église, nommé ensuite de la résignation d'Albert Morel, docteur en médecine.
1556. Pierre de La Ruelle (*aumônier* en 1548), mort en 1555.
1557. François Bracounier.
1558. David Bourgeois.
1541. Gerard Bouchon, vicaire à Saint-Georges.
1542. Nicolas de Rainfain, fils de Nicolas de Rainfain, dit de Vosges, valet de chambre. — Didier Thouvenin, de Vézelize, clerc du diocèse de Toul.
1544. Nicole Perat, aumônier du feu duc François.
1545. Michel du Bouley, fils de Aymon du Bouley, héraut d'armes, nommé chanoine par expectative.
1546. Jean Valet, fils de Jean Valet, dit Chappelier, maître queux de l'hôtel.
1548. Gnyot Beauvils, chapelain du comte de Vaudémont. — Antoine Jardinier, aumônier de la duchesse (*chantre* en 1566*).
1549. Claude Vyon. — Gerard Briseur (*écolâtre* en 1554).
1551. Antoine Darthis ou d'Arles*.
1552. Antoine de Vinaize, aumônier des princesses (*aumônier* en 1564).

1555. Benedic Guillaume, curé d'Amance, coadjuteur à la prébende de Loys de Paris. — Pierre La Barbe, *écolâtre*°.
1554. Thiébaut Laurent. — Richard Rouesson, trésorier, fait chantre°.
1555. Nicolas de Paris, fils de Jean de Paris, jardinier de l'hôtel. — Pierre Jault, clerc du diocèse de Besançon, secrétaire ordinaire du duc, coadjuteur à la prébende de Colin Daget (*trésorier* en 1559).
1557. Arthus de Lazans, par résignation de Nicolas Beaufort.
1559. Jean Mathieu, prêtre et évangéliste à Saint-Georges (*aumônier* en 1585). — Regnauld Le Coq, aumônier de la duchesse.
1560. Richard Bouchon, *trésorier*. (Le Mémoire de M. de Rennel dit, en parlant de ce chanoine et de son confrère, Claude Talle, qu'ils étaient « hommes de savoir pour le temps, et vrais chercheurs de l'antiquité. »). — Jean Thiriet, pédagogue du fils du sieur de Rosne, bailli de Nancy. — Humbert Gallet, aumônier du duc.
1562. Nicolas Joly, frère utérin du prévôt Hector de Ligneville, coadjuteur à la prébende de ce dernier. — Guerard de La Chapelle (*chantre* en 1578).
1565. Dominique Gourillot, coadjuteur à la prébende de Jean Valet.
1564. Etienne de Conte, aumônier du duc (*écolâtre* en 1574).
1567. Didier Philipin, prêtre du diocèse de Toul.
1572. Jean Laurent, aumônier de S. A.
1575. Jean Albert, vicaire à Saint-Georges.
1574. Jean d'Anglure, fils d'Henri d'Anglure, chevalier, seigneur de Melay et grand maître de l'hôtel (prevôt en 1574). — Christophe Philbert, clerc du diocèse de Toul.
1575. Sébastien Gerard, clerc de chapelle du Marquis du Pout.
1576. Cesar Chaccard, par résignation du précédent. — Jean Vasseur, clerc du diocèse d'Amiens, coadjuteur à la prébende d'Arthus de Lazans (*trésorier* en 1600). — Jean Mathieu, précepteur et aumônier des princesses.
1577. Antoine Richardi, d'Aouze (Vosges), aumônier de la duchesse de Brunswick.
1578. Isaac Vincent, fils de Jean Vincent, sonneiller de l'hôtel (*écolâtre* en 1586). — Cesar Chaccard, neveu de Cesar Chaccard, clerc du diocèse de Toul, licencié ès arts, coadjuteur à la prébende de son oncle.
1580. Claude Poircl, curé de Saint-Epyre (*trésorier* en 1581°).

1581. Nicolas Christophorin, de Pont-à-Mousson, docteur en théologie (*trésorier* en 1598). — Antoine Mathieu, *aumônier**. — François Marchis*. — Jean Perat*. — Benoît Guillaume*. — Augustin Marisien*. — Thiébaud Vaconet*.
1582. Pierre Lollier, de Barisey-au-Plain, étudiant en l'université de Pont-à-Mousson, coadjuteur à la prébende de Claude Poircl.
1585. Jean Barnet, fils de Jean Barnet, conseiller et secrétaire.
1587. Nicolas de Gondrecourt (*chantre* en 1595).
1588. Dominique Chaccard, clerc du diocèse de Toul. — Nicolas d'Ormes, docteur ès droits. — Pierre La Barbe, aumônier du marquis du Pont, *écolâtre*. — Cesar Poirier, aumônier de S. A., *aumônier*.
1589. François Philbert, fils de Didier Philbert, médecin ordinaire de S. A., *chantre*.
1590. Claude Blanchart, clerc de chapelle. — Thiébaud Vaconnet, aumônier du cardinal de Lorraine.
1591. Geoffroy de Tumesson, *écolâtre*. — Nicolas Priquey ou Pri-gney, étudiant en philosophie à l'université de Pont-à-Mousson, chanoine en expectative, titulaire en 1653, mort en 1648.
1592. Cesar de La Cour, vicaire à Saint-Georges.
1593. Antoine Fuzy, docteur en théologie, protonotaire apostolique et lecteur en théologie au collège de Navarre, *écolâtre*, résignataire en 1599.
1595. Jacques Marchis, sous-chantre à Saint-Georges.
1597. Claude de Troye, prêtre du diocèse de Beauvais, basse-contre à Saint-Georges (*trésorier* en 1605), mort en 1648. — Jean de La Cour, aumônier du duc.
1598. Didier Jullet, curé de la paroisse Notre-Dame de Nancy (*écolâtre* en 1606). — Nicolas Gillet, sous-chantre à Saint-Georges.
1599. Nicolas Perrin, maître ès arts en l'université de Paris, *écolâtre*.
1600. Jean Simon.
1605. Jérôme Villet*.
1606. Claude Lyon.
1607. Melchior de La Vallée, aumônier du duc (*chantre* en 1615). — Dominique Chaccard.
1608. Louis Du Puy, par résignation de Claude Lyon. — Didier Chaumont, par décès de Jean Simon. — Jean Blanchart, aumônier du comte de Vaudémont. — Marchaudel*. — Chaillon*.
1612. Guillaume de Nay, de Nivelles en Brabant.

1615. Claude Montriehier*.
1620. Denis Moine, dit Charlot.
1622. Mansuy Caillon (*aumônier* en 1626).
1625. Claude Chevalier, mort en 1666. — Barthelémy Cosmée (ou Corne*). — François Dosne, prêtre du diocèse de Châlons.
1624. Claude Breton, dit d'Arras.
1625. Guillaume Le Grain, *trésorier*. — Etienne Le Clerc.
1626. Etienne L'abbé*. — Hermant Anserier.
1630. Charles Du Bois. — François Pillement. — Louis des Fours.
1635. Etienne Bon (prévôt en 1649). — Mengin Marizien, *chantre*, mort en 1680 (peut-être le même que Martin Barisien).
1654. Claude Didelot, mort en 1672.
1655. Martin Barisien (*chantre* en 1649).
1640. Claude de Veroncourt. — Didier Le Clerc. — Jean Versoier (peut-être le même que celui indiqué dans le Nécrologe sous le nom de Verseris).
1641. François Robin (*aumônier* en 1642).
1645. P. Tiesselin*.
1648. Ghastinac*. — Nicolas Sellier (*écolâtre* en 1651). — François Perrin*. — Nicolas Durand*. — Etienne Eloy*. — Mareschal*.
1649. Charles Chocard*. — Page ou Le Page, *aumônier*.
1650. Jean Prelat (*écolâtre* en 1652).
1652. Didier Fisson, fait chanoine de la Primatiale. — Charles Perrin.
1656. François Millet*. — Varinot, *trésorier*, mort en 1679.
1657. Jean Le Gardeur, *aumônier*, mort en 1679.
1658. Edouard Garnier*. — Drouot, fait doyen de la Primatiale*. — Claude Soleras (*trésorier* en 1667), mort en 1688. — Charles Laurent, *écolâtre*, mort en 1709. — François Burtel. — Jean Maire, a permuté*. — Gautheron, *aumônier*, mort en 1691. — Nicolas-François Chambré, mort en 1687.
1662. Jean Hermant, *trésorier*.
1664. Antoine de Gratastiramont (*écolâtre* en 1667), mort en 1671. — Dominique Cherier (ou Chevrier*).
1669. Jean Rouyer (ou Royer*), fait chanoine de la Primatiale.
1672. Charles Colin, mort en 1676*.
1675. Claude Lavier. — Claude Louis*. — François Gerardin, curé de Heillecourt.
1676. Jean-Baptiste Trezé, a quitté.
1677. Dominique Couteau, fait chanoine de la Primatiale.
1680. Claude Rigueur, *aumônier*, mort en 1754. — Langlois, *trésorier*, a permuté*. — Charles Laurent, *écolâtre*. — Philippe Jeanmaire.

1682. Jean Mathieu Bourcier, a résigné. — François Le Grand, a résigné*.
1685. Nicolas Mathis, *chantre*, a permuté*. — Georges Marionel, mort en 1695. — François Duclou, trésorier en 1684, a permuté.
1685. Gaspard Bourcier, a permuté*.
1686. Claude Thiébaud, *trésorier*, mort en 1751, enterré à Saint-Georges*.
1687. François Bourgeois, fait chantre à la Primatiale*.
1689. François Antoine, enterré au cimetière de l'hôpital Saint-Julien, le 28 mai 1725*. — Pierre-François Pescharl, mort le 51 mai 1729, enterré à Saint-Georges*.
1691. François Vautrin, *chantre*. — Claude François, *aumônier*, mort le 21 juillet 1695, à Plombières. — Claude (ou Georges) Simonaire, *aumônier*, mort le 21 octobre 1694.
1692. François-Louis Hocquel, mort le 6 avril 1746, enterré à la Primatiale*.
1695. Gerard Foural, mort le 1^{er} juin 1719, enterré aux Cordeliers*.
1695. Charles-Noël Antoine (*aumônier* en 1755), mort le 24 septembre 1749, enterré aux Carmes*.
1697. Sigisbert Regnard (*écolâtre* en 1726), mort le 25 juillet 1746, enterré aux Sœurs-Grises*. — Mathien Barbelin, mort le 27 mai 1722, enterré aux Cordeliers*. — Joseph Tisserand.
1709. Jean-Pierre-Nicolas Philbert, *écolâtre*, mort le 17 août 1722, enterré à Lunéville*.
1719. Joseph Bagard, fils du premier médecin de S. A. R.
1722. Jacques Martin, *aumônier* de S. A. R. et sous-précepteur de ses pages, mort le 50 mars 1747, enterré à la Primatiale. — Henri de Bousmard, *écolâtre*, mort le 6 avril 1754.
1725. Henri d'Orches de Vence, docteur en théologie et précepteur des enfants de Léopold (prévôt la même année).
1725. René Guilbert, chanoine de Commercy.
1729. Frédéric de Pfutzhner (*trésorier* en 1758), résignataire en 1741.
1751. Charles-François de Tervenus, licencié en théologie et docteur en droit, *trésorier* (*écolâtre* en 1754).
1754. François-Remy de Ravinel de Domjulien, *trésorier*.
1755. Ferdinand Girard.
1741. Rousseau.

(158) Les notes suivantes, extraites des comptes du Receveur général de Lorraine, pour l'année 1509-1510, donneront une idée de la dépense que faisaient annuellement nos ducs pour l'entretien de leur chapelle de Saint-Georges :

Despence pour les petis pastez que les enffans de cuer de l'eglise Sainct George ont par chacun dimenche.

Le bon feu Roy de Sicille que Dieu absoille, en son vivant ordonna et statua à tousiourmais par chacun dimenche de l'an aux iiij enffans de cuer de l'eglise Sainct George de Nancey à chacun ung petit pasté de ij deniers piece....

Despence pour la chappelle de feu Monseigneur le duc Charles de Sainct George à Nancey.

Pierrequin de Therache, maistre des enffans de ladicte chappelle, prent chacun an de gaiges... la somme de lx fr. ainsy que les autres maistres ont eu du passé...

Messire Wiriet, prebtre, chantré en ladicte chappelle, prent chacun an de gaiges la somme de lx francs...

Messire Jehan Robillon, prebtre, vicaire en l'eglise Sainct George, chantré en ladicte chappelle, prenoit chacun an par maniere de gaiges la somme de vingt frans... (En 1509, le duc Antoine porta ces gages à la somme de 50 francs.)

Messire Lorens Thouvenot, prebtre, vicaire dudict Sainct George, chantré en ladicte chappelle, prenoit chacun an par maniere de gaiges xx fr. (portés à 50.)

Jehan Durant dit le Fourbisseur, à present prebtre, chantré et tenoriste en ladicte chappelle, prent chacun an à cause de ses gaiges, xl frans.

François Genretel, dit le Messain, chantré en ladicte chappelle, prent chacun an à cause de ladicte chappelle la somme de xl fr. ainsy que ont acoustumé prendre les autres chantres...

L'escollastre de Sainct George et chanoine, chantré en ladicte chappelle, prent chacun an à cause des gaiges de ladicte chappelle, la somme de xl francs, xij gros pour franc...

Monseigneur a de nouveau retenu pour chantré en ladicte chappelle messire Gerard Maillette, prebtre, vicaire de Sainct George, aux gaiges de xl fr. par an...

Autre despence pour le vestement des enffans de ladicte chappelle au nombre de cinq.

Payé par le Receveur à Nicolas des Fours, marchant, et à Petit Je-

han, cousturier de Nancy, pour draps, fustainnes, toilles, bonnetz et autres parties pour habillier lesdits v enfans on mois de novembre mil v^e et x, de robes, jacquettes, pourpains, chausses et chaussettes, lxxvj fr. v gros vj deniers, valant liij sols ij deniers. .

Jehan de Sermaise, maistre des orgues de ladiete chappelle, prent chaecn an à cause de ses gaiges, la somme de vingt frans avec une queue de vin, vj resaulx de blé et ung porc d'office..

Le 2 mai 1552, le prévôt et le chapitre, assemblés capitulairement pour traiter et mettre ordre au cas de la chapelle du due Charles, rédigèrent le réglemeut suivant pour les maitres, compagnons, enfans et organiste.

Premierement les quatre enfans assisteront au chœur en habitz convenans selon le temps à toutes les heures, tant aux dimenches, jours de festes et solennitez que jours ferialux, sans riens excepter, pour chanter les responds, verseletz, *Benedicamus* et aultres choses accoustumées en ladiete eglise et comme il semblera bon auxdits sieurs venerables prevost et chapitre.

Item lesdits quatre enfans depuis Pasques jusques à la Toussainets porteront surplis on chœur et aussy pour venir de leur maison jusques en l'eglise et y retourner, et semblablement depuis la Toussainets jusques à Pasques porteront chappes noires tant on chœur comme de venir de leur maison en l'eglise et y retourner apres le service, reservé toutesfois que en tout temps durant la grand messe lesdis quatre petis enfans seront revestus en aulbes.

Item lesdits prevost et chapitre ont déterminé et conclud que lesdits quatre petis enfans auront ung maistre pour les regir et gouverner et instruire tant en bonnes meurs que musique et toutes aultres choses decentes et necessaires ainsy qu'il appartient à enfans de chœur pour servir honnorablement en eglise.

Item ledit maistre sera tenu, en habit decent et convenable selon le temps, conduire lesdits enfans des leur logis jusques en l'eglise, et apres le service de l'eglise en leur logis les raconduire en bonne ordre et toute honnesteté et garder que pour lors ou en aultre tempz ilz ne facent dissolution ne courent par les rues pour quelque affaire que ledit maistre ayt, mais plus tost y envoyer son serviteur. Et les fera aller à l'escolle de grammaire depuis le disner jusques à vespres et qu'il faudra retourner en l'eglise.

Item ledit maistre à tous dimenches, solennitez et festes qui se celebrent en l'eglise, sera tenu en habit comme dit est assister à toutes les heures et aux jours ferialux pour le moins à la messe et à vespres.

Et pour sa place du chœur, sera au hault siege s'il est prebtre, assavoir au premier siege devant ses enfans, soit à ung costé au d'autre; et quant aux processions et aultres convoyes et poursuites s'il y en a, ledit maistre incontinant suyva sesdits enfans pour y avoir meilleur regard et leur faire garder meilleur ordre.

Item ledit maistre ensemble ses enfans avec les aultres compaignons sera tenu par chacun jour chanter la messe de la chappelle dudit due Charles, les vespres et aultres services selon le contenu de la fondation d'icelle, et pareillement chanter de choses faictes on chœur tant aux jours solennelz comme en aultre temps, selon qu'il plaira au superieur.

Item ledit maistre sera tenu nourrir et alimenter lesdits quatres enfans honnestement et selon la coustume des aultres eglises et surquoy lesdits prevost et chapitre auront regard, coucher, lever (laver), blanchir et tenir nettement en leurs habitz et personnes, et mesmement ce present maistre du jourdhuy nommé Louys le Gay, sera tenu leur fournir logis durant qu'il en aura la charge, et aussy les chausser de chausses et souliers, avec les tonsures, excepté que à la Toussaincts, chef de novembre, par chacun an, le chapitre à chacun desdits enfans donnera une paire de chausses et de souliers et ung bonnet.

Item pource que lesdits prevost et chapitre ont determiné et conclud que lesdits enfans auront par chacun an à ladite Toussaincts nouveaulx habitz et que ceulx qu'ilz ont à present leur pourront servir aux jours ferialx jusques à l'année suyvante, car ilz entendent qu'ilz ayent tousiours deux sortes de habitz, les ungs pour les festes et les aultres pour les jours ferialx, supposé que par la coustume du passé tous les vielz habitz estoient au maistre, toutesfois pource que ledit maistre a bien consenti que les habitz qu'ilz ont à present leur demeurent pour l'année suyvante et ainsy de année en année leur demeurera tousiours le meilleur habit tant robe que jaquette de l'année precedante, au moyen dequoy et à sa requeste mesdits sieurs luy ont accordé et donné pour ceste Toussaincts prochaine et pour ceste fois seulement le drap d'une chappe pour porter à l'eglise ainsy que les aultres, à raison de quoy il a promis de fournir les livres de musique pour la chappelle et le chœur.

Item et pour toutes les choses susdites et charges, ledit maistre aura pour ses gaiges par chacun an la somme de deux cens frans, douze gros monnoie de Lorraine comptez pour chacun franc...

Item toutes et quantes fois qu'il y aura distribution de pain on chœur, il aura distribution de pain pour luy et ses enfans en la maniere accoustumée.

Item prendra les quatre vaxelz sel que lesdits enfans ont accoustumé prendre pour la fondation de *O Salutaris*.

Item nosdits sieurs de grace speciale luy ont accordé de prendre à toutes poursuites de corps et obitz extraordinaires comme vicaires, moieissant qu'il soit present en habit comme les aultres.

On lit, en outre, dans les comptes du chapitre, sous la date de 1568 : « Les sieurs prevost et chapitre à perpetuité sont chargez de avoir ung maistre d'enffaus et quatre petis enfans lesquels sont tenus entretenir à leurs gaiges et despeus pour ayder à chanter les messes des chantres et Passion tout au demeurant ainsy qu'il leur plaira en ordonner.

» Item...sont tenoz avoir trois autres compagnons pour la fourniture de ladite chapelle et Passion, assavoir taille, bassecontre et haultecontre.

» Item sont tenez avoir ung organiste (*). »

Ensuite d'une délibération capitulaire du 29 décembre 1612, il fut défendu aux enfans de chœur « de ne plus mandier ez jour des Innocens, le jour des Ames, Sainte Cecile, les Roys, Saint Martin, ny à l'Eglise, bref par toute l'année. » Il fut également ordonné au maître de ne plus permettre ce que dessus.

Dans une assemblée capitulaire du 25 juin 1614, les chanoines de Saint-Georges réglèrent l'ordre qui serait mis « tant pour la musique que faux bourdons en leur Eglise. »

(159) Légende de saint Georges.

George, tribun, naquit en Cappadoce, et vint, en Lybie, dans la ville qu'on appelle Silène, près de laquelle était un étang où habitait un monstre qui maintes fois avait fait reculer le peuple armé venu pour le détruire ; il s'approchait même jusqu'aux murs de la cité, et de son souffle tuait tout ce qu'il trouvait. Pour éviter de semblables visites, on lui donnait tous les jours deux brebis pour apaiser sa voracité. Si l'on y mauquait, il assaillait tellement les murs de la ville, que son

(*) Les mêmes registres de Saint-Georges contiennent encore la mention de plusieurs sommes payées par le chapitre pour la reliure ou la copie de livres de musique ; on y lit notamment, sous les dates de 1611 et 1704, les deux mentions suivantes : « Payé 12 gros pour la reliure d'un livre de musique de la composition de feu M. Petit Janin.

» Payé au sieur Deboussé, maître escrivain. 26 fr. 1 g. 9 d. pour avoir écrit en notte tout l'office de la Couronne d'épines, dont il a fait les feuilles qui sont tant aux graduels qu'aux antiphonaires...

souffle empoisonné infectait l'air, et que beaucoup d'habitants en mouraient. On lui fournit tant de brebis qu'elles devinrent très-rares, et qu'on ne pouvait plus s'en procurer la grande quantité nécessaire; alors les citoyens tinrent conseil, et il fut décidé qu'on délivrerait chaque jour un homme et une bête; si bien qu'à la fin on donna les enfants, filles ou garçons, de manière que personne ne fut épargné. Et le sort désigna un jour la fille du roi pour ce sacrifice. Le monarque épouvanté offrit en échange son or, son argent et la moitié de son royaume pour qu'on sauvât à sa fille ce genre si cruel de mort. Mais le peuple s'échauffa et dit au roi que puisque l'édit qu'il avait promulgué avait détruit tous les enfants, sa propre fille ne devait point faire exception. On le menaça, en cas de refus, de le brûler lui et son palais. Le roi se mit alors à pleurer, et il gémit du triste sort de sa fille, et, s'adressant au peuple, il demanda et obtint un délai de huit jours pour pleurer sa fille. Au bout de ce temps, le peuple revint au palais et il dit : « Pourquoi perds-tu ton peuple pour ta fille ? nous mourons tous par le souffle de ce monstre. » Le roi vit bien qu'il fallait se résoudre au sacrifice. Il fit couvrir sa fille de vêtements royaux, l'embrassa et lui dit : « Hélas ! chère fille, je croyais me voir renaître dans tes nobles enfants ; j'espérais inviter mes princes à tes noces, te voir ornée de vêtements royaux, et accompagnée de flûtes, de tambourins et d'instruments de musique de tout genre ; et tu vas être dévorée par le monstre ! Pourquoi ne suis-je pas mort avant que tu périsses ainsi ? » Alors elle tomba aux pieds de son père et lui demanda sa bénédiction. Il la lui donna en pleurant, et la serra tendrement dans ses bras, puis elle s'en alla vers le lac.

George, qui passait par là, vit qu'elle pleurait, et lui demanda ce qu'elle avait ; et elle lui répondit : « Bon jeune homme, monte bien vite à cheval, et hâte-toi de fuir, afin que tu ne périsses avec moi. » Et George lui dit : « Ne crains rien, et dis-moi ce que tu attends ici, et pourquoi tout ce peuple nous regarde. » Et elle répliqua : « Je vois que tu as un cœur noble et grand ; mais hâte-toi de partir. » George repartit : « Je ne partirai que lorsque tu m'auras appris ce que tu as. » Lorsqu'elle l'eut instruit de tout, George ajouta : « Ne crains pas, je t'aiderai au nom de Jésus-Christ. — Brave chevalier, reprit-elle, ne cherche point à mourir avec moi ; il suffit que seule je périsse, car tu ne pourras ni m'aider ni me délivrer, et tu succomberais avec moi. » Dans ce moment, le monstre sortit de l'eau. Alors la vierge dit en tremblant : « Fuis au plus vite, chevalier. » Pour toute réponse, George monta sur son cheval, fit le signe de la croix, s'avança au-devant du monstre en se recommandant à Jésus-Christ, et le chargea intrépide-

ment. Il brandit sa lance avec une telle force, qu'il le traversa et le jeta par terre. Alors, s'adressant à la fille du roi, il lui dit de passer sa ceinture autour du cou du monstre et de ne le redouter en rien. Quand ce fut fait, le monstre la suivit comme le chien le plus doux. Lorsqu'ils l'eurent conduit dans la ville, le peuple s'enfuit sur les montagnes et sur les collines, en s'écriant que tout le monde allait périr. Mais George les retint en leur disant de ne rien craindre ; que le Seigneur l'avait envoyé pour les délivrer de ce monstre. Et il dit : « Croyez seulement en Dieu, et que chacun de vous soit baptisé, et je tuerai ce monstre. » Alors le roi et tout son peuple furent baptisés ; ensuite George tira son glaive et abattit la tête du monstre ; selon ses ordres, quatre paires de bœufs le transportèrent hors de la ville. Ce jour-là, vingt mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés. En l'honneur de la Vierge Marie et de saint George, le roi fit construire une église d'une étendue considérable, de l'autel de laquelle il coule une source qui guérit tous les malades qui boivent de son eau. Le roi offrit d'immenses richesses à George ; mais il les refusa, et il les fit distribuer aux pauvres. George instruisit le roi de quatre devoirs à remplir : d'avoir soin des églises de Dieu, d'honorer les prêtres, d'assister toujours dévotement au service divin, et d'être constamment charitable envers les pauvres ; et ayant embrassé le roi, il partit de ces lieux.

Quelques livres disent que lorsque la fille du roi allait être dévorée par le monstre, George fit le signe de la croix et le tua.

(140) Le mauvais état du sceau ne permet qu'une supposition.

(141) *Histoire de la vie de Saint Sigisbert roy de Metz, et D'avstrasie. Comprenant plusieurs singularitez du Duché, et de la Ville de Nancy Capitale de Lorraine.* Par GEORGES AVLBERTY SECRETAIRE à feu son ALTESSE. Nancy, 1617.

On lit également dans le Mémoire de M. de Rennel, écrit en 1619 : « L'église Saint-Georges est signalée (bien que de médiocre grandeur), mais principalement en saintes reliques et miracles qui s'y font journellement par l'intercession de Notre Dame, Dieu faisant plusieurs guérisons remarquables envers les pauvres affligés qui recourent à elle par prières. Entre les reliques, il y a une épine de la couronne de laquelle Jésus-Christ fut couronné en sa Passion, donnée par le fondateur qui l'avait eue d'un Roi de France. Il y a aussi... les chefs de Saint Maurice et de Saint Georges en partie, fort bien et fort proprement enchâssés et richement ornés en or, argent, ébène, outre

quantité de riches ornements donnés par les princes, princesses et grands seigneurs. » On prétend que M. de Bièvre, étant gouverneur de Nancy, avait fait don à l'église Saint-Georges de deux beaux ornements de drap d'or, à fonds de velours verd, aux armes de Croy.

(142) Il y a ici une erreur, ainsi qu'on le verra plus loin : c'est un os de la cuisse et non le *bras* de saint Georges que possédait la Collégiale.

(143) Il se pratiquait à Saint-Georges, à l'occasion de cette relique, des cérémonies particulières, ainsi indiquées dans les statuts que les premiers chanoines firent entre eux, du vivant même de leur fondateur : « Ceux qui feront diacre ou sous-diacre avec le prêtre, à la première messe de Noël, à minuit, doivent venir tous revêtus au pas de l'entrée du chœur, et se doivent agenouiller sur ledit pas et dire leur *Confiteor*, et l'indulgence reçue, ils doivent aller à l'autel derrière au reliquaire, avec deux torches et en grande devotion apporter le boulay de Notre Seigneur, le vêtement et le lait Notre Dame sur l'autel, et il y demeurera toutes les trois messes, et y aura toujours deux cierges ardents auprès, et y sera l'un des marliers pour les garder. — Item, quand ledit boulay sera apporté sur l'autel, avant qu'on ne commence la messe, tous les chanoines, vicaires et chapelains le doivent aller baiser deux à deux, premièrement les enfants et les autres en suivant par ordre, et cela fait, on doit commencer la messe.

(144) Inventaires des reliques de l'église Saint-Georges.

I. — 1575.

Ce sont les reliques qui sont en l'église Saint George de Nancy, rewardée et visitée l'an m. trois cent sexente et treize par le prevost mess. Jean Wahey, prevost de l'englise ; par Conraul, chantre ; par Olric, thresorier ; par mess. Albert d'Ormes ; par Jean de Dompaire, tuit chanoines ; par Jean de Remereville, par Jean de Luxou, vicaires.

Premier une patene en laquelle est li espine de la couronne Nostre Seigneur ; et y sont estachies doux agnelz d'or l'ung ou il y ait un ruby, et l'autre un diamant, et y pent une croizette d'argent.

Item une autre patene ou il ait de la boudine Nostre Seigneur.

Item un bras S. George couvert d'argent.

Item un vaxel quarey plain de plusieurs reliques.

Et à la fin dudit inventaire se trouve escrit : Ce sont les reliques que

mess. li Due nous ait douné, qui vinxent de Thuranche (Thuringe), de la chapelle madame sa mere (Isabelle d'Autriche).

Dans un autre inventaire fait en 1440, par le prévôt Demenge de Wicherey, il est dit: « Item une patene d'argent dourée en laquelle ait de lowelat de la boudine Nostre Seigneur; six perles, trois rouges pierres et trois verdes autour. »

II. — 1552.

Inventoire des reliques de ceans faict le vingt quatricsme jour d'aoust en l'an mil cinq cens cinquantedeux, presens venerables messire David Bourgeois et Gerard Bouchon prebtres chanoines de ceste eglise Sainct George de Nancy.

Premier.

Ung bras d'argent de Sainet Estienne.

Ung bras d'argent de Sainct George.

Ung bras d'argent reliques de Sainct Thiebault.

Encore ung petit bras bois qui n'a que ung doigt.

Deux gros encenciers d'argent l'ung complect et l'autre non (*).

Le reliquiaire de l'espine sainete auquel il y a ung anneau saphir en son entier et une croix d'argent dorez.

Une croix cuyvre dorez ou il y a une portion de la vraye croix.

Ung reliquiaire avec ung cristal argent dorez sur lequel avoit une croix laquelle est perdue de long temps.

Ung aultre reliquiaire d'argent la coiffe dorée et le pied non dorez ou il y a ung crucifix d'argent dorez à la pointe.

Ung reliquiaire de la Magdeleine avec le pied d'argent dorez auquel souloit avoir ung œuf d'ostruche qui fut rompu (**).

Une noix enchassée en argent avec une couverte dessus armoyé des armes de Lorraine.

Une paix d'argent dorez pesant trois mares deux onces et six trezelz.

Deux plats d'argent pesans six mares et demy.

Deux chopines d'argent dorées par les bordz(non couvertes (**)) pesantes ung marc sept onces et demye.

(*) Ils étaient complets tous deux en 1560.

(**) Dans l'inventaire de 1560, on a ajouté ces mots: « Et est au chapitre. »

(***) Ces deux mots sont ajoutés dans l'inventaire de 1560.

Ung reliquiaire de bois plain de plusieurs reliques.

Ung baston d'argent que le feu Roy René apporta de Venise pesant comme il est six mares deux onces et demye.

Trois calices avec les patenes tous dorez.

Trois calices d'argent avec les patenes dont l'ung est dorez et la patene ne l'est pas (*).

Le boulet de Nostre Seigneur dedans une patene de cuyvre dorez, enchassez de pierres et perles.

La coste Sainct Laurent enchassée en argent dorez avec certaines pierreries.

Reliques des Innocens en bonne portion mises dedans ung coffre de bois qui n'a point de couverte.

Une petite nave d'argent pesante ung marc et demy.

Deux chandeliers d'argent comme ilz se contiennent.

Une croix d'argent ou il y a une bonne portion de la vraye croix (laquelle est dedans ung petit calice (**)).

Une petite fierte painte en laquelle il y a une ymâge de Nostre Dame d'yvoire avec une petite coronne d'argent dorez sur la teste, laquelle coronne fut perdue de long temps.

Le livre du texte de l'Evangile ez solennitez, couvert d'argent.

Le chief de Sainct George avec ung chapelet d'argent dorez ou il y a vingtrois boutons d'argent dorez, lequel chapelet se met sur ledict chief.

Une patenostre cristal blanc auquel il y a une branche de corail rouge avec huit enseignes d'argent dorez ladicte patenostre pendante au col dudict chief.

Encor un Agnus Dei d'argent dorez et une croix argent dorez esmailé aux quatre boutz, le tout pendant au chief dudict Sainct George.

Le reliquiaire du cuissal monsieur Sainct George en son entier.

Le chief Monsieur Sainct Maurice en son entier.

Une pierre nommée Anisse enchassée en argent dorez pendante à ung cordon rouge (***) avec deux fers d'argent.

(*) En marge de l'Inventaire de 1560, est écrit : « Le 8 janvier 1592, fut esté pris deux calices et une coupe de calice pour faire un vaseau à mettre les vuctions. »

(**) Les mots entre parenthèses sont dans l'inventaire de 1560.

(***) L'inventaire de 1560 dit : « pendante à ung filz d'archet.

Ung aultre petit reliquiaire des Sainetz Candidi et Exuperii argent dorez pendant au col dudiet chief Sainet Maurice.

Item ung petit coffre d'argent dorez ou il y a ung crucifix et pend au col dudiet chief Sainet Maurice.

Une paix d'argent dorez ou il y a une veronique de nacques de perles donné par sen maistre Jehan Pelerin, chanoine de Toul.

Quatre petiz reliquaires argent esquelx il y a en chacun ung petit cristalin plain de reliques.

Une vielle bource velours vert en soye ou il y a plusieurs reliques.

Ung cerneau de Saincte Eufemie en viel velours rouge.

Ung coffre bois ou il y a plusieurs branches de corail et deux gibescieres ouvrées.

Ung coffre de laiton dorez esmaillez auquel il y a une platine argent dorez en laquelle il y a deux anneaux d'or. Il y a en l'ung une pointe brute de dyament et en l'aultre ung rubis baillet et au milieu de ladiete platine dix perles et quatre loupes de saphirs (*).

Ung reliquiaire d'argent sans pied, ung cristal dessus plain de reliques.

Le vaisseau à mettre Corpus Domini sur l'autel le jour de la feste Dieu et parmy les octaves en argent dorez dont il fault au pied la teste d'ung serpent auquel pend une branche de corail enchassée d'argent.

Treze bources de soye drap d'or de plusieurs sortes esquelles il y a plusieurs reliques dedans lesdictes bources.

Ung petit corporalier soye verte ou il y a ung papier plain de reliques.

Une petite hoiste yvoire ferré d'argent avec ung petit anneau d'argent plain de reliques. (Cette boîte avait été prise, en 1560, « pour mettre au ciboire. »)

Ung petit coffret quarré yvoire ferré d'argent ou il y a ung petit reliquiaire cristalin le pied d'argent et aultres reliques.

Ung petit coffret argent dorez et dedans trois petiz reliquaires argent dorez et est escript dessus.

Encor ung petit coffre yvoire ferré d'argent et sur la couverture deux bosses auquel coffre il y a plusieurs reliques.

Ung petit reliquiaire cuyvre ou il y a plusieurs reliques (**).

(*) On lit en marge de l'inventaire de 1560 : « Ladiete platine avec anneaux et perles et aultres pierres fut esté pris le 8 janvier 1592 pour faire ung vaseaux à mettre les vctions. »

(**) L'inventaire de 1560 ajoute : « sur lequel il y a une croix à quatre piedz. »

Ung aultre petit coffre bois ouvré et painct la ferrure d'argent ou il y a plusieurs reliques assavoir des Maries Jacobi et Salomé.

Ung petit coffre bois ferré de laiton ou il y a plusieurs reliques.

Une boiste verte ou il y a plusieurs reliques.

Une grosse branche de fin corail.

Ung petit chapitel d'ung reliquiaire du chief Saint George argent dorez.

Encor dedans lediet coffre deux ou trois petites pieces d'argent rompu.

Encore plusieurs reliques mises en petis drapeaulx le tout dedans ledit coffre d'argent dorez.

III. — 1560.

Inventoire des Reliques de l'église Saint George faict le xx^e jour de juing mil cinq cens soixante par venerables Messires Anthoine Jardinier, chantre, et Anthoine de Vinaize, aulmosnier, tous deux chanoynes de ladicte eglise, en presence de venerable messire Richart Bouchon, chanoyne et tresorier en icelle, et de moy Jehan Mathieu, prebtre et clerc dudiet chapitre.

Ung reliquiaire de cristaul sur lequel y a ung lyon doré et le pied d'argent d'or esmaillé dedans lequel il y a plusieurs reliques escriptes dessus.

Ung calice d'argent tout doré que fut messire Geoffroy Gaugain chappellain de Saint Epyre a donné pour estre participant aux prieres de ladicte Eglise (Saint-Georges). Il y a eu escript sur le pied dudiet calice *M^e Geoffroy Gaugain (*)*.

Ung petit coffret de boys ferré de layton dedans lequel il y a une petite anse d'argent et quelques reliques.

Une bource velour usé et soye ou il y a plusieurs reliques.

Ung petit baston dedans lequel il y a deux petites bouteilles de voire.

Encor ung chief sur lequel il y a une platine de plomb escripte.

Quattres petites tournelles de cuyvre dorez.

Une coppe de calice de cuyvre dorez.

Quatre bandes en façon de couronne de cuyvre dorez.

Ung reliquiaire de boys plain de plusieurs reliques.

(*) Une note écrite au bas de l'inventaire de 1552, porte que le calice dont il est ici question, fut donné à l'église Saint-Georges le 19 janvier 1554.

IV. — 1664.

Inventaire des Reliques, argenterie et autres pieces du Tresor de l'Insigne Eglise de Saint George, fait ce 24 juillet 1664.

Une partie de l'umbilicus appelé la Sainte Boude de Notre Seigneur, enchassé dans un petit Jesus d'or, couché dans une pierre d'agate creuse de la grandeur d'une palme, le tout dans une chapelle d'argent ouvrage d'orfèvrerie sur un pied d'ébène enrichy de deux pieds d'argent.

Du précieux lait de la Sainte Vierge (*) enchassé dans une Notre Dame d'argent pesant avec son pied d'estal vingt six marcs deux onces, le septre en partie, aescavoir la poignée, la couronne et le reliquaire d'or, le haut du septre est argent d'argent doré, la croix d'or qui estoit au dessus du monde ne se trouve plus, l'une des branches de la couronne est rompue.

Une Sainte Espine enchassée dans un cristal rond entouré d'une couronne sousteuue par deux anges sur un pied, le tout d'argent doré.

Un os de la cuisse de Saint George enchassé dans un grand reliquaire en forme de cuisse, couché sur un coussin, le tout d'argent.

Le chef de Saint George enchassé en argent.

Le chef de Saint Maurice enchassé en argent doré ; sur le pied d'estal sont plusieurs figures en relief.

Un os du bras de Saint Estienne enchassé dans un bras d'argent.

Un os du bras de Saint Laurent enchassé comme le précédent.

Du bois de la vraie croix enchassé dans un cristal rond enrichy d'argent doré, lequel on attache avec un ruban au pied d'une croix d'argent doré, sur le pied de laquelle manque deux petits anges.

(145) **Lettre du Roi René au sujet du cuisseau de saint Georges.**

René, etc. Comme nous ayons tousiours eu pour le passé et encore ayons grant devocion au glorieux martir monseigneur Saint George, desirans en cest monde exaulcer son saint nom, et reverer et honorer son corps esperant qu'il soit notre intercesseur continuel envers notre createur... Avons parlé et fait parler à plusieurs gens de divers estaz de nous eusaigner où il avoit aucunes reliques de son precieux corps et tellement avons enquis qu'avons secu que en l'une des eglises de

(*) Vers 1662, le chevalier de Seraucourt avait fait don à la chapelle Notre-Dame de Dombasle d'un reliquaire contenant une goutte du lait de la Sainte Vierge, qu'il avait rapporté de Malte.

notre cité d'Arle nommée Saint Honoré de Eliscampes, avoit l'os d'une des cuisses dudit martir depuis le hault jusques au genoil, pour lequel avoir avons fait et fait faire plusieurs prieres à tresreverend pere en Dieu... le cardinal de Foix legat de notre Saint Pere, tenant en commande l'arceveschié de notrediete cité, et autres gens d'eglise de nous donner icelle relique. Lesquels pour nous complaire benignement et liberalement nous ont donné et octroïé ladiete relique avecques lettres testimoniabiles de aprobation d'icelle. Laquelle relique en grant devotion et reverance avons prinse et recene, et icelle avons fait mettre et enchasser en argent en ung cuissal fait à la forme et semblance de la cuisse d'un homme armé assise sur ung carreau d'argent armoïé de nos armes. Et avecques ce avons fait faire ung tapiz pour asseoir ladiete relique, ung ciel pour porter sur icelle, chassuble, dyacre, soubzdiacres et trois chappes avecques le parement d'autel hault et bas pour servir durant le service que voulons estre fait ou lieu et ainsy que cy apres sera declairé, le tout de damas blanc croisé de veloux cramoisy aux armes dudit martir, ou milieu desquelles avons fait mettre petiz estussons de broderie faiz à noz armes et avecques ce avons fait faire deux bassins d'argent armoiez ou fons de nosdictes armes pour faire du vinage de ladiete relique à tous bons catholiques qui en voudront avoir.

Savoir faisons que nous desirans de tout notre cuer ladiete relique estre honorée et reverée comme il appartient, considerans que en la ville de Nancy en Lorraine, en laquelle est la principale demeure des ducz de Lorraine, et le lieu quant ilz sont ou pais ouquel ilz font plus continuelle residence, a une notable eglise collegiale fondée en l'onneur dudit glorieux martir, en laquelle se fait chacun jour tresbeau service à toutes heures et si font grant nombre de prieres et d'oroisons par les gens d'eglise servans cothidiennement en icelle. Considerans aussi que en ladiete eglise le nom dudit martir est chacun jour grandement exaulcé et que en icelle n'a aucunes reliques d'icelluy martir. Pourquoy comme croyons quant ilz auroient la relique dessus declairée elle y seroit grandement honorée et reverée. Pour lesdictes causes... avons donné et donnons aux prevost et chappitre de ladiete eglise... ladiete relique ainsi enchaécée... lesquelz leur envoions... par notre treschier et feal conseiller et chambellain messire Girart de Haraucourt, chevalier seneschal de notre duchié de Bar et aussi du duchié de Lorraine, et voulons que au jour que notredit Seneschal fera de par nous le don et present de ladiete relique que les prevost et autres dignitez de ladiete eglise, ensemble tous les chanoines et chappellains d'icelle viennent en procession audevant et que à la recepcion d'icelle ceux qui

la porteront soient vestuz de deux des chappes dessusdictes, et ledit tapiz mis dessoubz ladiete relique et le ciel dessus et portée en grant reverence en leur eglise, pendant lequel temps voulons toutes les cloches de ladiete eglise sonner, et en icelle estre fait tresbeau service en l'honneur dudit martir, et doresnavant chacun an à tousioursmais perpetuellement, voulons à pareil jour ladiete relique estre portée en procession generale par ladiete ville bien honnestement, le tapiz dessoubz et le ciel dessus avecques torches et cierges alumez en suffisant nombre par deux des dignitez ou chanoines de ladiete eglise vestuz desdictes chappes de damas blanc croisées de veloux cramoisi et ou milieu les estussions de nosdictes armes et fait ledit service. Laquelle procession et service voulons toutes les cloches de ladiete eglise sonner, et en oultre une fois chacun an à tel jour que par lesdiz prevost et chapitre et notredit Senneschal sera prins et esleu, voulons en ladiete eglise de Nancy estre fait, dit et celebré ung autre service sollempnel et durant icelui toutes les cloches de ladiete eglise estre sonnées.... et apres nostre deces voulons ledit service estre fait au jour que fut la bataille (*) en laquelle fusmes prins, plusieurs gens de divers estaz furent mors pour nous et en soudenant notre querelle dont conscience nous remort, voulons que doresnavant chacun an le soir devant le jour de ladiete bataille soit par lesdiz prevost et chapitre dit et celebré en ladiete eglise vigilles des trespassez et le jour que fut ladiete bataille trois haultes messes sollempnelles... pour le salut et remede des ames de ceulx qui furent octis en ladiete bataille.... »

Cette lettre est datée du palais d'Aix, le 9 novembre 1460.

(146) Suivant Lionnois, le reliquaie de Saint-Georges portait cette inscription :

Martiris hic GEORGI veneranda reliquia costa
Clauditur ; hanc diva domui Nanceianæ donat
Inclitus et cuuctos superans virtute Renatus,
Anno milleno quadringento sexageno.

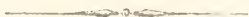
En parlant de la relique de Saint-Georges, je dois rectifier l'erreur que j'ai commise dans la *Statistique* (art. *Nancy*), en disant que c'était René II qui l'avait donnée à la Collégiale.

(147) Quelques-unes de ces reliques ont échappé cependant à la destruction : la tête de sainte Euphémie, la côte de saint Laurent et la sainte Epine sont à la cathédrale de Nancy : l'église d'Essey-les-Nancy

(*) La bataille de Bulgnéville.

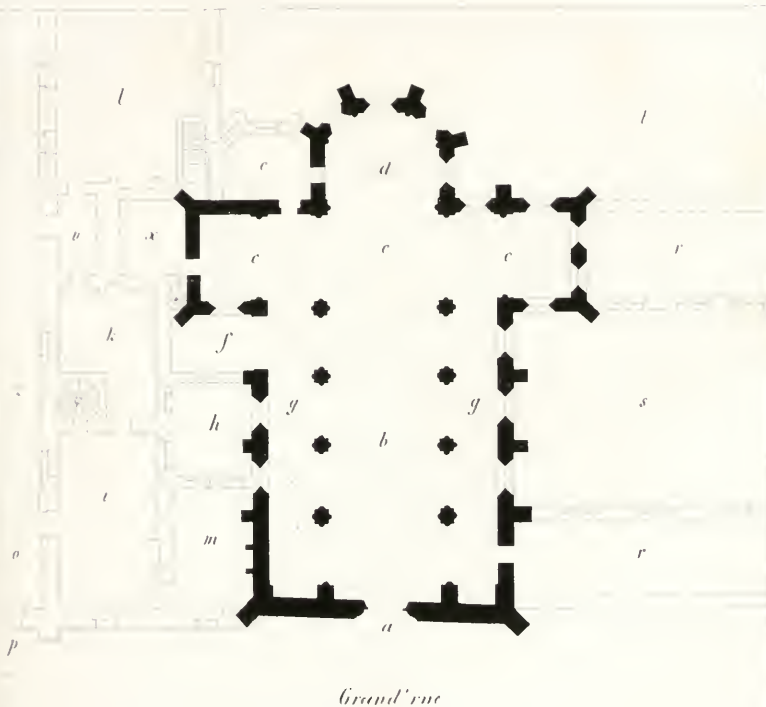
possède un fragment de la relique de saint Georges. On voit, dans celle de Bouxières-aux-Chênes, des stalles en bois sculpté venant de la Collégiale ; enfin, « sous le porche de Saint-Epvre, à Nancy, sont deux statues, dont une *Babylonia meretrix*, qui viennent, dit-on, de Saint-Georges et ont remplacé les statues de saint Pierre et de saint Paul, brisées en 1792. » (*Statistique monumentale des arrondissements de Nancy et de Toul*, par M. Grille de Beuzelin.)

(148) On doit s'étonner que ces objets n'aient pas été transférés à la Primatiale lors de la réunion des deux chapitres ; Lionnois n'en parle pas ; il mentionne seulement, comme venant de Saint-Georges, le mausolée de Nicolas de Ludres, dont j'ai précédemment parlé, et un tableau, probablement de Charles Cuny, représentant saint Georges à cheval, enfonçant sa lance dans la gueule d'un dragon. Ce morceau, « d'un beau travail et d'une belle exécution, » avait été fait en 1615, aux frais du chapitre, ainsi que l'indiquait cette inscription : *Impensis capituli Sancti Georgii 1615.*



de l'ancienne Église de St Georges DE NANCY.

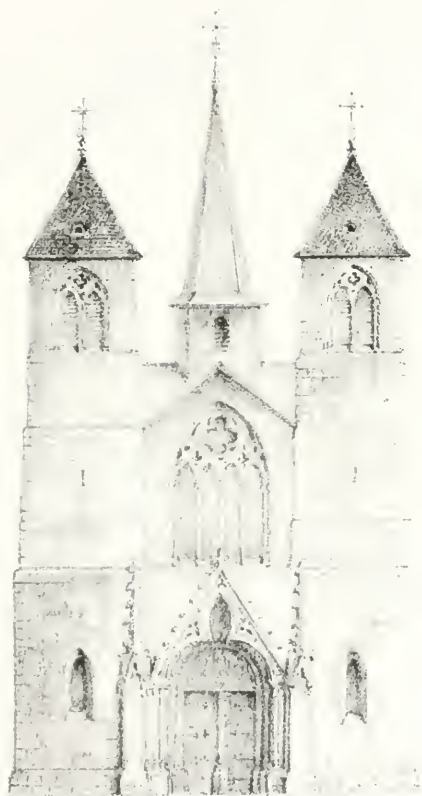
*est tirée d'après un plan manuscrit dressé avant la destruction
1717.*

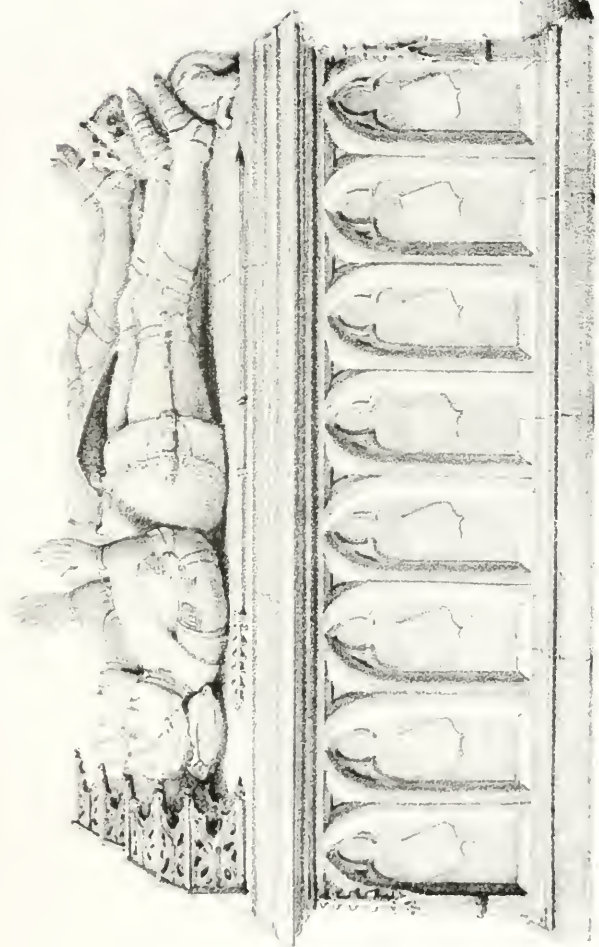


Grand' rue

- a. Portail
- b. Nef
- c. Transsept
- d. Sanctuaire
- e. Chapelles ajoutées
- g. Collatéraux
- h. Petite cour
- k. L'enclos. Dépendances du Palais

- n. Vestibule du Palais
- p. Porterie
- rr. Cloître des Chanoines
- s. Tour du Cloître
- t. Cour de service
- v. Trésor
- x. 6^{de} cour du Palais







IN THE
CITY OF
BATH



THE BISHOP OF LINCOLN, 12th Century



MÉMOIRE

SUR

L'ORIGINE DES BRIQUETAGES

DE LA SEILLE,

PAR M. L'ABBÉ KLEIN.



Dès les temps les plus reculés, la Seille coulait à travers des prairies souvent noyées sous ses eaux, et ne présentait, dans sa partie supérieure, depuis Marsal jusqu'à Burtlecourt, sur une longueur d'environ 20 kilomètres, qu'un marais vaste et profond. Les filets d'eau qui se réunissaient pour la former n'étant pas rassemblés et contenus, comme ils le furent depuis, par les travaux d'art qu'exécutèrent les Romains et par ceux construits au moyen-âge pour créer l'étang de Lindres, d'où elle sort aujourd'hui, se répandaient irrégulièrement et contribuaient à entretenir une inondation presque continue. Cependant la fertilité et la richesse des plaines et des collines qui l'avoisinent, les nombreuses sources salées qui

jaillissent près de ses rives, devaient, ce semble, y attirer de bonne heure des colons avides de cultiver un sol d'une fécondité remarquable, et dont les produits salins allaient devenir une branche importante d'exportations commerciales. Rien n'indique néanmoins qu'une population indigène considérable y ait fixé et prolongé son séjour. On rencontre bien çà et là, au pied ou au sommet des coteaux, de rares vestiges des Celto-Gaulois, quelques tombeaux, monnaies, *torques* et pointes de javelots en silex; mais, nulle part, aucune trace d'habitations agglomérées, de manière à former une ville ou une bourgade. Dans ces débris de l'antiquité gauloise, rien de local et de caractéristique comme à Divodurum, à Toul et à Solinariaca, cités qui eurent leurs monuments particuliers et leurs monnaies frappées au type national. Si la région supérieure de la Seille eût été habitée par une population aborigène aussi forte que l'ont insinué des savants distingués, on devrait au moins retrouver les traces de quelque cité qui lui eût servi de centre; mais l'histoire, les traditions et les faits n'en fournissent pas le moindre soupçon.

Les souvenirs des Romains y sont en bien plus grand nombre : leurs campements se reconnaissent en différents lieux; on y recueille fréquemment des médailles du Haut et du Bas-Empire, des figurines en terre et en bronze, beaucoup d'armes, des urnes cinéraires, des statues, des inscriptions et même des monuments votifs. Plusieurs voies romaines ont traversé la Seille ou sillonné les plaines environnantes, et, encore aujourd'hui, il est facile d'en suivre la direction. Tout porte à croire que c'est vers la fin du règne d'Auguste et sous les règnes de ses successeurs immédiats, que les Gallo-Romains peuplèrent la vallée supérieure de la Seille, qu'ils y fondèrent des *vici*, où ils établirent leurs lois, leur culte et leur administration, et qu'ils semèrent de toutes parts une

multitude de *villas* dont les produits servaient à alimenter les bourgs du voisinage (1).

Ces observations préliminaires nous ont paru indispensables avant d'arriver à discuter l'origine des *briquetages* de la Seille, parce qu'ils serviront à y répandre plus de lumière. (Pour être plus exact nous mettons ici le pluriel, puisqu'au lieu de former une masse compacte, ils se trouvent isolés les uns des autres par des lacunes considérables).

D'Artezé de La Sauvagère, officier au régiment de Champagne et ingénieur du Roi, fut envoyé, en cette qualité, à Marsal, vers le milieu du siècle dernier. Le premier, il a

(1) Dom Calmet, Notice sur la Lorraine, article Marsal, prétend, d'après La Sauvagère, qu'un camp romain permanent s'étendait de Marsal à Burthecourt ; c'était probablement une ou plusieurs stations militaires où campaient les légions destinées à repousser les incursions des barbares, *castra stativa* ; il en existe quelques vestiges non loin d'une fontaine située à 2 kilomètres S.-S.-E. de Vic où gisent çà et là des débris de briques romaines, et où l'on a recueilli plusieurs monnaies impériales. En 1845, un paysan, défrichant une luzernière sur le plateau d'une colline qui sépare les deux villages de Xanrey et de Juvrecourt, peu distants de la Seille, a mis à nu un assez grand nombre de tombeaux romains construits avec des pierres posées à plat sur d'autres verticales. Ils contenaient des ossements bien conservés, mais qui, répandus à la surface du sol, n'ont pas tardé à tomber en poussière ; des sabres, un collier en émail et autres objets qui m'ont appartenu. A Riouville et à Bure, ferme et village limitrophes, on a trouvé beaucoup de monnaies en potin, dont la série s'étend d'Alexandre-Sévère aux 50 Tyrans ; plusieurs sont entrées dans ma collection. Sur le territoire de Blanche-Eglise et à 5 kilomètres environ de Marsal, les longues pluies de 1844 ont mis à découvert quelques médailles du Haut-Empire ; on creusa plus avant, et on en retira à peu près 150 autres, comprenant presque tous les règnes écoulés depuis Trajan jusqu'à Volusien inclusivement. J'ai pu m'en procurer quelques-unes parmi lesquelles un magnifique grand bronze de Julia Donna, avec le revers *mater augusti, mater senatus, mater patriæ*. A Guermange, même découverte eut lieu quelque temps après. En 1859, le curage de la Seille en avait déjà produit un nombre considérable, entr'autres des Augustes et des Tibères, avec l'autel de Lyon. Ces diverses trouvailles sont mentionnées ici pour la première fois et peuvent s'ajouter à celles que renferment les ouvrages archéologiques publiés sur Tarquinopol, Marsal et leurs environs.

traité la question du briquetage, en s'appuyant sur des faits certains (1). Il fit plusieurs expériences pour en constater la nature, l'étendue et l'épaisseur, et en reconnut l'existence à Marsal, à Moyenvie et à Burthecourt. Des sondages opérés plus récemment l'ont aussi fait reconnaître à Vic et à Salone. Donnons-en une description rapide, puis nous passerons à l'examen des opinions émises sur l'origine de sa construction.

Au milieu des prairies qu'arrose la Seille et immédiatement au-dessous des villes de Marsal, de Moyenvie et de Vic ainsi que des villages de Salone et de Burthecourt, existe une construction digne de fixer au plus haut point l'attention des archéologues. Il est bien permis de l'appeler unique en son genre, et l'un des plus étonnants ouvrages que l'antiquité nous ait laissés dans les Gaules. Dans chacune de ces localités, on peut le comparer à un vaste radier, entièrement formé de morceaux d'argiles, pétris avec la main ou enroulés autour d'un brin de bois avant d'avoir été soumis à l'action du feu. Sur plusieurs, les marques des doigts sont encore empreintes. La forme en est très-variée. Ils sont droits, courbes, cylin-

(1) L'ouvrage de La Sauvagère est une brochure in-8° de 52 pages, publiée à Paris chez Jombert, en l'année 1740. Elle est intitulée : *Recherches sur la nature et l'étendue d'un ancien ouvrage des Romains, appelé communément briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville, et une description de quelques ouvrages des Romains et antiquités qui se trouvent à Turquinpol.* Pour l'intelligence du texte, elle est accompagnée de 7 planches, qui renferment : une carte topographique de la Seille supérieure ; des dessins représentant les différents morceaux d'argile qui composent le briquetage ; la position de ce dernier entre deux marais ; le plan de fourneaux destinés à fondre le cuivre, trouvés à plus de 7 mètres de profondeur ; celui de Marsal et le dessin d'un vase antique, recueilli avec les premiers morceaux du briquetage, et enfin les bas-reliefs qui se voyaient à Turquinpol. Cet opuscule, fort recherché des antiquaires, a été mis au jour sur les pressantes sollicitations de Dom Calmet. Il est précédé d'une lettre de l'illustre bénédictin, qui en fait ressortir le mérite et l'importance. Il en existe une deuxième édition dans le *Recueil d'Antiquités gauloises*, du même auteur. Paris, 1770, in-4°.

driques, triangulaires, coniques, parallélepèdes. Les plus gros ont environ de 27 à 50 centimètres de pourtour sur 18, 20, 24, 27 et 50 de longueur, et les autres offrent toutes sortes de dimensions. Liés ensemble sans aucun mortier et jetés confusément sur le marais, ils forment un massif d'une solidité telle que, depuis des siècles, il supporte l'énorme quantité de terres à laquelle il sert de fondement. Il est assez difficile d'estimer sa superficie totale, d'autant plus que les expériences spéciales pour en déterminer les limites n'ont eu lieu qu'à Marsal et à Moyenvic. A Marsal, il a une longueur de 679 mètres, sur une largeur à droite de 194 mètres, et une largeur à gauche de 271 mètres 60 centimètres ; ce qui lui donne une superficie de 572,480 mètres carrés ; son volume est de 279,560 mètres cubes. A Moyenvic, sa superficie est évaluée à 215,400 mètres carrés, et son volume à 160,048 mètres cubes. Son épaisseur moyenne est d'un mètre 75 centimètres. A Vic, cette dernière dimension est seulement de 0,60 centimètres, ainsi qu'il résulte d'un sondage effectué en 1819, dans l'intérieur de la ville (1).

Ce qui apparemment a donné lieu aux briquetages, a été la nécessité de dessécher des marais impraticables et de créer au-dessus d'eux un terrain ferme qui permit de bâtir des *vicus*, d'exploiter les sources salées, en un mot, d'y asseoir les ouvrages qu'on jugea utiles à la colonie. Celui de Moyenvic paraît avoir eu une autre destination. Placé sur un sol qui n'est point marécageux, et presque à sa surface, il n'a pu servir qu'à donner une assiette solide à l'emplacement d'un camp romain.

Maintenant à quel peuple doit-on faire remonter la cons-

(1) *Mémoire de M. Levallois sur les travaux exécutés dans le département de la Meurthe, pour la recherche et l'exploitation du sel gemme.*

truction des briquetages de la Seille ? Trois opinions sont en présence : l'une d'elles en attribue l'honneur aux Francs, une seconde la rapporte aux Celto-Gaulois, et une troisième aux Romains. Nous adoptons la dernière, parce qu'elle nous semble appuyée sur de plus grandes probabilités. Essayons d'abord de discuter les deux autres.

M. Dupré, antiquaire distingué et ancien directeur de la saline de Moyenvic, attribue aux Francs le briquetage de la Seille (1). Selon lui, c'est un ouvrage grossier qui, par cela même, est en rapport avec l'état des arts à l'époque de l'occupation franke. Si les Romains, ajoute-t-il, en étaient les auteurs, on retrouverait, à sa superficie, des monuments d'origine romaine ; or, en creusant dans l'enceinte des villes de Moyenvic, Marsal et Vic, il ne s'est pas même présenté de médailles à la curiosité des amateurs, tandis qu'elles sont communes à Salone et sur les hauteurs voisines. S'attaquant ensuite à La Sauvagère, il cherche à réfuter les arguments dont il s'est servi pour avancer que les Romains étaient les vrais constructeurs du briquetage. Les trois principaux chefs de preuve de ce dernier sont tirés : 1° d'un débris de vase en terre de forme antique, sur lequel on lit le nom de l'artiste : *Cassius F.* ; 2° de fourneaux et de parcelles de cuivre déterrés aussi à Marsal, au-dessus du briquetage ; ce qui tendrait à prouver que cette ville avait une fonderie de cuivre sous la domination romaine ; 3° du passage à Marsal de la voie romaine qui conduisait de Metz à Strasbourg. Le rapprochement de telles découvertes avait amené La Sauvagère à conclure qu'une œuvre si gigantesque ne pouvait appartenir qu'au peuple-roi. La conséquence n'a pas satisfait M. Dupré. Que prouve, dit-il, un fragment de poterie qui, peut-être, a

(1) *Mémoire sur les antiquités de Marsal et de Moyenvic.*

été transporté en remblai avec les terres enlevées aux coteaux voisins ? La Sauvagère l'a-t-il vu lui-même ? Est-on sûr qu'il en ait bien lu l'inscription ? De plus, tel qu'il nous en a transmis le dessin, le cou est trop étroit pour que l'ouvrier y ait introduit la main et tracé des caractères sur le fond. Mais quel motif de soupçonner la bonne foi et la critique de La Sauvagère, d'autant plus, comme la remarque en a déjà été faite, qu'à l'inspection du vase, on en juge l'ouverture plus que suffisante pour y laisser passer la main (1) ?

Et ces fourneaux accompagnés de cendres, de scories et de parcelles de cuivre rouge et jaune trouvés à plus de 7 mètres de profondeur, est-il permis de soupçonner qu'un ingénieur instruit, qui les a eus sous les yeux, qui en a laissé le dessin, en ait méconnu la nature et la destination ? En réponse, M. Dupré soutient qu'ils étaient employés pour la fabrication du sel et faisaient partie d'une saline existant déjà au commencement du VIII^e siècle. Mais des fouilles dirigées, il y a quelques années, par M. le colonel Gauthier, alors capitaine du génie à Marsal, ont amené la découverte du puits de l'ancienne saline et des ustensiles qui servaient à l'exploiter. En montrant que ces deux établissements étaient séparés par une distance de 70 mètres, que la fonderie était enfoncée de 7 mètres et la saline seulement de 2 mètres, cet officier supérieur a établi entre eux une distinction formelle et maintenu, dans son intégrité, l'affirmation de son docte confrère. Laisant de côté quelques difficultés de détail, passons à la troisième objection.

M. Dupré nie l'existence d'une voie romaine traversant Marsal, parce que, dans son opinion, le chemin que l'on

(1) Voyez planche 6 de l'ouvrage de La Sauvagère. Dans ce paragraphe et les deux suivants, j'ai emprunté plusieurs de mes documents à l'Archéologie de M. Beaulieu.

prend pour une route romaine n'offre rien de semblable aux chaussées du peuple-roi, dont les caractères d'uniformité sont partout les mêmes. Cependant, selon le sens d'une observation de Bergier(1), cette uniformité ne fut pas tellement générale qu'elle n'ait subi des exceptions. La construction plus ou moins parfaite des voies romaines était réglée par l'importance des communications, et leur largeur, dépendant de la même cause, variait de 15 à 5 mètres. La forme qui leur était donnée et les matériaux qui y entraient étaient modifiés selon la différence des lieux et des temps. Voilà pourquoi il ne faut pas s'étonner si la voie de Marsal n'a qu'une largeur de 6 à 7 mètres, les autres voies de la Gaule n'en ont pas davantage, et si elle n'est pas revêtue à sa superficie d'un dallage en pierres de taille dans la partie du milieu et d'une couche de gravier dans les deux parties latérales, parce que ces matériaux sont étrangers au pays. Qu'on y fasse une percée, et apparaîtront les couches fortement massivées qu'employaient les Romains ; le *statumen*, qui se compose de moëllons plats noyés dans du mortier ; le *rudus* ou blocage de petites pierres mêlées au mortier, et enfin la couche supérieure, le *summum dorsum*, qui, au lieu de pierres de taille, était pavée de grosses pierres tirées des carrières voisines. Il suffit d'examiner ce qui en reste, surtout la portion qui regarde la ferme de Bourache, à deux kilomètres de Marsal, où elle conserve-encore toute sa largeur et sa solidité, pour se convaincre qu'aucune autre chaussée romaine de la Gaule-Belgique n'a été construite avec plus de soin. On a déterré, il y a quelques années, le long de cette route antique, et la même découverte s'est renouvelée en 1842, beaucoup de vases en terre rouge renfermant des cendres et des monnaies impé-

(1) Grands chemins de l'empire.

riales, nouvelle preuve en faveur de notre thèse, puisque les Romains avaient coutume d'ériger, à côté des grandes routes, leurs monumens funéraires, afin de rappeler aux voyageurs le souvenir des hommes célèbres ou des événements mémorables. Enfin son exhaussement considérable au-dessus du sol, lui donne un dernier cachet d'antiquité.

Mais ce qui ne permet plus de soutenir le système de M. Dupré, qu'il aurait sans doute modifié lui-même d'après les faits qui se sont révélés depuis la publication de son savant Mémoire, c'est le passage de la voie romaine retrouvé sur le briquetage ; c'est la découverte faite, en 1842, en creusant pour établir les fondemens d'une nouvelle caserne à Marsal, d'une colonne élevée par les habitants de cette ville, déjà désignés sous le nom de *Marosallenses*, à l'empereur Claude I^{er}, revenant de la Grande-Bretagne ; ce sont les nombreuses monnaies romaines s'étendant d'Auguste à Julien II, la belle patère en terre rouge, recueillies lors du curage de la Seille dans la ville de Vic, à Burthecourt et à Salone. Tous ces objets se trouvant au-dessus et non au-dessous du briquetage, il n'est plus guère possible d'en attribuer la construction aux Franks.

La seconde opinion le fait remonter aux Celto-Gaulois. Elle a été soutenue et développée par M. de Sauley dans une curieuse dissertation insérée au tome XVI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le but de l'auteur est de décrire la colonne romaine trouvée à Marsal en 1842, laquelle remonte au Consulat de Passienus Crispus et de Statius Taurus, l'an 44 de Jésus-Christ. Au moyen de la critique si sûre qui le distingue, l'illustre savant présente une explication plus exacte de l'inscription qui y est gravée. L'interprétation nouvelle qu'il en donne lui sert à établir la haute antiquité de Marsal et à fixer les incertitudes des histo-

riens au sujet des consuls de l'an 44. Opposant l'autorité d'un monument contemporain aux contestations des érudits, il a eu occasion de réformer les fastes consulaires pour cette année-là.

Ses conclusions sont rigoureuses. Toutefois, qu'il nous permette d'infirmar celle par laquelle il détermine l'origine des briquetages de la Seille.

Il résulte de l'inscription ci-dessus mentionnée que le *vicus* de Marsal existait déjà avec son briquetage l'an 44. Or, conclut M. de Sauley, le briquetage, œuvre gigantesque, a exigé au moins un siècle pour compléter l'ensemble et les détails de sa construction. Le temps qui s'est écoulé depuis l'établissement des Romains dans la Gaule Orientale jusqu'à l'érection de la colonne de Marsal, est trop peu considérable pour qu'ils aient pu mener à bout une telle entreprise. C'est un ouvrage grandiose, il est vrai, mais simple et grossier, et, par conséquent, indigne de leur génie. Les empreintes des doigts, de grandeurs diverses, conservées sur les morceaux d'argile qui le composent, témoignent qu'une population entière d'hommes, de femmes et d'enfants a concouru à son achèvement. Cette population ne peut être que gauloise.

Telles sont, en substance, les raisons de M. de Sauley. Examinons-en la valeur. Nous avouons que le briquetage est une œuvre immense, qui a exigé beaucoup de temps pour être conduite à terme; mais, par leur activité et leur persévérance, les Romains n'ont-ils pas su vaincre le temps et l'espace? Quand on réfléchit que bientôt après l'établissement de leurs colonies dans l'intérieur des Gaules, sous Auguste et ses premiers successeurs, les villes et les bourgades s'élevèrent comme par enchantement, les grandes routes sillonnèrent le pays dans tous les sens, on n'est plus guère étonné de la rapidité mise à l'exécution des briquetages de la Seille.

Quand bien même nous admettrions l'exactitude des calculs de M. de Sauley, que nous sommes loin de contester, mais qui n'ont toutefois qu'une valeur hypothétique, sa conclusion serait toujours plus large que les prémisses ; il en résulterait que le briquetage aurait été terminé l'an 44 de Jésus-Christ ; ce qui est assez difficile à soutenir, car les expériences qui ont été faites attestent qu'il y a eu des reprises dans son achèvement, et, en plusieurs endroits, il offre deux couches et une façon différentes. La conclusion qui semble naturelle serait celle-ci, savoir : qu'en l'an 44, il avait reçu un commencement d'exécution ; que la portion sur laquelle Marsal est bâti était terminée ; encore s'agirait-il de montrer que la superficie du Marsal d'alors était aussi étendue que celle du Marsal d'aujourd'hui, et enfin que le reste a été achevé successivement et à d'autres époques. Dans son Mémoire, le savant auteur paraît n'avoir pas connu l'existence du briquetage à Vic, Salone et Burthecourt. Ajoutons qu'une entreprise aux proportions si grandioses et qui implique tant de difficultés vaincues, n'a pu être conçue ni exécutée par les Celto-Gaulois, nation capricieuse, inconstante, vagabonde, qui ne nous a laissé aucun monument propre à lui faire attribuer celui-ci.

Marsal, comme l'indiquent son étymologie et la colonne décrite par M. de Sauley, était une *colonie* romaine, composée, par conséquent, d'hommes, de femmes et d'enfants. Au lieu de recourir à une population celtique considérable, dont il faudrait prouver l'existence, il semble plus naturel de penser que, lorsqu'il a fallu rendre praticables les marais près desquels elle venait s'établir, toute la colonie, hommes, femmes et enfants, aidés de leurs voisins, se soit mise à l'œuvre pour hâter l'entreprise et en finir. Cette précipitation explique naturellement la grossièreté des matériaux qui y furent employés, et la simplicité du plan qui ne réalisa pas

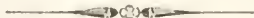
moins son but d'utilité pratique. Bien plus, il est permis de croire que les légions cantonnées dans le voisinage, exercées à l'art de dessécher les marais, ont aussi concouru à un travail, si prodigieux, qu'il étonne l'imagination la plus hardie.

Le plan et la construction du briquetage ont une analogie frappante avec le principe qui a présidé à ceux de quelques chaussées antiques, car, outre la ressemblance d'une même base solidement posée, on rencontre quelquefois des masses de terre cuite, des briques et des tuiles dans les couches inférieures des voies romaines.

Il est donc improbable que le briquetage de la Seille soit l'œuvre d'un peuple aborigène, d'autant plus que, dans les fouilles opérées jusqu'ici au-dessus de son massif, aucun monument celto-gaulois ne s'est rencontré.

On ne peut objecter les vingt squelettes gaulois découverts en 1859, lors de la création du nouveau lit de la Seille. Ils se trouvaient dans un terrain solide, près des hauteurs de Haraucourt et à 100 mètres environ des remparts. Or, de ce côté, les remparts forment la limite du briquetage. (Voyez La Sauvagère, planche 2^e.)

De tout ce qui précède, nous croyons être en droit de conclure que la conjecture de La Sauvagère est encore aujourd'hui appuyée sur les probabilités les plus fortes. On sait qu'elle consiste à faire, des Romains, les auteurs du briquetage de Marsal et autres lieux voisins.



NOTICE SUR LE CHATRY,

ANCIEN CHATEAU

SITUÉ AU MILIEU DES MARAIS DE LA SEILLE,

PAR LE MÊME.

Le hasard vient de constater de nouveau l'existence du briquetage de la Seille sur l'emplacement d'un ancien château ruiné depuis longtemps, et situé à égale distance des petites villes de Vic et de Moyenvie. On aperçoit clairement le monticule qui le représente, sur la carte de la vallée supérieure de la Seille, tracée par La Sauvagère, dans une espèce de presqu'île, au-dessus de l'endroit où la rivière se dirigeant vers le Nord-Ouest depuis Moyenvie, tourne brusquement vers l'Ouest pour entrer à Vic, à un kilomètre plus bas. Seulement, il s'y trouve sans désignation propre, comme simple accident de terrain ; ce qui prouve que l'habile ingénieur ne l'avait pas visité en détail et qu'il ne connaissait pas

les traditions locales qui s'y rattachent ; autrement il en eût aussi fait l'objet de ses savantes investigations. Des sondages opérés par lui auraient produit d'intéressants résultats, car on y retrouve les mêmes morceaux de briquetage qu'à Marsal et dans ses environs, à l'exception qu'ici ils sont presque tous cylindriques, tandis qu'à Marsal ils présentent des formes et des dimensions diverses. Les taupes se sont chargées de révéler ce phénomène demeuré longtemps inaperçu ; dans leurs excavations souterraines, elles minent incessamment l'ouvrage des Romains, et en font reparaître les débris à la surface du sol. Les ruines de l'ancien château, qui donne lieu à la présente notice, sont désignées, dans le pays, sous le nom de *Chatry*, mot qui dérive évidemment, par corruption, du latin *castrum* ou *castellum*.

Voici la description topographique du Chatry et de ses alentours, d'après un plan dressé par M. Beaupré, conseiller à la cour d'appel de Nancy, et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer, ainsi que plusieurs notes intéressantes, qui m'ont beaucoup servi pour la rédaction de cette Notice.

Le Chatry est un tertre élevé d'environ 4 à 5 mètres au-dessus du niveau des prairies voisines ; il est entouré d'un fossé dont la largeur et la profondeur sont assez considérables malgré les alluvions que les inondations de la Seille y ont déposées depuis plusieurs siècles. On rencontre à sa surface beaucoup de ces morceaux cylindriques d'argile romaine dont il vient d'être parlé, et la mousse qui y croît, en ôtant à la végétation son développement, indique assez que les décombres de quelque ancienne construction y sont enfouis. Sa longueur approximative est de 60 pas, sa largeur de 44.

Voici un fait qui a été attesté à M. Beaupré par une per-

sonne digne de foi, et qui ferait déjà présumer qu'un ancien établissement des Romains y existait.

Au commencement de la Révolution de 89, un habitant de Moyenvic ayant entrepris d'exploiter un puits d'eau salée voisin du Chatry, construisit sur la rive droite de la Seille un petit bâtiment où l'eau était conduite par un aqueduc qui passait d'une rive à l'autre. Cet homme avait besoin de briques pour la pose de ses poêles, mais ses ressources, épuisées par les premières dépenses, ne lui permettaient pas de s'en procurer. En voyant la surface du Chatry couverte de morceaux de terre cuite, il imagina qu'en creusant dans le tertre il y trouverait des briques. Son attente ne fut pas entièrement trompée ; une fouille qu'il fit à quelques pieds de profondeur lui en fournit d'une dimension extraordinaire, mais le peu qu'il en retira ne couvrant pas la dépense de main-d'œuvre, lui fit abandonner son projet.

Le Chatry a une première enceinte séparée des prés environnants par un fossé aujourd'hui peu profond et comblé en quelques endroits. Sa surface, qui s'élève sensiblement, jusqu'au dernier fossé dont le tertre est environné, est aussi parsemée de nombreux morceaux de terre cuite, ayant la forme de petits cylindres. Sa longueur approximative, le Chatry non compris, est de 150 pas, sa largeur de 120.

Une chaussée étroite communique, d'une seconde enceinte, à la rivière. Elle est, au plus, large de 7 pas et longue de 56. Sa surface est couverte de briquetage, tandis que le pré qu'elle traverse n'en présente aucun vestige. Cette chaussée conduisait à un pont construit sur la Seille et aboutissait à la rive droite, d'où elle se dirigeait sur un terrain ferme vers un chemin de grande communication, qui existait encore au commencement de ce siècle, et qui, depuis, a été mis en culture. Les débris de la tête du pont sont faciles à apercevoir

du côté opposé au Chatry ; ce sont des fondations de murs assez épaisses, formées de moëllons et de grosses briques ; elles furent mises à découvert lorsqu'en 1859, lors du curage de la Seille, on donna plus de profondeur au lit de la rivière, afin de remédier à ses trop fréquentes inondations. Le terrain qui leur est superposé est beaucoup plus élevé que la prairie voisine ; il doit sans doute son exhaussement aux restes de constructions qui y sont ensevelis.

Près du Chatry existent deux puits, dont l'eau salée, du moins celle du plus rapproché, porte, dit-on, 14 degrés à sa surface. L'un d'eux offre encore quelques restes des travaux exécutés pour son exploitation. Aux alentours s'étendent de vastes plaines marécageuses, qui ne se couvrent de végétation que depuis un petit nombre d'années, grâce aux travaux de dessèchement qui y ont été pratiqués avec une louable persévérance.

Les ténèbres dans lesquelles l'histoire de cette partie des Trois-Évêchés est enveloppée jusqu'au XII^e siècle, ne permettant pas de fixer l'origine du Chatry, on est forcé de recourir aux conjectures pour savoir quelle fut sa destinée dans les temps antiques.

L'existence du briquetage au Chatry y révèle sûrement la présence des Romains, puisqu'eux seuls en sont les auteurs. Il est très-probable qu'ils y avaient un établissement pour l'exploitation des sources salées si nombreuses dans le voisinage. En effet, c'est l'endroit de la vallée de la Seille où elles jaillissent avec le plus d'abondance, et, à l'époque des chaleurs de l'été, les bords de la rivière et les marais y aboutissant se blanchissent par la poussière du sel qui s'y cristallise. Si le Chatry ne se rattachait pas au système de défense de la rive gauche de la Seille, système développé par La Sauvagère dans l'ouvrage précité, on doit supposer

qu'il a été construit pour protéger la saline établie dans la presqu'île dont il est le centre. Peut-être même est-ce uniquement pour la défense des salines qu'on y exploitait, que les villes de Vic, Moyenvie et Marsal furent entourées de fortifications.

Au moyen-âge, le château passa en d'autres mains ; sa position était trop remarquable, et en même temps trop avantageuse par la source de revenus qu'elle offrait, pour qu'elle fût abandonnée. Sur les ruines de l'établissement des Romains s'éleva, sans doute, un de ces nombreux châteaux ou forteresses, qui faisaient des bords de la Seille, au XII^e siècle, un pays important, et au sujet duquel, faute de documents écrits, on ne peut avoir de renseignements certains. M. Dupré, dans son Mémoire sur les antiquités de Marsal et de Moyenvie, place, en ce lieu, le château que, suivant les légendes de Metz, l'évêque Gérard de Relanges fit construire, au XIII^e siècle, dans les marais, entre Vic et Moyenvie. On croit même qu'il y finit ses jours le 30 juin 1502. Le même fait est relaté dans l'Histoire de Metz par les Bénédictins. Cette hypothèse ne manque pas de vraisemblance.

Gérard de Relanges répara le Chatry plutôt qu'il ne le construisit, car un siècle auparavant, en 1195, il paraît avoir été le castel de Mathilde de Hombourg, fondatrice de Salival, abbaye de l'ordre des Prémontrés, laquelle n'en est éloignée que d'environ 5 kilomètres. On lit, à la fin de son testament, rapporté dans Dom Calmet, preuves de l'Histoire de Lorraine, tome II de la 1^{re} édition, page cccvii : *Datum et actum in nostro Castro Salli, decimâ die mensis Aprilis, anno Domini millesimo centesimo nonagesimo quinto.* Ce *Castrum Sallum*, où Mathilde avait fixé sa demeure, occupait probablement la position du Chatry actuel, situé à proximité du village de Bourmont, qu'elle donna aux Prémontrés

pour y ériger leur monastère. Au surplus, dans l'acte de fondation, elle leur accorde tous les terrains qui s'étendent depuis ledit village jusqu'à son château, à *dicto pago usque ad radicem Salli Castri*. Elle place Bourmont, qui, depuis longtemps, n'existe plus, dans la vallée, sur un ruisseau encore appelé aujourd'hui Cô-rupt, *desuper Curtum rivum*, à gauche du chemin qui va à Vic, à *latere sinistro eundi Vicum*. Elle entre dans des détails minutieux et désigne plusieurs fontaines dont les noms ne sont plus connus, mais dont la position serait facile à déterminer. Instruit de telles particularités, quiconque a une parfaite connaissance des lieux ne soulèvera pas de doute fondé sur l'emplacement que j'assigne au *Castrum Sallum* de Mathilde de Hombourg. La tradition populaire veut qu'il y ait eu un souterrain conduisant de la forteresse à l'abbaye de Salival, et l'on a cru en retrouver les vestiges quand, il y a quelques années, on a approfondi, de ce côté, le lit de la Seille.

C'est ici le lieu de relever une erreur de Dom Calmet qui a traduit *Sallum Castrum* par Château-Salins. Cette erreur, qu'il avait puisée dans les Annales des Prémontrés, article Salival, a été renouvelée, depuis. Pour rétablir la vérité, il suffit d'opposer Dom Calmet à ses propres écrits. Dans sa Notice sur la Lorraine, article Château-Salins, il avoue que cette ville n'est pas ancienne, qu'elle s'est formée autour du château et des salines construits par le duc Raoul, sur un emplacement qu'il avait acquis de l'évêque de Metz. On n'y connaissait pas même auparavant l'existence des sources salées; la découverte en est due à des aventuriers qui avaient cherché un asile momentané dans les ruines d'un moulin situé près d'un étang, dont les eaux, suivant une tradition, couvraient tout le terrain sur lequel la ville actuelle est bâtie. Château-Salins, qui date seulement du XIV^e siècle ne peut donc être le *Cas-*

trum, Sallum dont il est fait mention dans un titre de 1195. Supposé qu'il en fût autrement, son éloignement, du village de Bourmont, eût été trop considérable pour qu'on pût lui appliquer ces mots : *à dicto pago usque ad radicem Sallii-Castri*. Si le rédacteur des Annales des Prémontrés avait tenu compte d'une distance de 6 à 8 kilomètres qui sépare Salival de Château-Salins, s'il eût fait attention qu'il fallait traverser le village de Morville-les-Vic, qui existait alors et qui appartenait à l'abbaye de Gorze, il ne se serait pas exposé, en s'appuyant sur un faux rapprochement étymologique, à tomber dans une semblable méprise.

Il convient de rectifier, en ce sens, un autre passage de l'Histoire de Lorraine de Dom Calmet, où il parle des grands démêlés que le duc Mathieu eut avec Etienne de Bar, 52^e évêque de Metz. Le duc de Lorraine s'était mis en possession des forteresses de Lutzelbourg et de Hombourg après la mort de Hugues, fils de Folmar, comte de Metz. Aidé de l'Empereur Frédéric Barberousse, le belliqueux prélat les reconquit et les réunit à son domaine. Il se rendit aussi maître par la voie des armes des châteaux de Mirebault, Fauquemont, Deneuvre, Apremont, *Château Salins*, Monson, Epinal, des terres de Thiécourt, Vatimont et autres petites places tombées entre les mains du duc, et qui incommodaient les villes de Vic et de Marsal. Ceci se passait vers l'an 1120. La Chronique des évêques de Metz parle seulement du *Castrum Sallum* du comte de Hoembourg ou de Hombourg, l'un des ancêtres de la comtesse Mathilde.

Un autre château du même seigneur, voisin de Marsal, *adhærens Marsallo*, fut entièrement détruit dans cette campagne.

Veuve du comte Arnoul, qui fut probablement vassal de l'évêché de Metz, Mathilde mourut sans laisser d'enfants, et

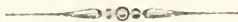
son héritage passa, sans contestation, aux successeurs d'Etienne de Bar.

Il résulte donc de cette courte notice :

1° Que le briquetage des Romains existe sous le tertre et la première enceinte du Chatry, et sous la chaussée qui l'unit à la Seille ;

2° Que, à l'époque gallo-romaine, il y eut des salines en activité ;

3° Que probablement à la fin du XI^e siècle, au lieu appelé aujourd'hui le Chatry, s'élevait le château de Mathilde de Hombourg, fondatrice de l'abbaye de Salival. On pense que la pieuse comtesse appartenait à l'illustre maison de Salm. Le pape Alexandre III en parle avec éloge dans une bulle datée de 1180, où il confirme les biens légués par différents particuliers au monastère de Salival.



COMPTE-RENDU DES TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE

Depuis sa fondation jusqu'à l'établissement du Comité du
Musée Historique Lorrain,

SEPTEMBRE 1848. — AVRIL 1850,

PAR M. L'ABBÉ GUILLAUME,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ.

MESSIEURS,

Une pensée sagement conçue, noblement exprimée, une démarche entreprise dans l'intérêt du bien, ne demeurent jamais stériles ; tôt ou tard elles portent des fruits, toujours précieux, souvent abondants.

Il y a tantôt dix ans, la Commission d'Antiquités du département de la Meurthe, s'étant saisie d'une idée émise déjà longtemps auparavant, avait signalé la nécessité de créer, à Nancy, un Musée lorrain, et chargé trois de ses membres de s'occuper de la recherche des moyens qui pourraient amener la formation de ce Musée.

En 1842, M. Raymond Thomassy, élève de l'Ecole des Chartes, écrivait ces remarquables paroles :

» Les monuments de la Lorraine offrent, pour l'histoire de l'art, des règles *particulières et tout exceptionnelles* qu'on n'a peut-être pas assez étudiées.... Ses monuments historiques méritent, à tous égards, *la plus sérieuse attention*.... De ce que l'art lorrain a une physionomie à part, il résulte évidemment que tous les monuments, qu'on a pu en conserver, ont une valeur *particulière et supérieure* ; il serait donc déplorable de les laisser dépérir. Aussi, la nécessité de créer un Musée lorrain à Nancy se fait-elle vivement sentir, comme seul moyen de porter, à leur plus haut prix, les richesses des archéologues et des artistes de la province ; d'appeler d'autres trésors et de féconder l'avenir de l'art, après en avoir sauvé les vieux débris. »

Pendant que les délibérations de la commission d'Antiquités de la Meurthe, pendant que l'article de M. Raymond Thomassy semblaient dormir, les unes dans les cartons administratifs, l'autre dans une feuille oubliée du journal *l'Artiste*, l'idée se fécondait en silence, elle se développait, elle se propageait. Voici donc qu'au mois de septembre 1848, quelques jeunes gens de notre ville, amis de l'étude et des beaux-arts, se sentant épris d'un religieux amour pour les antiquités artistiques du pays, émettent spontanément, comme résultat d'une soudaine inspiration, un vœu depuis longtemps formulé, et prennent entre eux la ferme résolution de travailler à le réaliser. D'un coup-d'œil, ils mesurent la portée de leur entreprise ; ils entrevoient les difficultés qu'ils auront à vaincre pour y mettre la première main d'abord, puis pour la conduire à bonne fin d'exécution. Ils comprennent que, seuls, livrés à l'inexpérience de l'âge et à la faiblesse de leurs ressources, ils pourraient échouer ; con-

fians tant que modestes, ils réclament les lumières, le concours, l'appui et l'influence des personnes qu'ils savent capables de les aider et de les encourager. Ils sont écoutés, ils sont accueillis ; une première réunion a lieu, et bientôt se trouve constituée avec un règlement et des statuts, la SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE, dont le siège est à Nancy.

Incontinent se mettent à l'œuvre les membres fondateurs. En attendant que, pour la tenue des séances, ils obtiennent, du pouvoir, autorisation et local, plusieurs d'entre eux ouvrent bénévolement leurs salons où, dès lors, on se réunit et l'on travaille ; des mémoires sont préparés sur différents sujets d'Archéologie lorraine, et la Société témoigne, par des actes authentiques, de sa constitution et de sa vie.

Ainsi, M. *Henri Lepage*, Archiviste du département, offre successivement à l'attention des membres de la Société : une notice rédigée d'après les indications de M. le docteur *Marchal*, de Lorquin, sur Fraquelfing, Lorquin et les environs de ces localités ; un mémoire sur les Saints honorés en Lorraine d'un culte particulier ; une autre notice sur le Palais Ducal et la Galerie des Cerfs ; une note destinée à fixer la date précise de la fondation de l'ancienne église collégiale de Munster (Meurthe) ; des explications sur plusieurs sujets représentés en la peinture murale de la paroisse Saint-Epvre de Nancy(1) ; une notice sur l'ancien château d'Amance, à laquelle il a joint un plan descriptif pour la plus facile intelligence des détails ; enfin une monographie complète de l'insigne église Collégiale de Saint-Georges, dont aujourd'hui il ne reste plus le moindre vestige ; mais que les dessins de M. Chatelain, votre président, ont reconstruite, ainsi que les

(1) Ce travail est imprimé dans les Mémoires de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, année 1849. La notice sur le château d'Amance sera imprimée dans les mêmes Mémoires, année 1850.

plus célèbres tombeaux qu'elle renfermait, notamment celui de Charles-le-Téméraire, dont cette église avait été la première sépulture.

M. Justin Bonnaire, avocat à la Cour d'appel, lit, en diverses séances : Une visite à Clairlieu et localités environnantes ; la description du groupe de la Vierge évanouie, qui se trouve en l'église Saint-Michel, à Saint-Mihiel ; celle de l'ancien sépulcre de l'église de Pont-Saint-Vincent, dont les restes curieux font si vivement regretter la ruine.

M. l'abbé Klein, vicaire de la paroisse Saint-Sébastien, entretient la Société de deux Mercures antiques découverts à Giriviller, et qu'il a offerts pour être déposés au Musée lorrain ; ensuite, de plusieurs monnaies carlovingiennes, inédites, frappées, soit à Vic, soit à Marsal, dont les empreintes, dessinées par M. Thorelle et votre Secrétaire, sont conservées dans l'un des Bulletins de la Société. Plus tard il donne, sur le briquetage de la Seille, à Marsal et aux environs, un mémoire qui fixe l'époque de la construction de ce travail gigantesque et le peuple qui l'a construit ; enfin une notice sur un ancien château qui existait non loin de Vic, dans une sorte de presqu'île formée par les sinuosités de la Seille.

La dissertation de M. l'abbé Klein sur les Mercures trouvés à Giriviller, a provoqué de la part de M. Beaulieu, membre de la Société des Antiquaires de France et notre collègue, qui, en 1845, avait décrit ces Mercures, un mémoire dans lequel ce savant archéologue s'attache à justifier plusieurs opinions par lui émises et combattues par M. l'abbé Klein ; à combattre ensuite certaines assertions de son adversaire qui lui paraissent inexactes ou fausses. A l'examen critique de sa notice par M. Beaulieu, M. Klein a répondu par un nouveau travail sur les deux reliefs, objets de la contestation. La Société n'a pu que profiter des lumières résul-

tant du choc des idées de deux de ses membres ; mais elle n'a pu, pour des motifs que chacun saisira facilement, insérer, dans ses Bulletins, la réclame ni la réplique de ces deux honorables antagonistes auxquels elle doit laisser la responsabilité de leurs assertions.

M. Auguste Digot, avoat à la Cour d'appel, fixe l'attention de la Société par des communications également dignes d'intérêt. Ainsi : l'Inventaire du Trésor de l'Eglise de Saint-Nicolas-de-Port en 1565 ; une notice sur l'Eglise de Champ-le-Duc ; une description de l'Eglise de Laitre-sous-Amance et de son curieux portail en style roman ; une dissertation sur l'évangélaire, le calice et la patène de Saint Gauzlin, conservés au trésor de la Cathédrale de Nancy.

M. Simonin père, docteur en médecine, lit une Notice sur une statuette en bronze, haute de 96 millimètres, pesant 225 grammes et représentant un guerrier debout. Cette statuette, aujourd'hui la propriété de M. Faye, de Nancy, avait été, disait-on, trouvée à Renting, petit hameau situé à deux kilomètres de Bébing et sur l'emplacement duquel, avant la révolution, s'élevait une maison de religieuses dominicaines fondée au commencement du XIV^e siècle. Le guerrier qu'elle représente est évidemment Anubis, divinité des Egyptiens ; cependant elle n'a été coulée ni dans l'Egypte, ni en Grèce, ni à Rome, mais dans l'Inde, à une époque encore peu reculée. Une telle particularité rendait plus difficile à expliquer la présence, à Renting, d'un semblable monument. Plus heureux que plusieurs antiquaires, des investigations minutieuses ont fait trouver à notre savant collègue le mot de l'énigme. Il a appris que la prétendue statuette trouvée à Renting, avait été apportée, à Sarrebourg, par un jeune homme qui a pris part à la révolution de février 1848

et qui, après cet événement, avait été incorporé dans un bataillon de la garde républicaine.

La Notice de M. le docteur Simonin, outre l'intérêt spécial qu'elle peut offrir, apprendra, aux antiquaires, à n'accepter qu'avec une sage réserve les renseignements qui leur sont donnés sur les objets soumis à leurs investigations.

Votre Secrétaire donne successivement lecture d'une notice sur l'ancien château épiscopal de Maizières-les-Toul ; d'une autre notice sur le château de Brixey-aux-Chanoines, aussi appartenant aux évêques de Toul ; d'une description du portail de l'église de Hattigny, à laquelle il a joint un dessin de ce curieux morceau d'architecture de transition ; d'un mémoire sur l'ancienne châtelainie de Fribourg, sur les villages de Metterquing et Binsing qui ont été totalement ruinés vers 1654, et sur les commencements de celui de Languimberg. Il lit la description d'un chapiteau corinthien, ayant un mètre de hauteur, et servant actuellement de baptistère en l'église de Lindre-Haute, description accompagnée d'un dessin, et envoyée par M. l'abbé Masson, vicaire de Dieuze ; un aperçu de M. Friry, de Remiremont, sur des Jauges du Barrois, que notre collègue pense être des sépultures par ustion ; enfin un extrait fait par M. l'abbé Bégel, curé de Laitre-sous-Amance, d'un manuscrit de la première partie du XVII^e siècle, sur le château de Dommartin-sous-Amance et les droits seigneuriaux exercés dans cette localité.

M. Jules Beaupré présente à l'attention de la Société : plusieurs dessins de bas-reliefs de l'ancienne Bourse de Saint-Nicolas de Port, qui a totalement disparu ; M. Justin Bonnaire : un groupe en terre cuite, façonné par Ligier Richier, comme première expression de sa pensée de la Vierge au sépulcre ; et M. Balbâtre, aîné : une copie fort bien faite de la peinture murale de l'église Saint-Epvre de Nancy.

Une partie des mémoires et des notices lus aux séances mensuelles de la Société, a été publiée en trois bulletins successifs, lesquels réunis forment un beau volume enrichi de dessins exécutés par des membres de la Société (1).

Si la totalité des communications faites par différents membres n'a pas trouvé place dans ses Bulletins, c'est que les ressources de la Société naissante, encore très-exigües, ont forcé la commission de rédaction à restreindre le nombre des feuilles d'impression et à n'agir qu'avec une parcimonie qui l'a fort contrariée.

Ce n'est pas, Messieurs, que la Société d'Archéologie soit demeurée circonscrite dans le petit nombre de membres qui l'avaient fondée. Non, certes, puisque, à peine connue par la publication de ses statuts, elle vit arriver vers elle, pour solliciter l'admission dans son sein et la faveur d'entrer en part de ses utiles travaux, des personnes honorables de la Meurthe, des départements voisins et des provinces plus éloignées, en tel nombre, qu'elle compte aujourd'hui CENT QUATRE-VINGTS membres titulaires ou correspondants.

Aux sympathies si marquées des amis de la vieille Lorraine et de ses remarquables antiquités, sont venus se joindre les sympathies, les encouragements et le bienveillant concours des autorités départementale, diocésaine et municipale. M. le Préfet, M^{gr} l'Evêque, M. Monet, ancien Maire de Nancy et représentant du Peuple, ont accepté, avec une satisfaction marquée, le titre de membre honoraire de la Société.

Par une lettre, en date du 28 octobre 1848, M. Lorentz,

(1) Il ne reste plus d'exemplaires des deux premiers Bulletins. La Société en ferait une seconde édition en faveur des membres admis depuis le mois de novembre 1849, si ces messieurs consentaient à s'imposer une cotisation extraordinaire de cinq francs. Ils pourront, à cet effet, s'entendre avec M. l'abbé Guillaumie.

alors Préfet, a bien voulu approuver la création de la Société d'Archéologie, et lui assurer son concours administratif.

Au mois de février 1849, M. Monet, Maire de Nancy, mit à la disposition de la Société, pour ses réunions mensuelles, la salle de lecture de la Bibliothèque, à l'Université.

Par lettres du 7 juillet dernier, M. le Préfet de la Meurthe accorda deux salles en l'hôtel de la Monnaie, à titre de Musée provisoire, pour y recueillir tous les objets d'antiquité lorraine et autres qui seront offerts à la Société ou qu'il lui sera possible de se procurer, en attendant que ce Musée, devenu définitif, soit installé au lieu qui lui convient davantage et que lui désigne l'opinion générale, la Galerie des Cerfs dans l'ancien Palais Ducal.

Heureuse de ces bienveillantes concessions, impatiente d'en faire jouir ses membres, la Société, tout en conservant, à chacune des salles, sa destination, a disposé l'une d'elles pour y recevoir, dans de magnifiques verrières offertes par M. Beaupré, les ouvrages envoyés par le Gouvernement et dont il sera question tout à l'heure, les livres, les gravures, les dessins donnés par MM. Beaupré, Châtelain, Richard, de Remiremont, Lepage, Digot, l'abbé Guillaume, etc. (1).

Toutefois, et avant l'abandon, par M. le Préfet, d'un local provisoire aux Archives, il avait fallu, dès le jour même de la création de la Société d'Archéologie, trouver un emplacement spécial pour y recevoir les prémices du Musée dont la formation est l'un des buts principaux de cette Société. En effet, peu de temps après la publication de ses projets, elle reçut de diverses personnes des fragments de sculpture et des morceaux d'architecture de différentes époques. Elle

(1) Ces ouvrages seront donnés en communication à MM. les membres de la Société, par M. le Secrétaire, le jeudi de chaque semaine, d'une heure à trois.

reçut, entre autres, les deux bas-reliefs de Mercure trouvés à Giriviller, et sur lesquels M. l'abbé Klein, qui en est le donateur, a fait l'intéressante dissertation dont nous avons parlé ; le buste du duc Mathieu provenant du tombeau de ce prince à Clairlieu ; une statue de Vierge ; une Notre-Dame-de-Pitié, petite proportion ; une statue de Vierge trouvée au cimetière de Bacourt et offerte par les Révérends Pères Dominicains ; une statuette de Jeanne Darc, plusieurs études de sculpture, les empreintes des médailles de Saint-Urbain, un autographe richement encadré du B. P. Fourier, une statue d'ange, deux cariatides donnés par M. Alexandre Gény ; une suite de bas-reliefs représentant des scènes de la Passion du Sauveur, travaux d'une exécution remarquable, dont M^{sr} l'Evêque a bien voulu lui faire présent ; la première inspiration formulée de la statue équestre du duc Antoine, qui doit orner le fronton de la Porterie ducale, exécutée par M. Giorné Viart, notre compatriote ; la tête de la statue équestre du duc René II, qui, avant la révolution, surmontait la fontaine de la place Saint-Epvre de Nancy, donnée par M. Gaiffe, opticien ; un buste de femme, en bois doré, provenant de l'ancien château de Custines, et que l'on croit représenter Marie Stuart, et deux autres statues offertes par M. Balbatre aîné ; deux morceaux de sculpture, de l'école de Richier, donnés par M. Noël ; une médaille en argent frappée en l'honneur de M. de Vaubecourt, offerte par MM. Charlot, frères, etc., etc.

Ces objets avaient reçu de M. Miller, marbrier, une généreuse hospitalité ; mais, outre qu'il ne convenait point d'abuser de l'obligeance de M. Miller, un Musée, destiné à devenir public, ne pouvait exister, même provisoirement, que dans un local en dehors de toute influence d'intérêt privé et de dimensions nécessairement restreintes. Car il faut bien

espérer que des objets d'antiquité lorraine, soit artistiques, soit historiques, ne tarderont pas à venir, des différents points de notre ancienne province, prendre, dans le nouveau Musée, la place qui les y attend et qu'ils doivent naturellement occuper.

Votre secrétaire a fait de pressantes démarches pour amener, au Musée lorrain, deux pierres tumulaires qui se trouvent accolées à la muraille, dans l'église de Hesse, qui n'ont aucune indication de date, qui ne paraissent d'aucun intérêt pour le monument qui les enserme, et qui peuvent en acquérir beaucoup, soumises à l'étude des archéologues de notre localité.

Il n'a pas mis moins d'empressement pour décider M. Thirion, maire de Saint-Sauveur, à céder le tombeau d'un prince de Salm découvert, il y a vingt-sept ans environ, dans les ruines de l'ancienne et magnifique abbaye de ce nom, transférée à Domèvre en 1569.

Les dispositions favorables que M. Thirion avait montrées à M. Justin Lamoureux, lorsqu'en 1855, ce savant archéologue, au nom de la Commission des Antiquités, se rendit à Saint-Sauveur pour visiter, non pas *les deux monuments*, ainsi que l'a écrit M. le docteur Marchal, mais le monument funèbre, retrouvé vers l'an 1822; ces dispositions favorables, M. Thirion les a renouvelées à votre Secrétaire, qui a pu concevoir l'espérance de voir bientôt le Musée lorrain doté d'un morceau remarquable sous le double rapport de l'art et de l'histoire; car, il n'est pas à douter que messieurs Thirion fils, bien que résolus à fixer leur domicile à Saint-Sauveur, n'imitent le patriotisme éclairé et le généreux désistement de leur respectable père, et qu'ils ne sacrifient la distraction de quelques visites, pendant les beaux jours, à la gloire de réunir un monument isolé aux précieux restes

des tombeaux des princes lorrains transportés des sépultures partielles, à la porte de la Chapelle princière, fondée par Charles III, pour y réunir les cendres des souverains qui l'avaient précédé et qui le devaient suivre. La Société d'Archéologie ne doit rien négliger pour obtenir, du bon vouloir de ces Messieurs, un tel résultat.

C'est qu'en effet, la place du mausolée de Saint-Sauveur est actuellement à côté de ceux des princes lorrains ou dans votre musée. La conservation de ce monument qu'il serait facile de rendre à son état primitif, exige qu'il soit soustrait à toute espèce de mutilation, ce qui, malgré les soins dont une piété individuelle l'environnerait, ne peut rigoureusement avoir lieu qu'autant qu'il sera placé dans une sorte de sanctuaire où, ayant reçu une nouvelle consécration, à la fois artistique et historique, on ne l'approchera plus qu'avec le respect dont on environne les œuvres de l'art et les illustres tombeaux.

Voici, du reste, Messieurs, la description qu'a donnée un de nos collègues, M. le docteur Marchal, de Lorquin, du monument de Saint-Sauveur :

Le corps du prince couché sur le dos, les mains jointes, vêtu d'une cotte de mailles artistement taillée et qui descend jusqu'aux pieds, ayant à son côté gauche une épée ou cimeterre, portant au bras gauche un écu sur lequel sont deux saumons placés à côté l'un de l'autre ; le corps de la princesse, couvert d'un vêtement à longs plis ; vingt statuettes qui ornent le revêtement du stylobate, sont remarquables par leur parfaite exécution et le fini du travail.

Bien plus, à côté de la question archéologique, se place une autre question non moins intéressante et à laquelle vous ne pouvez, ce semble, Messieurs, rester indifférents : C'est le transport, à la Chapelle Ducale, des ossements que

recouvrait le monument dont j'ai l'honneur de vous entretenir.

D'après les renseignements pris par votre secrétaire, il résulte que, lorsque, vers 1822, M. Thirion, père du propriétaire actuel, faisant exécuter un déblai, assez près de ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne église, peut-être dans l'enceinte de la partie démolie, il découvrit le monument funèbre qui nous occupe ; après avoir enlevé les pièces principales de ce monument, on aperçut les squelettes de deux corps humains, placés l'un à côté de l'autre et en parfaite disposition. Ces restes mortels étaient ceux d'un homme et d'une femme. Les ossements de l'homme annonçaient un individu de taille haute et fortement constitué ; un anneau d'or était encore passé au doigt d'une des mains de la femme.

Ces restes, recueillis avec piété, ont été déposés dans un endroit que peut encore indiquer un vieillard de la localité, lequel a été témoin de la découverte et du transport du monument, de la reconnaissance et du dépôt, en lieu décent, des cendres principales inopinément exhumées ; de la trouvaille de l'anneau et de sa remise entre les mains de M. Thirion père, bien que l'on ne sache plus ce que cette bague est devenue (1). Mais revenons de Saint-Sauveur, où il est bien d'avoir fait un pèlerinage et continuons l'histoire de nos premiers jours archéologiques.

Des encouragements non moins flatteurs que ceux jusqu'ici

(1) D'une part, Dom Calmet, dans sa liste généalogique des comtes de Salm, marque ceux d'entre eux qui ont reçu la sépulture à Salival. D'un autre côté, le style du monument annonçant assez la renaissance, on serait amené à conclure que le tombeau de Saint-Sauveur est celui de Jean VII ou VIII, et de son épouse Anne d'Haraucourt, fille de Gérard, baron d'Haraucourt et sénéchal de Lorraine, du décès duquel on ne connaît pas l'époque, mais qui succéda à son père Jean VI, mort en 1431, ou bien celui de Paul de Salm et de Marie le Veneur, son épouse, dont il eut une fille unique nommée Christine, qui épousa François de Lorraine, comte de Vaudémont, et apporta

rapportés ont encore été donnés à la Société d'Archéologie lorraine.

Plusieurs corps savants ont applaudi à sa formation ; ils ont bien voulu traiter, tout d'abord, avec elle, d'égal à égal, entrer en relations fraternelles et scientifiques, et lui promettre l'échange de leurs travaux contre ses productions. Ainsi, la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy (24 mai) ; l'Académie nationale de Metz, qui vous a envoyé les volumes de ses Mémoires publiés depuis 1840 jusqu'à l'année dernière inclusivement (14 juin) ; la Société Archéologique de Langres, qui vous a fait adresser aussi les trois premières livraisons de ses Mémoires (10 juillet) ; la Société française pour la Conservation des monuments, réunie à Bourges pour le Congrès Archéologique ; la Société des Antiquaires de Picardie, et la Société des Antiquaires de l'Ouest.

Votre Secrétaire a adressé votre règlement et votre premier Bulletin à toutes les autres Sociétés archéologiques de France ; il est à espérer qu'elle ne sera pas traitée moins favorablement par ces Compagnies, qu'elle ne l'a été par celles qui lui ont tendu la main avec tant de cordialité.

Le Conseil général du département, considérant le but qu'elle se propose et les services qu'elle peut rendre au pays, lui a voté une subvention de deux cents francs. M. le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, par une lettre en date du 20 octobre dernier, lui annonce, qu'appréciant

ainsi aux dues de Lorraine la partie du comté de Salm dont elle avait hérité de ses parents.

En effet, Jean VIII mourut le 15 mars 1548 et fut enterré à Salival ; Paul, son fils, lui succéda immédiatement. Or, ce dernier put mourir entre 1548 et 1569, que l'abbaye fut transférée à Domèvre, et recevoir la sépulture à Saint-Sauveur avec son épouse.

En toute hypothèse, ces restes ne peuvent être que précieux aux Lorrains, et le monument que les intéresser ; c'est une belle page à joindre aux magnifiques pages de leur histoire.

son zèle et ses travaux, il lui alloue une somme de trois cents francs, à titre d'encouragement. M. le Directeur des Beaux Arts, instruit par M. Monet, ancien maire de Nancy, représentant du peuple et l'un des plus zélés patrons de la Société, des travaux qu'elle a entrepris avec activité, a bien voulu proposer à M. le ministre de l'Intérieur de lui accorder quelques ouvrages pour sa bibliothèque. M. le ministre n'a point tardé à décider un envoi de livres aussi précieux par les matières qu'ils traitent que par le luxe des éditions ; entre autres :

Les Monuments de Ninive, par MM. Botta et Flandin ;

Voyage en Perse ;

Portraits historiques, par Niel ;

Statistique Monumentale de la Charente ;

Esquisse archéologique des principales Eglises du diocèse de Nevers ;

Le Parthénon ;

Inscriptions antiques de Lyon, etc., etc., etc.

Certes, Messieurs, de telles marques de bienveillance et de vive sympathie sont bien capables de vous encourager ; toutefois, il en est de plus saillantes, et qui vous aideront à faire avancer votre œuvre avec autant de succès que de rapidité, en même temps qu'elles prouveront quelle importance elle acquiert aux yeux des hommes les plus considérables de la nation, tant par leurs lumières que par les hautes fonctions dont ils sont revêtus.

Au mois d'avril de l'année dernière, M. le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, voyant dans la pensée dominante de la Société, une « pensée généreuse, élevée, qui n'intéresse pas seulement une ville ou même trois départements, mais qui, par sa grandeur, est digne de la majesté de la République (1), invitait, par une lettre, M. le

(1) Lettre de M. de Falloux, ministre de l'Instruction publique à M. le préfet de la Meurthe, 5 avril 1849.

Préfet de la Meurthe à la favoriser hautement, à préparer la meilleure solution possible des difficultés qu'elle présente, en instituant, sur de fortes et larges bases, une *Commission permanente*, des propositions de laquelle le ministère fût toujours tenu au courant ; l'exécution de cette noble pensée ne paraissant plus guère à M. le Ministre devoir être qu'une question de temps (1).

Le 50 janvier de cette présente année, M. de Parieu, craignant que cette affaire, à laquelle il n'attache pas moins d'importance et d'intérêt que son prédécesseur, n'ait été perdue de vue, la rappelle d'une manière toute particulière à M. le Préfet, en le priant de vouloir bien l'informer de ce qui a été fait ou préparé à ce sujet (2).

« Je verrais avec plaisir, dit M. le Ministre, qu'une pensée aussi nationale ait porté des fruits, et je serais heureux d'apprendre que la création de l'établissement scientifique et artistique qui manque à la Lorraine, loin de rencontrer de sérieuses difficultés, fût en voie de réalisation prochaine (3). »

En conséquence de ces pressantes lettres, et aussi des bienveillantes dispositions que, dès les premiers jours de son administration dans notre département, il manifesta pour la Société d'Archéologie, M. Brun, préfet de la Meurthe, considérant que cette Société présente, pour arriver au but désiré de la création d'un Musée historique lorrain, des éléments précieux, a pris, le 50 mars, un Arrêté par lequel il est créé à Nancy, pour succéder aux simples commissions préparatoires et d'enquête, une grande Commission permanente,

(1) Lettre de M. de Falloux, 5 avril 1849.

(2) Lettre de M. de Parieu, ministre de l'Instruction publique à M. le préfet de la Meurthe, 50 janvier 1850.

(3) Ibid.

qui sera chargée de préparer, par tous les moyens, la naissance de l'établissement dont il s'agit et d'en conserver ensuite la direction. Cette commission prendra le nom de *Comité du Musée historique lorrain* (1).

Pour la première fois, les membres de ce Comité seront élus par la Société d'Archéologie lorraine, qui en prendra au moins les deux tiers dans son sein et au nombre des habitants de Nancy (2).

Lorsque la perte des membres, par mort ou démission, appellera le Comité à les remplacer, il devra continuer, pour limite de ses choix, à prendre au moins les deux tiers des remplaçants successeurs dans la Société dont il est primitivement issu (3). Pendant les trois premières années de son existence et pour assurer l'entière unité d'impulsion, il recevra pour Président et Vice-Président ceux de la Société même d'Archéologie lorraine (4).

Vos efforts se trouvent donc maintenant déjà, Messieurs, couronnés d'un immense résultat. Désormais vous n'agirez plus comme une simple compagnie artistique privée ; mais, en quelque sorte, ainsi qu'une délégation du Gouvernement lui-même, de laquelle les actes seront authentiquement reconnus comme autant d'œuvres d'un dévouement à l'art et à la patrie. Le Comité, dont l'autorité préfectorale vous a confié la formation et qui vous doit la naissance, deviendra le bras d'un corps dont vous restez la tête, le pouvoir exécutif des résolutions archéologiques que vous aurez conçues, élaborées et mûries dans votre sein. Car, il faut bien se pénétrer de cette

(2) Arrêté préfectoral du 50 mars 1850, art. 1^{er}.

(3) Ibid., art. 4.

(4) Ibid. art. 6.

(5) Ibid. art. 9.

vérité, que le Comité du Musée historique lorrain n'est point un concurrent jaloux, un rival à craindre par la Société d'Archéologie ; l'une et l'autre n'ont qu'une même pensée, un même but ; le Comité n'a pour mission que la mise à exécution de l'article premier de votre Règlement. Non pas, sans doute, qu'il vous soit asservi de telle sorte qu'il ne puisse, en certaines circonstances, agir par lui-même et sans communication préalable de ses actes ; mais, ne pouvant, un seul instant, perdre de vue la pensée qui vous est commune avec lui, et dont vous avez fécondé le premier germe jusqu'à le faire éclore et grandir, il ne peut rien entreprendre contre vous sans se suicider lui-même ; il n'accomplira rien de considérable sans vous en faire part et vous en tenir au courant.

C'est ainsi qu'il vous a demandé l'impression de son Règlement et des pièces administratives qui l'ont provoqué ; c'est ainsi qu'il vous a instruit des démarches par lui tentées pour entrer en possession d'une portion disponible de l'ancien Palais Ducal, et en faire tout d'abord le local du Musée dont vous avez jeté les fondements ; démarches qui ne pouvaient aboutir qu'à un résultat satisfaisant, car il était certain que le Conseil municipal de Nancy, composé d'hommes, l'élite de la cité par le dévouement et les lumières, n'entraverait point une institution dont la ville, autrefois capitale de la Lorraine, tirera gloire et profit ; une institution que réclament, avec les plus vives instances, les vrais amis des arts, des souvenirs historiques, du culte des ayeux, et à laquelle s'intéressent, d'une manière toute spéciale, les ministres d'un gouvernement jaloux de conserver à la France ses illustrations et ses richesses.

Telle est, Messieurs, la rapide esquisse de la naissance, des premiers développements, des travaux de la Société d'Archéologie lorraine, et de la situation qu'elle s'est créée en

moins de deux années. Certes, Messieurs, vous pourriez légitimement vous applaudir des résultats obtenus par votre concours éclairé, actif et généreux ; mais vous aimerez mieux vous arrêter à considérer ce que vos premiers succès vous imposent d'obligations pour la suite. En provoquant de vives sympathies, vous avez fait concevoir de grandes espérances ; vous avez fixé sur vous les regards de tout ce que la vieille Lorraine et la France comptent d'esprits élevés et de nobles cœurs. C'est à vous qu'ils s'adresseront désormais pour obtenir la solution des problèmes historiques qu'il leur importe le plus de connaître ; c'est à vous qu'ils demanderont les reliques vénérées du talent artistique, des lumières, du bon goût de leurs ayeux. Vous accomplirez la noble tâche que vous vous êtes imposée ; vous vous mettrez à même de satisfaire à la juste et louable curiosité de vos interrogateurs, en rédigeant vous-mêmes des mémoires sur divers sujets archéologiques, en fournissant des documents que la Société saura bien utiliser, en amenant au Musée lorrain, qui va s'ouvrir dans l'ancienne demeure des Ducs, pères et bienfaiteurs du pays, tout ce qui reste des œuvres remarquables que les artistes, nos compatriotes, ont si largement conçues, si heureusement exécutées ; tout ce qui reste de ces sculptures, de ces tableaux, que nos pères ont admirés, et qu'il serait ignorant autant qu'impie d'abandonner à une totale destruction.

Sans doute, Messieurs, vous ne vous attendez pas à voir le Musée lorrain se former, se développer, sans rencontrer d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter. Une œuvre de cette importance ne peut être le résultat que du temps. Il faudra beaucoup de patience, d'activité, de persévérance et de désintéressement de la part des personnes qui l'ont entreprise, de celles que vous avez spécialement chargées de la poursuivre

avec votre concours et en votre nom. Il paraît cependant qu'entre les aspérités à aplanir pour frayer le chemin du Musée à nombre d'objets qui doivent y venir prendre place, les plus difficiles ne seront pas l'amour de la possession exclusive, le chagrin du désistement. Un paralogisme aux formes spécieuses, reproduit par des hommes honorables et, au fond, bien intentionnés, clouerait au sol natal, malgré la perspective de mutilation notable, ou peut-être de destruction entière, de précieux fragments d'édifices ou de tombeaux, si l'on ne se hâtait de le signaler pour faire connaître ce qu'il renferme de déraisonnable et d'erroné.

C'est, dit-on, acte de vandalisme, de transporter dans un Musée des morceaux de sculpture, des statues, qui ont appartenu à des monuments que les temps ou les révolutions ont détruits, mais qui restent sur les lieux comme des témoins irrécusables de l'existence de ces monuments ; c'est enlever à ces reliques leur caractère historique et les dépouiller de toute espèce d'intérêt. Ainsi, que signifient, au musée d'Épinal, les pierres druidiques que l'on y a transportées du Donon ? quelle figure présentent cent autres objets, déplacés des lieux auxquels ils avaient été primitivement destinés, et entassés dans les insignifiantes galeries d'un musée ?

D'abord, à ce compte, il faudrait renvoyer chaque chose en son lieu, éparpiller des collections précieuses, amassées à grands frais de peines, de temps et d'argent ; il faudrait supprimer tous les musées historiques dont le monde savant s'est enrichi. Et quel acte plus odieux de vandalisme réfléchi !

Oui, que l'on conserve, en sa place de fondation, un monument quelconque qui ne l'a point quittée, ou qui l'a reprise pour ne la plus abandonner, lorsque ce monument est intact, qu'il a conservé son caractère primitif, qu'il offre toutes les garanties de conservation intelligente et durable : fort bien. Mais

que, sous prétexte d'intérêt local ou même historique, on s'obstine à retenir des fragments d'architecture, des statues, des tombeaux déplacés, démembrés, défigurés, isolés, au risque de les exposer aux mutilations des ignorants, à l'incurie des indifférents, et tôt ou tard à une transformation déplorable ou à une destruction totale, c'est, il faut l'avouer, un culte *archéolâtrique* poussé jusqu'au fanatisme le plus extravagant; c'est une impéritie aveugle, déguisée sous les formes trompeuses et séduisantes d'une science transcendante et d'un patriotisme épuré.

Il est de la dernière importance que les possesseurs d'objets d'art lorrain se tiennent en garde contre des insinuations aussi fausses de logique que nuisibles à la réalisation du projet important conçu depuis plusieurs années à Nancy, encouragé par les personnes les plus éminentes, et maintenant en voie de bonne exécution.

Vous saurez les éclairer, Messieurs, en leur montrant combien la conservation de ces objets, dans un local placé sous la haute protection de l'autorité supérieure et de la vénération publique, est assurée autrement que dans des lieux isolés, sans surveillance spéciale, ou dans des propriétés particulières où ils ne sont visités que par un petit nombre d'amis du possesseur; où d'ailleurs, et quoi qu'on dise, ils perdent un caractère historique que leur place au Musée leur ferait retrouver. Vous n'éclairerez pas moins les généreux donateurs, en leur recommandant de laisser à la commission spéciale, désignée par la Société, le soin de faire exécuter les réparations dont les objets artistiques qu'ils veulent offrir pourraient avoir besoin; de ne pas confier cette tâche importante à des ouvriers, honorables sans doute, mais qui manquent, le plus souvent, des connaissances indispen-

sables pour la restauration des morceaux antiques avec intelligence et discernement.

Peupler donc le Musée lorrain de productions artistiques des hommes célèbres qui nous ont précédés ; préserver ces restes précieux de restaurations plus barbares que leur mutilation même ; recueillir les matériaux qui aideront à faire l'histoire de l'art en Lorraine, et des nombreux monuments qu'il a enfantés ; telle est, Messieurs, la tâche laborieuse, mais noble et belle, que vous avez à poursuivre ; votre zèle éclairé vous en donnera le courage, et les applaudissements de vos concitoyens vous dédommageront de vos sacrifices généreux et de vos efforts persévérants !



LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ANNÉE 1849-50 :

Président : M. CHATELAIN.

Vice-Président : M. LEPAGE (Henri).

Secrétaire-Archiviste-Trésorier : M. GUILLAUME (l'abbé).

Secrétaire-Adjoint : M. BEAUPRÉ (Jules).

MEMBRES HONORAIRES :

MM.

A. BRUN, ancien Préfet de la Meurthe, Préfet d'Indre-et-Loire, à Tours.

CAUMONT (de), Directeur de la Société française pour la conservation des Monuments historiques, à Caen.

MENJAUD (M^{gr}), Evêque de Nancy et de Toul.

MONET, ancien Maire de Nancy, Représentant du peuple.

MEMBRES TITULAIRES ET CORRESPONDANTS* :

MM.

ABRAM DE ZINCOURT, Conseiller à la cour d'appel.

ARNAUD (Charles d'), Intendant militaire à Rennes.

* Voir, pour la distinction des Membres, l'art. 2 des Statuts de la Société.

ALEXANDRE DE BONNEVAL , Maire de l'Étanche (Vosges).

ALSACE (le prince d'HÉNING d'), à Bourlémont (Haute-Marne).

BALLAND (l'abbé), Curé de Plombières.

BATAILLE, Propriétaire à Toul.

BAILLE père, Propriétaire.

BALTHAZAR (l'abbé), Curé de Maisoncelle-Tuileries (Seine-et-Oise).

BARBEY, Propriétaire.

BARBIER (l'abbé), Professeur au collège de Vic.

BASTIEN (l'abbé), Curé à Pont-à-Mousson.

BEAUFORT DE GELLENONCOURT (Amédée de), Propriétaire.

BEAUFFORT (le marquis de), à Bruxelles.

BEAULIEU , Membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

BEAUPRÉ, Conseiller à la Cour d'appel.

BEAUPRÉ (Jules).

BÉGEL (l'abbé), Curé de Laitre-sous-Amance.

BÉGIN (l'abbé), Professeur au collège de Vic.

BENOIST, Etudiant en droit.

BERGER DE XIVREY, Membre de l'Institut, à Paris.

BESOIN, Elève architecte.

BIZEMONT (de), Propriétaire.

BLAISE, Notaire.

BOIS DE RIOCOUR (E. du), Membre du Conseil général de la Meurthe.

BOISELLE, Vérificateur des poids et mesures.

BONNAIRE (Justin), Avocat à la Cour d'appel.

BOTTA (ainé), Propriétaire.

BOULANGÉ, Ingénieur des ponts et chaussées, à Metz.

BOUR, ancien Notaire.

BOURCIER DE GIRECOURT (Charles), à Paris.

BOURDON (H.), ancien Substitut du procureur général à Naney, Juge à Lille (Nord).

BOUSMARD (H. de), à Chantraine (Meuse).

BOUVIER (de), Conseiller à la Cour d'appel.

BOUZEY DE CHAMPAGNE (de), à Paris.

BOZON (Charles), Précepteur.

BRETON (l'abbé), Vicaire de la paroisse Saint-Epvre.

BRIEY (Edouard de), Chef de bataillon du génie, à Metz.

BRUNET, Architecte.

BUQUET (Alfred), Propriétaire à Montauban (Houdemont).

BUQUET (Charles), ancien officier, à Vandœuvre.

BUSSIERRE (Théodore de), à Reichshoffen (Bas-Rhin).

BUTTE père, Propriétaire.

BUTTE (Alexis), idem.

BUTTE-GOEURY, idem.

CARRIÈRE (Désiré), à Mirecourt.

CAUMONT (H. de), Recteur honoraire de l'Académie.

CHABERT, Clerc de Notaire, à Metz.

CHAMPAGNE (l'abbé), Vicaire à Neufchâteau.

CHAPIA (l'abbé), Curé de Damas-devant-Dompaire.

CHARLOT, Conseiller à la Cour d'appel.

CHARLOT (l'abbé), Chanoine honoraire.

CHARPENTIER (l'abbé), Curé de Malzéville.

CHARPIT DE COURVILLE, ancien Directeur général de l'Instruction publique, à Versailles.

CHATELAIN, Architecte, Conservateur des édifices diocésains.

CHATELAIN fils.

CHRISTOPHE, Agent-Voyer à Toul.

CHRISTOPHE, Lithographe.

- CIRCOURT (Arthur de), à Fontainebleau (Seine-et-Marne).
COBUS (Léon), Peintre, à Lunéville.
COLLARDEZ, Maire de Brévanne (Haute-Marne).
COLLENOT père, Propriétaire.
COMEAU (Amédée de), Propriétaire à Eulmont.
CORRARD DES ESSARTS, Architecte.
COURTOIS, Maire de Frouard.
CUNY, Architecte à Lunéville.
CUPERS (l'abbé), Chanoine honoraire.
CUSTINE (Robert de), ancien Ambassadeur.
DASSY (le R. P.), Supérieur des Oblats.
DAUBRÉE, Bijoutier.
DAVID, Artiste musicien.
DEBLAYE (l'abbé), Curé de Sainte-Hélène (Vosges).
DELALLE (l'abbé), Vicaire-Général du diocèse de Nancy.
DEMANGE, Artiste peintre.
DÉMONET (l'abbé), Curé de Héming.
DIDRON, Secrétaire du Comité historique des arts et monuments, à Paris.
DIGOT (Auguste), Avocat à la Cour d'appel.
DOLARD DE MYON, Propriétaire.
DONNET (Monseigneur F.), Archevêque de Bordeaux.
DONQUER DE T'SERROLOFS, propriétaire.
DUFRESNE, Avocat à la Cour d'appel, à Metz.
DUPONT DE ROMÉMONT (Louis).
ESPÉE (Casimir de l'), ancien Député, à Paris.
ESPÉE (Marcien de l'), à Paris.
FERRY (Edouard), Avocat à Saint-Dié.
FERRY (l'abbé), Professeur au collège de Vic.
FEYEN (Eugène), Artiste peintre.
FEYEN (jeune), Artiste peintre.
FOBLANT (Maurice de), Représentant du peuple.

- FOISSET (Théophile), Conseiller à la Cour d'appel de Dijon.
FONTENELLE (de), Propriétaire.
FOURIER (Xavier), Propriétaire à Ligny.
FRIRY, Correspondant du Ministère de l'instruction publique
pour les travaux historiques, à Remiremont.
GADEL (l'abbé), curé de Maron.
GAIFFE, Opticien.
GÂSPARD (Alexis), Notaire à Mirecourt.
GAUVAIN (Charles de), Propriétaire.
GÉNIN (Ernest), Payeur de la guerre, à Dijon.
GÉNIN (Amédée), Sous-Préfet à Lunéville.
GÉNY (Alexandre), Propriétaire.
GEORGES (l'abbé), Curé de la Cathédrale de Toul.
GEORGES (l'abbé), Curé de Frouard.
GERMIGNEY (de), Propriétaire à Paris.
GODEFROY (l'abbé), Professeur de théologie au sémi-
naire.
GODFROY, Médecin.
GOLBÉRY (de), Membre de l'Institut, à Kintzheim.
GOMIEN (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de la
Maison de Secours.
GONDRECOURT (René de), Propriétaire.
GOUY (Jules), Propriétaire.
GOUZOT, Rentier.
GRIDEL (l'abbé), Vicaire-Général du diocèse de Nancy.
GROSSE (l'abbé), Curé de Torcheville.
GUÉRIN, ancien Notaire.
GUÉRIN, père, Propriétaire à Lunéville.
GUÉRIN (Charles), ibidem.
GUERRIER DE DUMAST (P.), ancien Sous-Intendant
militaire.
GUIARD, Percepteur à Vézelize.

GUILLAUME (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de la Chapelle Ducale.

GUILLEMIN (J.-J.), Professeur d'histoire au Lycée national.

GUIOT DE SAINT-REMY (Charles).

GUSSE, Membre du Conseil général de la Meurthe.

HALDAT (Alexandre de).

HAMON (l'abbé), Curé de Hesse.

HAMONVILLE (Louis d'), à Paris.

HARFORT, fils, Vitrier.

HAUSEN (Charles d'), à Paris.

HAUSSONVILLE (O. d') ancien Député, à Paris.

HENRY (Désiré), Adjoint au Maire de Lunéville.

HINZELIN, Directeur de l'Ecole primaire supérieure.

HUMBERT, Architecte.

JACQUINÉ père, Inspecteur honoraire des ponts et chaussées.

JOLY, Juge de paix à Clémont (Haute-Marne).

JOUVE, Ingénieur civil.

JOYBERT DE BUSSY (de), Propriétaire.

KLEIN (l'abbé), Curé de Dabo.

KLEIN (l'abbé), ancien Vicaire de St-Sébastien, de Nancy, Curé de Lalœuf.

KLEIN (l'abbé), Curé de Vézelize.

LAFLIZE (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de l'hôpital militaire.

LAGABBE (de), Président du tribunal de Neufchâteau (Vosges).

LALLEMENT (Louis), Etudiant en droit à Paris.

LAMBEL (Alexandre de), Propriétaire à Fléville.

LAMBEL (Paul de), Propriétaire à Paris.

LAMBLIN (l'abbé), Chanoine honoraire, Directeur du pensionnat de la Malgrange.

LANDREVILLE (Victor de), Propriétaire

LAURENT (Aimé), Sculpteur.

LAURENT (Jules), Sculpteur.

LAUTEL, Instituteur à Hagnéville (Vosges).

LAZARD LÉVY, fils.

LE BÈGUE DE GIRMONT (L.), Avocat.

LEBORNE, Conservateur du Musée de Nancy.

LEBRUN, Architecte à Lunéville.

LECLERC, Procureur de la République.

LEFEBVRE DE TUMEJUS (V.), Propriétaire à Bulligny.

LENFANT, Juge de paix à Mirecourt.

LEPAGE (Henri), Archiviste du Département.

LEPAGE (Amédée), Imprimeur-Propriétaire du *Journal de la Meurthe et des Vosges*.

LEZAY-MARNÉSIA (E. de), à Lénoncourt.

LIGNÉVILLE (Alex. de), Propriétaire à Villers-lès-Nancy.

LUDRE (Auguste de), à Paris.

LUDRE (Gaston de), à Paris.

MADÉLIN (Jules), Négociant.

MAHUET (Charles de), à Létrécourt.

MAIRE (Charles), Propriétaire à Lunéville.

MAIRE (Ernest), ibidem.

MALHORTIE, Propriétaire à Moriviller (Meurthe).

MANGIN (l'abbé), Directeur du pensionnat Drouot.

MANGIN, Juge au tribunal de Lunéville.

MARCHAL, Docteur en médecine à Lorquin.

MARCHAL (l'abbé), Curé de Saint-Pierre.

MARCHAL (l'abbé), Curé de Ceintrey.

MARCHAL, Avocat à la Cour d'appel.

MARSAL (l'abbé), Principal du collège de Blâmont.

MARTINPRÉ DE ROMÉCOURT (de), propriétaire à Romécourt.

MASSON (l'abbé), Vicaire de Dieuze.

MASSON, Docteur en médecine à Mirecourt.
MASSU, Colonel du génie en retraite.
MATHIEU, Curé de Frolois.
MENGIN (G.), Colonel directeur du génie, à Metz.
MENNESSIER (Hippolyte), à Metz.
MERLIN DE THIONVILLE, ancien Maire de Bruyères.
METZ-NOBLAT père (de), ancien Conseiller.
METZ-NOBLAT (Alexandre de), Propriétaire.
MILLER-THIRI fils, Artiste.
MITRY (Charles de), au Ménil-Mitry.
MONT (F. de), Propriétaire.
MONTANGON (de), Propriétaire.
MONTARBY (de), à Dampierre (Haute-Marne).
MONTÉMONT (Albert), chef de bureau au ministère des
Finances, à Paris.
MONTUREUX (Ch. de), Propriétaire à Arracourt (Meurthe).
MOREL (l'abbé), Curé de Bon-Secours.
MOREY, Architecte de la ville de Nancy.
MORTET (Paul), Juge de paix à Haroué.
NOEL, Avocat, Notaire honoraire.
NOLLET (Jules), Clerc de notaire.
PANGE (le général de), à Pange (Moselle).
PARISOT (Victor), Docteur en médecine.
PÉRONNE (de), Conservateur des hypothèques à Lunéville.
PHILBERT (l'abbé), Vicaire à Lunéville.
PIERSON (l'abbé), Curé de Lorquin.
PIROUX, Directeur de l'Institut des Sourds-Muets.
PITT, Inspecteur honoraire de l'Académie.
PRANEUF (A. de), Propriétaire.
QUILLART, Propriétaire à Chaumont (Haute-Marne).
RAIGECOURT (de), Propriétaire.
RAVINEL (Alfred de), ibidem.

RAVINEL (F. de), Représentant du peuple.

RENAULD (Jules), Avoué.

RICHARD, Bibliothécaire de la ville de Remiremont.

ROLLE (l'abbé Charles), Curé de Mont-le-Vignoble.

ROLLE (l'abbé J.-B.), Professeur au collège de Blâmont.

ROQUEFEUIL (de), ancien Officier.

ROSAYE (l'abbé), Curé du Val-d'Ajol (Vosges).

ROUSSELOT DE MORVILLE (Auguste), Propriétaire à
Mailly.

ROXARD DE LA SALLE (Ludovic).

RUTANT (Albert de), Propriétaire à Saulxures.

RUTANT (Ernest de), ibidem.

SAINT-FLORENT (de), Propriétaire à Vandœuvre.

SAINT-GERMAIN (Charles L. de), Propriétaire.

SAINT-OUEN (E. de), Conservateur des forêts à Dijon.

SAISY DE KERAMPUIL (A. de), garde général des forêts
à Colombey.

SALMON (de la Meuse), Représentant du peuple.

SERRE (F.-Gaston de), à Versailles.

SIMONIN père, Docteur en médecine.

SIMONIN (Edmond), Docteur en médecine.

SIMONIN (François), Membre du conseil d'hygiène.

SIVRY (E. P. de), Propriétaire à Remicourt-Villers-lès-
Nancy.

THAYER (Amédée), à Paris.

THIÉBERT, Architecte.

THIÉRY fils.

THIÉRY DE SAINT-BEAUSSANT (Alphonse).

THOMASSIN (l'abbé), Curé de Voinémont.

THORELLE, Artiste peintre.

TOUR (Gustave de LA), ancien Officier, à Tréguier.

TRANCART, Commandant du Génie, à Lunéville.

UBEXI (Ernest d'), Propriétaire.

VAGNER, ancien Professeur à l'Ecole forestière et au Lycée.

VANSON (l'abbé), Professeur de physique au séminaire.

VATRY (B. de), Représentant du peuple

VAUDECHAMPS (Auguste de), Propriétaire.

VAULX (de LA), Propriétaire à Villers-Agron (Aisne).

VENEUR (LE), au château de Carronges (Orne) (*).

VIARD (Giorné), Sculpteur.

VIÉNER fils, Relieur.

VINCENT (de), Préfet du Jura.

VINCENT (René de), Propriétaire à Lesse (Meurthe).

VIENNE (E. M. de), Avocat à la Cour d'appel.

VIVENOT, Architecte.

VOIRIN, Propriétaire.

WARNECKE (Jules), à Lunéville.

WAULTRIN, Conseiller à la Cour d'appel.

WEISS (l'abbé), Principal du collège de Vic.

WELCH, Propriétaire.

WIDRANGES (de), Contrôleur des contributions directes à
Chartres.

ZÉLER (l'abbé), Curé de Balléville (Vosges).

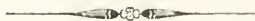


(*) L'antique famille des Le Veneur figure, comme on sait, parmi les souches maternelles de la maison de Lorraine.

DOCUMENTS OFFICIELS

RELATIFS A LA CRÉATION

DU COMITÉ DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN.



LETTRE DE M. DE FALLOUX.

Paris, le 5 avril 1849.

Monsieur le Préfet,

La Société générale de Conservation des monuments français, en signalant comme d'une importance majeure la restauration à faire de la seule aile restante du Palais Ducal de Nancy, avait, dès l'année 1842, prié le Gouvernement de prendre l'initiative à cet égard. Elle lui demandait, en outre, de provoquer, dans l'édifice dont il s'agit, la formation d'un Musée historique spécial, qui rassemblât, avec toutes les œuvres de pensée et d'art, le plus de monuments possible de l'ancienne nation lorraine, aujourd'hui fondue dans la France.

Sa double requête concordait avec un vœu précédemment émis, dans le même sens, par la Commission départementale des Antiquités de la Meurthe.

Plus tard, le jour jeté sur ce projet par le développement des études historiques, et la gravité croissante des adhésions qui arrivaient de tous côtés, ayant donné lieu de reconnaître que la question était tout-à-fait grande et d'un intérêt plus que sim-

plement archéologique, le Président même du Conseil des Ministres attira sur ce point l'attention de l'un de mes prédécesseurs. On avait jugé, dès ce temps-là, qu'il appartenait à l'Administration centrale de ne point rester étrangère au succès d'une telle conception, et que l'encouragement à donner par elle concernait surtout le Ministère de l'Instruction publique, comme représentant du savoir national.

Toutefois, cette idée féconde fut perdue de vue, et l'Autorité d'alors n'y donna aucune suite. Le moment est venu, Monsieur le Préfet, de la réveiller, car elle est du nombre de celles que doit tirer de l'oubli le Gouvernement actuel, gardien soigneux de toutes les gloires qui sont venues se fondre dans la gloire française.

Je suis informé qu'une Société, dite d'*Archéologie lorraine*, vient de se constituer dans votre chef-lieu, et qu'en première ligne de ses travaux, elle se propose pour but la réalisation du plan dont il s'agit. On m'annonce que, sous l'influence de ses efforts, une première enquête se fait avec votre participation et que l'examen est commencé, du moins en ce qui concerne la Salle des Cerfs, galerie dont la remise en état serait le début de la restauration demandée du bâtiment Ducal, et préluderait à la formation du Musée lorrain.

Je m'estimerais heureux, Monsieur le Préfet, si vous jugiez devoir favoriser hautement la pensée que je vous signale, et préparer la meilleure solution possible des difficultés qu'elle présente, en instituant, sur de fortes et larges bases, une commission permanente, des propositions de laquelle vous auriez soin que mon ministère fût toujours tenu au courant. Dans ce cas, vous pourriez la qualifier de *Comité du Musée historique lorrain*, ces deux noms étant la plus claire expression d'une pensée bonne à autoriser et à répandre : pensée généreuse, élevée, qui n'intéresse pas seulement une ville, ou même trois départements, mais qui, par sa grandeur, est digne de la majesté de la République, et dont l'exécution, désormais, ne paraît plus guère devoir être qu'une question de temps.

Agréez, etc.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

A. DE FALLoux.

LETTRE DE M. DE PARIEU.

Paris, 50 janvier 1850.

Monsieur le Préfet,

Par sa lettre en date du 5 avril 1849, mon prédécesseur vous a entretenu de la création projetée, au chef-lieu de votre département, d'un Comité dont la mission aurait été de veiller d'abord à la restauration de l'aile restante du Palais Ducal de Nancy, et ensuite à la formation, dans cet édifice, d'un Musée historique lorrain, où eussent été rassemblées les œuvres de pensée et d'art et tous les monuments qu'il eût été possible de recueillir de l'ancienne nation lorraine. Mon prédécesseur vous avait formellement exprimé sa sympathie pour ce projet, et il avait même demandé, pour en préparer la réalisation, la nomination d'une Commission permanente, dont vous lui auriez fait connaître les propositions.

Le temps écoulé me fait craindre, Monsieur le Préfet, que cette affaire, à laquelle je n'attache pas moins d'importance et d'intérêt que mon prédécesseur, n'ait été perdue de vue ; je vous la rappelle d'une manière toute particulière, en vous priant de vouloir bien m'informer de ce qui a été fait ou préparé à ce sujet. Je verrais avec plaisir qu'une pensée aussi nationale eût porté des fruits, et je serais heureux d'apprendre que la création de l'établissement scientifique et artistique qui manque à la Lorraine, loin de rencontrer de sérieuses difficultés, fût en voie de réalisation prochaine.

Agréez, etc.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

DE PARIEU.

ARRÊTÉ DE M. LE PRÉFET DE LA MEURTHE,

PORTANT INSTITUTION

DU COMITÉ DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN.

Le Préfet du département de la Meurthe,

Vu les lettres de M. le Ministre de l'Instruction publique, en date des 5 avril 1849 et 30 janvier 1850, relatives au projet de formation d'un Musée historique lorrain dans la ville de Nancy;

Considérant qu'il existe, disséminés, notamment dans la Meurthe et les départements voisins, quantité d'objets d'art et d'antiquités, œuvres de l'ancienne nation lorraine, ou appartenant à son histoire;

Qu'il importe, pour en assurer la conservation, de les rassembler au centre du pays dont il s'agit, et dans la ville qui fut sa capitale;

Qu'il y a lieu, par conséquent, de créer un Musée historique lorrain, et de le placer à Nancy;

Que la Société Archéologique spéciale, qui s'y est récemment formée, présente déjà, pour arriver à ce but désiré, des éléments précieux, dont il convient de tirer parti;

ARRÊTE :

ARTICLE 1^{er}. Il est créé à Nancy, pour succéder aux simples commissions préparatoires et d'enquête, une grande Commission permanente, qui sera chargée de préparer, par tous les moyens, la naissance de l'établissement dont il s'agit, et d'en conserver ensuite la direction.

Elle prendra le nom de *Comité du Musée historique lorrain*.

ARTICLE 2. — Cette Commission avisera, tant à recueillir les peintures, sculptures, gravures, dessins, médailles, chartes et sceaux, vitraux, armes, meubles, tapisseries, et généralement tous objets artistiques ou historiques quelconques, relatifs à l'histoire du peuple lorrain, depuis sa naissance, au dixième siècle, jusqu'à sa mort en 1766, qu'à leur procurer un lieu de dépôt convenable, en attendant qu'il devienne possible d'y

consacrer les locaux célèbres, signalés pour cette destination par les Sociétés savantes et par le Gouvernement lui-même.

ARTICLE 5. — Ce Comité se composera de vingt-un membres, non compris le Préfet de la Meurthe et le Maire de Nancy, qui, sans préjudice des présidents électifs, en seront les président et vice-président nés, et dont la voix sera prépondérante en cas de partage.

ARTICLE 4. — Pour la première fois, les membres seront élus par la Société d'Archéologie lorraine.

Elle en prendra au moins les deux tiers dans son sein et au nombre des habitants de Nancy. Pour le restant, elle fera un choix parmi les notabilités artistiques ou scientifiques, ainsi que parmi les hommes influents par leur fortune et leur position sociale, notamment parmi ceux que leurs traditions de famille rattachent aux gloires et aux souvenirs du pays.

ARTICLE 5. — Ce dernier tiers, elle pourra le choisir, non-seulement dans la Meurthe, mais dans les deux autres départements lorrains, proprement dits (Meuse et Vosges), et même, s'il y a lieu, dans ceux des départements voisins qui, comme la Moselle ou la Haute-Marne, renferment de notables portions du territoire jadis soumis à la domination lorraine et illustré par son histoire.

ARTICLE 6. — Lors de la perte des membres du Comité par mort ou démission, il sera appelé, comme une sorte d'académie, à les remplacer par voie de scrutin, mais en suivant les mêmes règles.

Il continuera donc, pour limite de ses choix, à ne point sortir du rayon des départements sus-indiqués, ainsi qu'à prendre au moins les deux tiers de ses membres dans la Société d'Archéologie lorraine.

ARTICLE 7. — Si, par la suite des temps, la Société dont il s'agit s'étant dissoute ou scindée, cette dernière condition devenait impraticable, on en suivrait du moins l'esprit, et le Comité choisirait toujours ses membres, jusqu'à concurrence de deux tiers au moins, parmi les personnes habitant Nancy, et s'y occupant de soins ou d'études analogues à l'objet du Musée lorrain.

ARTICLE 8. — Le Comité, dès qu'il sera formé, nommera dans

son sein un Secrétaire-Archiviste et un Trésorier, lesquels seront domiciliés à Nancy. Ils seront choisis pour un an, mais rééligibles.

ARTICLE 9. — La même chose aura lieu pour le Président et le Vice-Président, hormis pendant les trois premières années. D'ici à trois ans, le Comité n'aura point à élire ces deux fonctionnaires. Pour assurer l'entière unité d'impulsion, si nécessaire au début, il recevra pour Président et Vice-Président, ceux de la Société même d'Archéologie lorraine.

ARTICLE 10. — Le Comité du Musée dressera un règlement pour son organisation intérieure et pour son mode d'action, mais sans pouvoir s'écarter des bases posées par le présent Arrêté.

ARTICLE 11. — Toutes les propositions qui pourront exiger le concours ou l'approbation de l'autorité ministérielle ou préfectorale, seront adressées au Préfet de la Meurthe.

ARTICLE 12. — Dans le cas où de nouvelles dispositions administratives viendraient à être reconnues nécessaires pour faciliter la marche des travaux du Comité, elles feraient l'objet d'un arrêté supplémentaire.

Nancy, le 30 mars 1830.

A. BRUN.

LISTE DES MEMBRES DU COMITÉ,

Nommés par la Société d'Archéologie, conformément aux dispositions de l'Arrêté de M. le Préfet de la Meurthe.

Première catégorie.

MM. CHATELAIN, Architecte, Conservateur des édifices diocésains, *Président*.

LEPAGE (HENRI), Archiviste du département de la Meurthe, *Vice-Président*.

GÉNY (ALEXANDRE), Propriétaire. *Secrétaire-Archiviste*.

GUILLAUME (L'ABBÉ), Aumônier de la Chapelle Ducale,
Secrétaire-Archiviste-Trésorier de la Société d'Ar-
chéologie lorraine, *Trésorier*.

BALBATRE, ancien Adjoint au maire de Nancy.

BEAUPRÉ, Conseiller à la Cour d'appel.

DIGOT (AUGUSTE), Avocat à la Cour d'appel.

P. G. DE DUMAST, ancien Sous-Intendant militaire.

MOREY, Architecte de la ville de Nancy.

E. DE RIOCOUR, Membre du Conseil Général de la
Meurthe.

A. DE RUTANT, Propriétaire à Saulxures.

CH. DE SAINT-GERMAIN, Propriétaire à Nancy.

SIMONIN père, Docteur en médecine.

VIVENOT, Architecte à Nancy.

Seconde catégorie.

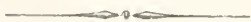
Meurthe. { DE HALDAT, Secrétaire perpétuel de la Société des
Sciences, Lettres et Arts de Nancy.
LEBORNE, Conservateur du Musée de Nancy.
A. DE LIGNIVILLE, Propriétaire à Villers-lès-
Nancy.

Meuse. — DE FIENNES, Propriétaire à Bar.

Vosges. — PUTON (le colonel), à Mirecourt.

Moselle. — BOULANGÉ, Ingénieur des ponts et chaussées,
à Metz.

Haute-Marne. — DE LANDRIAN, Propriétaire à Outremécourt.



Le Comité permanent, dès sa seconde séance, s'est
donné, avec la ratification de M. le Préfet, un règlement

dont voici l'article premier, le seul qui ait de l'importance pour le public :

« Le Comité du Musée historique lorrain se compose, d'après l'Arrêté qui le constitue, de M. le Préfet de la Meurthe et de M. le Maire de Nancy, Président et Vice-Président nés ; de quatorze membres choisis parmi ceux de la Société d'Archéologie lorraine qui habitent Nancy, et de sept autres membres habitant les départements de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges, de la Moselle et de la Haute-Marne.

« Il a aussi des membres honoraires, dont le nombre ne pourra excéder celui de vingt-un, et des correspondants, en nombre indéterminé. Leur nomination aura lieu, au scrutin secret, dans la séance qui suivra celle de leur présentation. Les uns et les autres ont droit d'assister à toutes les séances, mais seulement avec voix consultative. »

En conséquence de cet article, le Comité a décerné le titre de membres honoraires à MM.

BACOURT (DE), ancien Ambassadeur de France aux Etats-Unis.

BEAUVAU (de), Propriétaire à Haroué.

BOULAY DE LA MEURTHE (HENRI), Vice-Président de la République.

CAUMONT (DE), Directeur de la Société française pour la conservation des monuments historiques, à Caen.

CHEVANDIER, ancien Pair de France.

CONTENCIN (DE), Directeur des cultes au ministère de l'Instruction publique et des Cultes.

FALLOUX (A. DE), ancien Ministre de l'Instruction publique.

FICQUELMONT (S. E. LE COMTE DE), ancien Ambassadeur d'Autriche en Russie et Ministre d'Etat, à Vienne.

HAUSSONVILLE (O. D'), ancien Député.

LAMOUREUX (JUSTIN), Juge au tribunal civil, ancien Vice-Président de la Commission des Antiquités de la Meurthe.

MESNY, Propriétaire à Choley.

MONET, ancien Maire de Nancy, Représentant du Peuple.

MONTALEMBERT (CH. DE), Représentant du peuple.

NOEL, Avocat, Notaire honoraire.

PANGE (DE), Officier-Général en retraite.

QUATREBARHES (THÉODORE DE), à Angers.

SAULCY (DE), membre de l'Institut, Directeur du Musée d'artillerie, à Paris.

VILLENEUVE-TRANS (F. DE), Membre de l'Institut, à Nancy.

Il a nommé membres correspondants MM.

ALBERT-MONTÉMONT, Littérateur, à Paris,

ALEXANDRE DE BONNEVAL, Maire de l'Étanche (Vosges).

ALLONVILLE (D'), ancien Préfet de la Meurthe.

BAILLOT, Médecin à Bar-le-Duc.

BAZELAIRE (E. DE), Homme de lettres, à Lyon.

BEAULIEU, membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

BELLOT-VERGEY, ancien Chef de bureau à la Préfecture de la Meuse, à Bar.

BOUDOT, Architecte, à Sarrebourg.

BUSSIERRE (THÉODORE), à Reingausen (Haut-Rhin).

CARLOS-FOREL, Représentant du peuple.

CARRIÈRE (DÉSIRÉ), Homme de lettres, à Mirecourt (Vosges).

CHAPIA, Curé à Damas-devant-Dompaire (Vosges).

CHEVANDIER (EUGÈNE), Membre du conseil général de la Meurthe.

CHRISTOPHE, Agent-Voyer, à Toul.

CIRCOURT (ALFRED DE), Propriétaire à Fontainebleau.

CLOUET père, à Verdun (Meuse).

CLOUET (LABBÉ), Bibliothécaire, à Verdun (Meuse).

COETLOSQUET (DU), Représentant du peuple.

COLLENOT (LOUIS), Propriétaire à Amaxée.

COLLIN, Bibliothécaire, à Pont-à-Mousson.

COUR (DE LA), ancien Maître des requêtes au Conseil d'Etat, à Vigneules (Meuse).

DEBLAYE, Curé à Sainte-Hélène (Vosges).

DENYS, Archéologue, Membre de plusieurs sociétés savantes, à Commercy (Meuse).

DIDRON, Secrétaire du Comité historique des Arts et Monuments, à Paris.

DUFAYS, ancien Sous-Préfet de Château-Salins, Membre du Conseil général de la Meurthe.

DUFÉUGRAY, ancien Préfet, à Paris.

DUFRESNE, Conseiller de Préfecture, à Metz.

DUMONT, Substitut du procureur de la République, à Saint-Mihiel (Meuse).

- DUPRÉ, ancien Directeur de la saline de Moyenvic.
FERRY, Avocat à Saint-Dié (Vosges).
FRIY, Correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Remiremont (Vosges).
GUÉRARD, Membre du Conseil général de la Meurthe.
HÉNIN D'ALSACE (D'), Propriétaire à Bourlémont (Haute-Marne).
HOGARD (HENRI), Directeur des chemins vicinaux du département des Vosges, à Epinal.
HUSSON, Géologue, à Toul.
ISABEY père, Membre de l'Institut, à Paris.
JANDEL, Architecte, à Lunéville.
JEANTIN, Président du tribunal de Montmédy (Meuse).
LACRETELLE, Membre de l'Institut, à Paris.
LAURENT, Conservateur du Musée d'Epinal.
LEBRUN, Architecte, à Lunéville.
LEFEBVRE DE TUMEJUS, Propriétaire à Bulligny.
MAGGIOLO (LOUIS), Principal du collège de Pont-à-Mousson.
MAHUET (DE), Propriétaire à Létrécourt.
MALGRAS, Directeur de l'Ecole normale des Vosges, à Mirecourt.
MARCHAL, Docteur en médecine, à Lorquin.
MASSON, Vicaire à Dieuze.
MONTUREUX (A. DE), Maire à Arracourt.
MUTEL DE SEMILLY, ancien Membre du Conseil général et Maire de Bourmont (Haute-Marne).
OUDET, Architecte, à Bar.
PERROT, Principal du collège de Phalsbourg.
REINGUEISEN, Propriétaire à Colmar.
RICHARD, Bibliothécaire à Remiremont (Vosges).
SAINT-FLORENT (DE), Propriétaire à Vandœuvre.
SERVAIS, Employé à la Préfecture de la Meuse, à Bar.
SIMON (VICTOR), à Metz.
STRATEN-PONTBOY (DE), Propriétaire, à Metz.
THIÉBAUT, d'Insming, Membre du Conseil général de la Meurthe.
THÉRIN, Docteur en médecine à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne).
THIRION, Propriétaire à Saint-Sauveur.
THOMASSY (RAYMOND), ancien Elève de l'Ecole des Chartes, à Paris.
VAULX (DE LA), Propriétaire à Villers-Agron (Aisne).
VINCENT (DE), Préfet du Jura.

Enfin, le Comité a donné droit d'assistance à ses séances, avec voix consultative, aux membres de l'ancienne Commission d'Antiquités départementale, qui vota, en 1841 et 1845, le principe de la création d'un Musée lorrain dans le Palais Ducal ; c'est-à-dire à MM.

GRILLOT, Architecte, à Nancy.

GUIBAL, Juge de paix.

LAMOUREUX aîné, Docteur en médecine.

LAMOUREUX (JUSTIN), Juge au tribunal civil (*).

LAURENT (PAUL), Professeur à l'Ecole forestière.

MONNIER, Président de la Société d'Agriculture.

SOYER-WILLEMET, Bibliothécaire de la ville.

VILLENEUVE-TRANS (DE), Membre de l'Institut (*).



M. le Préfet de la Meurthe a reçu les réponses suivantes, de MM. les Ministres de l'Instruction publique et de l'Intérieur, auxquels il avait transmis des demandes de fonds jugées nécessaires à la réalisation des premières mesures à prendre pour disposer quelques parties du Palais Ducal, où le Musée lorrain pourrait, dès à présent, former son noyau et placer ce qu'il a déjà de richesses :

Paris, le 15 juin 1850.

Monsieur le Préfet,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 24 mai dernier, pour me transmettre différentes pièces, re-

(**) Ces deux membres (MM. Justin Lamoureux et de Villeneuve-Trans) ne sont cités ici que pour ordre, ayant déjà droit d'assistance comme *honoraires*.

latives à l'établissement et à l'organisation du Musée historique lorrain, qui vient d'être fondé à Nancy par l'association intelligente et zélée de quelques amis des arts et des souvenirs nationaux.

J'ai reçu cette communication avec un très-vif intérêt.

Vous y avez joint, Monsieur le Préfet, une demande formée par la commission instituée sous le titre de *Comité du Musée historique lorrain*, qui sollicite, sur les fonds de mon département, un secours de 5,555 fr. 25 c., pour pourvoir aux premiers frais d'appropriation du local qui est affecté au Musée dans l'ancien Palais Ducal de Nancy.

L'état des fonds dont je dispose, me place malheureusement dans l'impossibilité d'accueillir une pareille demande ; et, d'un autre côté, par son objet spécial, elle rentre d'une manière directe dans les attributions de mon collègue, M. le Ministre de l'Intérieur, auquel les intérêts des beaux-arts sont confiés. Je ne perdrai pas de vue, cependant, le désir que vous m'exprimez, et je ferai pour le Musée lorrain, considéré comme établissement historique, ce qu'il me sera possible de faire, dans la limite des crédits, si restreints, votés pour les sociétés savantes par l'Assemblée Législative.

J'espère que le Musée verra dans ma décision, quelle qu'elle soit, un témoignage de ma sympathie pour l'heureuse pensée qui a présidé à sa création.

Agrérez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

DE PARIEU.

Paris, le 15 juin 1850.

Monsieur le Préfet,

J'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez adressée, le 24 mai dernier, la demande des membres du Comité du Musée historique lorrain qui demandent un secours pour subvenir aux premiers frais de leur installation.

C'est avec regret que je me vois dans la nécessité de ne pou-

voir répondre au vœu de la commission que vous avez nommée, et dont l'entreprise doit être si utile aux arts ; mais je ne dispose d'aucun crédit pour l'établissement de musées, et la dépense en doit toujours rester à la charge des localités qui les fondent.

Quant au projet de restauration de l'ancien Palais Ducal, que M. Boësvald est chargé de préparer, j'espère que ce travail me sera bientôt envoyé ; néanmoins, d'après vos désirs, je viens d'écrire à cet architecte pour l'inviter à s'en occuper immédiatement, afin d'être à même de pouvoir entreprendre sans retard la restauration de la galerie destinée à recevoir le Musée.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'Intérieur,

Pour le Ministre et par autorisation,

Le Directeur des Beaux-Arts,

GUISARD.

Par suite du fâcheux obstacle qu'oppose à MM. les Ministres la rigoureuse spécialité des chapitres de leur budget, le Comité se trouve obligé de faire appel à l'intelligence et à la générosité du public. Il ouvre, chez son Secrétaire (1) et chez son Trésorier (2), une souscription, dont chacun doit désirer que les fonds puissent s'élever assez haut pour subvenir aux dépenses que rendra nécessaires l'établissement du Musée historique lorrain.



Au moment de mettre sous presse, nous recevons la lettre

(1) M. Alexandre GÉNY, rue de la Poissonnerie, 26, à Nancy.

(2) M. l'abbé GUILLAUME, Aumônier de la Chapelle Ducale, rue du Haut-Bourgeois, 9, *ibidem*.

ci-après, adressée par M. le Ministre de l'Instruction publique au Président de la Société d'Archéologie :

Paris, le 1^{er} juillet 1850.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté en date de ce jour, j'ai accordé à la Société d'Archéologie lorraine une somme de *trois cents francs*, pour être appliquée exclusivement aux frais d'appropriation du local affecté au Musée lorrain.

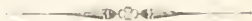
Je regrette que cette allocation soit aussi restreinte, et j'aurais désiré qu'elle fût plus en rapport avec le besoin du Musée lorrain ; mais j'espère, Monsieur le Président, que la Société d'Archéologie verra dans ma décision une marque de l'intérêt que je porte à la création d'un établissement qui promet d'utiles résultats.

Recevez, etc.

Signé : DE PARIEU.

D'après les vérifications faites au sujet des fonds du ministère de l'Instruction publique, il paraît qu'obtenir davantage était à peu près impossible. Notre reconnaissance est donc la même qu'elle eût été pour une somme plus forte, car nous ne devons considérer que les intentions d'un portefeuille dont la bienveillance très-marquée n'est pas douteuse.

Néanmoins, l'allocation, prise en elle-même, est une ressource si faible, qu'elle ne peut guère que former le premier article de la liste de souscription, liste qui s'ouvre ainsi de la manière la plus honorable.



A côté de cette bienveillance si hautement manifestée par le Gouvernement, la Société d'Archéologie et le Comité ont reçu les témoignages les plus éclatants de la sympathie que rencontrent leurs idées, non-seulement dans le département de la Meurthe et les départements voisins, mais encore dans toute la France. De toutes parts il leur vient les plus chaleureuses adhésions, et, chaque jour, le Musée provisoire s'enrichit de nouvelles offrandes.

Quelques-unes d'entre elles (1) mériteraient des mentions spéciales, qui ne peuvent trouver place ici ; nous croyons néanmoins devoir signaler un monument qui intéresse à la fois l'art et la maison de Lorraine. Il se rattache à l'histoire du prince de Vaudémont, fils naturel du duc Charles IV, et, selon toutes les probabilités, il a été exécuté pour le prince lui-même.

Ce petit monument consiste en un obélisque triangulaire reposant sur un socle, également triangulaire et soutenu par des pieds en cuivre doré. L'obélisque est surmonté d'un globe au-dessus duquel se trouve la Victoire, les ailes déployées, et tenant une couronne de chaque main. L'obélisque et le socle sont couverts d'écaille avec incrustations en cuivre. Les incrustations qui décorent les trois faces de l'obélisque représentent des arabesques et des médaillons, renfermant l'écu simple et la croix de Lorraine. Les incrustations du socle ont beaucoup d'analogie avec celles dont nous venons de parler, et la doucine renversée qui le termine vers le bas est semée d'écussons offrant alternativement l'écu simple aux trois alérions et la double croix. Sur les angles du socle, au point de jonction de celui-ci avec l'obélisque, l'artiste a placé trois ai-

(1) La nomenclature complète des offrandes faites à la Société d'Archéologie, ainsi que les noms des donateurs, trouvera place dans le prochain numéro des Bulletins de cette Société.

gles éployés, portant au cou la croix de Lorraine, et d'un travail fort remarquable.

Enfin le socle lui-même est décoré, sur deux de ses faces, de bas-reliefs, en cuivre ciselé et doré, d'une grande délicatesse. Sur la troisième face, on voit une lame de même métal, sur laquelle sont gravés les deux distiques suivants :

QVO SE CVMQVE FERAT DVX VAUDEMONTIVS, HOSTES

COGYNTVR CELERI VERTERE TERGA PEDE.

QVID POSSIT TESTES GALLI, GERMANVS, IBERI,

QV.E TANTO HEROI SAECLA TULERE PAREM !

Le bas-relief qui garnit la face antérieure du socle représente le passage d'un fleuve, en présence de l'ennemi. Le prince de Vaudémont, à cheval et entouré de son état-major, figure sur le premier plan. Malheureusement le peu de détails que l'histoire nous a conservés sur les campagnes de ce prince ne nous permet pas de déterminer ici quelle est la bataille représentée sur ce bas-relief.

Le second offre la figure allégorique de la Lorraine, en costume militaire, la tête couverte d'un casque, la main gauche appuyée sur une lance, et la droite soutenant l'écusson ducal. La figure est entourée de trophées d'armes, et vers les deux extrémités du bas-relief, on remarque deux aigles couronnés, portant au cou la croix de Lorraine.

La hauteur totale de ce petit monument (1) est de 1 mètre 12 cent. ; le socle, dans sa plus grande largeur, a 47 c. On a vu plus haut que l'écaille et le cuivre doré entrent seuls dans

(1) La Société donnera, dans son prochain Bulletin, le dessin de ce monument. Elle vient de le faire placer sur un socle en bois, en rapport avec le style de l'obélisque, et qu'elle a fait confectionner à ses frais.

sa décoration ; il appartient par conséquent à ce genre d'ouvrages auquel l'artiste Boule a laissé son nom.

Il nous est impossible d'indiquer celui de l'habile ouvrier qui a exécuté le charmant morceau que nous venons de décrire ; tout nous porte à croire cependant qu'il était Lorrain.

Quant au travail lui-même, il est excellent, et nous n'hésitons pas à placer cet objet parmi ceux qui, dans notre futur Musée lorrain, attireront le plus l'attention des artistes.

Le Musée est redevable de ce précieux cadeau à M. Butte père, collectionneur distingué, qui n'a pas même borné à ce présent les preuves de sa générosité. Il a donné, en outre, un médaillon en terre cuite représentant le prince Charles-Juste de Beauvau, né en 1770 ; une carafe en cristal, portant la date de 1720, et sur laquelle sont gravées les armes de Lorraine ; plusieurs statues en bois, dont une de saint Georges, d'un travail fort remarquable. M. Alexis Butte a offert au Musée la canne de Stanislas ; M. Balbâtre, deux statues en bois figurant la Vierge et sainte Anne, et un bas-relief en pierre, offrant deux scènes de la naissance du Sauveur ; M. Waultrin, conseiller à la cour d'appel, une très-belle copie à l'aquarelle de la tapisserie du Palais de Justice ; M. de Malglaive, un portrait de Stanislas, grand médaillon attribué à Cifflé, venant du château de Neuville ; MM. de Meixmoron-Dombasle et Remy-Voirin, une horloge en cuivre, à sept cadrans, fabriquée par le célèbre Barbe, de Nancy (1) ; enfin, M. l'abbé Guillaume, une collection à peu près complète de la géologie de l'arrondissement de Toul.

(1) Cet objet précieux se répare en ce moment aux frais de la Société, qui regarde comme un devoir de reconnaissance de faire restaurer d'une manière convenable les objets qu'on veut bien lui offrir.

Ainsi qu'on peut en juger par cette nomenclature succincte et par celle qui a été donnée dans le Compte-rendu des travaux de la Société d'Archéologie, le Musée possède déjà des éléments précieux, et l'empressement désintéressé qu'on a mis à répondre à l'appel du Comité, est du plus heureux augure pour l'avenir.

TABLE

GÉNÉRALE DES MATIÈRES.



Introduction, par M. l'abbé GUILLAUME.....	Page 4
Notice sur des découvertes faites à Fraquelfing et Lorquin, d'après les communications de M. le docteur Marchal, de Lorquin, par M. HENRI LEPAGE.....	9
Mémoire sur deux bas-reliefs de Mercure, appartenant à l'époque gallo-romaine, par M. l'abbé KLEIN, avec des- sins de M. THORELLE.....	17
Les ruines de Clairlieu, par M. JUSTIN BONNAIRE.....	29
Notice historique sur les forteresses de Maizières-les-Toul et Brixey-aux-Chanoines, par M. l'abbé GUILLAUME....	56
Tour antique et portail de l'église de Hattigny, avec dessin de M. THORELLE, par LE MÊME.....	46
Archéologie religieuse, par M. HENRI LEPAGE.....	51
Le Palais Ducal de Nancy — Galerie des Cerfs, par LE MÊME.....	89
Ancien voyage dans une partie de l'arrondissement de Re- miremont, par M. RICHARD, bibliothécaire de la ville de Remiremont.....	121

Recherches sur quelques monnaies mérovingiennes et carlovingiennes inédites, par M. l'abbé KLEIN, avec dessins par MM. THORELLE et l'abbé GUILLAUME.....	127
Tombeau de Hugues des Hazards dans l'église de Blénod-les-Toul, par M. l'abbé GUILLAUME, avec dessin par M. l'abbé MOREL.....	147
Une rectification avec la signature autographe de l'évêque des Hazards, par LE MÊME.....	149
L'insigne église collégiale Saint-Georges de Nancy, par M. HENRI LEPAGE, avec plusieurs dessins de M. CHATELAIN, président de la Société.....	157
Mémoire sur le briquetage de la Seille, à Marsal, par M. l'abbé KLEIN.....	285
Notice sur le Chatry, par LE MÊME.....	297
Compte-rendu des travaux de la Société, par M. l'abbé GUILLAUME.....	505
Première liste des membres de la Société.....	85
Deuxième liste.....	153
Troisième liste par ordre alphabétique.....	326
Travaux lus dans les séances mensuelles de la Société, et dont la publication n'a pu trouver place dans les Bulletins.....	151
Documents officiels relatifs à la création du Comité du Musée historique lorrain.....	356
Lettre de M. de Falloux, ministre de l'Instruction publique.	Ib.
Lettre de M. de Parieu, Ib.....	357
Arrêté de M. le Préfet de la Meurthe, portant institution du Comité du Musée historique lorrain.....	358
Liste des Membres titulaires du Comité.....	341
— Honoraires.....	345
— Correspondants.....	Ib.

Seconde lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique. .	346
Lettre de M. le Ministre de l'Intérieur.	347
Troisième lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant le don d'une somme de 500 francs à la Société d'Archéologie.	48
Notice sur un Monument historique offert par M. BUTTE père, pour le Musée.	350



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00691 6700

